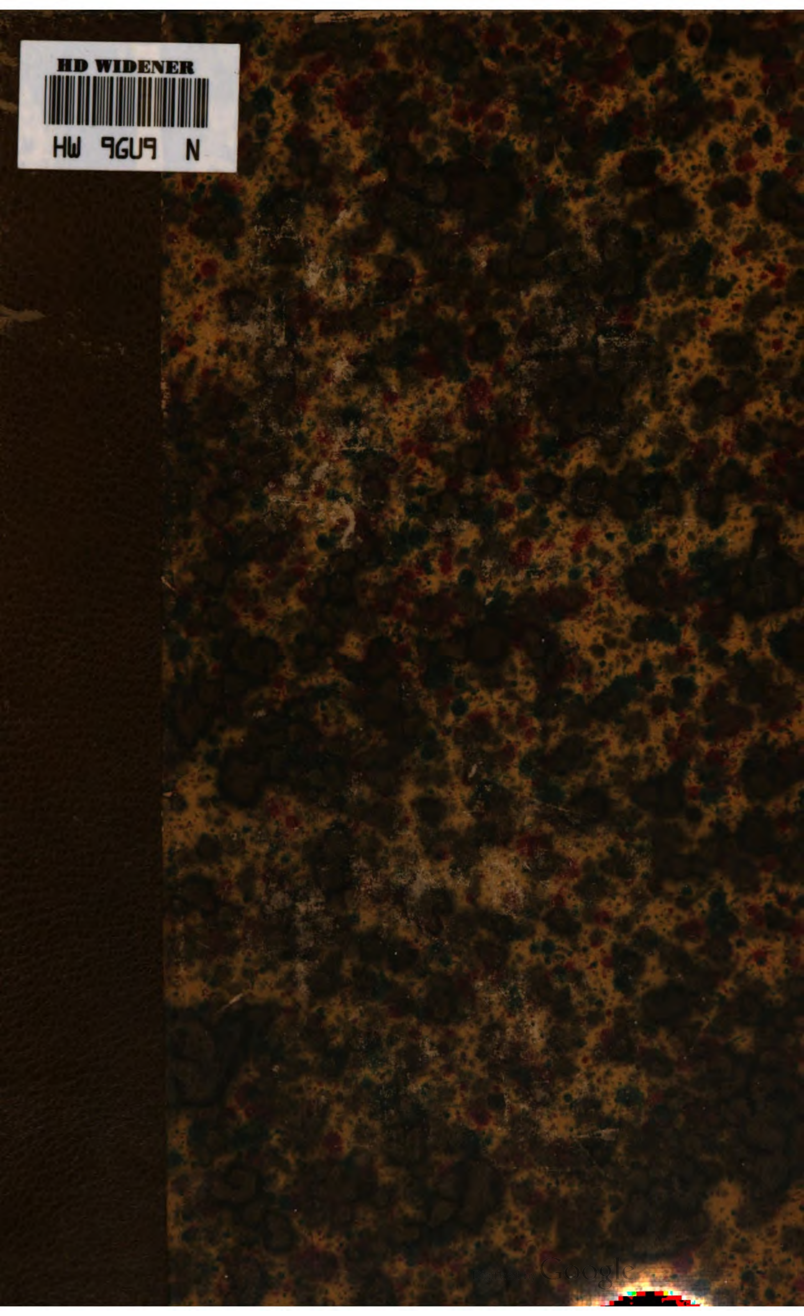
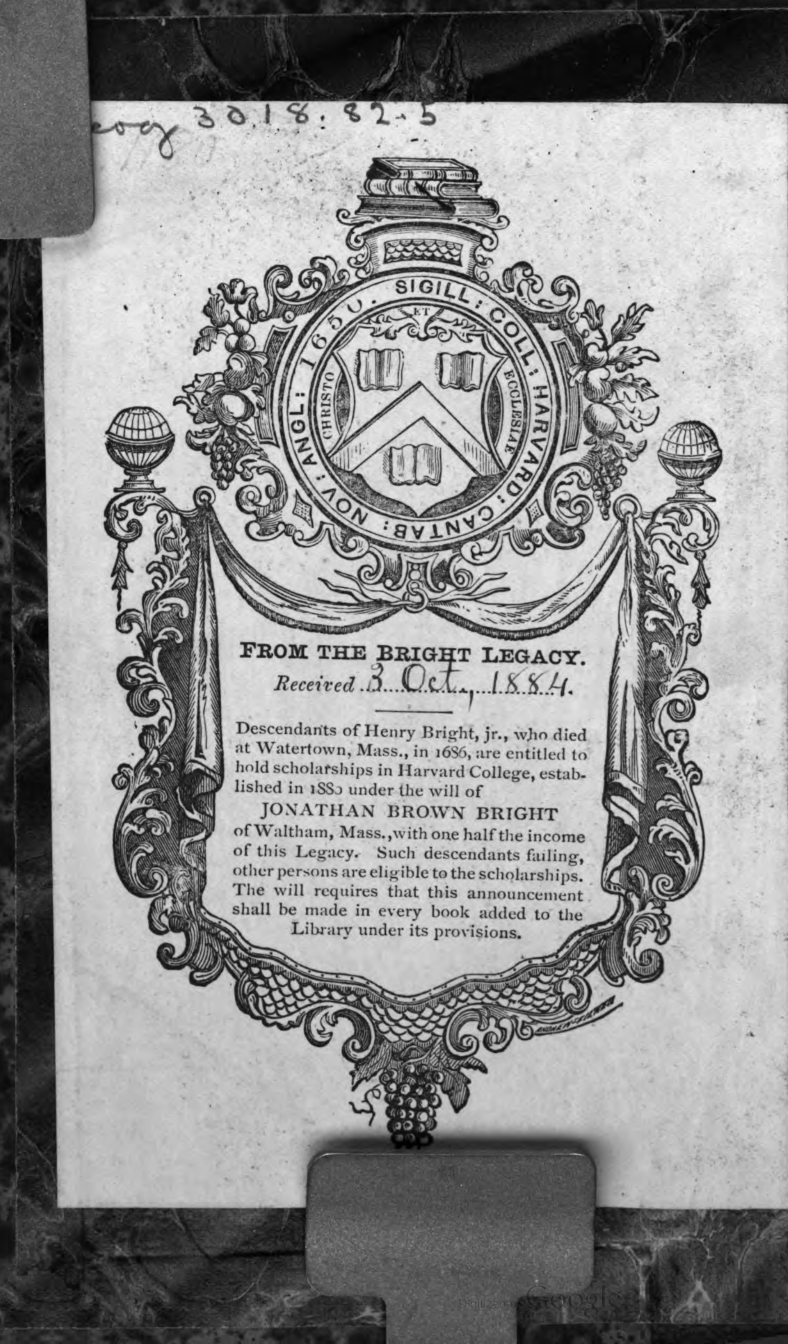


HD WIDENER
HW 9GU9 N


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



# LES GRANDS FAITS

DE

# L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

II

VERSAILLES

CERF ET FILS, IMPRIMEURS

59, RUE DUPLESSIS

# LES GRANDS FAITS

DE

# L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE DOCUMENTS

DESTINÉS A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur honoraire à l'École militaire de Saint-Cyr,
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

---

TOME DEUXIÈME

**Quinzième et seizième siècles.**

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

1882

# XV^e ET XVI^e SIÈCLES

---

## PREMIÈRE PARTIE

# LES PORTUGAIS

# LES GRANDS FAITS

DE

# L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

---

## DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS ET DES ESPAGNOLS.

BERGERON.

Il faut que les étrangers, qu'ils le veuillent ou non, nous cèdent en ce point des premières conquêtes de terres nouvelles. Car si bien ils peuvent avoir découvert les premiers, la gloire d'avoir conquis emporte toujours le dessus, puisque Christophe Colomb, bien qu'instruit par ce pilote inconnu[1] qui avait déjà découvert les Indes d'Occident, ne laissa pas de remporter à bon droit tout l'honneur de cette entreprise. Ainsi peut-on dire que Béthencourt et les Français ont été cette étoile matinière qui, par son lever, a ouvert la porte à la lumière du soleil, par laquelle le monde, en ces derniers jours, a été rempli de la vue et de la connaissance de soi-même.

Il est donc bien certain que dès l'an 1402 notre Béthencourt entreprit sa conquête, qu'il acheva en cinq

[1] Pinçon, pilote dieppois, dont on parlera plus loin.

ou six ans; que les Portugais ne commencèrent les leurs que quelques années après, et les Castillans bien plus tard encore. Car environ l'an 1402, le prince Don Henri, troisième fils de Jean Ier, roi de Portugal, ayant appris par l'étude de la cosmographie et de l'astronomie, qu'en l'étendue du grand océan se pourrait trouver passage pour découvrir pays inconnus le long de la côte d'Afrique, et plus loin vers les Indes d'Orient, à l'exemple de nos Français qui le réveillèrent, il envoya quelques vaisseaux par delà le cap de Non, terme dernier des navigations précédentes, jusqu'au cap Bojador, se servant pour cela des pilotes renommés : Antonioti Usedenier, Génois, et Louis Cadamoste, Vénitien. Puis, par Jean Gonçalve et Tristan de Vase, fit découvrir l'île de Madère, qui reçut alors son nom des grandes forêts qu'ils y trouvèrent; elle avait été déjà reconnue par les Anglais dès l'an 1344. Et ainsi de suite toute la côte de Guinée par un Alvaro Fernandez : ce qui ouvrit le chemin aux rois de Portugal de poursuivre le reste.

Car sous Jean II, en 1493, Barthélemy Diaz découvrit le premier le fameux cap de Bonne-Espérance, et l'ayant doublé, arriva jusqu'en la côte de l'Éthiopie orientale. Mais en l'an 1497, le grand Vasco de Gama doubla derechef ce promontoire, et passant plus outre parvint heureusement jusqu'en l'Inde Orientale; ce qui fut suivi par les autres qui arrivèrent enfin, par cette nouvelle route, aux mers et côtes de l'Inde jusqu'aux Moluques, Japon et Chine, au grand honneur et profit de la nation portugaise, sous la sage conduite des Albuquerque et autres capitaines renommés, qui en ont rapporté tant de gloire et de richesses en Europe...

Mais sur cela est à considérer la grande prudence dont usèrent ces princes pour faciliter de si hautes et périlleuses entreprises. Car avant que de tenter le hasard de ces routes maritimes, ils envoyèrent par terre,

par Alexandrie, le Caire, la Mer Rouge et Aden, jusqu'en Éthiopie pour en apprendre plus certaines nouvelles; et Jean II étant mû à ces découvertes des côtes d'Afrique, Arabie et Inde par la lecture du livre de Marc Pol, dépêcha en 1486 deux Portugais qui savaient l'arabe, l'un nommé Alphonse de Payva, sous couleur d'ambassade vers le grand roi des Abyssins; l'autre, Pierre de Covillan, avec charge de découvrir ces côtes-là. Ils avaient été très bien instruits sur la carte avant que de partir, et s'embarquèrent à Barcelone, de là par Naples et Sicile à Rhodes, Alexandrie, et sous le nom de marchands à Tor[1], Souakim et l'Éthiopie, où Alphonse s'arrêta; et Pierre poursuivit jusqu'aux Indes, par Ormuz, Cannanore, Calicut, Goa, et retourna vers Sofala, où il apprit que cette côte[2] se pouvait naviguer sans fin vers le Ponant[3]. Et, de là, par Zeïlah, Aden et Tor, revint au Caire; si bien que les Portugais furent, par ce moyen, rendus plus certains et assurés en leurs entreprises de mer; et ce fut quant et quant[4] un moyen d'avoir plus de connaissance de l'empire du Prêtre-Jean, si peu su jusqu'alors, et que depuis on a si heureusement continué. Car après cela le roi Emmanuel y envoya pour ambassadeur un Édouard Galvan, qui mena avec lui François Alvarez, qui nous en a laissé une si bonne relation.

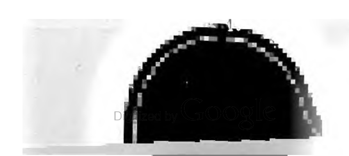
---

[1] Sur le golfe de Suez.

[2] La côte d'Afrique.

[3] L'Occident. — C'est-à-dire que la côte s'étendait au loin dans la direction du sud-ouest.

[4] En même temps.



## L'INFANT DON HENRI ET BARTHÉLEMY DIAZ.

Le roi de Portugal, Jean I[er], ayant résolu de s'emparer de l'importante ville de Ceuta, située sur la côte septentrionale du Maroc, confia la direction de l'expédition à son fils l'infant don Henri[1], qui prit la ville après des prodiges de valeur (1415). Don Henri recueillit à Ceuta diverses notions géographiques, qui lui donnèrent l'idée d'entreprendre l'exploration des côtes occidentales de l'Afrique. « Ce fut par les Maures, dit Pedro de Mariz[2], qu'il eut connaissance des déserts de l'Afrique, désignés par eux sous le nom de Sahara et des peuples que l'on appelle les Azenègues, lesquels sont voisins du territoire des noirs Yolofs, où commence la région nommée par les Maures, Guinaula, et par nous, Guinée. » A son retour en Portugal, l'infant Don Henri construisit, en 1419, à Sagres près du cap Saint-Vincent, un château fortifié : il y établit un observatoire et fit venir de Mayorque un cartographe célèbre, Jacques ou Jayme de Mayorque[3], pour diriger l'école d'hydrographie qu'il fondait à Sagres, et où il réunit d'habiles marins, Gil Eanez entre autres, et où il rassembla des cartes et tous les instruments nécessaires à la navigation. Don Henri voulait lancer les marins portugais sur les côtes d'Afrique pour y faire le commerce et y fonder des comptoirs; il voulait aussi, en sa qualité de Grand-Maître de l'ordre du Christ, subjuguer et convertir les nations musulmanes ou païennes.

Les marins réunis à Sagres allaient commencer les explorations maritimes qui devaient aboutir, à la fin du

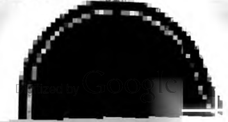
[1] Né en 1394, mort en 1460.
[2] Historien portugais de la fin du XVI[e] siècle, cité dans l'article Don Henri de la biographie Didot.
[3] Barros, *Décade I*, liv. I, ch. XVI.

siècle, à doubler la pointe méridionale de l'Afrique, à trouver une route maritime pour aller aux Indes et à donner au Portugal un vaste empire colonial en Afrique et en Asie.

Le cap Bojador, depuis si longtemps franchi par nos Dieppois, était regardé par les Portugais comme une barrière au delà de laquelle on ne pouvait aller. En 1433, après plusieurs tentatives infructueuses, Gil Eanez ou Gilianez doubla enfin ce cap redouté. L'infant Don Henri avait dit à Gil Eanez : « Vous ne pouvez rencontrer de périls si grands que l'espoir de la récompense ne soit plus grand encore. » L'année suivante, Gil Eanez doubla encore le cap infranchissable et arriva jusqu'au Rio de Ouro, où les Portugais commencèrent à faire avec les Maures le commerce de la poudre d'or. En 1443, Nuno Tristan doubla le cap Blanc. La même année, Antonio Gonçalez construisit un fort à la baie d'Arguin. En 1446, Nuno Tristan découvrit l'embouchure du Sénégal et le cap Vert, le cap le plus occidental de l'Afrique, la Corne de l'occident des Anciens.

Dès lors les Portugais commencent ces razzias ou chasses à l'homme, qui leur permettront, à leur retour en Portugal, de vendre des troupeaux d'esclaves. Suivant la route, mais non l'exemple de nos marins de Dieppe et de Rouen, les Portugais vont à leur tour découvrir tout ce que nous avions découvert, mais que nous avions trop soigneusement tenu secret.

En 1449, un Génois au service de l'Infant, Antonio Nolli, découvrit les îles du Cap-Vert. Vers 1450, Pierre de Cintra atteignit Sierra-Leone et le cap Mesurado, sur la côte de Guinée, par 6° de latitude. L'Infant avait à son service bon nombre de marins italiens; avec Antonio Nolli nous trouvons les Vénitiens Aloyso da Cada Mosto et Antoniotto Usodimare, qui explorèrent les îles du Cap-Vert et la partie des côtes Africaines déjà découverte par leurs devanciers. Cada Mosto a laissé



une relation détaillée de son voyage[1], qui est le premier document que nous ayons sur les voyages des navigateurs de Sagres[2].

Après la mort de Don Henri (1460), l'impulsion donnée à l'esprit de découvertes s'arrêta pendant quelques années; mais bientôt le roi Jean II reprit l'œuvre de l'Infant. Le commerce de l'or, de l'ivoire, du poivre (malaguette), et des esclaves donnait d'ailleurs d'assez beaux résultats pour engager les Portugais à ne pas renoncer à l'exploration et au commerce des côtes africaines.

En 1471 et 1472 Jean de Santarem et Pierre de Escovar explorent les côtes de la Guinée et les îles du Golfe[3], les estuaires du Gabon et de l'Ogôoué, et franchissent la ligne[4]. En 1483, Diego de Azambuja bâtit le fort de Saint-Georges de la Mine, où les Dieppois, un siècle auparavant, en avaient déjà construit un. Ce fut là que les Portugais établirent le centre de la traite des nègres[5]. L'année suivante, Diego Cam, s'avançant de plus en plus vers le sud, arrive à l'embouchure du Zaïre, au royaume du Congo, et va jusqu'au cap Negro; en revenant, il découvre le royaume de Benin, sur la côte de Guinée.

En 1486, Barthélemy Diaz trouve enfin la pointe sud de l'Afrique ; il y est assailli par de violentes tempêtes et donne à cette pointe le nom de cap des Tourmentes. Poussant toujours devant lui, l'intrépide navigateur arrive à la baie d'Algoa[6]; il y plante une croix sur l'île

[1] *El libro de la prima navigazione per Oceano a le terre de Nigri*, Vicentia, 1507. Cette relation est imprimée aussi dans le Recueil de Ramusio, I, p. 115.

[2] On n'a d'Usodimare qu'une lettre conservée aux archives de Gênes.

[3] Saint-Thomas, l'île du Prince et Annobon.

[4] L'équateur.

[5] Jean III prohiba cet ignoble commerce, mais il ne fut pas assez puissant pour se faire obéir : la traite et l'esclavage des nègres ont duré jusqu'à nos jours.

[6] Où les Anglais ont bâti la ville d'Élizabeth.

de Santa-Cruz, puis il gagne le cap Infante, près duquel se jette la rivière appelée aujourd'hui Great-Fish-River[1]. Encore quelques efforts et quelques semaines de navigation, et Barthélemy Diaz entrait dans la mer des Indes et accomplissait les découvertes de Vasco de Gama; mais les équipages se soulevèrent, et Diaz fut contraint de revenir à Lisbonne (1487).

Le roi Jean II comprit bien l'importance de la découverte de Barthélemy Diaz, qui lui ouvrait la route de l'Inde; aussi changea-t-il le nom de cap des Tourmentes, et il l'appela le cap de Bonne-Espérance. En 1500, Barthélemy Diaz monta sur l'un des douze bâtiments qui composaient la seconde flotte envoyée aux Indes : arrivé au cap, une terrible tempête assaillit les vaisseaux portugais; quatre bâtiments furent engloutis, et Barthélemy Diaz était au nombre des victimes.

A l'époque même (1486-87) où Barthélemy Diaz découvrait le cap de Bonne-Espérance, Jean II envoyait une ambassade au roi d'Abyssinie. L'ambassadeur portugais, Pierre Covilham, alla s'embarquer à Aden; mais avant de se rendre en Abyssinie, il visita Goa, Calicut, Ormuz et le royaume de Sofala, sur la côte orientale de l'Afrique. En reliant le voyage de Covilham à celui de Barthélemy Diaz, il était évident qu'il était possible d'arriver dans la mer des Indes après avoir doublé le cap, et d'ouvrir au commerce portugais une route nouvelle, destinée à enlever à Venise et à Gênes le commerce qu'elles faisaient, par l'Égypte et la mer Rouge, avec l'Extrême-Orient. Il est facile de comprendre l'intérêt que Jean II et son successeur Emmanuel avaient à poursuivre leurs expéditions maritimes jusqu'à l'achèvement de l'entreprise. Ce fut Vasco de Gama qui eut l'honneur de l'accomplir (1497).

---

[1] La grande rivière des Poissons.

# NAVIGATION DE VASCO DE GAMA

## CHEF DE L'ARMÉE DU ROI DE PORTUGAL

## EN L'AN 1497

*Écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva de retour à Lisbonne avec ladite armée*[1].

Cette relation a cela d'utile qu'elle place les faits à leur vrai point de vue. A la distance où nous sommes de l'époque des grandes découvertes, avec nos habitudes modernes de voyages exclusivement scientifiques, on s'imagine volontiers que la science et ses développements tiennent une place importante dans les préoccupations des navigateurs des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Le commerce, l'or, l'ivoire, la traite sont au contraire leurs seuls mobiles, et la relation du gentilhomme florentin n'est vraiment que le rapport d'un agent d'une grande maison de commerce. C'est à ce titre qu'elle est très curieuse, parce qu'elle donne la note juste.

Le roi de Portugal, voulant commencer à avoir entrée des îles orientales et occidentales, en l'an de grâce 1497, et le 12 juillet, envoya Vasco de Gama, l'un de ses capitaines, accompagné de 180 hommes avec quatre navires bien garnis de vivres et d'autres choses nécessaires, pour aller découvrir les terres, îles et pays inconnus des Indes, tant orientales qu'occidentales : lequel dessein lui succéda si bien, qu'il pénétra dans les terres neuves jusqu'à 1300 lieues, passant le cap de Bonne-Espérance, et encore par delà 600 lieues, suivant la côte habitée des noirs, et trouva sur ce chemin un grand fleuve, ayant à l'embouchure un gros

[1] Imprimée à la suite de l'*Afrique* de Léon l'Africain, traduite par Jean Temporal, édit. 1830, t. IV, p. 377.

village habité par lesdits noirs, lesquels ressemblent aux Maures, qui demeurent dans l'intérieur, étant toujours en guerre les uns contre les autres. En ce fleuve se trouve une si grande quantité d'or, que les habitants l'ont en vil prix : tellement, qu'ils se hasardèrent à dire aux Portugais que s'ils voulaient séjourner là l'espace d'une lune, ils les chargeraient d'or; mais, nonobstant ces promesses, le capitaine ne s'y voulut arrêter, tirant outre : tellement, que le capitaine, après avoir navigué 350 lieues par delà, ils vinrent aborder à une grande cité, ceinte de belles murailles, nommée Mélinde, habitée de Maures blancs comme Indiens, logés en de belles maisons, bâties de pierres ou de chaux en façon mauresque.

Le capitaine prit envie de descendre à terre pour voir et observer ce lieu de plus près : de quoi leur roi étant averti, le vint saluer et lui fit caresse, et au départir lui donna un pilote parlant la langue italienne, pour le conduire par le golfe qui est au cap de la côte d'Éthiopie. Or, quand ils eurent passé ce golfe, ils firent voile à l'opposite, qui furent environ 700 lieues de traversée, tellement que par leurs grandes journées, ils arrivèrent à la grande cité de Calicut; mais il convient ici noter qu'au milieu dudit golfe, il y a un détroit, et là est la mer Rouge, et au côté droit est la cité de la Mecque, où est l'arche (tombeau) de Mahomet; et jusque-là on compte trois journées par terre, et appartient ladite cité aux Maures; mais quant au golfe, à mon jugement c'est le golfe d'Arabie.

Quand le capitaine arriva à Calicut, le roi était hors de la ville, en un petit château, distant de là environ cinq ou six lieues : lequel, soudain qu'il fut averti de la venue des chrétiens, ne fit faute de venir, accompagné d'environ 50 hommes, et après avoir fait ses apprêts selon sa dignité royale, il envoya gens exprès à nos navires pour amener le capitaine : lequel, ne refusant tels honneurs, descendit à terre en compagnie

seulement de douze personnes. Mais depuis qu'il fut sur le rivage, il fut conduit jusqu'au palais royal, accompagné de quatre mille les plus apparents de la cour du Roi : et quand il se vit à l'entrée, il trouva à la porte dix huissiers, ayant chacun en main une masse d'argent, puis entra dans la salle du roi, lequel était assis sur un lit bas et près de terre, garni tout autour de velours vert, et aussi le pavé de même, les murailles tapissées d'un fin damas bigarré de diverses couleurs, la couverte du lit faite de fil d'or, et semblablement le pavillon de dessus.

Étant donc ainsi le roi en son siège royal, accompagné de grands seigneurs, s'avança de demander au capitaine ce qu'il cherchait en ces pays et à quelle fin il y était venu. A quoi le capitaine lui répondit fort modestement que la coutume observée de toute ancienneté entre les princes était que l'ambassadeur narrât en secret à celui à qui il est envoyé les charges et commissions à lui données de la part de son maître.

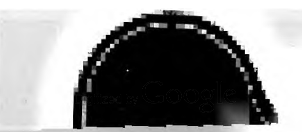
Le roi donc commanda à tous les assistants de sortir, et alors le capitaine commença à exposer sa commission au roi, laquelle en somme fut telle : « Très haut et très puissant roi, mon seigneur le roi de Portugal, déjà averti de vos grandes puissances, terres et seigneuries, a pris envie d'entrer plus avant en votre connaissance et amitié, et pour cette cause, il m'a délégué tout exprès vers vous, pour vous saluer et visiter en son nom, suivant l'antique et louable coutume observée entre les princes. » Le roi fort joyeux de ces propos et nouvelles, désirant fort l'alliance d'un tel prince chrétien, reçut fort humainement cette ambassade, lui ordonnant son logis en la maison d'un riche Maure, car il y en a un grand nombre par delà, tenant toutes leurs drogues et marchandises dans leurs navires.

Vrai est qu'ils ont une belle mosquée en la place ; ayant tant de crédit en la cité, qu'ils gouvernent toutes les affaires du royaume, pour la faveur que le roi leur

porte; joint aussi qu'ils sont de fort gentil[1] esprit au regard des chrétiens qui demeurent là. Les Portugais, se trouvant bien à leur aise et bienvenus, ne partirent de là[2] depuis le 19 mai jusqu'au 25 août, levant cependant bien peu d'épicerie[3], qui s'y trouve rare et chère, à cause du grand apport de navires mauresques[4] qui arrivent là journellement et en si grand nombre, que du temps que les Portugais y furent, ils en virent aborder plus de 1500, venant tous à la traite de l'épicerie, dont le plus grand était de 200 pieds de longueur, ayant seulement un arbre (mât), de sorte qu'on n'y pouvait aller sinon le vent en poupe : lequel il faut attendre quelquefois, avant de naviguer, quatre ou cinq mois[5]; mais ni ceux-ci, ni les autres, ne sont point garnis d'armes ni d'artillerie. La façon de ceux qui sont propres pour naviguer aux Indes est plate par le fond, qui est cause qu'ils ne demandent grande eau; et s'en trouvent quelques-uns qui ne sont aucunement ferrés, mais seulement joints avec le bois. Ceux qui font métier de raccoutrer[6], quand la mer est pleine, les tirent hors de l'eau sur le rivage, et les laissent là, en partie pour être en sûreté, en partie pour les refaire quand il en est besoin, joint aussi que le havre n'y est guère propice.

Or, pour retourner à notre propos, il faut noter que la plupart des navires qui chargent l'épicerie à Calicut sont conduits par le susdit golfe par lequel les Portugais passèrent, qui est fort grand; puis icelui passé, ils entrent par un détroit[7], avec autres moindres na-

1 Noble, libéral.
2 Restèrent là.
3 Les épices, le poivre surtout, étaient les produits les plus recherchés des Indes, et le grand article de commerce de ces contrées, exploité par les Arabes.
4 Les Arabes amenaient les épices en Égypte, où les Européens venaient les acheter sur le marché d'Alexandrie.
5 Il s'agit ici des moussons.
6 Raccommoder.
7 Bab-el-Mandeb.



vires, dans la mer Rouge, de là allant par terre à la Mecque, en trois jours, et de là au Grand-Caire, passant à pied sur le sable des déserts d'Arabie jusqu'au mont Sinaï[1] auquel, comme j'en ai acquis la certitude, se lève quelquefois un vent si impétueux, que le sable accable et ensevelit ceux qui y passent. Il y a aussi quelques navires qui passent par toutes les côtes dudit golfe, et d'autres par le fleuve[2] où nous trouvâmes ces peuples noirs, sujets des Maures.

Il nous fut dit à Calicut, que depuis vingt ans en ça[3] y étaient arrivés quelques navires pleins de je ne sais quelles gens, portant de grands chapeaux à la mode des Allemands, et des barbes courtes, depuis le nez jusqu'à la bouche, le menton tout ras comme les courtisans de Constantinople, qui appellent ces manières de barbes, moustaches; au reste, habillés d'une cuirasse double, avec sa bannière; leurs navires étant garnis de courte artillerie : lesquels n'y sont revenus depuis, sinon deux ou trois fois avec 25 navires, qui ont quatre arbres, comme ceux d'Espagne : toutefois qu'on ne put jamais savoir de quelle nation ils étaient, ni quelles marchandises ils menaient, sinon des toiles de lin, et qu'ils levèrent à Calicut quelque quantité d'épicerie. Voilà ce que nous en avons pu connaître par le moyen du pilote italien, qui nous fut donné par le roi de Mélinde.

Le 10 juillet 1498, le capitaine Vasco de Gama, pour son retour, arriva à Lisbonne avec un de ses navires, en ayant laissé un autre près de l'île du Cap-Vert, pour porter en terre son frère Paul de Gama, touché d'une si lourde maladie, que l'on n'y espérait vie. Quant aux autres navires, ils avaient été brûlés, par le manque, à son retour, de gens experts à naviguer, car 55 hommes

[1] Il s'agit ici de la caravane de la Mecque au Caire.
[2] Le Zambèze.
[3] Environ vers 1477.

de sa compagnie lui étaient morts d'une maladie qui les saisissait en la bouche, puis descendait au gosier, avec une extrême douleur des jambes et sous les genoux.

Et pour conter par le menu des cités, îles, terres et pays auxquels ledit Vasco pénétra, et de leur qualité, religion et façon de faire, nous commencerons à Calicut, qui est habité en partie par idolâtres, partie par chrétiens; et il y a un temple entre autres, dans lequel si quelqu'un entre un certain jour de la semaine, comme le mercredi avant midi, il tombera en une grande peur et frénésie par une vision de diables qui y apparaissent pour cette heure-là; et même en certains jours de l'année, on y allume des lampes qui représentent plusieurs ombrages et illusions admirables et contre nature. Quant au circuit de la ville, elle est plus ample que Lisbonne. Et pour revenir à ses habitants, ils sont Indiens, n'étant noirs ni blancs, mais de couleur tannée ; et combien que le bruit soit qu'il y a des églises, si est-ce qu'il ne s'y fait office ni sacrifice divin, à cause qu'il n'y a aucun prêtre, et ne se trouve autre chose dans l'église qu'un peu d'eau et quelque liqueur ressemblant au baume : et de trois en trois ans, on y baptise dans un fleuve voisin de la cité. Les maisons y étant bâties de pierres et de chaux, les rues toutes droites comme en Italie.

Quant au roi, il tient un très grand état en sa cour, servi en magnificence par un nombre infini d'écuyers, maîtres d'hôtel, valets de chambre et autres plusieurs braves officiers, étant logé dans un beau et superbe palais. La ville est garnie de toutes sortes d'épiceries, comme cannelle, poivre, girofle, gingembre, encens, et de plusieurs autres diverses espèces, malgré qu'elles n'y croissent pas[1]; mais elles viennent d'une île[2], dis-

[1] En effet, la cannelle vient de Ceylan ; le poivre, de Sumatra ; la girofle, des Moluques.

[2] Ceylan. — La distance est exacte ; en ligne droite, il y a 125 lieues.

tante de là de 160 lieues, prochaine de terre ferme du côté de la cité, où l'on peut aller par terre ferme en vingt jours, et est sous la puissance des Maures, encore que toutes les épices se conduisent à Calicut.

Leurs monnaies sont sarafes d'or fin, du coin du soudan, qui sont presque du poids d'un ducat : les ducats de Venise y ont cours, et quelque autre petite monnaie d'argent aux coins dudit soudan, pesant ensemble un ducat. Le pays assez bien garni de draps de soie, comme de velours de toutes couleurs, satins ras et veloutés, damas, taffetas brochés d'or ; finalement ils sont riches et abondants en toutes choses nécessaires à l'usage des hommes. Quant aux autres draps, ils n'y sont en rien différents à ceux du Caire.

La mer y monte et descend de six en six heures, tout ainsi que par deçà, et se trouvent là souvent 6 ou 700 navires, chose admirable à voir.

Le poids de la cannelle, poivre, girofle, qui est de 5 quintaux de ce pays, y vaut 10 ou 12 ducats, ou plus, et aux îles où on les prend, 6 ducats ; mais le gingembre se vend la moitié moins, et encore la laque est de plus vil prix, et le vernis aussi, lesquelles marchandises se troquent contre l'or, l'argent ou le corail, car ils estiment peu nos marchandises, excepté les toiles de lin; tellement qu'en échange d'épicerie on baille des chemises de lin, malgré qu'ils ne soient dégarnis de maintes belles toiles, lesquelles viennent du Caire.

Il y a une douane non plus ni moins que par deçà, où l'on paye cinq pour cent d'entrée. Il y a entre autres marchandises, à foison de perles, saphirs, rubis et grenats, qui se donnent à bon prix. Nous y trouvâmes plusieurs barils pleins de malvoisie de Candie, conduits là du Grand-Caire, comme l'on fait les marchandises. Quant aux vivres, il y fait bon, car un homme ne saurait manger par jour que pour 3 deniers de pain, et les Maures amènent le blé de leurs îles en la ville, à beaux bateaux, et puis ils ont à force riz, de

petits bœufs et des vaches, d'où ils tirent du lait et du beurre; ayant aussi une grande abondance de limons, citrons, cidres, pommes fort bonnes, dattes fraîches et sèches, et plusieurs autres fruits.

Le roi de Calicut ne mange jamais chair ni poisson, ni choses quelconques sujettes à corruption ou mort; ce qui est aussi observé par les courtisans et autres grands personnages : pour autant que ledit roi a ouï dire que Notre-Seigneur a témoigné en sa loi que *celui qui occira sera occis*. Et pour cette cause il se garde de manger viandes de tout animal occis : mais le commun peuple ne fait conscience de manger de chair et de poisson, excepté de bœuf, disant que c'est un animal de bénédiction; tellement que, quand ils passent auprès d'un bœuf, ils le touchent et baisent avec grande dévotion. Le manger du roi est beurre, lait, riz, pain de froment et plusieurs autres choses semblables; son boire est vin de palme dans un hanap d'argent, lequel il ne permet toucher sa bouche; mais l'ayant ouverte, il met du vin dedans.

Quand il va en guerre, la plupart de son armée va à pied, et les autres sur les éléphants, qui sont privés et domestiques, desquels aussi les chrétiens se servent pour chevaucher; mais quand il va aux champs, il se met dans une litière qui est portée sur les épaules des plus grands seigneurs de sa cour. L'usage de ces éléphants est merveilleux, car on s'en sert en guerre, leur mettant sur les épaules un petit château, où peuvent demeurer quatre hommes, sans compter celui qui le gouverne et guide.

Ce pays est régi par plusieurs rois, mais les uns bien différents des autres. Il y a tel roi qui ne tient en sa cour que 150 hommes, les autres 200, les autres plus, les autres moins, selon l'étendue de leurs seigneuries. Leur manière d'habits est que depuis la ceinture en bas ils portent la plupart de bombasine (étoffe de soie), de laquelle ils ont en abondânce, et au-dessus de la



ceinture ils sont tout nus, et sont de cette mode les seigneurs et courtisans; vrai est qu'ils usent de draps de soie et de bocassin, chacun selon sa qualité; et pareillement les femmes des gens d'état sont couvertes depuis la ceinture en bas d'une toile fort blanche et déliée; les autres, de moindre qualité, sont encore moins vêtues. Les Maures sont habillés à leur mode, portant deux manteaux en écharpe.

De Lisbonne à Calicut, on compte 3800 lieues, à raison de 4 milles par lieue, et de là on peut aisément compter en combien de temps se peut faire ce voyage, lequel à peine se peut faire à moins de 15 ou 16 mois. Les pilotes de ce pays-là, ni les Maures, ne se gouvernent en leurs navigations selon la tramontane, mais selon certains cadrans de bois; et quand ce vient à traverser le golfe, ils ne s'amusent pas à plusieurs îles, dans lesquelles ils se pourraient perdre à cause qu'elles sont trop basses. Quant au peuple de Calicut, il a quelque connaissance du Prêtre-Jean, par le moyen de la navigation de la mosquée, confessant aussi que Jésus-Christ est né d'une vierge immaculée, et comme il a été mis à mort et crucifié par les Juifs, puis enseveli en Jérusalem, et tient pour sûr qu'il y a un pape qui réside à Rome : d'autres points de la foi il n'en faut demander en ce pays-là. Ils ont des lettres desquelles ils usent et écrivent en leur langage.

A mon jugement, en tout l'univers on ne peut trouver un meilleur ou un plus riche pays que celui-là, tant en éléphants (qui sont fort doux et traitables), qu'en sucres, conserves, en vin merveilleusement délicat et en huile bonne en perfection. Et pour autant qu'il n'est rien dessous le ciel tant requis et nécessaire entre les hommes que la justice, ils gardent là une bonne police accompagnée de cruelles exécutions contre les malfaiteurs, tellement que celui qui commet larcin, meurtre ou autre maléfice, tout sur l'heure il est empalé à la mode de Turquie. Si quelqu'un fraude les

droits du roi, sa marchandise est incontinent confisquée.

Calicut est riche et abondant en toutes choses que l'on saurait désirer, à cause du grand apport des navires chargés de toutes sortes de marchandises y arrivant des lieux circonvoisins ; car, en premier lieu, il y a l'île Zeylan, distante de là seulement de 160 lieues, où sont les arbres qui portent les épices, la cannelle en grande quantité ; et s'y trouvent plusieurs saphirs et pierres précieuses ; le poivre aussi et le gingembre ne croissent pas loin de là, et ils ont, sans sortir de leur détroit, de la rhubarbe et autres petites épices ; vrai est que le girofle vient d'assez lointain pays ; joint que le bruit est par delà qu'au-dessus de la côte de tramontane, allant de Calicut à un golfe, qui est habité par des chrétiens indiens blancs comme nous, il se trouve une terre adjacente audit golfe, fertile à merveille en grains, fruits, chairs et toutes autres sortes de vivres que l'on amène à Calicut pour en fournir la ville et retirer deniers, car le terroir prochain de Calicut est stérile, tout en sable, ne portant aucun grain.

Et sont fortunés en cela, que par toute l'année ils sont battus seulement de deux vents, du ponant en hiver, et de la tramontane en été. Au reste, il y a en ce pays à force gentils esprits, et principalement des peintres fort ingénieux, et tailleurs de figures (sculpteurs).

Le pilote qui était avec nous, natif d'Alexandrie, marié et ayant des enfants à Calicut, nous contait entre autres choses, que la fine cannelle croît en l'île qui est au-dessus de Calicut, près de la terre ferme, environ 160 lieues, et que le bon girofle vient du côté de ladite île, habitée par un peuple païen et idolâtre, ayant leur temple garni de peintures et idoles ; et les chrétiens ont leurs églises, auxquelles toutefois ils ne font aucun divin service.....

Le grand soudan du Caire tient le port de la mer

Rouge auquel on décharge toutes les épices venant de Calicut; et au sortir de là, du côté du golfe de Perse, à une lieue près de la terre ferme, il y a une île habitée de pêcheurs qui ne pêchent autre chose que des perles; mais là ne se trouve eau douce pour boire, tellement qu'ils sont contraints d'aller emplir leurs barques à un prochain fleuve, ne prenant pour cela ni barils ni tonneaux, à quoi sont tant accoutumés et faits non seulement les habitants de ladite île, ainsi que les bêtes lorsqu'elles voient arriver lesdites barques, s'approchent du port pour boire. Cette île peut être distante de Calicut d'environ 300 lieues, habitée par gens idolâtres, voire si ineptes qu'ils adorent presque les bœufs et les vaches, lesquels sont tant estimés, que si quelqu'un se trouvait en avoir mangé, il serait soudain condamné à mort par ordonnance de justice.

Quant à l'île de la Taprobane, de laquelle Pline a écrit si amplement, il ne s'y en trouve point, et pense qu'elle doit être bien avant en mer, ou bien en terre ferme. Les navires de cette contrée se forgent à Calicut, pour autant qu'il y a des bois à foison et non ailleurs. Le vin, l'huile, le corail, colliers d'or, bocassin et draps de laine y sont en grande abondance, et pour cette cause le roi, ayant senti la fumée de telles magnificences, cherche les moyens d'y trafiquer, et de fait il a déjà fait équiper quatre navires et deux caravelles bien armés et garnis de plusieurs marchandises pour y aller; et en cas que le roi de Calicut ne lui veuille donner passage et licence de trafiquer, il a délibéré de prendre des barques de ce pays, et sous cette couverture il pourra librement trafiquer et lever épiceries en les susdites îles.

Il y a aussi dans la cité de Calicut certains marchands, hommes guzarates et zétires. Les Guzarates vivent en telle superstition qu'ils ne mangent chose sujette à mort, n'usant ni de pain ni de vin : opinion gardée si étroitement entre eux, que si un enfant, par

cas fortuit, surprise ou autrement, avait tâté de chair, il est mis hors de la compagnie des autres et chassé aux champs pour mendier sa vie, voire fût-il le fils d'un prince ; ayant encore ce malheur entre eux qu'ils croient aux devins et enchanteurs. Quant à leur couleur, ils sont ordinairement plus blancs que ceux qui sont de Calicut, portant néanmoins comme eux de grands chapeaux, ayant la barbe longue, la tête entortillée avec un linge, à la mode des femmes, habillés de bombasine et usant d'escarpins ; au reste, trafiquant en plusieurs marchandises, comme draps, merceries, pierreries et autres ; mariés à une seule femme, comme nous de par deçà. Les Zetires sont tous noirs et plus idolâtres que ceux de la cité, faisant grand train de marchandise, à savoir de perles, pierreries, or et argent : allant tout nus, portant seulement de petits bonnets en tête, les cheveux entortillés de je ne sais quelles chevelures faites du poil de la queue d'un cheval, et étudient aux enchantements plus que gens, selon mon opinion, qui soient au monde, voire de telle sorte qu'ils parlent invisiblement au diable. Au reste leurs femmes sont les plus impudiques qui soient sous le soleil.

---

## DÉCOUVERTES ET CONQUÊTES DES PORTUGAIS

### AUX INDES ET EN AFRIQUE.

MALTEBRUN.

Avant que les rapports de Covilham parvinssent à Lisbonne, deux Juifs portugais, qui avaient été longtemps à Ormuz et à Calicut, donnèrent au roi Jean II de précieux renseignements sur les Indes et sur tous

les royaumes qui en dépendaient[1]. D'après leur relation et d'après la connaissance qu'on avait acquise d'une mer qui s'étendait au sud de l'Afrique, Vasco de Gama fut envoyé, en 1497, à la recherche des Indes par cette voie ; il eut la mission de conclure avec le Prêtre-Jean une alliance pour protéger le commerce de ces contrées contre les Maures et les Arabes qui y étaient très puissants. Gama navigua le long des côtes orientales de l'Afrique. Les nombreuses flottes portugaises qui le suivirent ayant tenu la même route, toutes les parties de la côte, qui auparavant n'étaient connues que des Arabes, se déployèrent pour la première fois aux regards des Européens. La *mer Ténébreuse*, au delà de Sofala, qui avait paru inaccessible aux Arabes[2], fut parcourue en tous sens. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, Gama visita une partie de la côte de la Cafrerie, à laquelle il donna le nom de pays de Natal, d'après le jour auquel il en fit la découverte[3]. Il n'alla pas jusqu'à Sofala, mais on en eut bientôt des relations par Pierre de Rhaja, qui y fit bâtir un fort en 1506. Sofala, connu chez les Arabes sous le nom de *Pays de l'Or*, appartenait au grand royaume du *Monomotapa*.

Les royaumes de *Quiteve*, du *Sedanda*, de *Chicova* et de *Butua*, dépendants du Monomotapa, furent bientôt visités avec soin après que les Portugais eurent commencé à naviguer sur le grand fleuve du Zambèze, et qu'ils eurent bâti sur ses bords les forts de Sena et de Tette ; ils y tenaient toujours, ainsi qu'à Bucati et à Nacapa, des missions et des comptoirs, avec des facteurs en chef, pour acheter l'or des Cafres qui demeuraient dans les environs des mines[4].

Une armée, commandée par les Portugais Baretto et

[1] Barros, I, p. 44.
[2] *Histoire d'Égypte*, par Maray, dans le *Magasin géographique* de Busching.
[3] Barros, I, p. 65.
[4] Barros, I, p. 192. — Couto, *Decadas nonas*, t. III, p. 541.

Homem, partit, en 1573, de Sofala et de Mozambique; après avoir essuyé bien des fatigues et livré de fréquents combats, elle pénétra jusqu'aux mines de Manica et de Butua; mais il fut impossible aux Portugais de s'établir dans ces déserts. Ce n'était qu'avec beaucoup de difficulté qu'on séparait l'or du sable en le lavant; un ouvrier, après avoir travaillé longtemps, en obtenait à peine 4 ou 5 grains. Les Cafres ne savaient pas chercher les veines d'or dans l'intérieur de la terre; les fouilles qu'ils faisaient se comblaient journellement. Ils ne voulaient point partager le commerce de l'or avec les étrangers; ils leur refusaient des vivres et leur dressaient des embûches.

Gama, n'ayant pas touché à Sofala, découvrit Mozambique, où il crut pouvoir trouver des pilotes pour les Indes; mais ce fut en vain. Il aborda, en 1497, à l'île de Mombaza. Ici les Portugais éprouvèrent une surprise agréable; une ville d'Afrique leur présenta des maisons régulièrement bâties et des mœurs civilisées; c'était une colonie arabe. Ils visitèrent ensuite le royaume de Mélinde, où régnait le luxe, où florissait le commerce[1], et où Gama vit pour la première fois des Banians ou commerçants indiens; il y obtint des pilotes pour le guider dans sa route.

Les flottes qui le suivirent, et qu'on envoyait tous les ans de Lisbonne aux Indes, achevèrent la découverte de l'Afrique orientale jusqu'à la mer Rouge: *Faria y Souza* en a tenu un registre qui embrasse 140 ans[2]. *Pierre-Alvarez Cabral*, après avoir été jeté par une tempête sur une terre inconnue, qu'il appela Terre de Sainte-Croix, et qui est le Brésil, arriva en 1500 à Quiloa, sur la côte de Zanguebar, capitale d'un royaume arabe très puissant, qui posséda assez longtemps Mombaza, Mélinde, les îles Comores et plusieurs

[1] De 1500 à 1640. — LOBO, *Voyag.*, I, 280.
[2] *Asia portuguesa*, Lisb., 1671, p. 351.



ports à Madagascar [1]. Albuquerque le Grand découvrit, en 1503, l'île de Zanzibar, dans le voisinage de Mombaza, et imposa à son souverain un tribut annuel. Plusieurs autres États arabes ne tardèrent pas à être soumis à de semblables contributions. On exigeait 500 mitigales par an de la république de Brava. Le roi de Portugal tirait un revenu considérable de tous ces États nègres; l'or de l'Afrique était principalement employé à payer les marchandises des Indes que les Portugais ne pouvaient solder avec les produits et les remises de l'Europe.

Le bruit qui s'était répandu que Madagascar, ou, comme on l'appelait alors, l'île Saint-Laurent, parce que Lorenzo Almeida y avait abordé, produisait des épices fines, engagea *Tristan d'Acunha*, en 1506, à la visiter en détail. Il n'y trouva que du gingembre, des nègres farouches et quelques Arabes répandus le long des côtes, où ils avaient des établissements, dont l'importance et la sûreté dépendaient de leurs colonies d'Afrique [2]. Vers ce même temps, d'autres navigateurs portugais abordèrent à la côte d'Ajan, nom sous lequel les Arabes comprenaient tous les pays compris entre le fleuve Quilimanci et le cap Guardafui. La ville de Magadoxo faisait alors un très grand commerce; ses habitants avaient découvert le pays de Sofala et étendu leurs relations le long de cette côte [3]. Magadoxo était fréquenté par les marchands d'Aden et de Cambaye, qui venaient y échanger les marchandises de l'Inde contre de l'or et de l'ivoire [4]. *Albuquerque* étant enfin venu à bout d'expulser les Arabes d'Aden, en 1513, la mer Rouge fut ouverte aux Portugais; ils acquirent une connaissance exacte des ports et des pays qui en bordent les côtes, ainsi que de sa navigation lente et

[1] Barros, I, p. 156.
[2] Barros, II, p. 2.
[3] Barros, I, p. 155.
[4] Odoardo Barbessa, p. 312.

périlleuse[1]. L'Abyssinie leur avait été connue, dès 1487, par l'ambassade qu'ils y avaient envoyée, et par d'autres voies ; mais ils ne parurent pas sur les côtes de ce royaume avant 1520. A cette époque, *Lopez Sequeira* y vint avec une flotte. *François Alvarez* fit connaître le pays par la relation de son ambassade.

Ainsi les côtes de l'immense péninsule d'Afrique furent entièrement connues...

Il faut jeter maintenant un coup d'œil sur les voyages des Portugais en Asie. Nous avons perdu une des sources principales, la géographie de l'Asie par Barros, la plus complète de celles de ce siècle[2] ; mais Ramusio nous en a conservé deux autres qui contiennent d'excellents renseignements sur l'Asie méridionale, depuis la mer Rouge jusqu'au Japon. L'auteur de l'une est *Edouard Barbosa* ou *Barbessa ;* il y recueillit tout ce qu'il avait observé par lui-même[3] et ce qu'il avait appris d'autrui. Le nom de l'auteur de la seconde géographie ne nous est pas connu[4]. C'est d'après ces sources que nous présenterons le tableau des progrès successifs des Portugais dans les Indes, que nous indiquerons les royaumes qui y florissaient alors, et que nous dirons quels sont les services que ces Européens ont rendus à la géographie en complétant nos connaissances sur l'Asie.

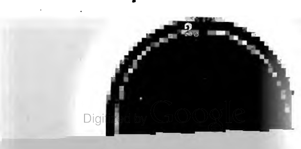
*Vasco de Gama* aborda en 1498 à Calicut, capitale des États du Zamorin, sur la côte de Malabar. Ses compagnons ne tardèrent pas à se répandre à Cochin et dans les autres ports de mer qui faisaient le commerce du

[1] Barros, II, p. 185-190. — Barbessa, Recueil de Ramusio, I, p. 313.

[2] Couto, *Decad.*, I, p. 313.

[3] *Libro di Odoardo Barbessa*, Recueil de Ramusio, I, p. 310. — Barbosa séjourna dans les Indes, puis passa avec Magellan au service de l'Espagne, et fut tué avec Magellan dans les îles Philippines en 1521. On a aussi de lui une relation du voyage de Magellan imprimée à Lisbonne en 1813.

[4] *Sommario di tutti li regni, citta e popoli orientali*. Recueil de Ramusio, I, p. 349-363.



poivre ou celui des épiceries fines. Les Arabes et les voyageurs du Moyen-Age avaient fait connaître isolément quelques endroits de la côte de Malabar ou d'autres contrées de l'Inde. Les premières relations des Portugais représentèrent les pays et les peuples même les moins considérables, selon leur position et leur importance réelles ; et au lieu des fragments qu'on avait eus jusqu'alors sur l'Inde, on pût enfin former un tableau général. Barbessa et Barros font déjà mention des royaumes situés entre les caps Dilli et Comorin ; ils décrivent aussi avec les plus grands détails les usages du Malabar, la division par castes et tout ce qui distingue les Indiens des autres nations [1].

Les Portugais ne tardèrent pas à arriver aux montagnes des Ghâts, d'où sortent tous les fleuves consisidérables qui arrosent la côte de Coromandel [2]. Bientôt après leur arrivée, ils s'étendirent tout le long de la côte occidentale jusqu'au golfe de Cambaye. Ils pénétrèrent dans le royaume de Kanara, qui touche au Malabar ; sa capitale était alors Onor, ville commerçante qui existe encore. Là commençait le Dékhan, État très puissant qui s'étendait jusqu'à la côte de Coromandel [3]. En 1510, Albuquerque conquit dans le Dékhan la ville de Goa, depuis si célèbre et qui devint le centre de la domination des Portugais dans les Indes. Dabol, Chaul et plusieurs autres villes maritimes furent aussi forcées de se soumettre au vainqueur. La rivière de Bainganga séparait le Dékhan du royaume de Cambaye, qui renfermait plusieurs villes de commerce très florissantes, telles que Daman, Barotch et Surate. Il avait aussi dans sa dépendance l'île de Salcette, dont les pagodes creusées dans le roc, les idoles gigantesques et les autres antiquités attirent encore l'admiration des

[1] Barbessa, p. 327. — Barros, I, p. 180.
[2] Barros, I, p. 173.
[3] Faria y Souza, I, p. 37.

voyageurs. Parvenus au Goudjérate, les Portugais bâtirent dans l'île de Diu, célèbre par la richesse de son temple, une forteresse et une ville qui fit un très grand commerce avec l'Arabie, la Perse et les pays voisins [1].

Les princes mahométans de ces États ayant essayé, par la force des armes, d'éloigner les Portugais de leurs côtes, ceux-ci formèrent des relations d'amitié avec plusieurs grands royaumes hindous de l'intérieur. L'alliance avec celui de Bisnagar ne tarda pas à leur devenir extrêmement importante. Cet État, qui portait le nom de sa capitale, aujourd'hui détruite, comptait les radjahs de Kanara parmi ses vassaux. Sa domination s'étendait jusqu'à la côte de Coromandel.

Les Portugais ne commencèrent à fréquenter la côte de Coromandel qu'après avoir découvert Malacca et les îles aux Épices. En 1518, ils arrivèrent au Bengale sous le commandement de *Jean de Silveira*..... Lorsque Silveira aborda au port de Chittagong, dans le Bengale, il y fut reçu très froidement et n'apprit que peu de chose sur ce jardin de l'Inde. Chittagong avait des relations avec tous les ports de l'Hindoustan. Lors de l'arrivée des Portugais, on y expédiait pour la Perse un grand nombre d'eunuques, qu'on vendait 100 et 200 ducats. On fabriquait au Bengale des tissus de coton de la plus grande finesse; il en venait aussi beaucoup de sucre, du gingembre et de la soie. Depuis l'arrivée des Portugais le commerce de Chittagong diminua rapidement, parce que les Arabes ne pouvaient plus expédier sûrement les productions du Bengale à Malacca et à Cambaye [2].

Les îles voisines de l'Inde ne tardèrent pas à être visitées par les conquérants portugais. *François d'Almeida* bâtit un fort aux Ankedives, afin d'intercepter

[1] Barbessa, p. 320.
[2] Barbessa, p. 330.



les navires maures qui s'y rassemblaient depuis que les Portugais s'étaient emparés de Cochin et de Calicut, et que la côte de Malabar fourmillait de corsaires chrétiens [1]. En 1512, *Simon d'Andrade* fut jeté sur les Maldives, qui devinrent bientôt fameuses par leurs cocos ; elles étaient déjà fréquentées ; les Arabes y cherchaient les cordages qu'on y fabriquait avec les fibres des cocos, et les cauris [2] qui tenaient lieu de petite monnaie au Bengale et à Siam. Les Portugais seuls tiraient annuellement 2 à 3000 quintaux de ces coquillages qu'ils portaient en Guinée, au Congo et à Benin [3]. Dès 1506, ils avaient visité Ceylan. Almeida chercha à en chasser les Maures, qui portaient la cannelle à Aden et à Ormuz, et qui faisaient servir cette île de lieu de rafraîchissement à leurs navires, chargés d'épiceries, venant de Malacca et des Moluques, et se rendant aux golfes de Perse et d'Arabie [4]. Les Portugais enseignèrent aux insulaires l'usage des armes à feu, ainsi que la fabrication des canons et d'autres armes. La forteresse qu'ils bâtirent à Colombo, résidence du roi des Chingalais, fut leur premier établissement dans cette île. Bientôt tous les rois voisins furent obligés de leur payer un tribut annuel en cannelle, en bagues garnies de perles et de rubis, et en éléphants [5]. Cette île était alors divisée en neuf royaumes : au centre était celui de Candy.

L'espoir de trouver à Malacca ou dans les îles voisines la patrie des épices, y attira *Lopez Sequeira* en 1509 ; mais on n'y forma d'établissements fixes qu'en 1511, après la prise de Malacca par Albuquerque. Cette ville avait été bâtie, depuis environ 250 ans, à la place de celle de Singapour, jadis renommée par son com-

1 Barros, I, p. 165.
2 Petits coquillages.
3 Barros, III, 69.
4 Barros, I, 203.
5 Couto, I, p. 310.

merce ; elle était la capitale d'un royaume particulier qui s'était séparé de celui de Siam ; son port était le marché principal pour les marchandises de la Chine et les épices ; on y voyait des négociants de l'Arabie et de la Perse ; il s'y rendait des navires du Malabar, du Bengale, de Siam, de Java, de la Chine, des Moluques et des Philippines. La conquête de cette ville rendit les Portugais maîtres du commerce des épices, et leur ouvrit tout l'archipel des Grandes-Indes, ainsi que la presqu'île au delà du Gange. Ils trouvèrent le royaume de Siam composé de neuf petits États. Sa capitale s'appelait Judia, et ses ports les plus fréquentés par les étrangers étaient Tenasserim et Queda.

Le roi de Pégu, ou plutôt de Pégou, le plus puissant parmi ses voisins, prenait déjà le titre de maître de l'éléphant blanc. Martaban était l'endroit le plus commerçant du Pégou. Outre les autres marchandises des Indes, on y trouvait de la gomme laque, de la porcelaine et des aromates [1]. Les autres royaumes de cette presqu'île, comme ceux de Birman, d'Aracan, d'Ava, de Cambodge, de Ciampa et de Cochinchine, jusqu'alors ignorés des Européens, sortirent de l'obscurité à mesure que les Portugais poussèrent en avant leurs courses victorieuses.

Ces infatigables conquérants pénétrèrent dans la Chine en 1516. *Ferdinand Perez* [2], parti de Malacca, aborda à Canton, ou plus exactement à l'île de Taman, éloignée de trois milles de cette ville. Déjà les Chinois avaient conçu tant de défiance des étrangers, qu'ils ne leur permettaient plus l'entrée de leur pays par terre, qu'ils les obligeaient à déposer leurs marchandises dans l'île de Taman avant de pouvoir les apporter à Canton, et qu'ils ne voulurent pas accorder aux Portugais la liberté de se promener dans la ville. Les Portugais furent surpris de l'immense étendue de la

[1] Barros, III, 62.
[2] Barros, III, 40.



Chine. Suivant eux, elle se prolongeait 31 degrés vers le nord. Les cartes géographiques faites dans cet empire, et qui parvinrent alors en Portugal, donnèrent la connaissance de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie [1]. A leur arrivée, cet empire était composé de quinze royaumes, dont quelques-uns des noms donnés par Barros ne ressemblent guère à ceux des provinces actuelles. La Chine renfermait 244 villes de premier rang. L'imprimerie, qui ne faisait que de naître en Europe, y avait été en usage depuis des siècles. Un ambassadeur arriva bien à Pe-king, mais ne fut pas admis à l'audience de l'empereur. Les personnes en autorité à Canton annoncèrent les Portugais à la cour comme des espions qui venaient examiner le pays. Avaient-ils tort? Non : la conquête de Malacca devait bien faire craindre aux mandarins un affront pareil pour la Chine. L'ambassadeur, obligé de retourner à Canton, y mourut en prison ainsi que les gens de sa suite. La haine des Chinois contre les Portugais était encore si forte en 1542, que sur les portes de Canton on lisait ces mots écrits en lettres d'or : « On ne laisse pas entrer ici, et on n'y souffre pas les hommes qui ont une longue barbe et de grands yeux [2]. »

Depuis 1511, les navigateurs portugais parcoururent tout l'archipel oriental des Indes. Dès leur premier voyage, Sumatra fut examiné avec plus d'exactitude qu'on n'avait fait jusqu'alors. Barros donne les noms des vingt-neuf royaumes malais qui existaient dans cette île, sans compter ceux qui, situés dans les montagnes de l'intérieur, n'avaient aucune relation avec les Portugais ; ils tiraient de cette île les mêmes marchandises qui aujourd'hui la rendent importante pour le commerce : l'étain, le poivre, le bois d'aigle, le bois de sandal et le camphre ; cette dernière drogue y était

[1] Barros, I, 43.
[2] Couto, *Décades*, I, 539.

bien meilleure qu'à la Chine, où l'on donnait, sous ce nom une espèce de composition[1]. Ils arrivèrent, en 1513, à Bornéo[2]; mais cette grande île resta moins connue que les autres, et tout ce qu'on en peut dire alors, c'est qu'elle produisait aussi du camphre. Ce ne fut que dans l'année 1530 qu'elle reçut d'eux le nom de Bornéo : Magellan l'avait appelée Bunné. Dès 1513, ils fréquentèrent beaucoup Java ; cependant Barros dit que l'on ne visita pas la côte méridionale, dont les habitants n'avaient guère de relations avec ceux du nord. Cette île produisait en abondance du riz, du poivre et d'autres denrées. La ville de Japara était la résidence d'un prince puissant ; mais le royaume de Jacatia était le plus considérable de l'île[3].

Le nombre immense d'îles situées au Sud-Est de l'Asie avait frappé Barros ; il y vit déjà une cinquième partie du monde, que nous appelons l'Océanie. Couto, son continuateur, comprend toutes les îles au delà de Java et de Bornéo sous cinq groupes différents. Au premier appartiennent les Moluques, ou Ternate, Motir, Tidor, Makian et Batchian, découvertes d'abord par les Chinois, auxquels les Arabes les enlevèrent, et dont les Portugais, commandés par *Antoine Abreu*, s'emparèrent en 1511. On donnait le nom de Moluques ou d'îles aux Épices à un plus grand nombre d'îles, mais il appartenait exclusivement aux cinq qu'on vient de citer, parce qu'elles produisaient le girofle et la muscade. — Le second archipel comprenait Gilolo, Mortay et plusieurs autres îles habitées par des sauvages, ainsi que celle de Célèbes ou Macassar, dont *Garcia Henriquez* voulut faire l'examen en 1525, parce qu'elle était fameuse par ses mines d'or ; mais les habitants

[1] Barros, III, 114.
[2] Galvano, *Discoveries of the world*, dans *Earl of Oxford's Collection of Voyages and Travels*, II, 386.
[3] Le détroit de la Sonde a été découvert en 1527 par *Édouard Conil.*



l'empêchèrent de venir à terre. Cependant les Portugais ne tardèrent pas à y bâtir un fort et à fonder quelques établissements. — Le troisième groupe contenait la grande île de Mindanao, celle de Soulou et plusieurs des Philippines méridionales. Barros connaissait moins celles qui étaient au nord, peut-être parce qu'elles appartenaient aux Espagnols. Cependant il fait mention de l'île de Luçon en 1511. Parmi les peuples éloignés qui venaient faire le commerce à Malacca, il nomme les Chinois, les habitants des îles Lieou-kieou et ceux de Luçon. — Le quatrième archipel était formé par les îles de Banda, Amboine et plusieurs autres très petites dans leur voisinage. Les deux plus grandes furent découvertes en 1511 par *Antoine Abreu*. A Banda, croissait le muscadier; Amboine fournissait tous les ans 2000 quintaux de girofle.

Les Portugais fréquentèrent peu le cinquième archipel, parce que les habitants, pauvres et farouches, fuyaient tout commerce avec les étrangers ; ils étaient aussi noirs que les Cafres de l'Afrique, ne connaissaient aucun métal et se servaient de dents de poisson aiguisées pour percer le bois ; ils se donnaient le nom de Papous, c'est-à-dire noirs. Il y avait parmi eux quelques individus de couleur blanche, qui ne pouvaient supporter la clarté du jour. Ces particularités ne peuvent convenir qu'à la Nouvelle-Guinée et aux îles voisines, habitées encore aujourd'hui par des peuples tout semblables. C'est aussi ce qui a fait donner, sur les cartes, à la côte nord-ouest de la Nouvelle-Guinée le nom de Terre des Papous. Quoique ces contrées fussent le terme des découvertes des Portugais vers l'est, ils soupçonnèrent qu'il y avait encore d'autres îles au delà ; ils supposèrent qu'elles devaient être placées le long d'une grande terre méridionale qui s'étendait jusqu'au détroit de Magellan[1].

[1] Barros, III, 254. — Couto, p. 190.

Ce serait ici le lieu de démontrer que les Portugais ont certainement visité les côtes de la Nouvelle-Hollande (Australie) avant l'an 1540, mais qu'ils les regardaient comme une partie du grand continent austral, dont on admettait l'existence d'après Ptolémée : nous réservons ces discussions pour le livre suivant [1].

Malgré les obstacles qui empêchaient les Portugais de visiter la Chine, ils parcoururent la mer qui en baigne les côtes. *Perez*, qui aborda le premier à Canton, découvrit en 1518 les îles Lieou-khieou, riches en or, et dont les habitants naviguaient jusqu'à Malacca. En 1542, *Antoine de Mota*, qui tâchait, malgré les défenses, de pénétrer en Chine, fut jeté par la tempête sur les côtes du Japon, que ses habitants appelaient Nipongi. Ils étaient plus blancs que les Chinois et avaient, ainsi qu'eux, de petits yeux et très peu de barbe; ils reçurent les étrangers d'une manière très amicale et payèrent leurs marchandises en argent [2]. Cette découverte fut poursuivie avec ardeur, surtout par les Jésuites, qui s'empressant d'y suivre les marchands, y établirent des missions, répandirent partout la religion chrétienne, publièrent plusieurs descriptions du pays, et firent imprimer l'histoire de leurs succès [3].

Tels furent les résultats du projet formé par le prince Henri; car c'était l'esprit de ce grand homme qui, animant les Gama et les Albuquerque [4], les avait conduits

[1] Au livre suivant, Maltebrun cherche à établir d'après diverses cartes manuscrites du XVI[e] siècle conservées au British Museum, que les côtes septentrionales de la Nouvelle-Hollande étaient alors en partie connues et désignées sous le nom de *Java la Grande ;* il constate que plusieurs noms, évidemment portugais, sont donnés à diverses parties de ces terres, et il en conclut, non sans raison, que les Portugais ont dû pousser leurs découvertes à l'Est jusqu'à la Nouvelle-Hollande, qui toutefois ne commença à être bien connue que par l'exploration d'Abel Tasman en 1642.

[2] Couto, III, p. 139.

[3] *Brevis Japoniæ insulæ descriptio*, etc., Colon., 1580. — *Lettere del Giapone e della Chine negli anni 1589-1590, scritte al R. P. generale della comp. di Giesu*, Roma, 1591, in-8°.

[4] Alphonse d'Albuquerque fut le fondateur de la domination des

des extrémités occidentales de l'Europe jusqu'aux lieux où l'immense Océan oriental semble avoir brisé en mille îles la vaste masse de l'Asie. Rien n'avait pu les arrêter, ni l'étendue des côtes arides et sauvages qu'il avait fallu parcourir, ni l'exemple effrayant de plus d'une flotte naufragée. Ils avaient dépassé ce redoutable promontoire où la muse de Camoëns vit le génie de l'Océan, du haut d'un trône de nuages, secouer en courroux son sceptre flamboyant qui soulevait les flots et déchaînait les tempêtes; ils avaient dispersé ces nombreuses armées d'Arabes belliqueux, défendant contre une poignée d'étrangers leur foi, leurs trésors et leur vie, sous la conduite de princes illustres et de vaillants capitaines. Tout avait cédé au courage d'une petite nation européenne; toutes les côtes de l'Afrique et de l'Asie envoyaient leurs tributs à Lisbonne. Mais la témérité du roi Sébastien lassa enfin la fortune, et la puissance portugaise trouva son tombeau dans les plaines sanglantes d'Alcaçar-el-Kebir [1]. Languissant sous le joug espagnol [2], le Portugal vit son magnifique empire en Asie et en Afrique dépérir et se réduire successivement à quelques comptoirs. La soif de l'or qui avait inspiré aux chefs des colonies portugaises une conduite tyrannique, le soulèvement des nations orientales, les attaques des Hollandais [3], les discordes intestines, tout concourut à rendre inutiles les prodiges de valeur par lesquels le grand Castro et quelques autres Portugais cherchèrent à défendre les conquêtes d'Asie : une autre nation [4] hérita de leurs découvertes.

Portugais dans l'Inde. Il fit d'abord la conquête de Goa (1510), qui devint la capitale des possessions du Portugal dans les Indes et le centre de son commerce. Albuquerque s'empara ensuite du Malabar, de Ceylan, des îles de la Sonde, de Malacca et d'Ormuz. Il mourut à Goa en 1515.

[1] Cette bataille fut livrée en 1578.

[2] En 1580, le Portugal fut réuni à l'Espagne par Philippe II.

[3] Alors en guerre contre l'Espagne.

[4] La Hollande.

# LES CARAQUES.

## Le Père Bartoli.

Le P. Daniel Bartoli, de l'ordre des Jésuites, mourut à Rome en 1685. Son principal ouvrage, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, parut à Rome de 1653 à 1675 (6 vol. in-folio). Plusieurs parties de cette histoire, l'*Asie* entre autres, ont été publiées à part. C'est à l'Asie qu'appartient l'extrait qu'on va lire.

Les caraques ou vaisseaux royaux de la flotte de l'Inde sont une masse d'un tel volume, qu'il peut y loger un peuple d'hommes en surcharge d'un monde de marchandises ; en effet, tant en marins composant l'équipage, en hommes de peine, en soldats destinés aux garnisons des forteresses, en officiers nommés au gouvernement des provinces, qu'en marchands accompagnés parfois de leur famille entière, en esclaves et en autres gens de tout métier, le nombre des personnes embarquées s'élève de 800 à 1000 et parfois plus, chacun ayant son gîte assigné avec plus ou moins de commodités, selon son emploi et son rang. Les marchandises chargées, outre leur valeur qui se compte par millions, sont en telle quantité, qu'à les regarder amoncelées sur le rivage, il semble impossible qu'un vaisseau les contienne : parfois cependant elles remplissent à peine la cale, et cela avec les vivres nécessaires pour alimenter pendant huit mois un millier de bouches.

Un grand roi seul peut suffire à la dépense de leur construction, de leur équipement, de leur entretien. Cinq ou six planchers (surtout dans les anciens galions, dont la coque était plus grande qu'elle ne l'est actuellement) divisent l'espace depuis la sentine jusqu'au



pont; c'est dans ces compartiments que sont rangés dans le plus bel ordre les vivres communs, les marchandises, les armes et l'artillerie. Quelques-uns de ces bâtiments portent 80 pièces de canon, indépendamment de deux châteaux, l'un d'avant, l'autre d'arrière, qui sont comme les tours et les remparts de cette forteresse. Les flancs, surtout dans les œuvres vives au-dessus de l'eau, étaient à cette époque, dans les galions de guerre, une muraille en pierre et en chaux, revêtue de grosses planches en dedans et en dehors. On ne croyait pas pouvoir faire moins pour résister aux boulets dans une bataille, et dans une tempête à la fureur de la mer; car elle les bat parfois de si terribles coups, que l'on pensait qu'il ne fallait pas moins pour en soutenir le choc. Des quatre mâts qui s'élèvent du fond, le plus grand est formé de plusieurs poutres réunies, et enchaînées en une seule tige au moyen de liens de fer et de câbles; dans sa partie supérieure est la dunette, où vingt hommes et plus peuvent combattre commodément. Quelles que soient pourtant la force de ce mât et sa masse énorme, malgré les mille cordages qui l'entourent et l'étayent, il est parfois assailli de bourrasques si violentes, qu'elles l'arrachent et le brisent comme un roseau. Enfin, les vergues, les dix ou douze voiles, les câbles, les ancres, la chaloupe avec son arrimage et tout le reste de l'équipement naval sont à proportion.

Le temps nécessaire pour faire le voyage des Indes dépend entièrement des vents. Lorsque rien ne le retarde ou ne le dérange, on ne jette l'ancre à Goa qu'après six mois de route, durant lesquels, en raison des longs circuits qu'il faut faire pour tourner toute l'Afrique, on ne parcourt guère moins de 5000 lieues de mer. De Lisbonne, on va d'abord droit sur Madère; puis, pour éviter les calmes des Canaries, on se dirige par ouest en dehors, vis-à-vis de l'île de Palma; puis, sur le cap Vert et Sierra-Leone. De là on côtoie une

grande partie de la Guinée; ensuite on oriente la voile de manière à marcher avec un des vents appelés généraux (or c'est le sud-est que l'on rencontre après avoir passé la ligne équinoxiale) et à gagner toujours vers le sud; on se laisse pousser ainsi vers le Brésil, mais non pas jusqu'à découvrir la terre; autrement, il n'y a plus d'espoir d'atteindre l'Inde la même année, à cause des courants insurmontables et des vents contraires que l'on rencontre dans cette mer, et il faut revenir en Portugal si l'on ne veut périr.

On fait voile ainsi le long du Brésil jusqu'à l'île de la Trinité, puis jusqu'à celle de Tristan d'Acunha; puis enfin on court sur le redoutable Lion, comme les marins appellent le cap de Bonne-Espérance. Lorsqu'il est doublé, on suit la côte de la Cafrerie, qui du Cap s'étend vers le nord-est. Si la navigation a été heureuse, et que l'on ait dépassé le Cap par Saint-Jacques de juillet[1], il est permis de toucher à Mozambique et de s'y rafraîchir; on prend alors le côté intérieur de la grande île Saint-Laurent[2], pour entrer ensuite à Goa. Si l'on ne suit pas cette direction, les courants furieux et continuels que l'on a à combattre dans la saison plus avancée, avec grand péril d'être jeté sur des écueils et des bancs de sable connus par de nombreux naufrages, obligent à prendre la haute mer et à suivre le côté extérieur de l'île, pour aller tout droit à Cochin, port où abordent les vaisseaux qui ne touchent pas à Mozambique; mais ce détour allonge le voyage de plus d'un mois.

A ces détails si curieux, Cantu[3] ajoute ce qui suit :

Indépendamment des souffrances inséparables d'une aussi longue navigation avec tant de gens entassés dans un étroit espace, on avait à essuyer la transition des chaleurs excessives de la Guinée aux froids du Cap, et des calmes fatigants

[1] Le 25.
[2] Madagascar.
[3] *Histoire universelle*, XIII, 373, édition Didot, 1862.

de la Ligne à l'agitation bouillonnante de la mer des Cavales. Quand on passait l'équateur, l'eau croupissait, les vivres se gâtaient; des pluies malignes engendraient le scorbut; des baleines menaçaient le bâtiment; puis, lorsqu'on avait doublé l'extrémité de l'Afrique, des vents violents, qui soufflaient en sens contraire, soulevaient des vagues énormes, à tel point que, pendant les trois ou quatre jours que l'on mettait à gagner la hauteur du cap, il fallait descendre l'artillerie pour ajouter au lest et boucher les sabords; les passagers étaient renfermés sous le pont, toutes les ouvertures closes, et l'on attendait à la grâce de Dieu.

---

## XVe ET XVIe SIÈCLES

---

### DEUXIÈME PARTIE

# LES ESPAGNOLS



# CHRISTOPHE COLOMB.

*La Vie de Christophe Colomb*, par son fils Fernand Colomb, traduite en français par Cotolendy, 1681, 2 vol. in-12.

Christophe Colomb, né à Gênes vers 1536, était le fils d'un tisserand. Il fut mis à l'école de Pavie, où il apprit le dessin, le latin, la géographie, l'histoire, la philosophie, la cosmographie, la géométrie et l'astronomie, au moins leurs éléments, et à quatorze ans il se fit marin ; mais il continua toujours à lire et à s'instruire. « Il avait, dit Las Casas, le visage long, le teint animé et marqué de quelques taches de rousseur ; le nez aquilin ; les os de la pommette un peu saillants ; ses yeux, gris clair, avaient le regard vif et semblaient commander l'obéissance. Ses cheveux, de couleur claire, avaient commencé à blanchir dès l'âge de trente ans. Il était très frugal et simple dans sa mise ; il s'exprimait facilement et avec éloquence ; il était d'une douceur et d'une bonté extrêmes, qualités qui attachaient vivement à sa personne ceux qui le voyaient dans l'intimité. Naturellement irascible, il était parvenu à dompter son caractère, et montrait dans ses manières beaucoup de réserve et de discrétion. Il était toujours attentif à remplir les devoirs de la religion, et sa piété consistait surtout à faire du bien à ses semblables[1]. »

Colomb fut un moment au service du roi René, comte de Provence. En 1470, il s'établit en Portugal, s'y maria et y perfectionna ses connaissances nautiques, tout en exécutant des cartes et des globes pour subvenir aux dépenses de sa famille. Il fit aussi partie de quelques expéditions qui allaient à la côte et aux îles d'Afrique. En 1477 on le trouve en Islande. Peu à peu se formait dans son esprit le projet d'aller aux Indes par l'ouest, en traversant l'océan Atlantique ou, comme on l'appelait alors, la mer Ténébreuse.

On a longtemps regardé Christophe Colomb comme un

[1] Las Casas, cité dans l'excellent article *Colomb*, par Hoefer, dans la Biographie Didot.





inspiré, partant à la découverte de terres inconnues, sans trop savoir où il arriverait, et trouvant, en effet, un continent nouveau, l'Amérique.

Il n'en est rien. Christophe Colomb n'est pas un inspiré couronné par la main du hasard ; c'est un savant. Il ne va pas à l'aventure chercher un continent inconnu, et qui pourrait très bien ne pas exister ; il part, avec la certitude que lui donnent ses longues études, pour débarquer sur la côte orientale de l'Asie. En chemin, un continent inconnu en effet lui barre la route, mais on ne saura que plus tard que c'est un nouveau continent, et Christophe Colomb est convaincu qu'il a abordé sur les côtes du Japon et de l'Asie; il appelle Indes occidentales et Indiens le pays qu'il a trouvé et ses habitants. Il faudra bien des expéditions et le voyage autour du monde accompli par Magellan pour établir exactement la vérité : montrer que les terres découvertes par Colomb sont séparées de l'Asie par un immense océan, qu'elles forment un nouveau monde absolument inconnu des Anciens, auquel l'injustice des hommes a donné le nom d'Amérique.

Ce qui doit précéder le récit du voyage est donc un exposé complet des idées scientifiques qui ont fait agir Christophe Colomb, et qui le montrent, à l'opposé de l'opinion vulgaire, comme un savant profond, se conduisant d'après les données les plus sérieuses, allant aux Indes par une route nouvelle qui doit infailliblement l'y conduire. Il faut donc, avant tout, exposer l'état des connaissances scientifiques sur la forme et la dimension de la terre à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, afin de bien préciser le point de départ de l'entreprise de Colomb, qui est, nous ne craignons pas de le redire, un savant très au courant de la science des Anciens, qui fait toujours loi à cette époque.

« La terre étant sphérique, dit Jean Reynaud [1], il est évident que l'on peut passer d'un méridien à un autre, soit dans une direction, soit dans la direction opposée : les longueurs des deux routes sont le complément l'une de l'autre, de telle sorte que l'une étant supérieure à la demi-circonférence du globe, ou à 180 degrés, l'autre est moindre et par conséquent plus directe. C'est sur ce raisonnement d'une simplicité parfaite que repose le projet de navigation proposé à

[1] *Encyclopédie nouvelle*, article Colomb, p. 673.

l'Europe par Christophe Colomb. Au lieu de gagner l'Orient en y marchant par l'est, ainsi que l'avaient fait de tout temps et nécessairement les voyageurs par terre, on pouvait, disait-il, y arriver par l'ouest à travers l'Atlantique, car la même eau qui battait, d'une part, les rivages occidentaux de l'Europe et de l'Afrique, battait, de l'autre, les côtes occidentales de l'Asie.

» Cette idée n'était pas neuve ; les Grecs et les Romains, sans être en état de la mettre à exécution, l'avaient eue depuis longtemps : ayant su que l'océan Atlantique n'était qu'un canal transversal placé entre les confins extérieurs de l'Europe et de l'Asie, il était véritablement impossible que la pensée de le traverser pour aller d'une région dans l'autre pût échapper à leur esprit. Aussi cette opinion se trouve-t-elle expressément énoncée dans plusieurs auteurs. Aristote, dans son traité du *Monde*, après avoir parlé de la rotondité de la Terre, et esquissé à grands traits la figure de notre continent, se repliant en partie sur lui-même et formant une grande île entourée de toutes parts par l'Océan, donne assez clairement à entendre qu'il est possible de communiquer par l'Océan d'une extrémité à l'autre. Dans les *Météorologiques*, il insinue à peu près la même chose. Colomb dit avoir lu dans ses ouvrages, mais nous n'avons pu réussir à découvrir en quel endroit, que l'on peut aller en quelques jours de l'Espagne aux Indes par l'Atlantique. Il est indubitable qu'Eratosthène avait tiré des conséquences analogues de la sphéricité de la terre. Strabon, après avoir montré, d'après lui, comment on peut calculer la largeur de l'Atlantique en retranchant de la circonférence totale de la Terre la largeur du continent habité, ajoute que la circumnavigation du globe doit être considérée comme aussi certaine qu'un fait d'expérience : « Les mathématiciens, dit-il, ayant établi que » le cercle se replie et tourne sur lui-même, si l'étendue de » la mer Atlantique ne nous faisait obstacle, nous pourrions, » en restant sous le même parallèle, naviguer depuis l'Espagne jusque dans l'Inde. »

» Pline et Sénèque sont à cet égard du même sentiment que Strabon ; et c'est même ici le lieu de citer ces beaux vers du poète latin, qui nous semblent la prophétie la plus formelle de l'Antiquité sur la découverte du Nouveau-Monde :

. . . . . Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhis que novos
Detegat orbis, nec sit terris
Ultima Thule.

*Medea* (v. 375).

« Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan » brisera les liens dont il enserre le monde; la terre im- » mense sera ouverte à tous, la mer dévoilera de nouveaux » mondes, et Thulé ne sera plus la dernière terre. »

» Que Christophe Colomb ait connu l'opinion des Anciens sur ce point, le fait n'est pas douteux. Dans le récit de son troisième voyage, adressé à Ferdinand et à Isabelle, on trouve, au milieu de la discussion qu'il établit sur la forme de la terre et le peu d'étendue de l'Océan, le passage suivant, qui met ce point hors de doute.

« Pline a écrit que la mer et la terre font ensemble une » sphère, et il établit que l'Océan est la plus grande masse » d'eau, et que celle-ci est tournée vers le ciel, tandis que » la terre est au-dessous et la soutient. Le maître de l'his- » toire scolastique dit, en parlant de la Genèse, que les eaux » sont peu abondantes ; que lorsqu'elles furent créées, elles » ne couvraient toute la terre que parce qu'elles étaient » vaporeuses et comme des brouillards, et que lorsqu'elles » furent devenues solides et réunies, elles occupèrent très » peu de place. Nicolas de Lira en a la même opinion. Aris- » tote dit que ce monde est petit, et qu'on peut passer » facilement d'Espagne dans les Indes. Avenruyz confirme » cette idée, et le cardinal Pierre de Aliaco la cite en » appuyant cette opinion, qui est conforme à celle de Sénè- » que, en disant qu'Aristote a pu connaître beaucoup de » choses secrètes sur le monde à cause d'Alexandre le » Grand, et Sénèque, à cause de César Néron, et Pline, à » cause des Romains. Le même cardinal accorde à ces écri- » vains une autorité plus grande qu'à Ptolémée et autres » Grecs et Arabes, et pour confirmer ce qu'ils disaient sur » le peu d'abondance de l'eau et sur la faible portion de » terre couverte de cette eau, en comparaison de ce qui était » rapporté sur l'autorité de Ptolémée et de ses sectateurs,

» il trouve une autorité dans le troisième livre d'Esdras, où
» cet écrivain sacré dit que des sept parties du monde, six
» sont à découvert et l'autre est recouverte d'eau. »

Citons encore quelques lignes de Jean Reynaud :

« Cette opinion erronée touchant la proportion relative de l'océan et de la terre fut ce qui enhardit le plus Christophe Colomb à tenter son aventureuse entreprise. Il est probable qu'il n'aurait jamais pensé à naviguer dans l'Inde par l'ouest, s'il avait pu connaître la véritable étendue de l'Océan dans cette direction ; il est même probable qu'il aurait suffi de l'opinion de Ptolémée, qui donnait à l'Océan à peu près la moitié de la circonférence du globe, pour le détourner de son dessein. Mais il ne crut jamais l'Océan aussi vaste qu'il l'est réellement, et s'étant rangé du parti de Marin de Tyr contre Ptolémée, son erreur, par un heureux hasard, devint la cause de son triomphe. »

Sans entrer dans les détails qu'exigerait un exposé complet de la question, il suffit de dire ici que, par le fait de cette erreur, qui n'était pas moindre que la demi-circonférence du globe, Christophe Colomb croyait que les îles situées sur les côtes orientales de l'Asie étaient à 7 ou 800 lieues à l'ouest de l'Europe, tandis qu'elles sont à 5000 lieues.

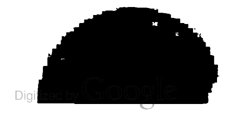
L'état exact des connaissances géographiques avant la découverte de Colomb se trouve marqué sur le globe terrestre construit en 1490 par le cosmographe Martin Behaim [1], l'un des savants de l'école de Sagres, qui avait pris part à diverses expéditions portugaises en 1484 et 1485. Revenu un moment dans sa patrie, Behaim exécuta pour les magistrats de Nuremberg un globe terrestre, sur lequel sont représentées les terres et les mers telles qu'on se les figurait alors [2].

« Ce globe[3], qui est d'un pied et demi de diamètre, est recouvert d'une peau de vélin sur laquelle sont tracés les contours des diverses régions alors connues. L'auteur y a joint des notices succinctes expliquant ce qui est relatif à

[1] Né à Nuremberg vers 1430 ; mort à Lisbonne en 1506.

[2] Ce précieux globe est encore conservé à Nuremberg. Il a été reproduit par Lelewel, dans sa *Géographie du Moyen-Age* et par M. Vivien de Saint-Martin, dans l'atlas joint à son *Histoire de la Géographie*.

[3] Article Behaim de l'*Encyclopédie nouvelle*, par Jean Reynaud.



chacune d'elles, et des peintures représentant la figure et le costume des habitants de chaque pays ainsi que leurs habitations : c'est une véritable encyclopédie géographique. L'Amérique manque entièrement ; mais les dimensions générales de la Terre se trouvant mal calculées et considérablement rétrécies, la lacune causée par son absence ne se laisse point sentir. L'hémisphère occidental, au lieu d'être uniquement occupé par un océan immense, comme cela aurait lieu si l'Amérique n'existait pas, est à moitié occupé par le continent asiatique : le Japon, au lieu d'être situé par 150° de longitude, comme il l'est réellement, est indiqué sur le 280° degré, et occupe ainsi la place qui appartient au Mexique. L'espace de mer à franchir pour se rendre des Açores ou des îles du Cap-Vert en Asie, en naviguant à l'ouest, n'est donc guère supérieur que de moitié à celui qui sépare ces archipels de la côte de Portugal, et le voyage par cette route, les indications de Marc Pol étant considérées comme une base certaine, ne présente rien que de fort rationnel et même de fort simple dans son exécution. »

Ces détails permettent de bien comprendre les idées et le projet de Christophe Colomb : il va, non pas à l'aventure découvrir un continent nouveau ; il va aux Indes en traversant l'Atlantique, large d'environ 800 lieues. Aussi quand il arriva aux Antilles, Colomb fut-il convaincu qu'il était aux îles de Cipango, au Japon, que les cartes du temps plaçaient juste sous le méridien des Antilles.

Mais, entre les îles auxquelles Colomb venait d'aborder et Cipango, il y avait, ce que personne ne savait alors, le continent américain et le Grand océan. Les résultats de la navigation de Colomb ne sont donc pas seulement la découverte d'une terre inconnue ; elle a bientôt amené la connaissance de la grandeur exacte de la Terre et la configuration des mers et des continents dans leurs lignes essentielles. Aussi ce voyage est-il essentiellement scientifique ; il a le caractère de nos voyages modernes entrepris pour résoudre quelque grand problème, pour faire avancer la science, pour accomplir une découverte ; il diffère absolument des navigations antérieures, portugaises et autres, pour lesquelles le but n'est pas la science, mais le commerce de l'or ou des épices. C'est ce caractère scientifique qui fait la grandeur des voyages de Christophe Colomb, et qui a placé ce grand

homme au premier rang de tous les navigateurs de l'époque héroïque de l'histoire des voyages.

L'opinion des savants du XV^e siècle, en toutes choses, se réglait sur l'autorité d'Aristote, et Christophe Colomb n'avait pas d'autre règle. Or Aristote déclarait que la Terre était ronde. On ne connaissait alors que l'ancien continent (Europe, Asie, Afrique); Marc Pol avait complété la découverte de l'Asie en allant jusqu'à ses extrémités orientales, que l'on croyait séparées de l'Europe, nous l'avons déjà dit, par l'océan Atlantique. Puisque la Terre est sphérique, il est certain qu'en se dirigeant à l'ouest, en osant traverser la mer Ténébreuse, on arrivera aux Indes, à la Chine, à Cipango, pendant que les Portugais cherchent à y arriver en doublant l'Afrique méridionale et en suivant une route beaucoup plus longue.

Aristote avait dit [1] : « Ceux qui pensent que la région située vers les colonnes d'Hercule confine aux pays de l'Inde, de sorte que les deux rivages soient baignés par la même mer, ne semblent pas émettre une opinion trop incroyable ; entre autres preuves, ils citent les éléphants qui se trouvent dans les deux régions : ce qui tient, disent-ils, à ce que les extrémités de la Terre sont contiguës. » Toute l'antiquité avait adopté cette opinion : Sénèque dit formellement : « Quelle est la distance qui sépare les rivages les plus reculés de l'Espagne et la côte de l'Inde ? La traversée peut se faire en quelques jours, lorsqu'un bon vent enfle la voile [2]. »

Averroës [3], le célèbre commentateur arabe d'Aristote, écrivait au XII^e siècle : « Aristote donne la preuve suivante de la petitesse de la Terre : C'est que l'horizon des lieux où les statues d'Hercule sont placées, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de la terre habitée, est proche de son extrémité orientale, et qu'entre les deux régions il existe une seule mer continue. Ces statues attribuées à Hercule étaient élevées le long des côtes de la mer, du nord au midi ; l'une se trouvait à l'extrémité occidentale de la côte d'Espagne ; je l'ai vue de mes yeux ; plus tard, elle a été

[1] *Traité du ciel et du monde*, ch. XIV.
[2] *Questions naturelles.*
[3] Médecin et philosophe arabe, mort en 1198.

détruite par des pirates. Après avoir rappelé que ces statues marquent le point extrême de l'occident, et que l'occident est séparé de l'orient par la mer, Aristote ajoute que les deux contrées sont peu éloignées; et ce qui le démontre, suivant lui, c'est qu'elles produisent l'une et l'autre des éléphants. En effet, les animaux qu'on ne rencontre pas dans tous les pays, mais dans un seul, sont particuliers à ce pays, par la raison que c'est là le climat approprié à leur nature. Dès lors les régions qui les produisent ne sauraient être à une distance bien éloignée; car l'éloignement suppose en général la dissemblance. Cette remarque est évidente lorsque l'éloignement se produit dans le sens de la latitude; elle se vérifie aussi quand il a lieu dans le sens de la longitude. »

Malgré tous les raisonnements, l'Atlantique restait un sujet d'effroi, et personne n'osait s'aventurer à traverser cette mer inconnue. En parlant de la mer des Ténèbres, L'Edrisi dit : « Personne n'a pu en apprendre rien de certain, à cause des difficultés qui s'opposent à la navigation, la profondeur de l'obscurité, la hauteur des vagues, la fréquence des tempêtes, le grand nombre des animaux et la violence des vents. Aucun navigateur ne se hasarde à gagner la haute mer ; on vogue le long des côtes sans perdre de vue les rivages. »

Le dominicain Albert le Grand et Saint-Thomas, dans leurs commentaires sur Aristote, Roger Bacon, dans son *Opùs majus,* adoptèrent tous l'opinion du peu de distance entre l'Europe et l'Inde. Nicolas Oresme, évêque de Lisieux et grand maître du collège de Navarre, dit dans le traité de la *Sphère* qu'il composa pour le roi Charles V[1] : « Selon Aristote et Averroës, la fin de terre habitable vers orient, et la fin de terre habitable vers occident, sont bien près l'une de l'autre, et n'y a entre deux que une mer qui n'est pas moult large. Et pour ce, en allant de l'une fin à l'autre, par terre habitable, y a plus d'espace grandement que n'est la moitié du circuit de la Terre. » Le cardinal Pierre d'Ailly, une autre gloire du collège de Navarre, adopte aussi, dans son *Imago Mundi*, l'opinion de la proximité des rivages de l'Europe et de l'Asie.

[1] Oresme est une des plus belles intelligences du Moyen-Age. Il traduisit aussi pour Charles V le traité *du Ciel et du Monde.*

Christophe Colomb l'adopta à son tour, et on a eu raison de dire que pour vaincre les préjugés et dissiper les terreurs qui s'opposaient à l'entreprise périlleuse qu'il se proposait d'accomplir, il n'a pas moins fallu que l'autorité toute-puissante d'Aristote[1].

Christophe Colomb pour vérifier et s'assurer de l'exactitude de l'opinion d'Aristote fit de nombreuses recherches. Dans sa première lettre au roi d'Espagne, il lui dit que depuis quarante ans il court les mers, et qu'il s'est instruit en allant converser en tous lieux avec les sages, de quelque nation et de quelque religion qu'ils fussent. On le voit en Islande, en 1477, et il est permis de croire qu'il s'y renseigna sur les anciens voyages des Scandinaves au Grœnland et au Vinland, ainsi que sur le voyage des frères Zeni. Il recueillit aux Açores de grands roseaux, des débris de bois sculptés, des troncs de pins gigantesques, des cadavres d'hommes de race inconnue, amenés de l'ouest par les courants sur les rivages des Açores. Ces témoignages attestaient que l'Atlantique aboutissait à une autre terre. La découverte du Brésil par le capitaine dieppois Cousin, en 1488, était bien faite pour confirmer Christophe Colomb dans la confiance qu'il avait en ses théories, et il est probable que le Vincent Pinçon qui accompagnait Cousin, en qualité de quartier-maître, est le même que le Vincent Pinzon qui accompagna Christophe Colomb.

Son projet bien étudié, Colomb le soumit, en 1474, à Paul Toscanelli, savant géographe de Florence, pour avoir son avis. Mais déjà le roi de Portugal l'avait interrogé, et Toscanelli répondit à Colomb en lui envoyant les deux lettres suivantes :

« Je vous envoie copie, lui dit-il, d'une réponse que je fis ces jours passés à un de mes amis[2] qui est au roi de Portugal : Son Altesse lui commanda de m'écrire sur des choses semblables à celles que vous me demandez, et vous verrez ce que je lui réponds. »

Voici maintenant la lettre de Toscanelli à Fernando Martinez.

[1] *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde*, par Ch. Jourdain, 1861, brochure in-8°.

[2] Fernando Martinez, chanoine de Lisbonne.

« Quoique je vous aie parlé plusieurs fois de la route qu'il y a d'ici aux Indes, et que je vous aie dit qu'elle était beaucoup plus courte par la mer[1] que par la Guinée[2], vous me demandez présentement, de la part de Son Altesse, que je vous en instruise plus particulièrement pour voir si on la pourrait prendre. Je vous la montrerais avec un globe si j'étais près de vous ; mais vous la trouverez tout entière sur la carte que je vous envoie. Son Altesse y verra dépeinte l'extrémité du couchant, de l'Irlande au midi, jusqu'au bout de la Guinée, avec toutes les îles qui sont dans cet espace, vis-à-vis desquelles, droit vers l'occident, vous trouverez le commencement des Indes avec les îles et les lieux où l'on peut naviguer[3]. Vous verrez de combien on peut s'écarter du pôle arctique par la Ligne, et combien il y a de lieues jusqu'à ces terres abondantes en perles, en diamants et en toutes sortes de pierreries. J'ai encore mis plusieurs lieux des Indes où l'on peut aborder et être à couvert en cas de quelque tempête ou que l'on fût poursuivi par les corsaires. Vous trouverez dans ma carte, qu'il y a de Lisbonne à la fameuse ville de Quinsay[4], en prenant droit vers le couchant, 26 espaces, chacun de 250 milles ; Quinsay a 35 lieues de tour; son nom veut dire *Ville du Ciel ;* elle est située dans la province de Mango près du Catay. De l'île Antilia[5] jusqu'à celle de Cipango, on compte 10 espaces qui font 225 lieues; elle est si abondante en pierreries et en or, qu'on en couvre les temples et les maisons royales. Je souhaite que ma lettre satisfasse Son Altesse, à qui je vous prie de dire que quand elle m'ordonnera quelque chose, je serai prompt et exact à lui obéir. — Florence, 25e de juin 1474. »

[1] Par l'Atlantique, en allant à l'Ouest.

[2] En suivant les côtes de l'Afrique, en doublant son extrémité méridionale pour aller aux Indes par l'Est.

[3] La carte de Toscanelli, comme on le voit, était construite sur les mêmes données qui servirent à Martin Behaim pour construire son globe terrestre.

[4] King-sse, la capitale de la Chine.

[5] Les géographes de ce temps admettaient qu'il y avait, entre les îles du Cap-Vert et Cipango, une île appelée *Antilia.* Des évêques et des chrétiens s'y étaient réfugiés, disait-on, après la conquête de l'Espagne par les Arabes. L'archipel américain, découvert par Colomb, prit aussitôt le nom d'Antilles, qui servait à désigner depuis longtemps les îles occidentales inconnues.

Christophe Colomb s'était formé, comme on l'a vu, à l'école de Sagres, au milieu des cosmographes et des marins qui y étaient réunis ; c'était en Portugal, où il vécut jusqu'en 1484, qu'il s'était familiarisé avec l'Atlantique, qu'il avait pris l'habitude de naviguer en haute mer, avec de bonnes cartes, avec la boussole et l'astrolabe [1]; c'est en Portugal qu'il avait formé le projet d'aller aux Indes par la route la plus courte et la plus naturelle; aussi proposa-t-il d'abord au roi de Portugal de mettre son projet à exécution. L'influence de Martin Behaim fit rejeter la proposition de Colomb. Les Portugais aimaient mieux aller aux Indes par l'est, en doublant l'Afrique, que d'y aller par l'ouest, en traversant l'Atlantique, parce que la route était connue et offrait moins de dangers, et parce que tout le long du chemin ils trouvaient des comptoirs et des abris.

Repoussé par le Portugal, par le Sénat de Gênes auquel, dit-on, il avait demandé les moyens d'exécuter son entreprise (1484), Colomb s'adressa à l'Espagne, et pendant de longues années, seul, pauvre, il lutta avec une indomptable énergie contre les refus et les difficultés de toutes sortes, jusqu'à ce qu'enfin, en 1492, il parvînt à mettre son entreprise à exécution.

En 1485, Colomb arriva au port de Palos, dans l'Andalousie ; il était accompagné de son fils Diego, âgé de onze ans. Épuisé et sans argent, Colomb s'arrêta au couvent de Sainte-Marie de Rabida et demanda du pain et de l'eau au portier. Le prieur du couvent, Jean Perez de Marchena, qui passait par hasard à ce moment, fut frappé de l'air distingué de cet étranger ; il lui parla, et Colomb se fit connaître et lui dévoila ses projets. Le prieur était fort instruit en géographie et s'intéressait vivement aux expéditions maritimes. Il adopta les idées de Colomb et les communiqua à un de ses amis, Garcia Fernandez, médecin à Palos, ainsi qu'à divers pilotes du port. Tous approuvèrent le projet. Lorsque Colomb partit en 1486 pour aller trouver, à Cordoue, la reine d'Espagne Isabelle, Jean Perez lui remit une lettre de recommandation à l'adresse de son ami Fernando Talavera, prieur du couvent du Prado et confesseur de la Reine.

[1] C'est l'absence de ces deux instruments qui a empêché les Anciens d'exécuter les navigations que l'on fit aux XV$^{e}$ et XVI$^{e}$ siècles.

Isabelle et Ferdinand le Catholique étaient alors occupés à faire la guerre aux Maures du royaume de Grenade, et ils n'avaient aucune envie de se lancer dans une nouvelle entreprise, qui paraissait fort douteuse. Colomb passa pour un visionnaire et ne fut pas écouté. Il resta cependant à Cordoue, faisant des cartes et des globes pour vivre, et attendit. Il se fit bientôt de nouveaux protecteurs plus puissants que Jean Perez ; ils le présentèrent à l'archevêque de Tolède, grand cardinal d'Espagne, Pedro Gonzalez de Mendoza, qui était en quelque sorte le premier ministre du roi et de la reine d'Espagne. L'archevêque, gagné par la force des arguments de Colomb, le présenta à Ferdinand et à Isabelle, qui furent flattés des perspectives qu'il ouvrait à leur ambition ; mais avant de prendre un parti, ils décidèrent que son projet serait soumis à l'examen d'une commission composée des astronomes et des géographes les plus savants. Ce conseil se réunit à Salamanque. Comme on devait s'y attendre, toutes les objections que les préjugés, l'ignorance et la malveillance pouvaient élever furent faites à Colomb, et si quelques-uns adoptèrent ses idées, le plus grand nombre les repoussa.

Malgré tout, Colomb suivait la cour dans ses expéditions militaires et ne lâchait pas prise ; il se faisait sans cesse de nouveaux protecteurs, entre autres la marquise de Moya, qui devint son meilleur appui auprès d'Isabelle. Mais, en 1491, la commission de Salamanque déclara, avec la solennité qui n'appartient qu'aux commissions scientifiques, que le projet de Colomb était vain et impossible à réaliser. Après cet arrêt, Ferdinand et Isabelle signifièrent à Colomb qu'il leur était impossible de s'engager dans une pareille entreprise.

Tout semblait fini. Colomb, qui s'était déjà adressé à Henri VII, roi d'Angleterre, écrivit alors à Charles VIII, roi de France, qui répondit en l'invitant à venir à Paris. Il allait partir quand le prieur Jean Perez l'arrêta. Perez alla trouver Isabelle à Grenade, qu'elle assiégeait ; il la gagna complètement à la cause de son ami ; Isabelle fit venir Colomb, lui fit de sérieuses promesses, et, après la prise de Grenade, elle déclara, malgré l'opposition de Ferdinand et des courtisans, qu'elle était décidée à faire les frais de l'expédition, dût-elle mettre en gage ses bijoux pour avoir les fonds nécessaires. Le 17 avril 1492, Christophe Colomb signait, à Grenade, avec Isabelle et Ferdinand, le traité suivant :

Colomb devait avoir pour lui pendant sa vie, et pour ses héritiers et successeurs à perpétuité, l'office d'amiral dans toutes les terres et continents qu'il pourrait découvrir ou acquérir dans l'Océan, avec les mêmes honneurs et les mêmes prérogatives dont jouissait le grand-amiral de Castille dans sa juridiction.

Il serait vice-roi et gouverneur général de toutes les susdites terres et continents, avec le privilège de désigner, pour le gouvernement de chaque île ou province, trois candidats, dont l'un serait choisi par Ferdinand et Isabelle.

Il aurait droit à un dixième de toutes les perles, pierres précieuses, or, argent, épices et toutes denrées et marchandises quelconques, trouvées, achetées, échangées ou obtenues de quelque manière que ce pût être dans les limites de sa juridiction, les frais préalablement déduits.

Lui ou son lieutenant serait seul juge de toutes les contestations qui pourraient s'élever sur des matières de commerce entre les pays découverts et l'Espagne, pourvu que le grand-amiral de Castille eût le même privilège dans sa juridiction.

Il lui serait permis, alors et à toute autre époque, d'avancer un huitième des frais de l'armement, et à raison de cette avance il devait retirer un huitième des bénéfices.

Quelques jours après, l'ordre fut envoyé à Palos de préparer les trois bâtiments et de réunir les équipages qui devaient être employés à la navigation. Mais personne ne voulait s'embarquer pour traverser la mer de Ténèbres ; il fallut un nouvel ordre du roi (20 juin) pour forcer les propriétaires des bâtiments à livrer leurs navires et pour contraindre les marins désignés à s'embarquer. Les deux frères Martin et Vincent Pinzon obéirent, et, le 3 août, Christophe Colomb partait enfin du port de Palos. Il y avait dix-huit ans qu'il attendait ce moment, et il avait alors environ cinquante-six ans.

On répète sans cesse que les trois caravelles avec lesquelles Colomb allait traverser l'Océan étaient de mauvais petits navires, des barques non pontées, faites pour noyer leur capitaine et leurs équipages, et qu'un miracle seul put leur permettre d'accomplir la traversée. Le fait est absolument faux. M. Jal a prouvé, d'après les documents les plus authentiques, que ces caravelles étaient du port de 90 tonneaux,

qu'elles avaient quatre mâts, qu'elles étaient pontées, en très bon état et que leur dimension[1] était celle de nos anciens bricks de 12 à 16 canons. Christophe Colomb dit lui-même : « J'équipai trois navires très convenables pour une pareille entreprise, et je partis du port de Palos fort bien pourvu de vivres et de beaucoup de matelots[2]. »

Christophe Colomb avait eu l'idée de rédiger ses mémoires; mais il les laissa inachevés. L'introduction de ce journal adressée à Ferdinand et à Isabelle est assez curieuse pour être reproduite ici.

*In nomine Domini nostri Jesu Christi.* Très hauts, très chrétiens, très excellents et très puissants princes, roi et reine d'Espagne et des îles de la mer, notre Seigneur et notre souveraine, cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre contre les Maures qui régnaient en Europe, et eurent terminé cette guerre dans la très grande cité de Grenade, où cette présente année, le deuxième jour du mois de janvier, je vis arborer, par la force des armes, les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, et où je vis le roi maure se rendre aux portes de la ville et y baiser les mains royales de Vos Altesses et du prince mon seigneur, aussitôt, dans ce présent mois, et après les informations que j'avais données à Vos Altesses des terres de l'Inde et d'un prince qui est appelé le grand Khan, ce qui veut dire, en notre langue vulgaire, roi des rois, et de ce que plusieurs fois lui et ses prédécesseurs avaient envoyé à Rome y demander des docteurs en notre sainte foi, pour qu'ils la lui enseignassent :

Comme le Saint-Père ne l'en avait jamais pourvu, et que tant de peuples se perdaient en croyant aux idolâtries et en recevant en eux ces sectes de perdition, Vos Altesses pensèrent, en leur qualité de catholiques

[1] 27 mètres sur 8.
[2] Jal, *Archéologie navale.*

chrétiens et de princes amis, propagateurs de la sainte foi chrétienne, et ennemis de la secte de Mahomet et de toutes idolâtries et hérésies, à envoyer moi, Christophe Colomb, aux dites contrées de l'Inde, pour voir lesdits princes et les peuples et les pays et leur disposition, et l'état de tout, et la manière dont on pourrait s'y prendre pour leur conversion à notre sainte foi.

Elles m'ordonnèrent de ne point aller par terre à l'orient, ainsi qu'on a coutume de le faire, mais de prendre au contraire la route de l'occident, par laquelle nous ne savons pas jusque aujourd'hui, d'une manière positive, que personne ait jamais passé [1]. En conséquence, après avoir chassé tous les Juifs de vos royaumes, Vos Altesses me commandèrent de partir avec une flotte suffisante pour lesdites contrées de l'Inde. Et, à cette occasion, elles m'accordèrent de grandes grâces et m'anoblirent, afin que dorénavant je m'appelasse *Don* et fusse grand-amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et terres fermes dont je ferais la découverte et la conquête, et dont on ferait, par la suite, la découverte et la conquête dans ladite mer Océane, et elles décrétèrent que mon fils aîné me succèderait, et qu'il en serait ainsi de génération en génération à tout jamais.

Je partis de la ville de Grenade le samedi 12 du mois de mai de la même année 1492 ; je vins à la ville de Palos, qui est un port de mer où j'équipai trois vaisseaux très convenables pour une pareille entreprise, et je partis dudit port très bien pourvu de beaucoup de vivres et de beaucoup de gens de mer, le vendredi troisième jour du mois d'août de ladite année,

[1] Il me semble que Colomb indique bien ici qu'il connaît les voyages en Amérique qui ont précédé le sien, voyages faits au hasard et sans résultats.



une demi-heure avant le lever du soleil, et je suivis le chemin des îles Canaries, qui appartiennent à Vos Altesses et qui sont situées dans ladite mer Océane, pour prendre de là une route et naviguer jusqu'à ce que j'arrivasse aux Indes, afin de m'y acquitter de l'ambassade de Vos Altesses auprès de ces princes, et d'exécuter ainsi ce qu'elles m'avaient commandé.

Je pensai aussi, à cet effet, à écrire ce voyage très ponctuellement et à relater, jour par jour, tout ce que je ferais et verrais et tout ce qui m'arriverait. De plus, outre que je me propose d'écrire chaque nuit ce qui sera arrivé le jour, et le jour la navigation de la nuit, j'ai l'intention de faire une nouvelle carte marine, dans laquelle j'indiquerai la situation de toute la mer et de toutes les terres de la mer Océane dans leurs propres positions, sous leur vent et dans les directions y relatives, et de composer un livre dans lequel je représenterai tout bien semblable en peinture, par latitude de la ligne équinoxiale et longitude de l'occident. Il importe surtout beaucoup que j'oublie le sommeil et que j'étudie avec persévérance ma navigation pour remplir toutes les obligations qui me sont imposées, ce qui sera un grand travail.

L'Amiral, c'est dès lors le titre que porte Christophe Colomb, fut obligé de relâcher aux Canaries (6 août) pour réparer un accident survenu au gouvernail de l'une de ses caravelles; il y resta un mois et se remit en route le 7 septembre et eut la chance d'échapper à trois bâtiments portugais que Jean II avait envoyés pour s'emparer de sa personne et anéantir son expédition. Ici nous laissons la parole à Fernand Colomb, le fils bien-aimé de l'amiral.

### *La traversée.*

L'amiral partit de la Grande-Canarie le vendredi 1er de septembre, et arriva le lendemain à la Gomère, où il fut quatre jours pour avoir des provisions, et le

jeudi 7e du mois, il commença à se mettre sur l'Océan, vers le couchant où il devait faire ses découvertes; mais la journée fut petite, manque de vent. Le dimanche ensuite, au lever de l'aube, il se trouva à neuf lieues de l'île de Fer, et ce jour-là ils perdirent entièrement la terre de vue. Alors tous nos gens commencèrent à pleurer, craignant de ne la jamais revoir; mais l'amiral les consola, en leur promettant de grandes richesses et la possession des terres qu'ils découvriraient; il leur cacha pendant le voyage une partie du chemin qu'ils faisaient, afin qu'ils ne crussent pas être si éloignés d'Espagne qu'ils l'étaient en effet. Le mardi suivant, 11e de septembre, sur le soir, étant du côté de l'occident, à cent lieues de l'île de Fer, ils virent un tronc d'arbre, qui avait servi à un grand vaisseau et qui paraissait flotter sur l'eau depuis longtemps. Comme ils eurent fait encore 50 lieues du même côté, ils virent dans la boussole, la nuit du 13e, que l'aiguille avançait plus qu'à l'ordinaire vers le nord, ce qui leur fit connaître qu'elle ne s'arrêtait pas juste à l'étoile polaire, mais à un autre point fixe et invisible. Ce mouvement surprit l'amiral, qui le fut bien davantage trois jours après, ayant fait 100 lieues plus avant, quand il vit que la nuit elle allait encore plus vers le nord, et que le matin elle s'arrêtait au point de l'étoile polaire, qui était un mouvement que personne n'avait jamais remarqué [1].

Le samedi 15e du mois, avançant toujours plus dans l'occident, à 300 lieues de l'île de Fer, ils virent, la nuit, du côté du sud-ouest, par un temps calme, tomber dans l'eau une grande flamme. Ceux de la caravelle la *Peinte* (la Pinta) dirent avoir vu le vendredi précédent un héron et un autre oiseau appelé queue de jonc. Ces signes leur donnèrent de la joie, parce que

[1] C'étaient en effet les premières observations de la déclinaison magnétique.

c'étaient les premiers oiseaux qu'ils avaient trouvés. Mais le lendemain elle fut bien plus grande, et ils crurent être près de terre, découvrant de loin sur l'eau quantité d'herbes vertes et jaunes, qui paraissaient détachées d'une île ou de quelque rocher. Ils remarquèrent aussi qu'à l'endroit où ils étaient, la mer était moins salée. Plusieurs thons suivaient leurs caravelles et s'en approchaient de si près, qu'ils en tuèrent un et le prirent, et étant à 360 lieues de l'île de Fer, ils virent encore une queue de jonc.

Le mardi 18e du mois, Alonze Pinzon, qui était devant, dit à l'amiral qu'il avait vu un grand nombre d'oiseaux voler du côté du couchant, et qu'assurément la nuit suivante ils découvriraient quelque terre. Il crut, peu d'heures après, en apercevoir, à 15 lieues vers le nord, une couverte de gros nuages ; mais l'amiral ayant regardé longtemps du même côté, et étant presque certain qu'il n'y en avait point, ne voulut pas l'aller reconnaître ; il commanda seulement de caler les voiles, à cause du vent qui devenait fort ; après quoi il continua la route.

Comme ceux qui accompagnaient l'amiral n'étaient pas accoutumés à de semblables navigations, ils murmuraient contre lui, et se trouvant entre le ciel et l'eau, et loin de tout secours, ils observaient les moindres signes. Le 19e du mois, il vint, le matin, dans la *Peinte* un oiseau appelé alcatraz ; il en vint d'autres le soir, qui donnaient quelque espérance. On crut qu'ils ne pouvaient pas s'être beaucoup éloignés de terre ; alors on sonda l'eau avec 200 brasses de corde ; et quoiqu'on n'en trouvât pas le fond, nous connûmes que la mer allait vers le sud-ouest.

Pareillement le jeudi 20e, à dix heures du matin, deux autres alcatraz volèrent dans la même caravelle, et les soldats prirent un oiseau gros comme un héron ; il était noir, avait des plumes blanches sur la tête et les pieds semblables à ceux d'un canari.

Le lendemain, au lever de l'aube, trois petits oiseaux vinrent en chantant se mettre sur le mât, d'où ils s'envolèrent quand le soleil parut. Les gens du vaisseau crurent alors qu'ils étaient assurément près de terre, parce que ces petits oiseaux n'avaient pas l'aile assez forte pour s'en beaucoup éloigner. Ils virent trois heures après un alcatraz, qui venait de l'ouest-nord-ouest, et le lendemain un autre avec une queue de jonc. On découvrit quantité d'herbes vers le nord[1], ce qui les réjouissait extrêmement, et on crut qu'elle se détachait d'une terre voisine. Ils eurent néanmoins quelque peur en voyant des buissons autour de leurs caravelles, et craignirent que les plus épais ne les arrêtassent en quelque endroit d'où ils ne pourraient plus sortir.

On vit une autre fois une baleine, et le samedi suivant 22e de septembre, ils trouvèrent plusieurs poissons. Ils eurent pendant trois jours des vents du sud-ouest, qui soufflaient tantôt plus, tantôt moins vers le couchant. Tous les soldats murmuraient contre l'amiral, disant entre autres choses que, puisqu'ils avaient toujours le vent favorable en allant du côté de l'occident, ils l'auraient infailliblement contraire quand ils voudraient revenir. L'amiral leur répondait ce qu'il pouvait pour les apaiser.

Le dimanche 23, il se leva un vent un peu fort ; ils aperçurent à dix heures du matin une tourterelle sur leur vaisseau, et le soir un alcatraz, un oiseau de rivière et plusieurs autres de différentes couleurs, qu'ils

[1] Ces herbes sont les *fucus natans* ou raisin des tropiques, qui couvrent le centre de l'Atlantique entre 30° et 84° long. O. et entre 16° et 38° lat. N., au centre du mouvement de rotation des courants de l'Atlantique. On appelle cette mer herbeuse la *mer de Sargasse*, du portugais *sargasso*, nom de l'algue qui la couvre, ou *mer de varech*. Dans toute cette étendue, l'Atlantique est couvert d'immenses agglomérations de *fucus natans*, qui forment un vaste tapis de verdure et donnent à la mer l'aspect d'une véritable prairie, dont la superficie est d'environ 5 millions de kilomètres carrés.

continuèrent de voir, les jours suivants, voler vers le couchant.

Nos gens, n'ayant rien découvert après les signes qu'ils avaient vus, murmurèrent encore plus, craignant de périr dans des mers inconnues; ils disaient entre eux que l'amiral avait résolu de se faire grand seigneur aux dépens de leur vie ; qu'ils n'étaient plus obligés de le suivre, et qu'après une si longue route, ils pouvaient retourner en leur pays. Ils ajoutaient que les vivres commençaient à leur manquer ; que les vaisseaux, ouverts en plusieurs endroits, n'étaient pas assez bons pour continuer le voyage ; que personne ne les blâmerait d'abandonner leur dessein ; qu'au contraire tout le monde les estimerait d'avoir eu le courage de tenter la fortune et de s'être engagés si avant sur des mers éloignées pour découvrir de nouveaux pays ; que l'amiral passerait pour un fou d'avoir fait une entreprise condamnée par tant d'habiles cosmographes, et que quand il le voudrait justifier, on ajouterait plus de foi à leurs paroles qu'à tout ce qu'il pourrait dire pour les rendre coupables devant le roi catholique.

Quelques-uns proposaient même de le jeter à la mer, en cas qu'il ne voulût pas retourner de bon gré ; qu'ils publieraient après qu'il y serait tombé lui-même, par un malheur inopiné, en observant les étoiles ; que personne ne pourrait deviner le contraire, et que c'était le seul moyen de se tirer de danger. Ils passèrent quelques jours en cet état, pleurant, gémissant et tâchant de prendre entre eux quelque sorte de résolution. L'Amiral était embarrassé de leurs manières, et soupçonnait la mauvaise intention qu'ils avaient contre lui. Tantôt il leur parlait avec douceur et tantôt avec courage, leur témoignant qu'il ne craignait pas de mourir ; il leur représentait le supplice qu'on leur ferait souffrir en Espagne, s'ils l'empêchaient de continuer son voyage; et ensuite, pour leur donner quelque espérance

de succès, il les faisait souvenir de tous les signes qu'ils avaient vus, qui leur promettaient de découvrir bientôt une nouvelle terre.

Ces raisons adoucissaient un peu leur esprit. Le mardi 25 du mois, s'entretenant avec Pinzon, un capitaine cria tout à coup *Terre!* lui montrant vers le sud-ouest un grand corps comme une île. Il le voyait à 25 lieues de lui. Tout le monde eut une joie extrême. L'Amiral crut que l'on ne se trompait pas; il prit vers cet endroit et navigua toute la nuit; mais le lendemain, au lever de l'aube, ils connurent avec beaucoup de douleur que c'étaient des nuages qui paraissaient être une île, et ils reprirent la route d'occident, pour la continuer comme ils avaient fait jusqu'alors.

Ils virent plusieurs oiseaux semblables à ceux des jours précédents. Le jeudi 27, un alcatraz vola du couchant au levant; ils trouvèrent quantité de poissons à écailles dorées. Nous connûmes que les marées n'allaient pas si vite qu'auparavant, et on voyait sur l'eau moins d'herbes que les autres jours. Le vendredi suivant, ils prirent quelques-uns de ces poissons, et aperçurent, le samedi, un oiseau de mer appelé rabi orado [1], qui poursuivait des alcatraz pour leur faire lâcher leurs excréments dont il se nourrissait. Peu de temps après ils trouvèrent plusieurs poissons appelés hirondelles de mer, qui ont deux petites ailes. Ils volent environ dix pieds de hauteur hors de l'eau, et de la longueur de quarante pas; ils tombent ensuite dans la mer ou dans les vaisseaux. Il en vint dans les nôtres. On découvrit sur le midi quantité d'herbe du côté du nord. Nous vîmes, le matin du dimanche, quatre queues de jonc dans nos caravelles; ce qui persuada qu'on était plus près de terre qu'on n'en avait été jusqu'alors. Ils continuèrent de voir des alcatraz et quantité d'herbe, qui venait en file du côté de l'ouest-nord-ouest; ils trou-

[1] Il y a un grand nombre de ces oiseaux aux îles du Cap-Vert.





vèrent plusieurs poissons nommés empereurs, qui ont la peau fort dure et ne sont pas bons à manger.

L'Amiral regardait toujours la boussole pour connaître le lieu; il remarqua que pendant la nuit l'aiguille allait plus avant vers le nord d'un quart de cercle, et que le jour elle demeurait fixe à l'étoile polaire. Les pilotes en étaient étonnés; mais il leur dit que la cause de ce mouvement extraordinaire était le cercle que l'étoile faisait autour du pôle. Cette explication assura leur esprit, et ils revinrent de la peur d'être engagés dans des mers d'où ils ne pussent jamais sortir.

Le lundi 1er d'octobre, au lever du soleil, il vint un alcatraz dans la caravelle de l'Amiral, et deux autres ensuite; et on découvrit de la même herbe qu'on avait vue les jours précédents du côté de l'est à l'ouest. Un pilote dit qu'ils étaient fort avant dans le couchant et éloignés de l'île de Fer de 578 lieues. L'Amiral répondit qu'il croyait en avoir fait 584. Cependant il était assuré d'en avoir fait 707; mais il ne voulait pas le leur dire de peur de les effrayer.

Le mercredi suivant, le pilote de la petite caravelle assura qu'ils avaient fait 540 lieues, et celui de la *Peinte* qu'il y en avait 634; mais ils se trompaient tous les deux.

Le lendemain ils trouvèrent plusieurs sortes de poissons; on prit un petit thon; nous aperçûmes un oiseau blanc, et l'herbe que l'on vit ce jour-là était si sèche, qu'elle était presque toute en poudre. Le jour suivant, ils ne virent pas un oiseau; ils crurent qu'infailliblement on avait laissé quelques îles à côté, où les oiseaux volaient de l'une à l'autre: ils voulaient retourner sur leurs pas pour les chercher; mais l'Amiral qui avait le vent favorable fut d'avis de continuer vers le couchant, ce qui leur donna beaucoup de chagrin et les fit murmurer plus qu'ils n'avaient fait jusqu'alors.

Le jeudi suivant, ils recommencèrent à voir plusieurs

oiseaux semblables à ceux des jours précédents, et il vola dans les caravelles quantité d'hirondelles de mer. Le lendemain, les mêmes signes continuèrent, et le dimanche suivant, 7e du mois, au lever du soleil, ils crurent voir vers le couchant une terre ; mais ils n'en étaient pas sûrs, et pas un ne se voulait hasarder de crier *Terre*, de peur de se tromper, et que par cette fausse joie qu'il aurait donnée à ses compagnons il ne fût privé des 30 écus de pension que le roi d'Espagne avait promis au pilote qui ferait la première découverte. Ceux de la petite caravelle s'étant avancés plus que les autres et croyant que c'était effectivement une terre, tirèrent un coup de canon pour en avertir l'Amiral et mirent leur bannière pour marque d'une découverte ; mais leur joie dura peu de temps, et le lendemain l'apparence de terre disparut. Néanmoins ils ne perdirent pas espérance d'en découvrir quelqu'une, à cause du grand nombre de toutes sortes de petits oiseaux qui allaient de l'occident au sud-ouest.

L'Amiral, persuadé que ces oiseaux n'avaient pas la force de voler longtemps sans se reposer, crut qu'infailliblement il y avait quelque île près de là. Dans cette pensée il quitta la route de l'ouest et prit au sud-ouest, imitant les Portugais qui n'avaient fait leurs découvertes que sur les signes de quantité d'oiseaux. Il avait souvent dit, pendant le voyage, qu'il n'était sûr de trouver une terre qu'après avoir fait 750 lieues dans le couchant ; et sans doute il aurait découvert plus tôt Hispaniola et les îles des Caraïbes, s'il se fût détourné de la route qu'il suivait droit vers l'occident, et qu'il eût pris du côté du midi où allaient tous les petits oiseaux qu'il avait vus. Ils continuèrent d'en voir à tout moment de nouvelles troupes qui chantaient ; ils en aperçurent de différentes couleurs qui volaient vers le sud-ouest et qui étaient suivis d'une infinité d'autres, qui venaient du nord. Ils virent aussi quantité de thons et de canards ; ils sentaient l'air

embaumé, comme il l'est à Séville au mois d'avril ; mais ils avaient si fort perdu l'espérance de découvrir une terre, qu'ils ne se fiaient plus à aucun signe ; au contraire ils continuaient de pleurer et de se plaindre, et l'Amiral avait bien de la peine à calmer leur douleur.

### *Colomb découvre l'île de San-Salvador*[1].

Le 12e d'octobre ils prirent un peu courage, sur quelques nouveaux signes. La caravelle de l'Amiral vit passer un gros poisson vert, de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Les pilotes de la *Peinte* aperçurent sur l'eau une cane ; ils prirent un bâton bien travaillé et une planche, avec un tas d'herbe fraîche, qui paraissait arrachée depuis peu de temps du bord de quelque rivière. On observa plusieurs signes semblables, et entre autres une branche de buisson nouvellement coupée et chargée d'un petit fruit roux. L'Amiral, persuadé par tout ce qu'il voyait qu'infailliblement il découvrirait bientôt quelque terre, dit à ses gens de remercier Dieu de les avoir conduits sans danger et de leur avoir donné le vent favorable pendant tout leur voyage. Il ajouta qu'ils pouvaient alors s'assurer d'être près de terre, qu'ils se ressouvinssent de ce qu'il leur avait dit en partant des Canaries, qu'au bout de 700 lieues ils feraient une découverte. Il les pria tous de veiller pendant la nuit, les assurant qu'avant qu'elle fût passée, ils apercevraient quelque île, et promit un pourpoint de velours à celui qui la découvrirait le premier, outre les 30 écus de pension du roi d'Espagne.

Il monta ensuite sur la poupe de sa caravelle, environ à dix heures du soir. A peine y fut-il, qu'il aperçut de loin une lumière, qui paraissait être sur une terre. Comme il n'en était pas sûr, il appela Pierre Guttières,

[1] L'une des Lucayes ; elle portait le nom de *Guanahini* et s'appelle aujourd'hui *Cat-Island.*

maître d'hôtel du roi d'Espagne; il le fit regarder du même côté et lui demanda ce qu'il voyait. Guttières lui répondit que c'était de la lumière. Ils appelèrent Rodrigue Panciès de Ségovie, pour voir s'il apercevrait la même chose ; mais comme il ne monta pas assez tôt, il ne vit rien. L'Amiral et Guttières ne l'aperçurent qu'une ou deux fois, parce qu'on la portait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; ils crurent que c'étaient des pêcheurs ou des pilotes qui avaient dans leur vaisseau quelque feu allumé.

Il leur vint aussi en pensée qu'un habitant de quelque île allait peut-être de sa cabane dans celle de son voisin avec une lumière à la main. Ils continuèrent leur route sans s'arrêter davantage à raisonner là-dessus. Environ sur les deux heures après minuit, la *Peinte*, qui allait beaucoup devant les autres caravelles, fit signe qu'on voyait la terre, et en effet ils n'en étaient éloignés que de 2 lieues. Alors tous les soldats eurent une véritable joie ; ils se mirent en état de se défendre, en cas de nécessité, et avaient une extrême impatience que le jour vînt pour débarquer dans l'île qu'ils venaient de découvrir.

Quand le jour parut, ils virent que cette île avait 15 lieues de long : c'était une belle plaine sans montagnes, toute couverte d'arbres, arrosée de plusieurs fontaines, avec un grand marais au milieu ; elle était fort peuplée. Les habitants étaient charmés de nos caravelles, et couraient tous sur le bord de la mer pour nous voir débarquer, nous prenant à nos habits pour quelque espèce d'animaux extraordinaires. L'Amiral mit pied à terre, l'épée à la main et l'enseigne déployée ; tout le monde fit de même. On avait peint d'un côté des étendards une croix verte et une F, et de l'autre plusieurs FF couronnées en l'honneur de Ferdinand. Nos gens étant descendus se mirent à genoux et remercièrent le Ciel des grâces qu'il leur avait faites. L'Amiral donna le nom de San-Salvador (Saint-Sau-



veur) à cette île, et en prit possession au nom du roi Catholique en présence de tous les habitants, qui étaient étonnés de ce qu'ils voyaient.

Les soldats le reconnurent alors amiral et vice-roi; ils lui jurèrent obéissance et lui demandèrent pardon d'avoir murmuré contre lui. L'Amiral regardant les Indiens qui l'environnaient, et les trouvant doux et simples, leur donna de petits chapeaux rouges et des colliers de verre qu'ils mettaient aussitôt au col, les estimant plus précieux que les diamants.

Quand on fut remonté dans les caravelles, les habitants de l'île nous suivirent, les uns à la nage, les autres dans leurs petits canots, portant des perroquets, des javelines et de gros pelotons de coton filé, afin de les troquer pour des colliers de verre, des grelots et d'autres choses de peu de valeur que nous avions. Tous ces Indiens étaient nus, jeunes, et ne passaient pas trente ans; ils avaient la taille dégagée, les cheveux épais, noirs et courts; quelques-uns les portaient jusqu'aux épaules et les liaient avec un cordon autour de leur tête comme une tresse. Leur visage était agréable, les traits assez beaux, le front large et le teint de couleur d'olive, comme les villageois brûlés du soleil. Les uns avaient la peau peinte de noir, les autres de blanc ou de rouge; on en voyait qui n'avaient que le visage, le nez ou les yeux peints, et les autres avaient tout le corps d'une même couleur.

Leurs armes étaient différentes des nôtres, et quand on leur montrait une épée nue, ils la prenaient par le tranchant et se coupaient. Ils n'avaient jamais vu de fer. Leurs javelines étaient d'un bois cuit, qu'ils aiguisaient au feu, mettant au bout une dent de poisson. Comme l'Amiral vit quelques-uns d'entre eux blessés, il leur demanda par signes d'où venaient leurs blessures; ils répondirent qu'ils se battaient souvent contre les habitants des îles voisines, qui venaient les attaquer pour prendre leurs provisions. Ils paraissaient

avoir assez d'intelligence. On ne trouvait dans leur île aucun animal, ni autre oiseau que des perroquets. Ils demeurèrent avec nous jusqu'à la nuit.

Le lendemain, 13e d'octobre, ils revinrent de bon matin à la plage dans leurs canots. Ce sont des barques faites d'un tronc d'arbre creusé; les unes portaient 40 ou 45 hommes, les autres moins, et il y en avait de si petites, qu'un seul les remplissait. Ils voguaient avec une rame semblable à la pelle d'un four; elle n'était pas attachée au bord du canot, mais ils la mettaient dans l'eau et puis tiraient en arrière pour aller au lieu où ils voulaient aborder. Leurs canots sont si légers, que quand l'eau les renverse, ils les vident en nageant, les redressent, sautent dedans et se remettent à voguer.

Ils apportèrent ce jour-là tout ce qu'ils purent trouver pour troquer. Ils n'avaient ni pierreries, ni métal, excepté quelques feuilles d'or qu'ils s'appliquaient à la pointe du nez. On leur demanda le lieu où ils les avaient prises ; ils nous firent signe que c'était du côté du midi, où il y avait un roi fort riche, qui avait quantité de vases d'or, ajoutant qu'au même endroit et au sud-ouest, on trouvait plusieurs grandes îles abondantes en tout ce qu'on pouvait souhaiter. Comme ils étaient fort pauvres et qu'ils n'avaient pas beaucoup de denrées, ils les donnaient presque toutes pour peu de chose, et étaient ravis d'avoir un petit morceau de verre pour 16 pelotons de coton de 25 livres chacun. Ce n'est pas qu'ils estimassent beaucoup le verre.

## *Découverte de Cuba.*

Le dimanche suivant, 14e d'octobre, l'Amiral côtoya l'île vers le nord-ouest pour la bien connaître. Il trouva un endroit comme un port, où les vaisseaux pouvaient facilement aborder. Quand il allait le long de la côte, les habitants le suivaient dans leurs canots, le priant



de s'arrêter, qu'ils lui apportaient quelque chose à manger. Ils menaient tous les Indiens qu'ils pouvaient rencontrer, pour voir un peuple qu'ils disaient être envoyé de Dieu. Ils levaient les mains au ciel pour le remercier de la grâce qu'il leur faisait; plusieurs nageaient après les vaisseaux, et les ayant joints, ils demandaient à nos soldats s'ils étaient descendus du ciel et les priaient d'aller dans leur île se reposer.

L'Amiral leur faisait présent de quelques colliers de verre, et était bien aise de leur simplicité. Il arriva à une péninsule qu'on aurait pu environner d'eau avec un peu de travail et y bâtir une forte citadelle. Il trouva dans ce lieu six cabanes d'Indiens environnées de jardins aussi beaux que ceux de Castille; mais comme ce n'était pas la terre qu'il voulait découvrir, et qu'il en cherchait une autre plus grande et plus belle, il remonta dans ses caravelles, emmena quelques Indiens pour ses truchemans et partit pour aller à d'autres îles agréables et peuplées qu'il voyait.

Le lendemain 15e du mois, il arriva à l'île qu'il appela Sainte-Marie de la Conception. La côte qui regardait celle de San-Salvador s'étendait 5 lieues vers le nord. Il y aborda par l'est-ouest, où elle avait 10 lieues de long; et ayant mis pied à terre, il fit comme en entrant dans les Lucayes. Tous les habitants accoururent aussitôt et les regardèrent avec la même admiration que les autres.

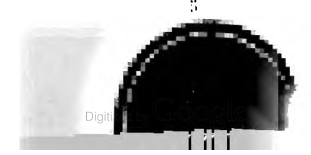
Le jour suivant, il alla à une autre île beaucoup plus grande et plus belle, où l'on ne trouvait que des plaines couvertes d'arbres; il la nomma la Fernandine. Il rencontra avant que d'y aborder un Indien qui voguait dans son canot, portant du pain, une calebasse d'eau et une sorte de terre semblable au cinabre dont ils avaient accoutumé de se peindre la peau; il avait aussi avec lui quelques feuilles sèches odoriférantes, fort estimées dans le pays, et, dans une corbeille, une couronne de verre avec 2 bagatins de Portugal. L'Ami-

ral connut par tout cela que cet Indien était de l'île de San-Salvador, qu'il avait passé par celle de la Conception, où il avait porté la nouvelle de la venue d'un peuple extraordinaire, et qu'apparemment il allait à la Fernandine publier la même chose.

D'abord qu'il aperçut nos vaisseaux, il vint après et les joignit. L'Amiral le reçut avec beaucoup d'amitié et lui donna plusieurs petits objets pour distribuer aux Indiens de l'île où il allait. La chose arriva comme on le souhaitait. Aussitôt que nos vaisseaux parurent devant la Fernandine, les Indiens nous vinrent aborder, portant de quoi troquer comme avaient fait ceux des Lucayes. Quand on eut pris terre, nos gens voulurent faire provision d'eau; les habitants leur dirent l'endroit où était la bonne, et, ne se contentant pas de cela, ils en portaient eux-mêmes dans des barils pour en remplir nos tonneaux. Il est vrai qu'ils étaient bien aises d'être payés de leur peine, et même ils disputaient un peu sur le paiement. Ils avaient plus d'intelligence que les Indiens des autres îles. Ils se servaient dans le lit de draps de coton, et les femmes se couvraient de la même toile.

Entre les choses remarquables de cette île, on voyait des arbres qui n'ayant qu'un seul tronc et sans être greffés, avaient des branches et des feuilles de quatre ou cinq espèces différentes. On trouvait aussi des poissons d'une figure et d'une couleur extraordinaires. Il n'y avait point d'animaux terrestres, excepté des lézards et des couleuvres. L'Amiral côtoya l'île vers le Nord-Ouest, et vit sur le soir un beau port, où il ne put entrer à cause que l'eau n'était pas assez profonde; il ne s'en mit pas en peine, parce qu'il n'avait pas dessein de s'éloigner d'une autre île où il voulait aller. Quoique la Fernandine fût d'une grande étendue, on n'y trouva que 12 ou 15 cabanes faites en pavillon. Nous y entrâmes par curiosité, sans y voir que de ces sortes de choses que les Indiens troquaient. Leurs lits





sont dans un filet suspendu en forme de fronde ; ils se couchent au milieu, et l'attachent à deux piliers aux deux extrémités de leurs cabanes. Ils ont des chiens semblables à des mâtins ou à des braques, mais qui n'aboient jamais.

Le vendredi 19 d'octobre, l'Amiral partit de la Fernandine pour aller à une autre île appelée Saomète, à qui il donna le nom d'Isabelle. De toutes celles qu'on avait découvertes jusqu'alors, la Fernandine était la plus belle, la plus grande et la plus fertile. Il y avait abondance d'eau, d'agréables prairies, beaucoup de collines et plusieurs sortes d'arbres qui nous charmaient. L'Amiral alla sur un coteau en prendre possession au nom du roi Catholique. Il voyait de si grandes troupes d'oiseaux, qu'ils couvraient le soleil; la plupart étaient différents de ceux de l'Europe. Il y avait aussi quelques marais. Nos gens aperçurent sur le bord d'un lac un serpent de 7 pieds de long et d'un de large; ils le tuèrent à coups de javelines, parce que le lac n'était pas profond. Les Indiens vont à la chasse de ces animaux; ils les écorchent et les mangent comme leur mets le plus délicat[1]. Quand l'Amiral arriva à l'Isabelle, les habitants d'un hameau s'enfuirent emportant sur une montagne tout ce qu'ils avaient pu enlever de leurs cabanes : y étant entré, il défendit de toucher à ce que les Indiens avaient laissé. Ils revinrent enfin de la peur et allèrent ensuite aux caravelles porter de quoi troquer, comme les Lucayes avaient fait.

Quand l'Amiral eut bien connu la situation de l'île Isabelle, et qu'il sut parfaitement les mœurs et les coutumes des peuples, il partit pour aller découvrir la grande terre de Cuba, vers le midi, que les Indiens estimaient beaucoup. Il y arriva le dimanche 28 du mois par la côte du nord. Aussitôt qu'il vit cette île, il

[1] Cet animal n'est pas un serpent, mais un lézard. C'est l'iguane, nom que lui donnaient les Indiens.

la crut plus belle, plus grande et plus fertile que les autres, à cause des rivières qui la traversaient, des coteaux, des montagnes et des plaines couvertes de plusieurs sortes d'arbres. Il prit terre en un endroit où il y avait des bois épais, beaucoup de fleurs et de fruits différents des nôtres, une infinité d'oiseaux de diverses couleurs et quantité d'herbe fraîche. Il alla dans deux cabanes, où il ne trouva que quelques filets que les Indiens avaient abandonnés pour fuir. L'Amiral défendit de toucher à rien, comme il avait fait une autre fois, se contentant seulement de connaître les vivres dont ils se nourrissaient. Il revint ensuite aux caravelles et continua à côtoyer l'île vers le couchant. Il trouva une rivière d'une embouchure assez large pour y faire entrer un vaisseau; elle était bordée de cabanes abandonnées par les Indiens qui avaient porté leurs denrées sur des montagnes. Comme il vit qu'il ne pouvait parler à personne, il leur envoya deux soldats avec un des Indiens qu'il avait emmenés, avec ordre de caresser tous ceux qu'ils rencontreraient, et de tâcher de l'instruire des choses qui étaient dans l'île. Pendant ce temps il fit radouber son vaisseau percé en quelques endroits.

Les soldats trouvèrent en chemin des Indiens qui faisaient du feu avec du bois de mastic, qui est commun dans le pays. A leur retour, ils dirent qu'après avoir marché 12 lieues, ils avaient trouvé un bourg de 50 maisons faites en pavillons, et chacune habitée par une famille; que les principaux les étaient allés recevoir; qu'ils les avaient portés sur les bras dans la plus belle maison; qu'ils les avaient mis sur deux sièges faits en figure d'animal qui avait les jambes courtes, et la queue haute et large pour s'appuyer; que la tête, les yeux et les oreilles étaient d'or; que les ayant placés dans ces sièges, les Indiens s'étaient assis à terre, et qu'ensuite chacun d'eux leur était venu baiser les pieds et les mains comme à des gens qu'ils croyaient descen-



dus du ciel ; qu'ils leur avaient fait manger des racines cuites, et qu'ils les avaient priés de demeurer avec eux ; qu'après la cérémonie, les hommes s'étant retirés, un grand nombre de femmes étaient entrées avec le même respect et le même étonnement; qu'elles leur avaient fait des présents et rendu les mêmes honneurs. Ils ajoutèrent que, se levant pour revenir, ils voulaient tous les suivre ; mais qu'ils ne l'avaient pas souffert, se contentant de la compagnie de leur roi et de son fils : ils les présentèrent alors à l'Amiral, qui les reçut avec toutes les marques d'honneur imaginables.

Les soldats rapportèrent aussi qu'ils avaient vu plusieurs hameaux de cinq cabanes ; qu'ils avaient rencontré beaucoup d'Indiens tenant à la main un tison allumé, qui leur servait à faire cuire leurs racines et à se parfumer avec certaines herbes qui leur étaient inconnues ; que les habitants semaient quantité de racines, de fèves et d'un grain appelé maïs. Ils avaient beaucoup de coton filé, et l'on en vit dans une cabane environ 12,500 livres. Il vient de lui-même, et quand il est mûr, le bouton s'ouvre comme s'il voulait s'épanouir. Les Indiens nous en apportèrent plusieurs pieds. Ils ne s'en habillent pas, mais ils en font des filets pour se coucher et une toile dont les femmes se couvrent. L'Amiral leur demanda s'ils avaient de l'or, des perles et des épices ; ils répondirent qu'il en trouverait une grande abondance dans une île de l'ouest appelée par eux Bochio ou Bavèche, qui est aujourd'hui Hispaniola [1].

L'Amiral ayant eu cet avis, s'embarqua pour aller dans cette île. Il prit douze Indiens, tant hommes que femmes, à dessein de les présenter au roi d'Espagne et de leur faire raconter devant lui tout ce qu'on voyait en leur pays. Ils montèrent gaiement sur nos vaisseaux ; un autre s'offrit pour être du voyage ; l'Amiral

[1] Haïti ou Saint-Domingue.

le reçut et les fit tous traiter avec beaucoup de douceur et d'honnêteté. Il partit le 13e de novembre, prenant vers l'orient pour trouver l'île de Bochio; mais il eut le vent contraire et fut obligé de revenir à Cuba, entre plusieurs petites îles de la mer de Notre-Dame. Elles étaient en si grand nombre et si voisines, qu'il n'y avait pas 40 pas de l'une à l'autre; les courants qui les séparaient étaient profonds, et les rivages bordés de tant d'herbe fraîche et d'arbres extraordinaires, qu'on ne se pouvait lasser de les voir. Il y avait beaucoup de mastics, d'aloès et de palmiers, et l'on apercevait en divers endroits les marques des feux que des pêcheurs y avaient faits.

L'Amiral sut depuis que les Indiens de Cuba passaient en troupes dans ces îles, pour y prendre à la chasse et à la pêche de quoi se nourrir. Ils vivent d'araignées, de ces vers qui viennent dans le bois pourri, de méchants poissons, dont ils mangent les yeux crus, et de plusieurs autres choses dégoûtantes qui feraient mourir les Européens. Nos gens tuèrent à coups d'épée une espèce de blaireau et trouvèrent dans la mer beaucoup de coquilles de nacre; ils prirent un poisson fait comme un cochon[1], qui était couvert d'écailles. L'Amiral remarqua que l'eau croissait et diminuait beaucoup plus en cette mer que dans les autres où il avait navigué, ce qui n'arrive pas dans celles de l'Europe.

Le lundi 19e de novembre, l'Amiral partit du Port-du-Prince, un de ceux de Cuba, et prit vers le levant pour aller à Hispaniola. Le vent contraire le fit louvoyer trois ou quatre jours sans pouvoir avancer. Il trouvait dans la route des tas d'herbe semblable à celle qu'il avait vue avant ses découvertes. Alonze Pinzon apprit des Indiens qu'il menait dans sa caravelle, qu'Hispaniola abondait en or. L'avarice le toucha; il se mit devant et poussant son vaisseau tout le mercredi 21 no-

[1] Ce poisson à groin de cochon doit être un baliste.



vembre, il fut la nuit du jeudi hors de vue et se sépara de nous pour arriver le premier et prendre tout l'or qu'il pourrait trouver.

L'Amiral demeura avec deux caravelles, et comme le temps n'était pas propre pour continuer la route, il fut obligé de revenir à Cuba, au port de Sainte-Catherine. Il vit au fond d'un fleuve des pierres qui avaient le brillant de l'or. Les campagnes étaient belles et étendues ; il découvrait des montagnes chargées de pins si hauts, qu'un seul pouvait suffire pour le mât d'une caravelle. Il suivit 10 lieues la côte vers le sud, voyant de beaux ports et de belles rivières. Enfin, le pays lui parut si délicieux et si charmant, qu'il en écrivit au roi d'Espagne en ces termes :

« Quand je fus arrivé au port que j'appelai Porto-Santo, je vis un fleuve d'une embouchure assez large pour faire entrer une galère ; j'y fus par curiosité ; il avait environ 8 brasses de fond. L'eau était si claire, qu'on voyait le sable ; les bords étaient couverts de quantité d'arbres, qui donnaient une fraîcheur délicieuse. Il y avait tant de palmiers, de fleurs et d'oiseaux, que j'étais charmé, et je fus sur le point de m'arrêter en ce lieu pour y demeurer toute ma vie. Sérénissime prince, ce pays surpasse en beauté et en agrément le reste du monde, et j'ai souvent dit à mes gens que, quelque effort d'esprit que je puisse faire pour raconter à Votre Altesse les charmes qu'on y trouve, je ne dirais qu'une partie de ce que j'y vois. »

Comme l'Amiral remontait le fleuve, il aperçut au travers de quelques arbres, sous une feuillée, un grand canot, et à cent pas de là, deux cabanes, où nous entrâmes ; il y avait, dans chacune, de la cire, deux paniers et la tête d'un homme mort attachée à un pilier. On ne trouva personne à qui parler, et tous les Indiens de la côte avaient fui en nous voyant.

*Découverte d'Hispaniola.*

Ayant fait 100 lieues vers le levant, sur la côte de Cuba, on arriva à la pointe, d'où l'on partit le 5 de décembre, pour gagner Hispaniola, où l'on arriva le lendemain, après un trajet de 16 lieues. On entra dans le port de Saint-Nicolas, qui était couvert de canots. Il est grand et bon ; il y a quelques rochers ; l'eau est profonde ; le rivage bordé de chênes et de myrtes, et une rivière se vient rendre au même endroit, après avoir coulé au travers d'une plaine. Comme les Indiens fuyaient, et qu'on ne les pouvait joindre, nous suivîmes la côte vers le nord jusqu'au port de la Conception, qui est au midi de l'île de la Tortue, aussi grande que celle de Canarie. L'Amiral voyant l'île de Bochio extrêmement étendue, les terres semblables à celles de Castille, et qu'on y pêchait des poissons comme ceux d'Espagne, l'appela Hispaniola.

Il souhaitait fort d'être instruit du pays, et envoya trois soldats pour chercher quelqu'un qui le pût satisfaire. Ils allèrent vers des montagnes où ils aperçurent une troupe d'Indiens, qui les voyant venir eurent peur et se mirent à fuir au travers d'un bois. Les soldats coururent après sans les pouvoir joindre. Ils prirent une jeune femme, qui avait une feuille d'or au bout du nez. Ils la flattèrent et la menèrent aux caravelles. L'Amiral la traita avec beaucoup de douceur, lui donna plusieurs présents et la renvoya à son habitation, accompagnée de trois Espagnols et de trois de ces Indiens qu'il avait emmenés.

Il envoya le lendemain neuf soldats bien armés, avec un Indien pour guide. Au bout de 4 lieues, ils trouvèrent dans une vallée un bourg d'environ 1000 maisons dispersées. Les habitants se sauvèrent aussitôt dans un bois, abandonnant tout ce qu'ils avaient : le

guide indien courut après, et leur parlant des Espagnols qu'il conduisait comme d'un peuple descendu du ciel, à la fin il les fit arrêter. Étant auprès de nous, ils nous regardaient avec étonnement, nous mettaient la main sur la tête pour marque de leur vénération, et nous apportaient à manger, nous priant de le prendre et de demeurer la nuit avec eux ; mais les soldats les remercièrent et revinrent aux caravelles. Ils rapportèrent à l'Amiral que les lieux où ils avaient passé étaient agréables et fertiles, les habitants mieux faits et d'un esprit plus traitable que ceux qu'ils avaient vus jusqu'alors ; et qu'ils leur avaient dit que la terre de l'or était plus avant dans l'orient. L'Amiral partit quelques heures après.

Comme il naviguait entre Hispaniola et la Tortue, il rencontra un Indien qui, malgré la tempête, voguait dans son canot; on le reçut dans une caravelle, et lui ayant fait plusieurs présents on le conduisit à Hispaniola. Cet Indien étant avec ses compagnons leur dit tant de bien de nous, qu'ils accoururent tous pour nous voir. Ils ne portaient rien de précieux, excepté des grains d'or attachés au nez et aux oreilles. L'Amiral leur demanda où ils les prenaient, et ils lui firent signe que c'était du côté du levant.

Quarante Indiens vinrent le lendemain de l'île de la Tortue dans un grand canot. Le cacique, maître du port où nous étions, troquait sur la plage des feuilles d'or. Quand il les vit, il s'assit à terre avec ses gens pour marque qu'il ne se voulait pas battre. Les autres ne laissèrent pas de descendre : le cacique se levant alors, et s'approchant fièrement, les menaça et les chassa, en leur jetant de l'eau et des pierres. Ensuite il instruisit l'Amiral de tout ce qui était dans l'île de la Tortue ; il lui dit qu'on y trouvait beaucoup plus d'or que dans Hispaniola, et ajouta qu'il y en avait encore davantage dans le pays de Bavèche, à quatorze journées de là.

Le mardi 18 décembre, le roi, qui demeurait à une

journée, arriva sur les trois heures près de la mer. Il y avait alors quelques Espagnols qu'on avait envoyés pour remarquer si les autres Indiens portaient sur eux plus d'or que ceux qui étaient venus aux caravelles. Ces Espagnols, voyant le roi, coururent aussitôt avertir l'Amiral. Ils lui dirent qu'il était suivi de 200 gardes, et que quatre Indiens le portaient sur un brancard. Étant près des caravelles, il se reposa un peu, et entra ensuite dans celle de l'Amiral, qui parle ainsi de cette visite dans une lettre qu'il écrivit au roi d'Espagne.

« Votre Altesse aurait eu grand plaisir en voyant la gravité de ce jeune roi et la vénération que ses gens avaient pour lui. Aussitôt qu'il fut entré dans mon vaisseau, et qu'il sut que je dînais dans la chambre de poupe, il y vint sans me faire avertir et, me trouvant à table, s'assit auprès de moi. Il commanda à ses gardes de sortir, ce qu'ils firent aussitôt, après l'avoir tous salué d'une profonde révérence ; il ne retint que deux Indiens, hommes d'âge, qui s'assirent à ses pieds. Comme je crus qu'il était venu se mettre à table pour manger, je lui présentai des viandes qui s'y trouvaient ; il en prit un peu, et quand on lui donna à boire, ayant approché le verre de sa bouche, il envoya le reste à ses gens comme il avait fait auparavant de la viande. Ils avaient tous trois beaucoup de gravité ; ils parlaient en même temps, et il me parut au ton de leur voix qu'ils disaient entre eux des choses de conséquence. Quand nous fûmes hors de table, un de ses officiers lui apporta une ceinture ; il la prit et me la donna avec deux morceaux d'or bien travaillés ; je lui fis présent d'une couverture que j'avais sur mon lit, d'un collier d'ambre, d'une paire d'escarpins rouges, et d'une fiole d'eau de fleur d'orange dont il fut très content. Il était fâché que je n'entendisse pas son langage ; et autant que je pus connaître par ses signes, il m'offrait tout ce qui dépendait de lui. J'envoyai chercher

alors un collier ayant pour médaillon un grand ducat d'or où étaient les portraits de Vos Altesses; je le lui montrai et lui dis que vous étiez un grand prince et que vous gouverniez la plus grande partie de la Terre. Ensuite je lui fis voir nos étendards; il les considérait avec attention, et puis se tournant vers ses deux ministres, il leur disait que Votre Altesse était assurément un grand roi, puisqu'elle nous avait envoyés du ciel en leur pays, sans craindre que nous périssions en chemin.

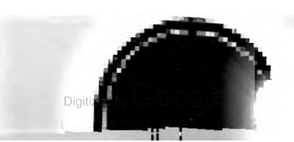
» Après quelques semblables discours qui durèrent jusqu'au soir, il s'en alla. On le conduisit à bord avec beaucoup d'honneur dans ma barque; je le fis saluer de l'artillerie de mon vaisseau. Étant à terre, il remonta dans son brancard et s'en retourna. Il avait un fils qu'un seigneur portait après lui sur ses épaules, suivi de 200 gardes; son frère marchait à pied au milieu de deux hommes de marque qui lui donnaient la main. Le roi fit donner à manger à ceux de mes gens qu'il trouva en chemin. Il commanda qu'on eût pour nous toute la considération possible, et un pilote me dit qu'il faisait porter devant lui, par les principaux de sa cour, toutes les choses que je lui avais données.

» Le lundi 24e de décembre, la mer fut calme, et il n'y eut qu'un petit vent qui me conduisit de Saint-Thomas à la Pointe-Sainte. Je veillai environ jusqu'à onze heures, et comme il y avait deux jours et une nuit que je n'avais reposé, je me retirai dans ma chambre. J'avais souvent défendu aux pilotes de laisser, même pendant la bonace, gouverner le timon aux mariniers; cependant ils ne m'obéirent pas. Quand ils surent que j'étais couché, celui qui tenait le gouvernail le remit entre les mains d'un marinier et s'endormit. Il est vrai que je ne craignais ni écueils ni bancs de sable, parce que le dimanche que j'envoyai conduire le cacique dont j'ai parlé à Votre Altesse, les barques qui le menèrent avaient passé trois lieues vers

l'ouest de la Pointe-Sainte et avaient sondé les endroits où était le sable, afin de s'en éloigner.

» Pendant que les pilotes dormaient, l'eau, quoique fort tranquille, ne laissa pas de mener insensiblement le vaisseau vers un de ces bancs, que l'on pouvait facilement éviter à cause du bruit qu'on entendait d'une lieue. Le matelot qui tenait le gouvernail, sentant le sable, se mit à crier : j'entendis sa voix et me levai aussitôt. Pas un des pilotes ne savait que nous eussions échoué. Ils vinrent tous un moment après. Je leur commandai de décharger le vaisseau dans une barque qui y était attachée; je crus qu'ils allaient m'obéir. Ils sautèrent en effet dans la barque, mais au lieu de faire ce que j'avais dit, ils s'enfuirent à demi-lieue et me laissèrent dans le danger. Ne sachant que faire, je priai ceux qui étaient demeurés de couper le mât pour alléger la caravelle et pour voir si nous la pourrions tirer du sable. Nous n'en pûmes venir à bout; elle s'ouvrit, se remplit d'eau et périt. Je pris une barque pour nous sauver, et l'on passa le reste de la nuit en cet endroit.

» Quand le jour parut, je dépêchai Diego de Arana et Pierre Guttières vers le roi de l'île, pour lui dire que l'allant visiter dans son port, comme il m'en avait prié le samedi auparavant, j'avais perdu un de mes vaisseaux dans des bancs de sable. Ce prince pleura de notre malheur et m'envoya tous ses gens avec de grandes barques pour me secourir. On commença à décharger la caravelle, et on eut achevé en peu d'heures. Il vint ensuite me consoler, accompagné de tous ses parents ; il me pria de ne me point affliger et m'offrit tout ce qui dépendait de lui. Il prit soin lui-même de ce qu'on avait sauvé ; il commanda qu'on le portât dans son palais et le fit garder par des soldats jusqu'à ce qu'on eût couvert les maisons qu'il avait destinées pour le mettre. Ils regrettaient notre infortune et nous donnaient plusieurs marques d'amitié pour l'adou-



cir. Enfin je jure à Votre Altesse qu'il n'y a pas au monde un peuple plus doux, ni un pays plus charmant et plus fertile. Les habitants parlent d'une manière agréable et plaisante, et rient presque toujours[1]. Ils vont nus, ont des lois fort justes, servent leur roi avec un profond respect, sont retenus entre eux et en présence de leurs femmes ; et j'ai remarqué par les questions qu'ils me faisaient qu'ils ont l'esprit curieux et un grand désir de connaître la cause de tout ce qu'ils voient dans la nature. »

Le mercredi 26e de décembre, le roi alla encore visiter l'Amiral ; il lui témoigna le déplaisir qu'il avait de la perte de la caravelle ; il lui dit qu'il avait donné à ses gens trois maisons pour y mettre ce qu'ils pourraient sauver, et qu'il leur en avait promis d'autres s'ils en avaient besoin. On vit venir alors d'une île voisine une barque pleine d'Indiens avec des feuilles d'or qu'ils voulaient troquer pour des grelots qu'ils estimaient plus que tout ce que nous avions. Nos mariniers nous amenèrent aussi des Indiens qui donnaient plusieurs grains d'or pour peu de chose, et qui promettaient d'en apporter davantage si les Espagnols le souhaitaient. Le cacique, remarquant que l'Amiral en serait bien aise, lui dit qu'il en ferait venir de Cibao, où l'on en trouvait quantité. Il le convia de manger avec lui de certaines racines qui sont leurs mets délicieux, et lui donna des masques d'or et d'autres choses de grand prix.

Ensuite il se plaignit de la cruauté des Caraïbes qui lui faisaient la guerre et qui mangeaient tous ceux de ses sujets qu'ils pouvaient attraper. Nous le consolâmes en lui promettant de le défendre. On lui montra l'artillerie de nos vaisseaux et on en fit tirer quelques

[1] Ce sont cependant ces populations, bonnes, douces, gaies, que les Espagnols vont bientôt détruire avec une effroyable férocité, comme on va le voir dans le récit de Las Casas.

pièces, qui l'effrayèrent si fort et ceux de sa suite, qu'ils tombèrent à terre. L'Amiral, connaissant leur amitié et voyant qu'on apportait beaucoup d'or, oublia la perte qu'il avait faite et laissa de ses gens dans le pays pour en apprendre la langue et le connaître parfaitement. Il songeait que revenant d'Espagne, où il avait dessein de retourner, il se servirait d'eux pour se rendre maître de ces îles. Il les logea dans une tour qu'il fit faire du bois de la caravelle échouée. Le lendemain jeudi 27 du mois, on vint dire que le vaisseau appelé la *Peinte* était arrêté au fleuve vers le cap du levant de l'île. Le cacique entendant cela dépêcha aussitôt une barque avec quelques Indiens, qui conduisirent un de nos gens pour voir si la nouvelle était véritable. Ils allèrent par la côte d'en haut et revinrent par un autre endroit sans rien apprendre.

L'Amiral continua d'ordonner tout ce qui était nécessaire pour l'habitation de ceux qui devaient demeurer. Comme il fut sur son départ, il alla voir le cacique, et après lui avoir parlé de plusieurs choses il fit tomber l'entretien sur les Caraïbes, et lui demanda, pour avoir prétexte de laisser de ses gens dans l'île, s'il ne serait pas bien aise d'avoir toujours auprès de lui des Espagnols pour le défendre. Ce prince accepta l'offre, et l'Amiral lui donna 36 hommes, qui demeurèrent dans cette tour dont Arana et Guttières eurent le gouvernement. Il leur laissa plusieurs sortes de marchandises pour trafiquer ; ils avaient des vivres, des armes, de l'artillerie et de tout ce qui était nécessaire pour faire une nouvelle habitation. Il y avait aussi parmi eux des artisans, des armuriers, des médecins et d'autres gens. Quand il eut achevé de donner ses ordres, il partit pour la Castille, n'osant pas entreprendre de nouvelles découvertes avec le seul vaisseau qui lui restait, de peur de périr dans son entreprise et que le roi d'Espagne ne connût jamais les royaumes qu'il lui avait conquis.

Le vendredi 4 janvier 1493, Christophe Colomb mit à la voile, et le dimanche 6 il rallia la *Peinte*. Pinzon fit à l'Amiral force excuses et mensonges pour se justifier. Le 13, quelques Espagnols débarquèrent au golfe de Samana et eurent à y livrer un combat contre les Caraïbes. Le 16, on mit à la voile pour retourner en Espagne.

Le mercredi 16 janvier 1493, l'Amiral partit du golfe de Samana pour retourner en Castille. Le cap de Saint-Elme, qui est à 20 lieues vers le nord-ouest, fut la dernière terre qu'il vit; on trouva beaucoup d'herbes sur l'eau. Ils virent le lendemain et les deux jours suivants la mer couverte de thons et d'herbe, que le vent poussait tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, ce qui continua jusqu'au milieu du golfe. Ils suivirent la route avec le vent favorable, et naviguèrent si heureusement, qu'ils se trouvèrent, le 19 février, à 40 lieues des Açores, voyant toujours de l'herbe. Peu de temps après, le vent devint contraire; il poussa la *Peinte* du côté du midi, et l'Amiral alla vers le nord pour se rapprocher de l'Espagne : comme la nuit était noire, la *Peinte* ne put suivre, quoiqu'il y eût toujours un fanal à la nôtre.

Le jour étant venu, ne nous voyant plus, chaque vaisseau crut que l'autre avait péri. Nous fîmes des vœux; nous tirâmes au sort pour voir qui irait en pèlerinage à Notre-Dame-de-Guadalupe, et il tomba sur l'Amiral; on fit la même chose pour Lorette et pour veiller une nuit devant l'autel de Sainte-Claire de Moglur. Cependant la tempête augmentait; ils firent plusieurs autres vœux, s'obligèrent tous d'aller pieds nus et en chemise à la première église de la Vierge, et chacun en particulier promettait quelque chose à Dieu s'il échappait du péril. L'orage devint toujours plus fort; la caravelle de l'Amiral, qui était légère, ne pouvait plus résister aux vagues qui la poussaient avec une violence extrême. On remplit d'eau tous les vases vides pour la rendre pesante, ce qui nous servit beau-

coup. L'Amiral en écrivit au roi d'Espagne en ces termes :

« J'aurais souffert mon malheur avec plus de patience, si j'avais été seul en danger ; j'avais si souvent vu la mort de près, que je ne l'aurais pas plus appréhendée qu'en plusieurs autres occasions. Mais ce qui me donnait une sensible douleur, c'était de voir périr tant de gens que Votre Altesse m'avait donnés pour me servir dans mon entreprise. J'étais fâché de ne pas porter moi-même à Votre Altesse la nouvelle de mes découvertes, pour faire voir à ceux qui s'étaient opposés à mon dessein que je savais les moyens d'en venir à bout. Je pensais encore à mes deux fils qui sont à Cordoue : leur grande jeunesse m'affligeait beaucoup, me représentant l'état malheureux où ils seraient après ma mort. Tout le monde les aurait abandonnés, et peut-être que Votre Altesse, qui n'aurait pas su le service que je venais de lui rendre, ne se serait jamais souvenue d'eux. Il y avait des moments où je croyais que Dieu, à cause de mes péchés, ne me voulait pas laisser jouir de la gloire d'avoir réussi dans mon entreprise : je ne pouvais néanmoins me persuader que mes découvertes ne vinssent un jour à votre connaissance, et pour vous les faire savoir moi-même, j'avais écrit pendant la tempête quelques lignes sur un parchemin, où était le nom des terres que j'avais conquises, la route par où il fallait y aller, et le temps que j'avais mis à mon voyage. J'informais Votre Altesse des coutumes des habitants, de la fertilité du pays et de la colonie que j'y avais laissée pour vous en conserver la possession. J'avais fermé le parchemin de mon cachet ; je l'avais enveloppé de toile cirée, puis dans de la cire, et l'avais mis dans un baril bien bouché, avec une inscription à Votre Altesse ; je l'avais jeté à la mer, afin que si nous eussions péri, celui qui l'aurait trouvé vous l'eût porté en Espagne. De plus, craignant que la tempête ne le poussât trop loin, j'avais mis dans un



autre baril, que je gardai dans le vaisseau, un second parchemin comme le premier, afin qu'après notre naufrage l'un des deux pût être rendu à Votre Altesse. »

Le vendredi 15 de février, au lever du soleil, un des pilotes découvrit la terre ; quelques-uns crurent voir la roche de Cintra, en Portugal, et l'Amiral dit que c'était une des îles Açores, ce qui fut vrai. Quoiqu'ils n'en fussent pas éloignés, ils n'y purent arriver ce jour-là à cause de la tempête ; le vent d'est soufflait et les forçait à louvoyer. Ils perdirent de vue l'île qu'ils avaient aperçue et en virent une autre où ils ne purent aborder. L'Amiral parle de ce péril en ces termes :

« Le samedi 16 de février, j'arrivai la nuit à l'une de ces îles, mais le temps était si obscur et l'orage si violent, que je ne pus savoir où j'étais. Je dormis un peu, parce qu'il y avait trois jours que je n'avais reposé, et en m'éveillant je me sentis perclus des jambes, à cause de la grande fatigue et de l'humidité de l'air ; les vivres commençaient à nous manquer. J'appris, le lundi suivant, que nous étions à l'île Sainte-Marie, l'une des Açores. Les habitants étaient étonnés que je fusse échappé d'une si longue et si furieuse tempête. »

Ces gens ayant su les découvertes de l'Amiral en témoignèrent beaucoup de joie, et quelques-uns vinrent lui apporter des rafraîchissements ; ils le saluèrent au nom de leur capitaine, et dirent qu'il n'y avait en ce lieu qu'un ermitage et une chapelle de Notre-Dame. A ces mots l'Amiral et ses gens se souvenant de leur vœu, qui était d'aller, pieds-nus et en chemise, à la première église de la Vierge, voulurent s'en acquitter. Voyant l'amitié des habitants et considérant que l'île appartenait à un prince ami du roi d'Espagne, ils crurent pouvoir débarquer sans rien craindre. L'Amiral pria ceux qui étaient venus le voir de demander au chapelain de l'ermitage s'il voulait bien y dire la messe ; ils promirent de le faire. La moitié de nos gens entra

dans une barque ; ils se déchaussèrent pour accomplir leur vœu ; mais, comme ils allaient à la chapelle, le capitaine de l'île, qui était en embuscade dans un bois, avec quantité de soldats, fit prisonniers les nôtres et se saisit de leur barque.

L'Amiral, voyant que ses gens ne revenaient pas, appréhenda qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur en chemin. Il mena son vaisseau à une pointe, d'où il pût découvrir la chapelle. Il aperçut un assez grand nombre de cavaliers armés, qui descendaient de cheval et entraient dans la barque, à dessein, comme il le crut, de venir attaquer. Il fit prendre les armes à ses soldats et leur dit d'être sur leurs gardes, sans néanmoins faire mine de se vouloir défendre, afin que les Portugais, qui venaient contre lui, l'approchassent plus facilement.

Étant à portée de la voix, le capitaine demanda un signe de sûreté, que l'Amiral lui donna ; et voyant qu'il se tenait toujours éloigné, il lui dit qu'il s'étonnait de ne voir aucun de ses gens dans la barque, et qu'il ne croyait pas, qu'après lui avoir envoyé des officiers pour le saluer de sa part, il le dût trahir. Il ajouta que sa manière d'agir était contre les lois de l'honneur, puisqu'il violait la sûreté qu'il lui avait promise ; que les Portugais n'étaient pas traités ainsi dans les terres d'Espagne ; que le roi Ferdinand lui avait donné des lettres de recommandation auprès de tous les princes du monde, et que, puisqu'elles avaient été respectées des souverains, elles devaient l'être des Portugais. De plus, qu'étant Amiral de l'Océan et vice-roi des Indes, ces qualités étaient assez grandes pour le faire considérer par lui-même.

Alors il lui montra de loin les lettres du roi d'Espagne, ajoutant que, quand il lui refuserait de lui rendre ses soldats, il lui en restait assez pour l'attaquer et le mettre en pièces ; que sa vengeance ne serait désapprouvée de personne ; qu'au contraire tout le monde



l'estimerait de châtier des traitres qui avaient violé leur parole. Le capitaine lui répondit qu'il ne connaissait ni le roi ni la reine de Castille ; qu'il faisait encore moins de cas de leurs lettres ; qu'il se moquait de ses menaces et qu'il lui ferait peut-être sentir ce que c'était que d'avoir affaire aux Portugais. L'Amiral, craignant que depuis son départ les deux rois n'eussent rompu la paix, répondit au capitaine. Après quelques paroles d'aigreur, le capitaine lui dit que tout ce qu'il avait fait était par ordre de son roi, et qu'il le traiterait comme ses gens, s'il était assez hardi pour entrer dans le port. L'Amiral prit à témoin de ces paroles tous ceux qui les entendaient, et jura, en le menaçant, qu'il ne s'en irait pas avant d'avoir dépeuplé l'île et fait prisonniers ceux qui la gardaient. Après cela il retourna au lieu où il était auparavant.

Le lendemain le temps devint mauvais ; l'orage augmentait toujours. Nous perdîmes quelques ancres, et nous fûmes obligés de prendre la route de l'île Saint-Michel. Sans y pouvoir arriver, nous passâmes la nuit dans un grand péril, parce que nous n'avions que trois pilotes et que les gens qui nous restaient n'entendaient rien à la navigation. Quand le jour parut, ayant perdu de vue l'île Saint-Michel, et trouvant la tempête beaucoup diminuée, on retourna à l'île de Sainte-Marie pour avoir les ancres et tirer nos soldats et la barque des mains des Portugais. L'Amiral y arriva le jeudi au soir 21 février.

Quelques heures après, cinq pilotes et un officier vinrent dans une barque, et ayant demandé sûreté à l'Amiral, ils montèrent dans sa caravelle. Ils venaient de la part de leur capitaine pour savoir s'il était vrai qu'il naviguât par ordre du roi d'Espagne, et qu'en ce cas ils étaient prêts de le recevoir avec tout le respect qui lui était dû. Ils lui firent cet honneur parce qu'ils voyaient bien qu'il leur était impossible de le prendre, et que l'insulte qu'ils lui avaient faite pouvait avoir des

suites fâcheuses. L'Amiral devina leur pensée, mais il n'en fit point semblant; il les remercia de leurs offres, leur dit que puisqu'ils agissaient par les voies ordinaires qu'on pratiquait sur la mer, il leur voulait montrer ses lettres de recommandation. Elles étaient adressées à tous les princes du monde, et ils virent que c'était par le commandement du roi d'Espagne qu'il avait entrepris son voyage. Alors on nous rendit la barque et nos gens, qui avaient appris dans l'île que le roi de Portugal avait envoyé ordre à tous ses sujets de faire prisonnier l'Amiral, en quelques lieu du monde qu'ils le rencontrassent.

Le dimanche 24 février, on partit de Sainte-Marie pour la Castille.

Après une nouvelle tempête, Colomb entra, le 4 mars, dans le fleuve de Lisbonne (le Tage), et dépêcha un courrier au roi d'Espagne pour lui apprendre son retour.

L'Amiral écrivit aussi au roi de Portugal, lui demandant permission de conduire ses vaisseaux vers la ville, afin qu'ils fussent en sûreté. Il prenait cette précaution pour empêcher l'insulte qu'on lui aurait faite s'il se fût approché sans que le roi le lui eût permis. Le mardi 5 mars, le pilote d'un vaisseau, que le roi tenait au port pour reconnaître ceux qui arrivaient, alla dans une barque à la caravelle de l'Amiral, et lui commanda de le suivre pour rendre compte de son arrivée aux officiers. Il lui répondit qu'il était amiral du roi de Castille et qu'en cette qualité il ne rendait compte à personne. Le pilote lui répliqua qu'au moins il envoyât quelqu'un de ses gens; mais il refusa, disant que les amiraux étaient dispensés de ces devoirs, et que ce serait la même chose d'envoyer ou d'aller soi-même. Le pilote lui dit de faire voir qu'il venait comme sujet du roi d'Espagne, afin qu'il en pût avertir son capitaine. L'Amiral lui montra ses lettres.

Alors le pilote alla le dire à Alvarez d'Acunha qui vint, au bruit des tambours et des trompettes, à la caravelle de l'Amiral ; il lui fit l'honneur qui lui était dû et lui offrit tout ce qu'il avait. On sut le lendemain dans Lisbonne que nous étions arrivés d'un nouveau monde. Tout le peuple accourut au port pour voir les Indiens que nous amenions, et la mer était couverte de barques qui venaient à notre caravelle pour nous interroger. Les uns se réjouissaient du succès de notre voyage, et les autres étaient fâchés que le roi de Portugal eût refusé, à la persuasion de quelques personnes, de favoriser notre entreprise.

Le lendemain, le roi nous envoya des rafraîchissements et nous offrit tout ce que nous voudrions. Il écrivit à l'Amiral pour lui témoigner sa joie et le pria de ne pas partir de Lisbonne sans le voir. L'Amiral réfléchit quelque temps pour savoir s'il le devait faire ; puis, considérant que le roi de Portugal et le roi d'Espagne étaient en paix et qu'il avait reçu beaucoup d'honneurs à Lisbonne, il le fit. Le roi sachant qu'il venait à la Cour commanda à tous les Grands de le recevoir ; il lui donna mille marques d'estime, et le fit couvrir et asseoir. Il lui demanda une infinité de choses sur les pays d'où il revenait, et lui offrit tout ce qui lui serait nécessaire pour le service du roi d'Espagne, avec qui il lui dit être convenu que les découvertes leur appartiendraient également. L'Amiral lui répondit qu'il ne connaissait pas leur accord, mais qu'il n'avait passé, en allant aux Indes, ni vers la Mine de Portugal, ni dans la Guinée, parce que le roi d'Espagne le lui avait défendu.

Après quelques autres discours, le roi ordonna au prieur de Prado, l'homme le plus considérable de la Cour, de loger l'Amiral dans son palais et de le traiter avec l'honneur qui lui était dû. Il y demeura le dimanche et prit congé de Son Altesse le lundi pour retourner à Lisbonne. Martin de Noringua et plusieurs autres

personnages de qualité l'accompagnèrent pour l'entendre parler des merveilles qu'il avait vues dans le Nouveau-Monde. Il alla visiter la reine à un couvent qui était sur le chemin, parce qu'elle avait fort souhaité de le voir. Elle le reçut avec beaucoup d'amitié et lui demanda mille choses curieuses. Étant à Lisbonne, un gentilhomme lui dit, de la part du roi, que, s'il voulait aller en Castille par terre, il avait ordre de l'accompagner jusqu'aux confins du royaume; mais l'Amiral, qui devait aller par mer, le remercia de l'honneur que Son Altesse lui faisait.

Le mercredi 13 mars, l'Amiral prit le chemin de Séville et entra le vendredi suivant dans le port de Palos, d'où il était parti le 3 août de l'année précédente (1492). Il fut reçu du peuple avec une joie extraordinaire; tout le monde accourut pour le voir, louant Dieu de son heureux voyage, qui devait être si avantageux à la religion catholique et à l'État. Ils l'estimaient de ramener tous les soldats que le roi d'Espagne lui avait donnés.

Pendant que l'Amiral était à Palos, Pinzon arriva dans la Galice, et voulut aller à Barcelone saluer le roi, pour lui dire le succès de l'entreprise ; mais le roi refusa de le voir. Ce refus lui causa une si grande douleur, que, s'étant retiré dans son pays, il mourut peu de jours après.

L'Amiral partit de Palos, par terre, pour aller à Séville, à dessein de continuer le chemin jusqu'à Barcelone, où était le roi Catholique. Il était obligé de s'arrêter partout où il passait, à cause de la foule de peuple qui accourait pour le saluer et pour voir les Indiens qu'il avait amenés. Il arriva à Barcelone le 15 avril, et le roi, pénétré du grand service qu'il venait de rendre à l'État, commanda à tous les gens de la Cour d'aller au devant de lui pour le recevoir. Il le reçut publiquement lui-même avec beaucoup de cérémonies, assis



sur un trône magnifique, couvert d'un dais de brocart d'or. Quand l'Amiral lui eût baisé les mains, il le fit asseoir, et après avoir appris quelque chose de son voyage et du succès de son entreprise, il le fit conduire dans un appartement préparé, où toute la Cour l'accompagna. Il reçut tant d'honneurs pendant qu'il fut à Barcelone, que, quand le roi allait par la ville, l'Amiral était à l'un de ses côtés et l'infant à l'autre, ce qu'on n'avait pas vu jusqu'alors.

Christophe Colomb partit pour son second voyage le 25 septembre 1493. Il avait cette fois sous ses ordres 3 caraques ou gros bâtiments et 14 caravelles ou bâtiments plus légers. Il découvrit, dans cette seconde expédition, la Guadeloupe et la Jamaïque, et explora Hispaniola et Cuba. Les tracasseries et les intrigues des agents de Ferdinand qui accompagnaient l'Amiral le décidèrent à revenir en Europe en 1496. Il repartit le 30 mai 1498 et aborda cette fois au golfe de Paria, sur la côte nord-est de l'Amérique méridionale. Il avait enfin trouvé la terre ferme. De violentes dissensions ayant éclaté parmi les Espagnols à Hispaniola, le roi d'Espagne chargea un personnage nommé Bobadilla d'aller rétablir l'ordre. A peine arrivé (1500), Bobadilla fit saisir les papiers de l'Amiral, le mit aux fers, ainsi que ses frères, et le renvoya en Europe. Les officiers chargés de le ramener en Espagne voulaient lui enlever ses chaînes : « Non, leur dit-il ; le roi et la reine m'ont écrit de me soumettre à tout ce que Bobadilla m'ordonnerait en leur nom ; c'est en leur nom qu'il m'a chargé de ces fers, je les porterai jusqu'à ce qu'ils donnent l'ordre de me les ôter, et je les conserverai comme un monument de la récompense accordée à mes services. » A son arrivée à Cadix, Ferdinand et Isabelle firent aussitôt mettre en liberté les prisonniers, et blamèrent la conduite de Bobadilla. Enfin, en 1502, Colomb partit de Cadix pour faire un quatrième voyage, dans lequel il découvrit la côte des Mosquitos, la Costa-Rica, le Veragua, riche en mines d'or, le Porto-Bello et la pointe de San-Blas où il se crut au voisinage du Cathai, c'est-à-dire de la Chine ; puis il explora le golfe de Darien. Il revint à Séville et mourut à Valladolid

en 1506. Ferdinand ordonna de graver sur son tombeau :

A CASTILLA Y A LEON
NUEVO MUNDO DIO COLON [1].

---

## IMPOSTURE ET INIQUITÉ.

A quiconque on posera cette question : Qui a découvert l'Amérique : est-ce le premier qui y est arrivé, ou le second, qui n'est venu que cinq ans après ? Est-ce Christophe Colomb ou Améric Vespuce ? N'importe qui, entendant ainsi parler, haussera les épaules et trouvera avec raison qu'on se moque de lui. Il est, en effet, si évident et si indiscutable que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, que tout l'honneur de cette grande découverte lui revient entièrement, et à lui seul, qu'il est difficile de comprendre comment on a pu écrire des montagnes de livres, d'articles, de mémoires et de dissertations sur cette question oiseuse, soit pour la soutenir, soit pour la combattre.

Améric Vespuce prétend avoir trouvé la Terre-ferme un an avant Christophe Colomb. Mais qui cela peut-il intéresser ? Parce que Vespuce aurait trouvé la Terre-ferme un an avant Colomb, est-ce que Colomb n'a pas trouvé l'Amérique cinq ans avant Vespuce ? Est-ce que Vespuce aurait trouvé la Terre-ferme ou n'importe quoi, si Colomb n'avait fait son immortel voyage en 1492, cinq ans avant Vespuce ?

Personne ne s'occuperait aujourd'hui de Vespuce, si un inconnu n'avait proposé, en 1507, de donner aux

[1] A Castille et à Léon Colomb a donné un nouveau monde.

terres nouvellement découvertes le nom d'Amérique, d'après celui d'Amerigo Vespucci. Un pédant prenant spontanément un parti, ou agissant peut-être sous l'impulsion de l'intrigant Vespucci, a nommé une partie du nouveau continent *Amérique*, et son opinion a été adoptée sans discussion, sans examen; puis, peu à peu, le nom d'Amérique a été donné au nouveau continent tout entier, au détriment de Colomb, dont le nom devait être donné au nouveau monde par lui découvert.

Et cependant qu'importe cette injustice? Est-ce que dans l'histoire, Colomb ne tient pas seul la place d'honneur, tandis que l'imposteur n'y a que la place qu'exige la nécessité de dévoiler ses mensonges?

Un certain savant allemand, absolument inconnu d'ailleurs, qui avait transformé son nom germanique Waldseemüller en celui de Hylacomylus, était en 1507 membre d'une société géographique protégée par le duc de Lorraine, René II. Il publia, en 1507, à Saint-Dié, petite ville de Lorraine, un livre aujourd'hui rarissime, comme disent les bibliophiles, sous le titre de : *Cosmographiæ introductio cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quatuor Americi Vespucii navigationes; universalis cosmographiæ descriptio tam in solido quam plano, eis etiam insertis quæ Ptolomæo ignota a nuperis reperta sunt.* Urbi Deodate, 1507. — Le volume est un petit in-4° de 54 feuillets y compris la planche représentant une mappemonde[1].

C'est Martin Hylacomylus qui proposa dans son livre de donner aux terres nouvellement découvertes le nom d'Amérique. En 1520, le célèbre cosmographe Apianus[2] dressa une mappemonde et y mit le nom

[1] L'ouvrage a eu une seconde édition.

[2] Astronome et géographe saxon, professeur de mathématiques à l'université d'Ingolstadt.

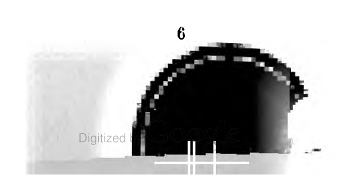
d'*America* sur les terres situées au-dessous de la mer des Caraïbes, c'est-à-dire sur les parties septentrionales de la Sud-Amérique (Colombie et Venezuela). Apianus consacrait la proposition d'Hylacomylus, et les nombreuses éditions de son œuvre propagèrent et firent adopter partout le nom proposé. En même temps, un autre cartographe, Gemma Frisius, faisait une carte pour l'édition de la Géographie de Ptolémée, qu'on publia à Strasbourg en 1522. Il suivit l'exemple d'Apianus et plaça au même endroit le nom d'*America*. Le plus curieux de ceci, c'est qu'Apianus et Frisius inscrivent sur leurs cartes la légende suivante[1] : « Cette terre, avec les îles adjacentes, a été découverte (*inventa*) par le Génois Colomb, sous les auspices (*ex mandato*) du roi de Castille. » Pourquoi donc ne pas l'appeler Colombie et lui donner le nom de celui qui ne l'a pas découverte ?

Quoi qu'il en soit, tout le monde copia dès lors les deux cosmographes, et peu à peu le nom d'*Amérique*, restreint d'abord à la côte nord de l'Amérique méridionale, fut étendu au nouveau continent tout entier.

Ce n'est pas tant parce que la gloire de Colomb peut être atteinte ou diminuée par l'adoption du nom d'*Amérique*, que parce que l'histoire a été victime d'une imposture, qu'il faut protester et mener cette question jusqu'au fond. Amerigo Vespucci est un imposteur ; ses voyages et ses découvertes sont des mensonges. Son rôle dans l'histoire de la géographie est nul, comme celui de tous les pilotes ou matelots, de tous les employés subalternes et passagers qui ont pu se trouver sur les bâtiments des grands navigateurs, auxquels seuls revient la gloire de leurs découvertes, juste récompense de leur science, de leur courage et de leurs efforts.

[1] En latin.





Arrivons donc à la biographie de cet audacieux personnage. Amerigo Vespucci, que nous appelons Améric Vespuce, naquit à Florence en 1451 et mourut à Séville en 1512. Il appartenait à l'une de ces nombreuses familles patriciennes de Florence qui se livraient au commerce et à la banque. Vers 1490, il alla s'établir à Séville et y fut employé dans la grande maison de banque et de commerce maritime de Juanoto Berardi, son compatriote. Là il se trouva en relations avec plusieurs navigateurs, entre autres avec Christophe Colomb, qui plus tard disait de lui, en écrivant à son fils Diego, le 5 février 1505 : « J'ai parlé à Amerigo Vespuchy, qui va à la Cour, où il est appelé pour être consulté sur des objets relatifs à la navigation. Il a toujours eu le désir de m'être agréable. C'est tout à fait un homme de bien ; la fortune lui a été contraire, comme à beaucoup d'autres, ses travaux ne lui ont pas porté profit, comme il avait le droit de s'y attendre. » Vespuce abandonna bientôt la carrière commerciale et prit part à quelques voyages d'exploration, dans lesquels il n'eut qu'un rôle secondaire, et dont il a été difficile à la critique moderne d'établir les dates. En effet, il est à noter qu'aucun auteur contemporain ne parle de Vespuce et de ses prétendues découvertes : Barros, Gœs, Osorio, Buonacorsi, Valori ne prononcent pas une fois le nom de Vespuce, et les archives du Portugal, si complètes sur les navigateurs des XVe et XVIe siècles, ne contiennent pas un seul document où il soit question de lui. Nulle part, excepté dans ses livres, il n'est fait mention de ses voyages.

La première expédition dont fit partie Améric Vespuce, et qu'il s'attribue comme l'ayant dirigée, est celle d'Hojeda, qui eut lieu en 1499, et non pas en 1497, comme il le prétend. Alonzo de Hojeda, qui avait accompagné Christophe Colomb dans son second voyage, ayant appris, en 1498, que Colomb venait de découvrir la côte des Perles, vers l'embouchure de l'O-

rénoque, demanda et obtint du gouvernement espagnol l'autorisation de faire à ses frais un voyage d'exploration et des concessions de terres dans ces nouveaux pays riches en or et en perles. Hojeda embarqua avec lui Jean de la Cosa, l'un des pilotes de Colomb; il s'adjoignit aussi Améric Vespuce sans qu'on sache à quel titre. L'expédition arriva d'abord à la côte de la Guyane, puis explora les côtes du Venezuela et celles du golfe de Maracaïbo. Hojeda complétait, sur une étendue de 2500 kilomètres, la reconnaissance de la Terre-Ferme que Christophe Colomb avait déjà reconnue en partie. C'est ce voyage que Vespuce a décrit dans ses lettres; c'est le voyage d'Hojeda dont il s'attribue la direction, dont il change la date, le plaçant en 1497 avant celui de Colomb à la Terre-Ferme; et de plus il affirme que c'est la seconde expédition qu'il a dirigée, voulant par tous ces mensonges faire croire qu'il est le premier qui ait découvert la Terre-Ferme. En résumé, Vespuce dit qu'il a fait une expédition en 1497; ce n'est pas vrai. — Il dit que l'expédition de 1499 est la seconde; ce n'est pas vrai; c'est la première. — Il dit qu'il la dirigeait; ce n'est pas vrai; elle était commandée par Hojeda, dont il ne parle pas.

En 1499, Vincent Pinzon partit de Palos pour aller à la découverte; il arriva à la côte du Brésil quelques mois avant Alvarez Cabral; il découvrit le cap Saint-Augustin, l'embouchure de l'Amazone et suivit le littoral jusqu'au golfe de Paria. Vespuce, embarqué alors sur les bâtiments d'Hojeda, ne fit pas partie de l'expédition de Vincent Pinzon; et cependant son second voyage ne peut être, selon toutes les probabilités, que celui de Pinzon, qu'il s'attribue audacieusement.

Il est facile de comprendre, à la distance où nous sommes aujourd'hui de ces événements, quelles difficultés la critique moderne a trouvées pour rétablir la vérité, étant donné surtout que les navigateurs de ce



temps n'écrivaient que de très brèves relations de leurs voyages. Malgré tout, les recherches de M. de Santarem [1], d'Alexandre de Humboldt [2] et de M. d'Avezac [3] ont mis en évidence l'impossibilité et la fausseté des assertions du Florentin. Vespuce n'a rien découvert et n'a droit à aucune place dans l'histoire des grands navigateurs.

En 1501, Améric Vespuce quitta l'Espagne et passa en Portugal. Si on l'en croyait, il aurait découvert la côte du Brésil en 1501 et en 1503. La vérité est qu'il prit simplement part à deux expéditions envoyées à la côte du Brésil par le roi Emmanuel, pour compléter les découvertes faites par Pinzon et par Alvarez Cabral, en 1500, à la Terre de Santa-Cruz, que l'on a appelée depuis le Brésil. Vespuce n'occupa dans ces expéditions qu'une position subalterne. Nous avons déjà dit que le nom de Vespuce ne paraît dans aucun des documents, dans aucun des comptes conservés dans les archives du Portugal.

La première expédition, celle de 1501 (qui forme le troisième voyage de Vespuce), atterrit au cap Saint-Augustin, et si l'on en croyait ses lettres, elle serait arrivée jusqu'à la Terre-de-Feu, par 52° de latitude sud. « Ce qui pourrait donner quelque apparence de possibilité aux hautes latitudes indiquées dans quelques-unes des lettres de Vespuce, c'est qu'il est maintenant avéré que les instructions délivrées à l'expédition prescrivaient de chercher dans le sud un passage pour se rendre par l'ouest aux îles à épices... Ce but important, l'esprit de Vespuce s'y attache avec force, il se l'approprie en quelque sorte et porte tout son avenir. La lettre qu'il adresse (dans les premiers

[1] *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce et ses voyages*, 1 vol. in-8°.
[2] *Géographie du Nouveau Continent*, t. III et IV.
[3] *Les voyages d'Améric Vespuce*, dans le Bulletin de la Société de Géographie, 1858, 4e série, t. XVI.

jours de 1503) à François de Médicis, un de ses protecteurs de Florence sans doute, lettre d'un intérêt tout particulier, où il rend compte de son troisième voyage, se termine ainsi : « En envoyant à Votre Seigneurie une relation plus détaillée de mes premières navigations, j'espère y pouvoir ajouter le récit d'un quatrième voyage. J'ai le vif désir d'aller de nouveau à la recherche de cette partie du monde qui regarde le midi ; et pour mettre ce projet à exécution, on a déjà appareillé et armé deux caravelles abondamment fournies de provisions. J'irai donc en Orient en prenant mon chemin par le midi et en naviguant par le sud [1]. »

L'expédition annoncée partit de Lisbonne en juin 1503, sous le commandement de Gonzalo Coelho ; Vespuce y prit part, on ne sait encore à quel titre, mais évidemment avec un poste secondaire, et il est absolument certain que l'expédition de Coelho forme la quatrième navigation de Vespuce. Coelho avait pour mission de compléter la découverte du Brésil et de trouver, au sud de la terre que nous appelons maintenant l'Amérique méridionale, un passage pour arriver aux Indes par l'ouest, car dès lors il devenait évident que les Antilles et les terres nouvellement découvertes n'étaient ni le Japon, ni la Chine, ni l'Inde.

Dans une lettre qu'il écrit à Solderini, son ancien camarade d'études devenu gonfalonier de la république de Florence, Vespuce indique formellement le but du voyage :

« Nos six navires, écrit-il, se proposent d'aller à la découverte d'une île de l'Orient qu'on nomme Malacca, que l'on dit être très riche et le magasin de tous les navires qui viennent de la mer Gangétique et de la mer de l'Inde ; elle est comme Cadix, le rendez-vous de tous les navires qui vont du levant au couchant, et du couchant

[1] Vivien de Saint-Martin, *Hist. de la Géogr.*, p. 352.

au levant par la voie de Calicut. Cette île de Malacca est plus à l'orient que Calicut et beaucoup plus au midi, car nous savons qu'elle est située dans des parages élevés de trois degrés seulement au nord de l'équateur. »

L'expédition mal dirigée par Coelho n'eut aucun résultat, et le passage au sud du nouveau continent resta encore inconnu. En 1508, le Portugal fit une nouvelle tentative pour le découvrir : Vincent Pinzon et Diaz de Solis ne purent aller au delà du 40e degré de latitude sud. En 1515, Solis revint à la charge et découvrit l'estuaire du Rio de la Plata, mais il y fut tué. L'honneur de réaliser l'entreprise et de faire le premier voyage autour du monde était réservé à Magellan.

En 1505, Vespuce quitta le Portugal et revint en Espagne, où il obtint la charge de pilote-major et fut chargé de la construction des cartes officielles. Il mourut en 1512.

Vespuce a laissé une relation de ses quatre navigations, insérée d'abord dans le *Mundus novus* publié en 1504 chez J. Ottmar, à Vicence (in-4°), et dans l'*Introduction à la cosmographie* de Waldseemüller (Saint-Dié, 1507). On a de lui aussi quelques lettres à François de Médicis et à Solderini [1]. Ses relations et ses lettres sont pleines d'erreurs évidentes et de contradictions ; on s'y perd sans cesse au milieu des fausses dates et des obscurités qu'on y rencontre à chaque page.

---

[1] On les trouve dans : Bandini, *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, Florence, 1745, in-4° ; — Canovai, *Elogio d'Amerigo Vespucci*, Florence, 1788, in-8°.

# LA CONQUÊTE DU MEXIQUE.

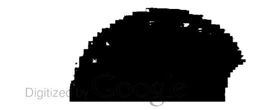
*1519.*

## Don Antonio de Solis [1].

Fernand Cortez, le conquérant du Mexique, naquit en 1485 et mourut en 1547. De bonne heure la vie aventureuse du soldat exerça une grande attraction sur ce caractère turbulent ; aussi s'embarqua-t-il en 1504 pour le Nouveau-Monde ; il prit part à la conquête de Cuba et s'habitua dès lors aux procédés cruels qui ont souillé les conquêtes des Espagnols aux Indes occidentales. Il se maria, reçut du gouverneur Don Diego Velasquez un vaste territoire et un grand nombre d'Indiens réduits en esclavage pour cultiver son domaine et exploiter les mines qui s'y trouvaient. Il eut bientôt amassé une grosse somme d'or : « Dieu sait, dit Las Casas, ce qu'il en a coûté de vies indiennes, et il lui en demandera compte. » Velasquez l'avait fait aussi juge royal de la ville de Santiago.

Pendant ce temps (1517), on apprenait que Cuba était une île séparée du continent par un détroit, au delà duquel était la presqu'île du Yucatan. Aussitôt Diego Velasquez envoya un de ses officiers, Jean de Grijalva, vérifier cette découverte et explorer les côtes du fond du golfe que l'on appelle aujourd'hui le golfe du Mexique (1518). A son retour Grijalva raconta que dans tous les pays qu'il avait visités, au lieu de sauvages tels qu'on en avait trouvé jusqu'alors dans les îles, il avait vu des peuples un peu civilisés, ayant de grandes villes et des édifices bâtis en pierre, et que ces vastes pays étaient d'une richesse prodigieuse en or et en argent.

[1] Le célèbre historien espagnol Don Antonio de Solis naquit en 1610 et mourut en 1686. Il avait été nommé en 1666 historiographe des Indes ; aussi ses fonctions lui permirent-elles de rédiger d'après les documents les plus exacts son excellente histoire de la conquête du Mexique, qui fut publiée en 1684 et traduite en français dès 1714.



Il n'en fallait pas davantage pour surexciter l'esprit d'aventure et la cupidité des *descubridores*[1], et Velasquez résolut de s'emparer de ces nouvelles terres. Il donna le commandement de l'expédition à Fernand Cortez qui, à l'aide de sa fortune particulière, équipa une flotte et rassembla 400 volontaires, auxquels se joignirent une centaine de soldats de Grijalva. Velasquez ayant changé d'avis voulut enlever à Fernand Cortez son commandement et s'opposer à son départ ; mais Cortez ne tint pas compte des nouveaux ordres du gouverneur, réunit son *armada*[2] au cap Saint-Antoine[3], et mit à la voile sous la direction d'Antonio Alaminos, pilote expérimenté, qui avait servi sous Christophe Colomb et conduit l'expédition de Grijalva.

Cortez partait avec un bâtiment de 100 tonneaux, qu'il montait, 3 de 70 à 80 tonneaux et 6 brigantins non pontés, 110 matelots, 553 soldats, dont 13 arquebusiers, 14 canons ou fauconneaux, et 200 Indiens de Cuba servant de valets d'armée. Il adressa à ses compagnons une allocution destinée à éveiller chez eux les sentiments les plus opposés, zèle religieux, ambition, cupidité, fit dire la messe et arbora son grand étendard de velours noir brodé d'or, et portant une croix rouge au milieu de flammes bleues et blanches, avec cette devise en latin : *Amis, suivons la croix, et si nous avons la foi nous vaincrons par ce signe.*

L'armada aborda dans l'île de Cozumel, sur la côte orientale du Yucatan, et alla jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière de Tabasco. Après deux batailles, Cortez s'empara de la ville de ce nom : les Indiens se soumirent, reconnurent la domination de l'Espagne et promirent de se faire chrétiens. Ils donnèrent aux Espagnols vingt jeunes filles esclaves, qui furent baptisées, et dont l'une appelée Marina[4] leur servit dès lors d'interprète et de négociateur.

Cortez alla ensuite à Saint-Jean d'Ulloa. C'est là qu'il apprit l'existence du grand empire de l'Anahuac, situé entre le golfe du Mexique et le Grand océan ; il apprit aussi que la capitale de l'Anahuac était une grande ville nommée

[1] Découvreurs.
[2] Flotte.
[3] A l'extrémité occidentale de Cuba.
[4] Marina parlait la langue du Mexique et celle du Yucatan ; elle apprit rapidement l'espagnol.

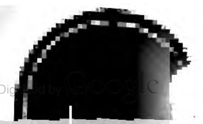
Mexico, que les habitants s'appelaient Aztèques et étaient très braves; que leur culte était sanguinaire et exigeait d'horribles sacrifices humains ; qu'à certaines fêtes on égorgeait 20,000 victimes, quelquefois 50,000, prisonniers de guerre, criminels, enfants, dont on mangeait les cadavres dans des festins solennels; enfin que le souverain de cet empire était Moctheuzoma (Montézuma), chef intelligent et brave.

Cortez, à l'aide de Marina et d'un Espagnol nommé Aguilar, qui avait été longtemps prisonnier chez les Indiens du Yucatan, chargea un des caciques du pays d'aller demander une entrevue à Montezuma, qui refusa de recevoir les Espagnols à Mexico, et cependant fit remettre de riches présents à Cortez par les officiers qu'il lui envoya. Ces officiers étaient accompagnés de peintres, qui, pendant l'entretien, travaillèrent avec une rapidité prodigieuse.

« Ils reproduisaient, dit Antonio de Solis, les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, et généralement tout ce qui était dans le camp. Pour cet effet, ils avaient apporté des toiles de coton préparées et imprimées, où ils traçaient des figures, des paysages et d'autres sujets, d'un dessin et d'un coloris qui pouvaient mériter quelque approbation des connaisseurs...

» Les peintres y ajoutaient en certains endroits quelques caractères, à dessein, comme il semblait, d'expliquer ce qui pouvait manquer aux figures. C'était leur manière d'écrire ; car ils n'avaient point encore l'usage des lettres, ni cet art qui par des signes ou des éléments que les autres nations ont inventés, peint la voix et rend visibles les sons.

» Ils ne laissaient pas néanmoins de se faire entendre avec le pinceau, en représentant les objets matériels par leurs propres images, et le reste par des nombres, ou par d'autres signes, avec une disposition si juste, que le nombre, le caractère, et la figure s'entr'aidaient réciproquement à exprimer la pensée, et formaient un raisonnement entier. On peut juger du génie de ces peuples, par la subtilité de cette invention, semblable aux hiéroglyphes des Égyptiens : mais avec cette différence, que ces derniers peuples ne s'en servaient que par ostentation, et pour faire parade de leur esprit, au lieu que les Mexicains en faisaient un usage ordinaire, et qu'ils pratiquaient cette manière d'écrire avec tant d'habileté,



qu'ils avaient des livres entiers de ce style, où ils conservaient la mémoire de leurs antiquités, et donnaient à la postérité les annales de leurs rois.

» On avertit Cortez du travail de ces peintres. Il sortit pour les voir, et fut surpris de la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs dessins. On lui dit qu'ils exprimaient sur ces toiles non seulement les figures, mais encore la conversation qu'il avait eue avec Teutilé, afin que Montezuma fût instruit de tout, et sût en même temps le dessein et les forces de l'armée espagnole. Sur quoi Cortez, qui voulait soutenir la fierté qu'il avait témoignée, et qui avait l'esprit vif et présent, comprit d'abord que ces images sans action et sans mouvement donneraient une idée qui ne serait pas avantageuse à ses desseins. Il résolut d'animer la représentation en faisant faire l'exercice à ses soldats, pour faire paraître leur adresse et leur valeur, et donner en même temps une grande vivacité à la peinture.

» Il ordonna donc de prendre les armes : et ayant formé un bataillon et mis toute son artillerie en batterie, il dit aux Mexicains *qu'il voulait leur faire les mêmes honneurs que l'on faisait en son pays aux personnes de distinction*. Après quoi, étant monté à cheval avec tous les capitaines, il commença par des courses de bagues ; et puis ayant partagé sa troupe en deux escadrons, ils firent entre eux une espèce de combat, en caracolant et faisant tous les différents mouvements de la cavalerie. Les Indiens surpris, et comme enlevés hors d'eux-mêmes, regardèrent d'abord avec frayeur la fierté de ces animaux, qui leur paraissaient si terribles : et voyant en même temps leur docilité et ces effets de leur obéissance, qu'ils ne comprenaient pas, ils conclurent que des hommes qui les rendaient si soumis à leurs volontés avaient quelque chose de surnaturel. Mais quand Cortez ayant donné le signal, les arquebusiers firent deux ou trois décharges suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit une si forte impression sur leurs esprits, que quelques-uns de ces Indiens se jetèrent par terre : les autres s'enfuirent, sans savoir où ils allaient : et les plus assurés cachèrent autant qu'ils purent leur frayeur sous le masque de l'admiration.

» Cortez les rassura bientôt. Il s'approcha d'eux d'un air galant et agréable, et leur dit en riant *que c'était ainsi que les Espagnols faisaient des fêtes militaires pour honorer leurs amis.*

Cependant, il ne visait qu'à leur faire comprendre à quel point ses armes étaient redoutables dans une véritable action, puisqu'un divertissement, qui n'en était que l'image, causait tant de frayeur. On vit alors les peintres mexicains inventer de nouvelles figures et de nouveaux caractères pour donner de nouvelles expressions de ce qu'ils venaient de voir. Les uns dessinaient les soldats armés et rangés en bataille : les autres peignaient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuraient un coup de canon par du feu et de la fumée : et même le bruit, par quelque chose qui représentait un éclair, sans oublier aucune de ces terribles circonstances qui pouvaient exciter les soins ou satisfaire la curiosité de leur empereur.

» Après l'exercice, Cortez ramena à son logis les deux officiers mexicains, qu'il régala d'un présent de ces bijoux qui se font en Castille, pendant qu'on en préparait un bien plus considérable pour être offert de sa part à Montezuma. Ce présent consistait en diverses pièces curieuses de verre ou de cristal, une chemise de toile de Hollande, un bonnet de velours cramoisi, enrichi d'une médaille d'or qui représentait saint Georges, et une chaise de tapisserie, d'un ouvrage dont les Indiens firent tant d'estime, qu'elle fut mise entre les meubles les plus précieux de l'empereur. »

Pendant ce temps, Cortez commençait à bâtir la ville de la Vera-Cruz et se faisait décerner par la municipalité de la nouvelle ville le titre de capitaine-général et grand juge de la colonie, avec le cinquième de l'or et de l'argent dont on s'emparerait. Il écrivait aussi à Charles-Quint une lettre qui contenait le récit des débuts de l'expédition ; elle était accompagnée d'un riche présent destiné à lui assurer la bienveillance du Roi[1].

Les Totonaques, peuple voisin de la Vera-Cruz, n'étaient que depuis peu de temps soumis aux Aztèques et subissaient le joug avec impatience : Fernand Cortez s'en fit des alliés, et suivit cette politique pendant toute la durée de l'expédition.

[1] Fernand Cortez a écrit quatre lettres à Charles-Quint. La première est perdue ; les trois autres ont été publiées en 1770 et traduites en 1778 par le vicomte de Flavigny, colonel de dragons 1 vol. in-12).

Un complot s'étant formé dans son camp contre son autorité, Cortez le réprima sévèrement, et, pour ôter à ses soldats toute idée de retour à Cuba, il fit brûler ses vaisseaux et marcha contre la ville de Tlascala (16 août 1519), avec 400 fantassins, 15 cavaliers, 7 canons, 1300 Indiens auxiliaires et un millier d'autres Indiens employés à traîner l'artillerie et les bagages. Après quinze jours de marche, Cortez arriva devant Tlascala. Cette ville était la capitale d'un petit État qui avait jusqu'alors résisté à la puissance des Aztèques. Il fallut que Cortez livrât deux batailles à cette vaillante population pour la décider à faire sa soumission. Dès lors les Tlascalans furent les meilleurs alliés des Espagnols contre Montezuma.

Celui-ci, inquiet de la marche de Cortez, lui envoya une ambassade par laquelle il l'invitait à venir à Mexico par Cholula [1], où l'on faisait par ses ordres de grands préparatifs pour le recevoir, lui et les siens. Arrivé à Cholula, Fernand Cortez apprit par Marina qu'un complot, ourdi par Montezuma, allait éclater ; les Cholulans se préparaient à égorger les Espagnols [2], tout en leur faisant l'accueil le plus cordial. Cortez fit tuer les principaux caciques de la ville, et laissa les Tlascalans massacrer la plus grande partie de la population. Puis il se porta sur Mexico et y entra le 8 novembre 1519. Son armée, grossie des Tlascalans, comptait 7000 hommes.

« Plus de mille personnes distinguées de cette ville, uniformément vêtues, vinrent au-devant de moi, dit Fernand Cortez [3], jusqu'à cette double enceinte. A mesure qu'elles en approchaient pour me parler, elles remplissaient la cérémonie fort usitée au Mexique, de mettre la main à terre pour la baiser. J'attendis plus d'une heure pour donner à chaque particulier le temps d'achever la cérémonie.

» En entrant dans la ville, il y a, entre l'extrémité de la chaussée et la porte, un pont de bois large de 10 pieds, afin de laisser circuler librement les eaux autour de la forteresse. Ce pont, composé de lambourdes et de poutres, s'enlève à

[1] A 6 lieues de Tlascala.

[2] Le rôle odieux de Marina s'explique par le fait que, fille du cacique de Guazacoalco, elle avait été enlevée à sa famille, réduite en esclavage et donnée aux Espagnols : elle se vengeait.

[3] Seconde lettre à Charles-Quint.

volonté ; il y en a un grand nombre de semblables dans l'intérieur de la ville pour les communications.

» Montézuma, accompagné de 200 seigneurs déchaussés et habillés d'une espèce de livrée très riche, vint me recevoir en deçà du pont. Cette suite, rangée sur deux files, marchait le plus près possible des maisons, dans une rue longue de trois quarts de lieue, très droite, très bien percée, ornée de temples, de grandes et belles maisons. Montézuma, accompagné de son frère et d'un autre seigneur qu'il m'avait envoyé, marchait au milieu de la rue ; tous trois étaient vêtus de même façon, mais Montézuma seul était chaussé ; ces deux seigneurs le soutenaient par dessous les bras. Quand je vis qu'il s'approchait, je mis pied à terre et j'allai pour l'embrasser ; mais les deux seigneurs qui l'accompagnaient m'arrêtèrent et empêchèrent de le toucher. Ils firent, ainsi que Montézuma, la cérémonie de baiser leurs mains à terre. Quand cette cérémonie fut faite, Montézuma ordonna à son frère de m'accompagner et de me soutenir dessous le bras. Puis Montézuma, m'ayant adressé la parole, marcha devant moi à petits pas avec son écuyer, et tous les autres seigneurs vinrent me parler en ordre, chacun à leur tour, et s'en retournèrent à leur place.

» Lorsque j'abordai Montézuma, je m'ôtai un collier de perles que je lui attachai au col. Quelque temps après, un de ses serviteurs m'apporta, enveloppés dans un drap, deux colliers de coquilles de limaçon de la couleur qu'ils estiment davantage. Il pendait de chaque collier huit breloques d'or longues d'environ un demi-pied et très bien travaillées. Montézuma vint me les passer au col, et reprit sa marche dans l'ordre que j'ai décrit, jusqu'à une très grande et belle maison qu'il avait fait préparer pour nous loger. »

Mexico, bâti sur un lac, communiquait avec la terre par trois longues chaussées ou digues : si Montézuma les faisait couper, les Espagnols étaient prisonniers. Malgré le danger, Cortez n'avait pas hésité, il était entré dans la ville. Après quelques jours passés en visites et en échanges de politesses entre l'empereur et Cortez, celui-ci fut prévenu qu'une insurrection allait éclater ; aussitôt, il alla trouver Montézuma et le força à venir demeurer avec lui dans son logement, qui était très fort.

« Pour y parvenir sans bruit et sans émeute, dit Fernand

Cortez, je plaçai des gardes dans le carrefour des rues, et j'allai le voir à mon ordinaire.

» Nous parlâmes d'abord de bagatelles : il me fit présent de quelques joyaux d'or et d'une de ses filles. Il donna aussi quelques filles de caciques aux gens de ma suite ; mais nous changeâmes bientôt de conversation : je lui exposai l'aventure d'Almeria, la trahison et la cruauté de Qualpopoca, qui prétendait n'avoir agi que par ses ordres, et n'avoir pu se défendre de les exécuter comme son sujet. J'y ajoutai que je n'en croyais rien, et que ces traîtres en imposaient pour se disculper, puisque je n'avais qu'à me louer de lui ; mais qu'il lui était indispensable d'envoyer chercher au plus tôt Qualpopoca et ses complices pour constater la vérité et pour les punir, parce que, sur le récit de ces horreurs, non seulement mon maître douterait de sa bonne volonté, mais m'ordonnerait de me porter aux dernières extrémités contre lui pour venger la perfidie exercée contre mes compagnons. A peine avais-je fini de parler, que Montézuma remit une petite pierre, en forme de sceau, qu'il portait au bras, à l'un de ses satellites avec ordre de se transporter à Almeria, qui est à 70 lieues de Temixtitan, ou Mexico, et d'y arrêter Qualpopoca et tous les complices de l'assassinat des Espagnols, pour les amener de gré ou de force dans cette capitale. Les satellites de Montézuma obéirent et partirent sur-le-champ. Je le remerciai de sa promptitude à me donner satisfaction, et j'y ajoutai qu'il ne fallait, pour la rendre complète aux yeux du roi, auquel je devais compte de ces Espagnols, que de le voir, lui Montézuma, logé avec moi, jusqu'à ce que la vérité fût connue, et que son innocence, de laquelle je ne doutais point, fût prouvée. Je le priai en même temps de ne point se formaliser de ma proposition, puisqu'il devait y conserver toute sa liberté, et que je ne mettrais aucun obstacle ni à son service ni aux ordres qu'il voudrait donner.

» Je le priai de choisir le quartier de mon logement qui lui conviendrait le mieux, d'y faire absolument ses volontés, qu'on ne le troublerait en aucune manière, et qu'indépendamment de ses serviteurs, il aurait encore à ses ordres tous les gens de ma suite qui préviendraient ses désirs.

» Montézuma parut accepter volontiers toutes mes propositions. Il ordonna de préparer aussitôt l'appartement qu'il choisit. Plusieurs caciques entrèrent ensuite dans celui où il

était, déchaussés, déshabillés, leurs habits sur les bras et portant une espèce de civière en forme de chaise à porteurs. Ils prirent en silence Montézuma et, les larmes aux yeux, le placèrent dans cette voiture, avec laquelle on le transporta dans mon logement sans tumulte. On aperçut, en traversant la ville, quelques émotions, mais Montézuma les apaisa d'un mot, tout fut tranquille, et le calme dura tout le temps qu'il resta en mon pouvoir, parce qu'il faisait tout ce qu'il désirait, et parce qu'il était servi comme chez lui. »

Quoi qu'en dise Cortez, Montézuma était prisonnier ; on le mit aux fers pendant quelques heures ; on brûla vifs devant lui quinze caciques qui avaient tué quelques Espagnols ; il fut contraint de se reconnaître vassal et tributaire de Charles-Quint, et de donner à Cortez la moitié de tous les trésors amassés dans les palais et dans les temples de Mexico.

« Je le traitai si bien, dit Fernand Cortez, et il était si content de moi, que je lui parlai souvent et en vain de la liberté : il me répondait toujours qu'il se trouvait bien, que rien ne lui manquait, qu'il avait les mêmes agréments que chez lui ; que s'il s'en allait, il pourrait arriver que les caciques et ses sujets l'importunassent et l'induisissent à des démarches préjudiciables au service du roi, qu'il avait à cœur de servir de son mieux : au lieu qu'en restant, il répondait à toutes les importunités par le défaut de liberté qui lui servait toujours d'excuse. Il me demandait fort souvent la permission d'aller s'amuser dans plusieurs maisons qu'il avait tant au dedans qu'au dehors de la ville : jamais je ne la lui ai refusée ; il emmenait souvent avec lui cinq ou six Espagnols à une ou deux lieues, et revenait toujours gai et content dans le logement où je le retenais.

» Il faisait, toutes les fois qu'il sortait, des présents, soit en bijoux, soit en étoffes, aux Espagnols qui le suivaient ; il leur prodiguait les fêtes et les repas, ainsi qu'aux caciques et aux seigneurs distingués qui l'accompagnaient presque toujours jusqu'au nombre de 3000.

» Une fois bien convaincu des dispositions favorables de Montézuma et de sa soumission, je le priai de m'indiquer les mines d'or du pays. »

Montézuma y consentit ; on envoya quatre détachements d'Espagnols accompagnés de Mexicains, qui allèrent recon-

naître les principales contrées aurifères et revinrent porteurs de bonnes nouvelles.

« Je priai encore Montézuma de m'indiquer sur les côtes de la mer quelque embouchure de rivière ou ports dans lesquels les navires pussent mouiller en sûreté. Il me fit remettre une carte de toutes les côtes de son empire, peintes sur le drap, et me proposa des guides pour envoyer reconnaître les points correspondants à mes vues. »

Cortez commença dès lors à renverser les idoles des temples mexicains.

« Le temple principal de Mexico, écrit Fernand Cortez, a une enceinte aussi vaste que l'emplacement occupé par un bourg de 500 habitants; il est surmonté par 40 tours d'environ 100 degrés d'élévation chacune : la principale est aussi élevée que celle de la cathédrale de Séville ; elles sont toutes très solidement bâties en pierre de taille, avec des charpentes peintes bien assemblées. Les principaux seigneurs de Mexico ont dans chacune de ces trois tours leurs idoles et leur sépulture.

» Dans l'intérieur de ce temple existent trois nefs où sont placées les idoles de la plus haute stature. Je fis renverser toutes ces idoles, nettoyer les chapelles spéciales où se faisaient les sacrifices humains, et j'y plaçai des images de Notré-Dame et d'autres saints.

» Montézuma fut, ainsi que ses sujets, très affecté de ce changement ; il me fit prier d'abord de le suspendre, et me fit dire que je devais m'attendre à voir soulever contre moi le peuple, qui croyait que ces idoles lui donnaient tous les biens temporels, et qu'en les laissant maltraiter, il s'exposait à les fâcher, à voir sécher tous les fruits de la terre et à mourir de faim.

» Je tâchai de leur faire entendre par mes interprètes combien il était insensé de mettre leur espérance dans des idoles travaillées de leurs mains et composées d'ordures ; qu'ils devaient savoir qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, souverain, universel, qui avait créé le ciel, la terre et toute la nature ; qui était immortel, c'est-à-dire, sans commencement ni fin ; qu'ils devaient ne croire qu'en lui, et non dans aucune créature, ni matière périssable : j'y ajoutai tout ce qui pouvait les détourner de leur idolâtrie, et les attirer à la croyance au vrai Dieu. Ils me répondirent tous, et particulièrement

Montézuma, que n'étant point originaires du Mexique, il pourrait bien se faire qu'ils se soient trompés dans quelques points de leur croyance originelle depuis le temps qu'ils étaient sortis de leur pays natal ; que je méritais plus particulièrement leur créance, puisque j'en sortais plus récemment ; qu'ils voyaient bien qu'ils n'avaient rien de mieux à faire qu'à me consulter et à suivre mes avis sur ce point. Dès ce moment, Montézuma et les principaux seigneurs de sa suite se mirent comme moi à renverser les idoles, à nettoyer les chapelles et à y placer les images avec un air de satisfaction. Je leur défendis expressément tous sacrifices humains, en leur disant que, non seulement leur Divinité avait ces sacrifices en exécration, mais même que les lois humaines les défendaient, sous les peines les plus rigoureuses, puisqu'elles ordonnaient de tuer quiconque donnait la mort à son semblable. Ces horribles sacrifices cessèrent au point qu'il n'y en eut pas un pendant mon séjour à Mexico.

» Leurs idoles ou statues surpassaient de beaucoup les proportions humaines ; elles étaient composées d'un mélange de légumes et de graines pétries avec le sang des hommes, auxquels ils ouvraient la poitrine tout vivants pour en arracher le cœur, qu'ils offraient à leurs divinités, dont la multiplicité égalait leurs désirs et leurs craintes. »

A ce moment, le Conquistador allait se trouver aux prises avec un nouvel ennemi. Velasquez, irrité de la désobéissance de Cortez qui s'était embarqué malgré ses ordres, avait envoyé contre lui Narvaez avec 18 bâtiments et 900 Espagnols. En apprenant le débarquement de Narvaez, Cortez laissa son lieutenant Alvarado à Mexico (20 mai 1520), partit avec 70 hommes absolument dévoués, rallia divers détachements sur sa route et arriva à Cempoalla, où Narvaez était campé ; il le surprit, dispersa son armée et le fit prisonnier. Le lendemain, toute l'armée de Narvaez se soumit au vainqueur, dont les forces se trouvèrent ainsi plus que doublées.

Pendant ce temps une révolte générale éclatait à Mexico.

Alvarado, pour terrifier la population et lui enlever ses chefs, avait fait massacrer 600 caciques, un jour où tout le monde était réuni pour célébrer la fête de l'un des dieux aztèques. Ce crime atroce avait indigné les Mexicains, qui



prirent les armes et assiégèrent les Espagnols dans leur quartier.

Le 24 juin, Cortez rentrait dans Mexico avec 1250 Espagnols et 8000 Tlascalans. Malgré son arrivée, les Mexicains continuèrent à attaquer les Espagnols et leur livrèrent un nouvel assaut. Montézuma, étant intervenu, fut tué d'un coup de pierre. La lutte se continua avec acharnement et dura plusieurs jours. Les Espagnols manquant de vivres, Cortez se décida à battre en retraite dans la nuit du 30 juin. La chaussée qu'il suivit pour traverser le lac était coupée en trois endroits par des canaux. Cortez avait fait construire un pont volant, qui devait servir à franchir les trois canaux; mais les Mexicains attaquèrent de toutes parts, et avec tant de fureur, les Espagnols, qu'ils furent obligés d'abandonner leur pont et de se jeter à l'eau pour traverser les deux dernières coupures de la chaussée. Après des efforts prodigieux on passa; mais Cortez avait perdu 450 Espagnols, 4000 Indiens, toute son artillerie, ses bagages et les trésors enlevés aux Mexicains. C'est ce combat terrible qui porte le nom, dans l'histoire de la conquête, de *Noche triste*, la nuit fatale.

Après sept jours de marche, Cortez trouva devant lui, dans la plaine d'Otumba, toute l'armée aztèque, forte de 200,000 hommes (8 juillet 1520). Après des prodiges de valeur, il la mit en déroute, après avoir tué de sa main le cacique qui la commandait, et dont la mort frappa de terreur ses soldats.

Cortez arriva enfin à Tezcuco, où il passa dix mois à se refaire une armée pour marcher de nouveau à la conquête de Mexico, et à faire construire 13 brigantins qui devaient le rendre maître du lac. Le 21 avril 1521, Cortez partit avec 87 cavaliers, 818 fantassins dont 118 arquebusiers, 18 pièces de canon, 1000 livres de poudre, 100,000 Indiens et ses 13 brigantins, qui furent transportés à dos d'hommes pendant vingt lieues et par un pays de hautes montagnes.

Il s'agissait d'enlever Mexico, qui était défendu par sa forte position et par une population de 200,000 habitants résolus à se faire tuer jusqu'au dernier. Le chef des Mexicains était alors l'empereur Cuitlahuatzin, qui succomba bientôt à l'épidémie de petite vérole qui sévissait cruellement dans la ville. Guatémozin, neveu de Montézuma, lui succéda. C'était un beau jeune homme de vingt-six ans,

très brave, et qui eut l'honneur d'être le dernier défenseur de l'indépendance de son pays.

Le siège de Mexico dura quatre-vingt-treize jours. Les Aztèquesse défendirent pied à boule, de maison en maison, de temple en temple ; la ville fut presque complètement détruite. Un jour Cortez fut battu sérieusement et faillit être pris. « Plusieurs Mexicains, dit-il, avaient déjà la main sur moi, et m'auraient sans doute fait prisonnier, sans la valeur d'un officier qui m'accompagnait toujours, et le dévouement d'un jeune soldat de sa compagnie, qui s'exposa à la mort et qui la reçut pour me sauver. »

Prendre Cortez vivant et le sacrifier aux dieux, en lui arrachant le cœur, était le désir ardent des Aztèques.

Après cette victoire, les assiégés célébrèrent une grande fête, et au milieu des chants et des danses ils égorgèrent leurs prisonniers et les mangèrent ensuite. Il faut lire dans la troisième lettre de Fernand Cortez le récit de cet atroce épisode.

« Pour suspendre l'ardeur des généraux et intimider leurs troupes, par le spectacle le plus effrayant, les Mexicains firent monter leurs prisonniers, et ils élevèrent les morts au haut d'une tour, où ils les dépouillèrent, leur ouvrirent la poitrine, leur arrachèrent le cœur et les sacrifièrent à la vue des soldats qui combattaient, et qui ne purent douter, par la blancheur des corps nus, de l'espèce des victimes. L'horreur d'une pareille monstruosité glaça d'effroi les cœurs les plus endurcis. Accablés de tristesse, les généraux ordonnèrent la retraite, quoiqu'ils eussent combattu avec avantage tout le jour, et qu'ils eussent pénétré presque à la grande place, que nous eussions certainement emportée, si Dieu, pour nous punir de nos péchés, n'eût voulu nous donner cette humiliation.

» Nous arrivâmes au quartier beaucoup plus tôt que les jours précédents, et plongés tous dans la tristesse la plus morne : pour surcroît de chagrin, on vint nous dire que nos brigantins étaient coulés à fond ou pris, parce qu'ils avaient été entourés par un nombre prodigieux de canots de la ville, qui leur avaient fait un mauvais parti ; mais ils s'étaient tirés du péril évident où ils s'étaient engagés, en perdant le capitaine d'un brigantin, qui mourut de ses blessures huit jours après.



» Tandis que nous nous remettions un peu du désordre de notre retraite, que nous prenions du repos, qu'on pansait les blessés, et que nous réparions, autant qu'il nous était possible, la perte de nos armes, les ennemis se livrèrent à toutes espèces de réjouissances : les timbales, les trompettes, les tambours et leurs cris effrayants ébranlèrent, pour ainsi dire, par le bruit, la surface du continent ; ils ne perdirent pas un instant néanmoins pour nettoyer les canaux, les fossés, pour pratiquer de nouveaux retranchements et pour rétablir les choses dans l'état au moins où elles étaient avant les assauts. Ils allumèrent ensuite des feux, et vinrent placer des sentinelles et des vedettes jusqu'à deux portées de fusil de mes postes avancés.

» Nos ennemis ne perdirent pas un instant pour répandre parmi les alliés le bruit de leur victoire : ils envoyèrent partout, avec des têtes espagnoles, ou des têtes de chevaux, des députés qui vantèrent beaucoup leurs succès ; qui firent croire que dans peu nous serions tous exterminés, et qui engagèrent les différents peuples, ou à ne point se soumettre, ou à se révolter, ou à leur envoyer du secours. Pour dérober pendant ce temps la connaissance de notre faiblesse aux assiégés, il y avait tous les jours de petits combats, n'aboutissant qu'à la prise de quelques premiers postes ou de quelques ponts que les assiégés réparaient pendant la nuit. »

En même temps les prêtres annonçaient que les dieux satisfaits livreraient aux Aztèques leurs ennemis avant huit jours. Les Tlascalans effrayés abandonnèrent Cortez.

Malgré le départ de ses alliés, l'indomptable Conquistador resta devant Mexico et bloqua la ville pour l'affamer. Les huit jours passés sans que les dieux aient tenu leur promesse, les Tlascalans revinrent. Alors le siège recommença. Quand une maison ou un palais était pris, on le démolissait pour, avec ses décombres, combler les canaux. Guatémozin refusa trois fois de se rendre. Réduits à un seul quartier, sans vivres, décimés par la petite vérole, se battant au milieu de monceaux de cadavres en putréfaction, Guatémozin et ses vaillants Aztèques furent attaqués dans un dernier assaut (30 août). La position enlevée après une opiniâtre résistance, 50 ou 60,000 Aztèques furent égorgés par les Tlascalans. Fernand Cortez écrivait à propos de ce mas-

sacre et de la férocité de ses alliés : « Jamais je n'ai vu une race aussi impitoyable ; jamais rien de ce qui porte la forme humaine n'a été aussi dépourvu d'humanité. »

Guatémozin avait été fait prisonnier sur le lac par le capitaine d'un brigantin qui, dit Cortez, « amena aussitôt son illustre prisonnier sur la terrasse où j'étais ; je lui fis bon accueil, et leur proposai de s'asseoir. Guatémozin s'approcha de moi et, après m'avoir observé qu'en roi, il avait défendu son peuple jusqu'à la dernière extrémité, il me pria instamment, en son langage, et en portant la main sur mon poignard, de lui ôter une vie désormais inutile. Je tâchai de le rassurer, de l'encourager et de bannir ses craintes ; je lui donnai même des espérances capables de l'attacher encore à la vie, sans pouvoir produire sur lui un grand effet. Sa prise termina enfin par la paix cette funeste guerre, le mardi 30 août 1521.

» Ce siège, qui dura deux mois et demi, a dû offrir à Votre Majesté un journal assez intéressant de travaux, de dangers, de besoins, de malheurs de toute espèce : les officiers, les Espagnols, les Indiens même multiplièrent à l'envi les preuves les plus signalées de courage, de constance, de sobriété, de résolution et d'obéissance ; ces preuves offriront à tous les siècles et à toutes les nations des modèles et des exemples aussi rares que précieux.

» Chaque jour de ce siège fut remarquable par des actions de guerre plus ou moins considérables. Nous fîmes, le jour de l'assaut et de la prise de Guatémozin, un butin immense avec lequel nous retournâmes dans nos quartiers pour rendre grâce au Dieu des armées des avantages signalés que nous ne devions qu'à lui seul.

» Je restai, après la prise de Mexico, trois ou quatre jours dans nos mêmes quartiers, pour régler une quantité de choses importantes. Nous nous rendîmes ensuite à Cuyoacan, où je suis resté jusqu'à présent, pour établir la paix, le bon ordre et une nouvelle législation dans ce pays.

» Après avoir examiné tous les objets du butin fait sur les Mexicains, nous en séparâmes l'or que nous nous déterminâmes à faire fondre d'un consentement unanime. Il s'en trouva 2600 marcs, dont le quint fut exactement payé à votre trésorier ; on lui paya encore ce qui lui était dû pour les esclaves et les autres effets, selon l'état signé des prin-





cipaux chefs de l'armée, état qui sera remis à Votre Majesté ainsi que le quint des bijoux payés en nature. Après avoir fait un choix de tout ce qui pourrait lui être agréable, les quatre autres cinquièmes furent partagés entre nous avec la plus scrupuleuse justice, selon le grade, la qualité et l'importance des services.

» Nous trouvâmes, entre autres, dans la ville, beaucoup de boucliers d'or, de panaches de plumes et d'effets si précieux, qu'il est impossible de s'en former une idée juste d'après un simple récit ; j'observerai que nous ne voulûmes point de partage dans les objets qui nous parurent également précieux, rares et instructifs ; d'un commun accord nous avons pris le parti de les offrir à Votre Majesté et nous nous flattons qu'elle daignera les agréer (parce qu'ils viennent de nous), des mains des procureurs du conseil de la Nouvelle-Espagne, auxquels nous les avons confiés à cet effet.

» La nouvelle de la prise de la fameuse capitale de l'empire parvint bientôt dans les provinces éloignées. Le cacique de la province de Méchoacan située à plus de 60 lieues, frappé de la rapidité avec laquelle nous avions surmonté les obstacles qu'avait pu nous opposer cette forteresse, réputée inexpugnable par les efforts réunis de la nature et de l'art, cette grande ville, cette nombreuse population commandée par les chefs les plus aguerris, en conçut des sentiments de crainte si profonds, qu'il ne perdit pas un instant pour faire la soumission la plus étendue qu'on aurait pu lui dicter, par des députés qui vinrent offrir une obéissance sans bornes et se reconnaître vassaux, à telle condition qu'on voudrait leur imposer. Je les louai de leur démarche ; je leur promis de ne point leur faire la guerre, si leur dévouement était inébranlable. Je les traitai de mon mieux ; je leur fis quelques présents ; je les gardai avec moi plusieurs jours, j'eus grand soin de faire manœuvrer la cavalerie devant eux, pour qu'ils en prissent une grande idée et qu'ils la communiquassent à leurs compatriotes ; je tirai de ces députés des renseignements sur la mer du Sud, dont j'avais quelques notions ; j'appris qu'on pouvait y parvenir en traversant leur province et celle d'un cacique avec lequel ils étaient en guerre ; je leur proposai d'emmener avec eux deux Espagnols, et de leur faciliter les moyens de me mettre en état de vous rendre un compte détaillé de cette partie de l'Amérique. Ils me

promirent leurs bons offices à tous égards, emmenèrent mes deux Espagnols, et s'en retournèrent dans la province de Méchoacan, fort contents de ma réception.

» J'avais appris qu'en dirigeant des émissaires de plusieurs côtés, je parviendrais, en douze ou quinze jours de marche au plus, dans différents points de la mer du Sud. J'en avais du moins conçu les plus grandes espérances ; et cette découverte me paraissait bien avantageuse à Votre Majesté, parce que les plus habiles navigateurs avaient toujours annoncé des objets infiniment intéressants dans ces parages : des îles riches en or, en perles, en pierres précieuses et en épiceries, qui devaient d'ailleurs enrichir notre globe des connaissances les plus précieuses. Cosmographes, physiciens, naturalistes, navigateurs, tous étaient prophètes dans cette partie. Rempli de ces idées, désirant au delà de toute expression me signaler par un service aussi intéressant pour Votre Majesté, je fis partir quatre Espagnols avec différentes destinations ; je leur donnai les instructions les plus détaillées et des Indiens pour les accompagner et les guider. Ils avaient ordre de ne point s'arrêter sans être arrivés à la mer et sans en avoir pris la possession la plus authentique en votre nom. Deux de mes Espagnols remplirent exactement leur commission. Ils traversèrent, sans obstacle, 130 lieues de pays, arrivèrent à la mer, en prirent possession, et plantèrent des croix pour le signifier à toutes les nations. Ils revinrent ensuite avec une relation très détaillée de leur voyage et de leur découverte ; amenant avec eux quelques habitants des environs de cette mer et m'apportant plusieurs échantillons de mines d'or, que je vous envoie actuellement. Les deux autres Espagnols, avec les mêmes procédés, arrivèrent d'un autre côté de la mer du Sud ; après avoir parcouru 150 lieues, ils se conduisirent absolument comme les premiers, et amenèrent des habitants de la côte, que je renvoyai, ainsi que ceux dont j'ai parlé plus haut, après leur avoir fait le meilleur accueil, leur avoir offert des présents qui parurent leur plaire, et après avoir fait l'impossible pour leur donner une idée imposante de votre puissance. »

La prise de Mexico fut suivie de la soumission de presque tous les caciques du Mexique. La capitale fut rebâtie ; plusieurs villes fondées ; le sol distribué aux Espagnols ; les Indiens distribués comme esclaves aux nouveaux maîtres ;

le culte cruel des Mexicains détruit et les temples abattus.

Le butin fait à Mexico ne s'élevait qu'à 350,000 écus d'or. Les Espagnols, furieux d'un si faible gain, accusèrent Cortez d'avoir gardé pour lui de grosses sommes et de s'être entendu avec Guatémozin afin de les tromper. Pour se justifier, Cortez fit appliquer à la question Guatémozin et un autre cacique. On leur brûla les pieds à petit feu après les avoir frottés d'huile. Guatémozin supporta l'horrible torture avec un courage stoïque. Le cacique se laissant arracher des plaintes par les atroces douleurs qu'il endurait, Guatémozin lui dit de se taire, ajoutant : « Et moi, suis-je donc à quelque plaisir ou au bain[1] ? » Enfin, les bourreaux les sortirent du feu.

Après la conquête du Mexique, Cortez alla s'emparer du Honduras (1524) ; il y échoua, et au bout de vingt mois, il revenait à Mexico (1526), avec la honte d'avoir fait tuer Guatémozin, qui l'avait accompagné dans l'expédition. Sous prétexte d'un complot ourdi contre lui par les Mexicains de son armée, Cortez fit pendre le dernier empereur du Mexique, qui mourut avec courage. Sa femme, la belle Tecuichpo, fille de Montézuma, qui était loin d'avoir le patriotisme de son mari, épousa un noble Castillan.

Cortez s'embarqua ensuite pour l'Espagne, où il était de retour en 1528. Narvaez l'avait accusé de garder pour lui d'énormes quantités d'or en barres ; ces dénonciations n'eurent aucun effet sur l'esprit de Charles-Quint, qui combla de faveurs le Conquistador. Il repartit avec le titre de capitaine général de la Nouvelle-Espagne et des côtes de la mer du Sud ; mais le roi ne lui avait pas conservé le gouvernement civil du Mexique, qui fut donné à une *Audiencia reale*, dont les membres furent sans cesse en lutte avec le grand capitaine. En 1536, Cortez entreprit à ses frais une expédition sur la mer du Sud, pendant laquelle il découvrit la mer Vermeille et la presqu'île de Californie. Il envoya aussi, toujours à ses frais, d'importants secours à Pizarre, qui permirent à ce dernier d'achever la conquête du Pérou.

Sans cesse en butte aux attaques des envieux et des médiocrités vaniteuses, Cortez se décida à retourner en Espagne, quand il vit arriver au Mexique un vice-roi qui allait être

[1] Le fameux mot : « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? » a été fabriqué (Voir GOMERA, *Cronica*, ch. CXLV).

son supérieur (1540). Charles-Quint le reçut cette fois avec froideur. Le roi et la cour étaient alors émerveillés des trésors prodigieux qui arrivaient du Pérou, tandis que le Mexique, à cette époque, ne produisait encore que peu d'or. Cortez accompagna Charles-Quint à l'expédition d'Alger (1541). Quand on parla de lever le siège, Cortez offrit d'enlever la place ; on ne tint aucun compte des avis d'un si grand capitaine et on se rembarqua. Quelques années après, Cortez mourut près de Séville, le 2 décembre 1547, ayant passé le reste de sa vie à se défendre contre ses ennemis, qui lui suscitaient sans relâche de nouveaux procès.

## I.

## LE PALAIS DE MONTÉZUMA.

Cortez, ayant demandé audience à Montézuma, l'obtint avec tant de facilité, que les officiers qui devaient l'accompagner à cette visite, arrivèrent avec la réponse. Ces officiers étaient employés particulièrement à la conduite des ambassadeurs, et comme les maîtres des cérémonies et des bienséances de la nation. Le général s'habilla fort galamment, sans néanmoins oublier ses armes, qui passaient pour une parure militaire. Il était suivi des capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Léon, et Diego d'Ordaz, avec six ou sept soldats, gens de confiance. Bernard Diaz del Castillo fut de ce nombre ; et déjà il commençait à remarquer toutes choses, à dessein de composer son histoire.

Les rues de Mexico étaient remplies d'un nombre presque infini de peuple, qui s'empressait à voir passer les Espagnols, sans embarrasser le chemin : et leurs révérences et leurs soumissions furent accompagnées d'acclamations, entre lesquelles on entendit souvent répéter le mot de *Teules*, qui en leur langue si-

gnifie dieux. Cette parole, dont on savait déjà la valeur, n'était pas désagréable à des gens qui fondaient leur plus grande assurance sur le respect qu'on avait pour leurs personnes.

Ils découvrirent de fort loin le palais de Montézuma, dont la magnificence témoignait assez celle des princes qui l'avaient bâti. On y entrait par trente portes, qui répondaient sur autant de rues différentes ; et la principale face, qui regardait sur une place fort spacieuse, dont elle occupait tout un côté, était bâtie de pierres de jaspe noir, rouge et blanc, fort polies, et placées avec une proportion qui n'était pas à mépriser. On remarquait sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Montézuma : c'était un griffon, dont la moitié du corps représentait un aigle, et l'autre un lion. Il avait les ailes étendues, comme pour voler, et il tenait entre ses griffes un tigre qui semblait se débattre avec fureur. Quelques auteurs soutiennent que ce griffon n'était autre chose qu'un aigle, par la raison qu'on n'a jamais vu de griffon en ce pays-là : comme s'il n'y avait pas lieu de douter qu'il y en eût en tout le reste du monde, puisque les naturalistes ne les mettent qu'au rang des oiseaux fabuleux. Mais il est aisé de répondre que l'imagination a pu inventer en ce lieu-là, comme ailleurs, cette espèce de monstres, suivant ce que les poètes appellent licence, et les peintres caprice.

En approchant de la porte, les officiers qui accompagnaient le général s'avancèrent jusqu'à un de ses côtés, où faisant en arrière quelques démarches mystérieuses, ils formèrent comme un demi-cercle, afin de ne passer sous la porte que deux à deux. C'était une cérémonie de respect, car ils auraient cru en manquer, s'ils fussent entrés en foule dans les palais de l'Empereur : et leur retraite en arrière marquait la crainte qu'ils avaient, de fouler aux pieds un lieu si vénérable. Après avoir passé trois vestibules ornés de jaspe,

comme la face du palais, ils arrivèrent à l'appartement de Montézuma, dont les salons leur parurent également admirables, par leur grandeur et par leurs ornements. Les planchers étaient couverts de nattes, d'un travail délicat et diversifié, et les murailles tapissées de pièces tissues de coton, mêlé avec du poil de lapin, sur un fond de plumes, le tout relevé par l'éclat des diverses couleurs, et par la beauté des figures. Les lambris faits d'un assemblage de bois de cyprès, de cèdre, et d'autres bois de senteur, avaient divers feuillages et festons de relief ; mais ce qui en était le plus remarquable est que sans avoir l'usage des clous, ni des chevilles, ils formaient de très grands plafonds, sans autres liaisons, que celle qu'ils tiraient de l'adresse dont les pièces se soutenaient réciproquement.

On voyait en chaque salon un grand nombre d'officiers de divers rangs, qui gardaient les portes, chacun suivant sa qualité et son emploi. Les premiers ministres de l'Empereur attendaient à celle de l'antichambre, où ils reçurent Cortez avec beaucoup de civilité : néanmoins ils le firent attendre un peu, afin d'ôter leurs sandales et les riches manteaux dont ils étaient parés. Ils en prirent de simples, parce que, entre ces peuples, la bienséance ne permettait pas de paraître avec un habit brillant, en présence du prince. Les Espagnols observaient ces façons. Tout leur paraissait nouveau, et toutes choses contribuaient à imprimer du respect : la grandeur du palais, les cérémonies de la réception, et jusqu'au profond silence de ce grand nombre de domestiques.

Montézuma était debout, paré de toutes les marques de sa souveraineté. Il s'avança quelques pas au-devant du général, à qui il mit les mains sur les épaules, lorsqu'il se baissa pour le saluer, et fit seulement un air de visage doux et caressant aux Espagnols qui l'accompagnaient; et puis il s'assit, et fit donner des sièges à Cortez et à tous ceux de sa suite, sans leur



laisser la liberté de les refuser. La visite fut longue, et en manière de conversation. L'Empereur débuta par diverses questions sur l'histoire naturelle et politique des pays orientaux; approuvant à propos ce qui lui paraissait juste, et montrant qu'il savait appuyer par des raisonnements, les sujets qu'il avait de douter. Il revint enfin à la dépendance et à l'obligation que les Mexicains étaient obligés d'avoir pour le descendant de leur premier roi. Il s'applaudit particulièrement de ce que la prophétie touchant les étrangers avait été accomplie sous son règne, après les promesses faites depuis tant de siècles à ses prédécesseurs; et cette créance, vaine et méprisable en son origine et en toutes ses circonstances, ne laissa pas d'être d'une extrême conséquence en cette occasion, afin d'ouvrir aux Espagnols le chemin de s'introduire en ce grand empire.

Cortez tourna fort adroitement le discours sur la religion, lorsque, entre les autres éclaircissements qu'il donnait à l'Empereur, des lois et des coutumes de sa nation, il parla de celles qui obligent tous les chrétiens en général, afin que les vices et les abominations de ses idoles lui parussent plus horribles par cette opposition. Il prit cette occasion de se récrier contre les sacrifices humains[1] et contre cette odieuse coutume, dont la nature même avait horreur, de manger des hommes qu'ils sacrifiaient: bestialité introduite en cette cour, avec d'autant plus de fureur, que le nombre des sacrifices était plus grand[2]; et par la même raison, celui de ces infâmes repas plus condamnable.

Cette audience ne fut pas entièrement inutile,

[1] Les victimes étaient saisies par cinq prêtres vêtus de robes noires, étendues sur la pierre du sacrifice, formée d'un bloc de jaspe. Alors le grand sacrificateur, habillé tout de rouge, lui ouvrait la poitrine avec un couteau de silex, et lui arrachait le cœur qu'il offrait au dieu. Le corps du captif sacrifié était ensuite remis à ceux qui l'avaient fait prisonnier, et mangé dans un festin, après avoir été préparé avec art.

[2] Au moins de 20,000 par an; quelques auteurs disent 50,000.

puisque Montézuma, touché en quelque manière par la force de la raison, bannit de dessus sa table les plats de chair humaine; mais il n'osa défendre absolument cette viande à ses sujets, et il ne se rendit point sur l'article des sacrifices : au contraire, il soutint que ce n'était pas une cruauté d'offrir à ses dieux des prisonniers de guerre, qui étaient déjà condamnés à la mort, ne trouvant point de raison qui lui pût persuader que sous le nom de prochain on comprenait jusqu'à ses ennemis.

Ce prince donna fort peu d'espérance de se rendre à la connaissance de la vérité, quoique Cortez et le père Olmedo eussent essayé, en plusieurs conversations, de lui enseigner le chemin qui y conduit. Il avait assez de lumières pour reconnaître quelques avantages de la religion catholique, et pour ne prétendre pas soutenir indifféremment tous les abus de la sienne : mais la crainte le retenait toujours dans cette fausse idée, que ses dieux étaient bons en son pays, comme celui des chrétiens l'était aux lieux où il régnait; et il se faisait quelque violence pour cacher son chagrin, lorsqu'il se sentait pressé par la force des arguments qu'on lui proposait. Ainsi il souffrait beaucoup dans les conférences qu'on avait avec lui sur ce sujet, parce qu'il voulait se rendre complaisant aux Espagnols, d'une manière qui tenait de la bassesse; et d'autre part, il se sentait gêné par l'affectation hypocrite de cette fausse piété qui lui avait acquis la couronne, et qu'il croyait devoir la maintenir. C'est ce qui l'obligeait à craindre de perdre l'estime de ses sujets, s'ils le voyaient moins appliqué au culte de ses dieux : misérable politique, et propre aux tyrans, d'être superbes en leurs commandements, et lâches dans leurs réflexions.

Cette résistance ne se faisait pas sans ostentation; en sorte qu'un des premiers jours, comme ce prince faisait voir au général et au père, accompagnés de quelques capitaines et de plusieurs soldats espagnols,

la grandeur et la magnificence de sa cour, il voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses temples. Il leur ordonna de s'arrêter un peu à l'entrée; et il s'avança, afin de consulter avec ses sacrificateurs s'il était permis de faire paraître, en la présence de leurs dieux, des gens qui ne les adoraient pas.

Ils conclurent qu'on pouvait les admettre, pourvu qu'ils ne fissent point d'insolence: et aussitôt, deux ou trois des plus anciens sacrificateurs sortirent et apportèrent la permission d'entrer, et la prière qu'on leur faisait. Toutes les portes de ce vaste et superbe édifice s'ouvrirent en même temps; et Montézuma prit le soin d'expliquer aux Espagnols ce qu'il y avait de mystérieux. Il leur montra les lieux destinés au service du temple, l'usage des vaisseaux et des autres instruments, et ce que chaque idole représentait: ce qu'il fit avec tant de respect et de cérémonies, que les Espagnols ne purent s'empêcher d'en rire, dont il ne fit pas semblant de s'apercevoir; mais seulement il se tourna vers eux, comme pour retenir leur emportement par sa vue. Cortez se laissant transporter au zèle qui brûlait dans son cœur, lui dit alors: « Permettez-moi, seigneur, de planter la croix de Jésus-Christ, devant ces images du diable, et vous verrez si elles sont dignes d'adoration, ou de mépris. » La fureur des sacrificateurs prit feu à cette proposition; et Montézuma en fut interdit et mortifié, n'ayant ni la patience de la souffrir, ni le courage de s'en offenser, sur quoi il prit un parti entre son premier ressentiment et son zèle hypocrite; et afin de satisfaire et à l'un et à l'autre: « Vous pourriez, dit-il aux Espagnols, accorder à ce lieu l'attention que vous êtes obligés d'avoir pour ma personne. » A ces mots il sortit du temple, afin qu'ils le suivissent; et il s'arrêta sous le portique, où il ajouta avec moins d'émotion: « Mes amis, vous n'avez maintenant qu'à retourner en votre quartier; car je veux

demeurer ici, afin de demander pardon à mes dieux de l'excès de ma patience. » Saillie remarquable, causée par l'embarras où il se trouvait, et exprimée en des termes qui faisaient connaître sa résolution et ce qu'il lui coûtait à demeurer dans les bornes de la modération.

Après cette expérience, suivie de quelques autres, Cortez résolut, suivant l'avis du père Olmedo et du licencié Diaz, que l'on ne parlerait plus de religion, jusqu'à un temps plus propice ; parce que cela ne servait qu'à irriter et à endurcir l'esprit de Montézuma. Cependant il obtint de cet empereur la liberté de rendre à Dieu un culte public, et Montézuma même envoya les intendants de ses bâtiments, afin qu'on bâtit un temple à ses dépens, ainsi que le général le souhaitait ; tant il avait de passion qu'on le laissât en repos, sur le sujet de ses erreurs. D'abord on nettoya un des principaux salons du palais, qui servait de logement aux Espagnols : et après l'avoir reblanchi partout, on y éleva un autel, où l'on mit un tableau de la très sainte Vierge, sur des gradins magnifiquement ornés. On dressa une grande croix devant la porte du salon, qui devint ainsi une chapelle fort propre, où on disait tous les jours la messe ; on faisait la prière du rosaire, et plusieurs autres exercices de piété et de dévotion. Montézuma y assistait quelquefois, accompagné de ses princes et de ses ministres, qui louaient extrêmement la douceur de notre sacrifice, sans reconnaître l'inhumanité et l'abomination des leurs : aveugles superstitieux, à qui leurs ténèbres étaient palpables, et qui se défendaient par la coutume contre la raison.

Mais avant que de rapporter ce qui arriva aux Espagnols à Mexico, il est à propos de faire la description de sa grandeur, de la forme de son gouvernement et de sa police, et de donner enfin toutes les connaissances nécessaires à l'intelligence et à l'idée de ces événements : puisque, encore que ces peintures interrompent

la narration, elles sont néanmoins nécessaires à l'histoire, pourvu qu'elles ne soient point hors du sujet, et qu'elles soient exemptes des autres taches, qui sont les vices de la digression.

---

## II.

## DESCRIPTION DE MEXICO ET DE SON GRAND TEMPLE.

La grande ville de Mexico avait été connue, au commencement de sa fondation, sous le nom de *Tenuchtitlan*, ou sous quelque autre approchant de celui-là; sur quoi les auteurs se fatiguent assez inutilement. Elle pouvait alors contenir soixante milles, en deux quartiers séparés, dont l'un se nommait *Tlateluco*, qui n'était rempli que de menu peuple, et l'autre *Mexico*, séjour de la cour et de toute la noblesse, et dont par cette raison la ville entière avait pris le nom.

Elle était située au milieu d'une vaste plaine, couronnée de tous côtés par de très hautes montagnes, dont les torrents et les ruisseaux allaient former divers étangs dans la vallée, et au centre deux grands lacs, que la nation mexicaine occupait par plus de cinquante villes ou bourgades. Cette petite mer avait 30 lieues de circonférence; et les deux lacs qui la composaient communiquaient leurs eaux par une digue de pierre qui les séparait, et où on avait pratiqué des ouvertures, que l'on passait sur des ponts de bois. Chaque ouverture avait des deux côtés un portereau qui se levait, afin de donner de l'eau au lac inférieur, qui avait souvent besoin du secours de l'autre. Le plus haut était d'une eau douce et claire, où l'on trouvait des poissons de fort bon goût : l'autre avait ses eaux épaisses et salées, semblables à celles de

la mer. Ce n'est pas que les torrents dont elles étaient formées eussent une qualité différente de ceux qui composaient le lac supérieur : la salure ne venait que de la nature de la terre qui renfermait ces eaux, et qui était grossière et nitreuse en cet endroit. Ce défaut même tournait à un très grand avantage, à cause du sel que l'on faisait partout sur les bords de ce lac, où ils le laissaient purifier au soleil; et puis ils raffinaient par le feu l'écume, et les superfluités que le battement des flots avait amassées.

C'était presque au milieu de ce lac salé, que l'on avait fondé la ville de Mexico. Elle jouissait d'une température agréable et saine, où le froid et la chaleur se faisaient sentir en leur saison, mais l'un et l'autre à un degré modéré : l'humidité, qui pouvait le plus attaquer la santé, à cause de la situation du lieu, était corrigée par la faveur des vents et par le bénéfice du soleil.

Cette grande ville avait des lieux très agréables au milieu des eaux, et donnait la main à la terre, par ses digues ou chaussées principales, fabrique somptueuse, qui ne servait pas moins à l'ornement qu'à la nécessité. La première, du côté du midi, avait 2 lieues de longueur; et c'est par où les Espagnols firent leur entrée. L'autre, du côté du septentrion, n'était que d'une lieue, et la troisième, un peu moindre, regardait l'occident. Les rues de la ville, fort larges, paraissaient avoir été tirées au cordeau : les unes étaient d'eau, avec leurs ponts, pour la communication des habitants; les autres, de terre seule, avaient été faites à la main ; enfin on en voyait quelques-unes de terre et d'eau ensemble; la terre des deux côtés, pour le passage des gens de pied, et l'eau au milieu, pour l'usage des canots et des barques de diverses fabriques, qui naviguaient partout dans la ville ou qui servaient au commerce, et dont le nombre paraîtra peut-être incroyable, puisque les Mexicains assurent qu'il allait à 50,000,

sans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelaient *Acales*, faites d'un seul tronc d'arbre, et capables de contenir un homme qui ramait.

Les édifices publics et les maisons des nobles, qui composaient la plus grande partie de la ville, étaient de pierre et bien bâties; celles du peuple, basses et inégales; mais les unes et les autres disposées en sorte qu'elles laissaient différentes places d'un terrain plein et uni où ils tenaient leurs marchés.

La place de Tlateluco, d'une étendue admirable, était celle où l'on voyait le plus grand concours de monde, à cause de ses foires, qui se tenaient à certains jours de l'année, où les paysans et les marchands de tout le royaume se rendaient avec ce qu'ils avaient de plus précieux, tant en fruits ou productions de la terre, qu'en manufactures. Ils accouraient en si grand nombre, qu'encore que Herrera nous figure cette place une des plus grandes du monde, elle était néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, et si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvaient-ils trouver de la place entre deux rangs. Chacun connaissait son poste, et ils armaient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton et à l'épreuve du soleil et de la pluie. Nos écrivains s'attachent à conter l'ordre, la variété et la richesse de ces marchés. Il y avait des rangs d'orfèvres qui vendaient des joyaux et des chaînes d'un travail singulier, des vases et diverses figures d'animaux d'or ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté et toute la spéculation de nos meilleurs ouvriers, particulièrement de petites marmites, dont les anses étaient mobiles, quoiqu'elles eussent été fondues d'un même jet avec la marmite, et d'autres pièces de ce genre où l'on trouvait des moulures et du relief, sans qu'il y eût aucune trace ni apparence du marteau, ni du ciseau. On voyait des rangs de peintres qui exposaient des dessins et des paysages d'un très bon goût, de cette ordonnance

de plumes qui donnaient le coloris et la vie à la figure, en sorte qu'on a vu des ouvrages de cette espèce où l'on ne savait lequel admirer de l'art ou de la patience du peintre. Toutes les diverses sortes de toiles qui se fabriquaient dans ce vaste empire se vendaient à ces marchés : elles étaient faites de coton et de poils de lapin filés ensemble, par les femmes ennemies de l'oisiveté et très adroites à cette sorte de manufacture. On vendait ailleurs des buires, des cuvettes et d'autres ouvrages d'une figure exquise et d'une poterie très fine, différente en couleur et en odeur même, dont ils composaient, avec une adresse surprenante, toute sorte de vaisselle nécessaire au service du ménage et à l'ornement des chambres; l'usage n'étant point d'avoir de l'or et de l'argent en vaisselle hors le palais de l'empereur, où encore on ne s'en servait qu'aux jours des plus grandes fêtes. On y trouvait encore dans le même ordre avec abondance toutes sortes de fruits, de viandes et de poissons, et enfin tout ce qui pouvait contribuer au plaisir et aux besoins de la vie. L'achat et la vente se faisaient par échange, chacun donnant ce qu'il avait de trop pour ce qui lui manquait. Le maïs et le cacao servaient seulement de monnaie pour les choses de moindre valeur. Ils ne se réglaient point par le poids qu'ils ne connaissaient pas; mais ils avaient différentes mesures qui leur servaient à distinguer la quantité, outre l'usage des chiffres et des nombres, par lesquels ils déterminaient le prix de chaque chose, suivant la taxe.

Il y avait une maison où les juges du commerce tenaient leur tribunal, destiné à régler les différends entre les négociants. D'autres ministres inférieurs allaient par les marchés maintenir par leur autorité l'égalité dans les traités, et ils rapportaient au premier tribunal les causes où ils trouvaient que la fraude ou l'excès du prix méritaient quelque châtiment. Nos Espagnols admirèrent avec justice, la première fois, l'a-



bondance, la diversité, l'ordre et la police de ces marchés, où cette multitude presque infinie de peuple trafiquait si paisiblement. C'était véritablement un spectacle merveilleux, qui représentait d'une seule vue la grandeur et le gouvernement de cet empire.

Les temples[1], s'il est permis de leur donner ce nom, s'élevaient magnifiquement au-dessus de tous les autres édifices. Le plus grand lieu de la résidence du chef de ces infâmes sacrificateurs était consacré à l'idole *Viztzilipuztli*, qui signifiait en leur langue le dieu de la guerre, et qui passait pour le souverain de tous leurs dieux. On peut juger par cet attribut de souveraineté combien cette nation estimait l'art militaire.

On entrait d'abord dans une grande place carrée et fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelacées de diverses manières au dehors de la muraille, imprimaient de l'horreur, principalement à la vue du frontispice de la première porte, qui en était chargé, non sans quelque signification mystérieuse. Avant que d'arriver à cette porte on rencontrait une espèce de chapelle qui n'était pas moins affreuse : elle était de pierre, élevée de 30 degrés, avec une terrasse en haut, où on avait planté sur un même rang, et d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres, taillés également, qui soutenaient des perches qui passaient d'un arbre à l'autre. Ils avaient enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avaient été immolés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, était toujours égal, parce que les ministres du temple avaient soin de remplacer celles qui tombaient par l'injure du temps : déplorable trophée, où l'ennemi du genre humain étalait les marques de sa rage, que ces barbares conservaient sans aucun remords de la nature, où la cruauté prenait le masque de la religion,

[1] Ou *teocalli*.

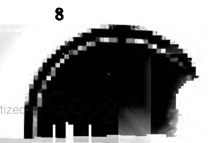
et où la mort, accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenait familière aux yeux par l'habitude.

Les quatre côtés de la place avaient chacun une porte qui se répondaient et étaient ouvertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avait sur son portail quatre statues de pierre, qui semblaient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étaient pas bien disposés; elles tenaient le rang de dieux liminaires ou portiers, parce qu'on leur donnait quelques révérences en entrant. Les logements des sacrificateurs et des ministres étaient appliqués à la partie intérieure de la muraille de la place avec quelques boutiques qui en occupaient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité si vaste, que 8 à 10,000 personnes pouvaient y danser commodément aux jours de leurs fêtes les plus solennelles.

Au centre de cette place s'élevait une grande machine de pierre qui, par un temps serein, se découvrait au-dessus des plus hautes tours de la ville. Elle allait toujours en diminuant, jusqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtés étaient en glacis, et le quatrième soutenait un escalier : édifice somptueux et qui avait toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur était de 120 degrés, et sa construction si solide, qu'elle se terminait en une place de 40 pieds en carré, dont le plancher était couvert fort proprement de divers carreaux de jaspe de toute sorte de couleurs. Les piliers ou appuis d'une manière de balustrade qui régnait autour de cette place, étaient tournés en coquille de limaçon et revêtus par les deux faces de pierres noires semblables au jais, appliquées avec soin et jointes par le moyen d'un bitume rouge et blanc, ce qui donnait beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissait, deux statues de marbre soutenaient, d'une





manière qui exprimait fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevait de 5 pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendait sur le dos le misérable qui devait servir de victime, afin de lui fendre la poitrine et d'en tirer le cœur. Au-dessus de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvait une chapelle dont la structure était solide et bien entendue, couverte d'un toit de bois rare et précieux, sous lequel ils avaient placé leur idole sur un autel fort élevé, entouré de rideaux. Elle était de figure humaine, assise sur un trône soutenu par un globe d'azur, qu'ils appelaient le ciel. Il sortait des deux côtés de ce globe quatre bâtons, dont le bout était taillé en tête de serpent, que les sacrificateurs portaient sur leurs épaules lorsqu'ils produisaient leur idole en public. Elle avait sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs, en figure d'oiseau, avec le bec et la crête d'or bruni. Son visage était affreux et sévère, et encore plus enlaidi par deux raies bleues qu'elle avait, l'une sur le front, et l'autre sur le nez. Sa main droite s'appuyait sur une couleuvre ondoyante qui lui servait de bâton; la gauche portait quatre flèches qu'ils révéraient comme un présent du ciel, et un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Tous ces ornements, ces marques et ces couleuvres, avaient leur signification mystérieuse, sur quoi ces misérables débitaient mille rêveries avec des réflexions dignes de pitié.

Une autre chapelle à gauche de la première, et de la même fabrique et grandeur, enfermait l'idole appelée *Tlaloch*, qui ressemblait parfaitement à celle que l'on vient de décrire : aussi tenaient-ils ces dieux pour frères, et si bons amis, qu'ils partageaient entre eux le pouvoir souverain sur la guerre, égaux en force et uniformes en volonté. C'est par cette raison qu'ils ne leur offraient à tous deux qu'une même victime, que les prières étaient en commun et qu'ils les remerciaient

également des bons succès, tenant, pour ainsi dire, leur dévotion en équilibre.

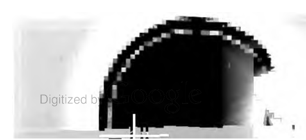
Le trésor de ces deux chapelles était d'un prix inestimable : les murailles et les autels étaient couverts de joyaux et de pierres précieuses sur des plumes de couleurs. Il y avait huit temples dans la ville aussi riches, et bâtis à peu près de la même manière. Les autres moindres allaient à 2000, où on adorait autant d'idoles différentes en nombre, en figure et en pouvoir. A peine y avait-il une rue qui n'eût son dieu tutélaire, et il n'est point de mal dont la nature se fait payer un tribut par notre infirmité, qui n'eût son autel où ils couraient pour y trouver le remède. Leur imagination blessée se forgeait des dieux de sa propre crainte, sans considérer qu'ils affaiblissaient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuaient aux autres.

---

## III.

### LES MAISONS DE PLAISIR DE MONTÉZUMA, SES CABINETS D'ARMES, SES JARDINS, SES PARCS.

Outre le principal palais où Montézuma habitait, et celui que les Espagnols occupaient, cet empereur avait plusieurs maisons de plaisir, qui contribuaient à l'ornement de la cité, et à l'ostentation de sa grandeur. Une de ces maisons, où on voyait de grands corridors sur des colonnes de jaspe, était le lieu qui renfermait toutes les espèces d'oiseaux que la Nouvelle-Espagne produit, et qui sont estimés, soit par la beauté de leur plumage, soit par celle de leur chant. Cette diversité en faisait voir de fort extraordinaires, et dont jusqu'alors on n'avait eu aucune connaissance en Europe.



Les marins se nourrissaient en un étang d'eau salée, et les oiseaux de rivière en avaient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvait de cinq ou six couleurs, qu'on plumait en certaine saison, sans les faire mourir, afin de réitérer plus d'une fois le profit que leur maître tirait de leurs plumes : marchandise très précieuse entre les Mexicains, parce qu'ils l'employaient à leurs toiles, à leurs peintures et dans tous leurs ornements. Le nombre de ces oiseaux était si grand, et on les conservait avec tant de soin, qu'il occupait plus de 300 hommes, habiles en la connaissance de leurs maladies, et obligés de leur fournir la nourriture dont ils se repaissaient lorsqu'ils étaient en liberté. Près de cette maison, Montézuma en avait une autre plus grande, avec divers appartements capables de loger sa personne et toute sa maison. C'est où il tenait son équipage de chasse, et où on nourrissait ses oiseaux de proie : les uns en des cages fort propres, et tenues fort nettement ; et ceux-là n'étaient que pour être observés avec admiration, ou curiosité : les autres étaient sur la perche, accoutumés à porter la longe, et dressés pour le plaisir de la fauconnerie. Les Mexicains étaient très savants en cet exercice, parce qu'ils avaient des oiseaux d'une race excellente, pareils aux nôtres, et qui ne leur cédaient point en la docilité avec laquelle ils reviennent au leurre, et en la vigueur avec laquelle ils fondent sur la proie. Entre les oiseaux qui étaient en cage, il y en avait d'une grandeur et d'une fierté si extraordinaires, qu'ils paraissaient des monstres : surtout des aigles de cette espèce que l'on nomme royale, d'une taille surprenante, et d'une prodigieuse voracité : jusque-là qu'on trouve un auteur qui avance qu'un de ces aigles mangeait un mouton à chaque repas. Il nous doit savoir gré de ce que nous n'appuyons pas de son nom un discours qu'il nous paraît avoir cru avec trop de facilité.

En une seconde cour de cette maison, on voyait

toutes les bêtes sauvages dont on faisait présent à Montézuma, ou qui étaient prises par ses chasseurs. On gardait les féroces, comme les lions, les tigres, les ours, et les autres espèces que la Nouvelle-Espagne produit, en de fortes cages de bois rangées en bon ordre dans un lieu couvert. Mais rien ne surprenait tant que la vue du taureau du Mexique[1], très rare, composé de plusieurs et divers animaux, tenant du chameau la bosse sur les épaules; du lion, le flanc sec et retiré, la queue touffue et le col armé de longs crins; et du taureau, les cornes et le pied fendu; outre qu'il imitait la férocité de ce dernier, dans la vigueur et la légèreté avec laquelle il attaquait. Cette espèce d'amphithéâtre parut aux Espagnols digne d'un grand prince, puisque c'est un usage établi dans le monde, de toute antiquité, de signifier la grandeur des hommes par le symbole des animaux qui ont de la fierté.

Quelques-uns de nos écrivains ont prétendu qu'en un lieu secret de ce palais on nourrissait de viandes choisies une horrible quantité d'animaux venimeux, en différents vases et en diverses cavernes, comme vipères, serpents à sonnette, scorpions; enfin ils ont poussé la chose jusqu'aux crocodiles : mais ils ajoutent que cet étalage de venimeuse grandeur ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouvèrent seulement les vestiges. Cette réserve donne bien un air de fable à ce récit : et il y a beaucoup d'apparence qu'il n'était fondé que sur l'opinion des Indiens, qui le croyaient ainsi; et que c'était une de ces horreurs que le vulgaire invente pour charger la fierté des tyrans, particulièrement quand il les sert avec peine, et qu'il en parle avec crainte.

Au premier étage de cette cour occupée par les animaux, était un grand appartement pour les bouffons, les bateleurs et les joueurs de gobelets, qui servaient

[1] Le bison.

au divertissement du prince. Ils mettaient en ce rang jusqu'aux monstres, comme les nains, les bossus et les autres erreurs de la nature. Chaque espèce avait son quartier séparé, et des maîtres à part, qui leur montraient toute sorte de tours d'adresse et de souplesse, avec des officiers qui avaient soin de les régaler : ce qui se faisait avec tant d'ordre, qu'il se trouvait entre les pauvres quelques pères qui défiguraient leurs enfants, afin de leur procurer les commodités de la vie dans cette retraite, en leur donnant pour tout mérite leur difformité.

La grandeur de Montézuma ne se reconnaissait pas moins en deux autres maisons, où l'on conservait toutes sortes d'armes : l'une servait comme d'arsenal, où on les fabriquait, et l'autre de magasin. Tous les excellents ouvriers en cet art vivaient et travaillaient en la première de ces maisons. Ils étaient distribués en différentes boutiques, suivant leur emploi : en l'une, on planait les baguettes destinées à servir de flèches : en l'autre, on taillait les pierres à fusil, qui devaient en faire la pointe. Ainsi chaque espèce d'armes offensives, ou défensives, avait son ouvrier et ses officiers séparés, outre certains surintendants qui tenaient registre à leur manière de la quantité et du prix de tout ce qui se faisait. L'autre maison, dont le bâtiment avait plus d'apparence, servait, comme on a dit, de magasin à serrer ces armes lorsqu'elles étaient achevées, et de là on les distribuait aux armées et aux places frontières, suivant la nécessité. Les armes destinées à la personne de l'empereur étaient à l'appartement le plus élevé, suspendues au long des murailles, en très bon ordre. On voyait d'un côté les arcs, les flèches et les carquois enrichis de plusieurs ornements d'or et de pierres précieuses. Les épées, les massues, d'un bois extraordinaire, étaient de l'autre côté, armées de pierres à fusil qui en faisaient le tranchant : la garniture de la poignée n'était pas moins riche que celle

des carquois. D'autre part, on avait rangé les dards et les armes de jet ; le tout si luisant et si proprement tenu, jusqu'aux frondes et aux pierres, qu'il y avait lieu d'admirer cette exactitude. On voyait encore différentes façons de cuirasses ou de salades, faites de lames ou de feuilles d'or ; plusieurs casaques de coton piqué, qui résistaient aux flèches ; de très jolies inventions de boucliers, et une espèce de pavois ou de rondaches de peaux impénétrables, qui couvraient tout le corps, et qui, jusqu'à l'occasion de combattre, se portaient roulées sur l'épaule gauche. Cette grande quantité d'armes surprit les Espagnols, qui la trouvèrent un meuble digne d'un prince, et d'un prince guerrier, qui faisait voir ainsi en même temps son opulence et son inclination.

Toutes ces maisons étaient accompagnées de grands jardins, très bien cultivés. Montézuma ne se plaisait pas à y voir des arbres fruitiers ou des légumes ; au contraire, il disait que les potagers n'étaient propres qu'aux personnes de basse condition, et que les princes ne devaient rechercher que le plaisir en cette sorte de dépense, sans s'attacher au profit. Il n'avait donc dans ses jardins que des fleurs d'une très agréable diversité et d'une odeur charmante, avec des herbes médicinales, disposées en plusieurs compartiments, et même dans les salles à manger. Il prenait un soin particulier de faire transplanter dans ses parterres tous les simples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce pays-là, où les médecins n'avaient point d'autre étude que celle de connaître leurs noms et leurs propriétés. Ils en avaient pour toutes les maladies, qu'ils chassaient par les sucs et les sirops, ou par l'application de ces herbes dont ils composaient tous leurs remèdes avec des effets surprenants, confirmés par l'expérience, qui, sans s'amuser à une recherche inutile de la cause des maux, ne s'appliquait qu'à rendre la santé aux malades. On prenait gratuitement aux



jardins du roi toutes les herbes dont les médecins faisaient leurs recettes, et dont les infirmes avaient besoin : et Montézuma avait soin de s'informer de leur effet, tirant quelque vanité de leur succès, ou étant persuadé qu'il satisfaisait au devoir d'un souverain, en procurant à ses sujets le bien de la santé.

Par tous ces jardins, et dans toutes ces maisons on voyait plusieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiraient des montagnes voisines par différents conduits jusqu'aux chaussées, d'où elles allaient par des canaux couverts à la ville de Mexico. On y avait dressé quelques fontaines pour la commodité publique ; et on permettait, moyennant un tribut considérable, que les Indiens vendissent par les rues l'eau qu'ils pouvaient tirer, par leur industrie, de quelques réservoirs particuliers. La commodité des fontaines s'augmenta beaucoup sous l'empire de Montézuma, puisqu'un de ses plus beaux ouvrages fut ce grand canal, par lequel les eaux vives qu'on avait découvertes en la montagne de *Chapultepec*, viennent à Mexico. Cette montagne est éloignée d'une lieue de la ville ; et l'empereur prit lui-même la peine de tracer ce conduit et un grand réservoir de pierre, où toutes ces eaux se rassemblaient. Il fit niveler leur hauteur, et la pente qu'il fallait donner au courant ; après quoi on bâtit par son ordre une grosse muraille de fortes pierres, qui soutenaient deux canaux fort bien revêtus d'une terre glaise excellente. L'eau coulait tour à tour par l'un de ces canaux, durant que l'on nettoyait l'autre : et Montézuma tira tant de gloire de cet ouvrage, très utile à ses peuples, qu'il commanda qu'on y mît sa représentation, et celle de son père, taillées en demi-relief sur deux pierres, avec quelque ressemblance ; tant il avait d'ambition de se rendre recommandable à la postérité par ce bienfait.

Entre tous les ouvrages de cet empereur, celui qui surprit davantage les Espagnols fut le palais que les

Mexicains appelaient la maison de tristesse : c'est où il se retirait quand il avait perdu quelqu'un de ses parents, et aux autres occasions d'une calamité publique, ou de quelque mauvais succès, qui demandait une démonstration publique d'affliction. L'architecture de ce palais imprimait une certaine horreur : les murailles, le toit et tous les meubles en étaient noirs et lugubres. Les fenêtres en étaient petites et fermées par une espèce de jalousie, qui ne donnait, ce semble, qu'à regret, passage à la lumière, et qui ne la recevait qu'afin de faire mieux remarquer l'obscurité. Il demeurait en cet effroyable séjour jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses regrets et ses plaintes : et c'est où le démon lui apparaissait le plus souvent ; soit que le prince des ténèbres se plaise en ces lieux d'horreur ; soit à cause du rapport qu'ont entre eux le malin esprit et l'humeur mélancolique.

L'empereur avait encore hors de la ville des maisons de campagne ornées de plusieurs fontaines, qui fournissaient abondamment de l'eau pour les bains et pour les étangs, où il prenait le plaisir de la pêche. Ces maisons étaient proche des forêts, où il s'exerçait à la chasse, qu'il aimait et qu'il entendait fort bien ; personne n'étant plus adroit que lui à manier l'arc et la flèche. Son plus grand divertissement était cette espèce de chasse qu'on appelle battue : il se faisait accompagner de tous les nobles de la cour, dans un parc d'une très grande étendue, entouré partout d'un fossé plein d'eau ; les montagnes voisines servaient souvent de retraite aux tigres et aux lions. Il y avait à Mexico et ailleurs des gens destinés pour cette chasse, qui faisaient une grande enceinte, qu'ils rétrécissaient insensiblement, afin de pousser les bêtes dans le lieu marqué par l'empereur, à peu près de la manière dont nos chasseurs en usent. Ces Indiens avaient une hardiesse et une agilité surprenantes à poursuivre et à prendre les animaux les plus farouches,

et Montézuma se faisait un grand plaisir de les voir combattre contre ces bêtes, et de les tirer lorsqu'elles venaient à portée; ce qu'il faisait toujours avec de grands applaudissements de la part de ses courtisans. Il ne descendait point de sa litière, si ce n'était en de certaines rencontres, où il trouvait quelque hauteur commode, qu'on fortifiait toujours de quelques palissades, avec une bonne provision de flèches pour la sûreté de sa personne. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, ou qu'il le cédât en force et en adresse à aucun de ses sujets : mais il regardait comme indignes de sa majesté ces périls auxquels on s'expose de gaieté de cœur, étant persuadé, par une juste attention sur sa dignité, qu'il n'y a que ceux de la guerre qui soient dignes d'un roi.

---

## IV.

### LA COUR DE MONTÉZUMA.

La magnificence des bâtiments et des palais de cet empereur était soutenue par l'appareil fastueux dont il se faisait servir et que l'on voyait autour de sa personne, afin de maintenir la vénération et la crainte dans l'esprit de ses sujets. Il avait inventé exprès de nouvelles cérémonies qui allaient jusqu'à l'excès, parce qu'il regardait comme un défaut à corriger l'humanité, dont les princes, ses prédécesseurs, en avaient usé avec leurs peuples. Nous avons déjà dit qu'il augmenta au commencement de son règne le nombre, la qualité et le lustre des officiers de sa maison. Il n'y admit que des personnes nobles, plus ou moins illustres, selon le mérite de leurs emplois. Ses conseillers résistèrent beaucoup à ce changement, disant qu'il ne fallait pas

désespérer le peuple par cette exclusion qui les déshonorait. Néanmoins Montézuma suivit le conseil que sa vanité lui donnait. Une de ses maximes était qu'un prince ne doit favoriser que de loin des gens à qui la misère ôte les sentiments ou le pouvoir de reconnaître un bien qu'on leur fait, et que l'honneur de sa confiance n'est point fait pour des gens du vulgaire.

Ce prince avait deux sortes de garde : l'une de soldats, si nombreuse, qu'elle occupait toutes les cours de son palais, outre diverses escadres qui étaient aux principales portes ; l'autre, de nobles, introduite sous son règne. Elle consistait en 200 hommes, de qualité connue et distinguée, qui entraient tous les jours en faction au palais, à deux fins : l'une de garder la personne de l'empereur, et l'autre de l'accompagner partout. Le service de ces nobles se faisait tour à tour par brigades, partagées en sorte qu'elles comprenaient toute la noblesse non seulement de la ville, mais encore du royaume, et quand leur tour était venu, ils venaient des villes les plus éloignées rendre ce devoir à l'empereur. Leur poste était dans l'antichambre, où ils mangeaient de ce qu'on desservait de dessus la table de l'empereur, qui leur permettait quelquefois d'entrer dans sa chambre où il les faisait appeler ; ce n'était pas tant à dessein de les favoriser que pour savoir s'ils assistaient en personne à la garde et les tenir en respect. Montézuma se vantait d'avoir mis cette garde sur pied par une politique assez raffinée, disant à ses ministres qu'elle lui servait à exercer l'obéissance des nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, et à connaître les bons sujets qu'il avait dans son empire, afin de les employer suivant leur capacité.

Les empereurs du Mexique se mariaient avec les filles des rois qui étaient leurs vassaux, et Montézuma avait deux femmes de cette qualité. Elles avaient également le titre d'impératrice, et chacune son appartement séparé, avec la même magnificence et le même

éclat dans leur cour. Le nombre de ses concubines était excessif et scandaleux.

Ses audiences étaient rares et difficiles à obtenir, mais elles duraient longtemps, et il se préparait à cette action avec beaucoup de faste et d'appareil. Les grands qui avaient l'entrée dans son appartement y assistaient avec six ou sept conseillers d'État auprès de son siège, afin que l'empereur pût prendre leurs avis sur les matières embarrassées. Il y avait encore des secrétaires qui marquaient, avec ces caractères qui leur servaient de lettres, les délibérations et les arrêts du prince, chacun suivant la fonction à laquelle il était destiné. Celui qui prenait audience entrait nu-pieds et faisait trois révérences sans oser lever les yeux. A la première, il disait : *Seigneur ;* à la seconde, *Monseigneur ;* à la troisième, *Grand Seigneur*. Il fallait parler de la manière la plus humble et la plus soumise, et se retirer après sur les mêmes pas en répétant les révérences, sans tourner le dos, et avec une extrême attention sur ses yeux, parce qu'il y avait là certains ministres qui châtiaient sur le champ les moindres négligences, et que Montézuma était très rigoureux sur l'observation de ces cérémonies, ce qu'on ne doit pas blâmer en un prince, puisqu'elles embrassent une partie de ces prérogatives qui les distinguent des autres hommes, et que ces délicatesses de la majesté souveraine ne laissent pas d'avoir quelque chose d'essentiel par rapport au respect qui lui est dû. Il écoutait avec attention et répondait avec sévérité ; on eût dit qu'il mesurait le son de sa voix avec l'air de son visage. Si quelqu'un se troublait en parlant, Montézuma tâchait de le rassurer, ou il l'adressait à un des ministres qui assistaient à l'audience, afin que cet homme pût lui expliquer son affaire avec plus d'assurance, et le suppliant en était plus tôt dépêché, parce que l'empereur trouvait en cette crainte respectueuse quelque chose qui flattait sa vanité. Il faisait beaucoup valoir la complaisance et l'hu-

manité dont il endurait les impertinences des demandeurs et la sottise de leurs prétentions. Il est vrai qu'il s'en faisait un sujet de modérer les saillies de l'autorité souveraine, mais il n'en venait pas toujours à bout, parce que l'état violent cédait au naturel et que l'orgueil retenu ne ressemble guère à la bonté.

L'empereur mangeait seul et souvent en public, mais toujours avec le même appareil. On couvrait ordinairement le buffet de plus de 200 plats de diverses viandes apprêtées selon son goût, et quelques-unes entre les autres si bien assaisonnées, qu'elles ne plurent pas seulement alors aux Espagnols, mais dont ils tâchèrent encore d'imiter l'apprêt en Espagne même, tant il est vrai qu'il n'y a point de pays si barbare où l'appétit ne se pique d'être ingénieux en ses dérèglements.

Avant que de se mettre à table, Montézuma faisait la revue des plats, afin de reconnaître la différence des ragoûts qu'ils contenaient, et après avoir ainsi satisfait la friandise des yeux, il choisissait les mets qui lui plaisaient le plus. Le reste était distribué entre les nobles de sa garde, et cette profusion, qui se faisait régulièrement chaque jour, était la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux qui avaient leur logement dans le palais mangeaient à ses dépens, ainsi que les autres, que leur devoir ou leurs charges appelaient auprès de sa personne. La table de l'empereur était grande, mais fort basse, et son siège, un tabouret proportionné à la hauteur de sa table. Les nappes étaient de toile de coton très blanc et très fin, et les serviettes de même étoffe, plus longues que larges. La salle où il mangeait était partagée par une barrière ou un balustre qui, sans empêcher de voir l'empereur, arrêtait la foule des courtisans et de ses domestiques. Au dedans du balustre, et proche de la table, trois ou quatre des plus anciens ministres, et des plus en faveur, se tenaient autour de la





personne de l'empereur, et un des premiers officiers recevait les plats auprès du balustre. Ils étaient apportés par vingt femmes parées magnifiquement, qui servaient la viande et donnaient à boire au prince avec les mêmes révérences dont on usait dans leurs temples.

Les plats étaient d'une poterie très fine et ne servaient qu'une seule fois, ainsi que les nappes et les serviettes, qui étaient aussitôt distribuées aux officiers. Les vases, ou coupes, étaient d'or, avec leurs soucoupes de même métal; néanmoins, Montézuma buvait quelquefois dans des tasses de coco ou dans des coquilles rares et richement garnies. Ils avaient plusieurs sortes de boissons, et l'empereur désignait celles dont il voulait boire. Quelques-unes étaient relevées par de bonnes odeurs; les autres se faisaient du suc de quelques herbes propres à conserver la santé, ou de quelque autre composition d'une qualité moins exquise. Il usait fort modérément de ces vins, ou, pour mieux dire, de ces bières que les Indiens faisaient du maïs, dont le grain, infusé quelque temps et bouilli ensuite, composait un breuvage qui donnait à la tête comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Montézuma prenait ordinairement une espèce de chocolat à la manière du pays, qui consistait en la simple substance de cacao battue avec le *molinille*, jusqu'à remplir la chocolatière d'écume bien plus que de liqueur; après quoi il fumait du tabac mêlé avec de l'ambre gris. Cette habitude vicieuse passait pour un remède entre les Mexicains, et même il y entrait quelque peu de superstition, parce que le suc de cette herbe était un des ingrédients dont leurs sacrificateurs se servaient à exciter ces vapeurs furieuses dont ils avaient besoin pour troubler leur cerveau et leur raison lorsqu'ils avaient commerce avec le Démon.

Trois ou quatre bouffons des plus habiles assistaient ordinairement à ses repas, où ils cherchaient à le di-

vertir par les manières ordinaires à cette sorte de gens, qui font consister leur bonheur à faire rire les autres et qui déguisent en agrément le manque de respect. Montézuma disait qu'il les souffrait auprès de sa personne parce qu'ils lui apprenaient quelques vérités ; mais quiconque les cherche parmi ces gens-là a peu de goût pour elles, ou il les confond avec les flatteries. Néanmoins on doit rapporter ces paroles, parce qu'elles prouvent qu'un prince barbare sentait la faiblesse qu'il y a de s'arrêter à ces misérables, puisqu'il cherchait des couleurs honnêtes afin de s'excuser.

Après que l'empereur avait donné quelque temps au repos, on faisait entrer ses musiciens, ou joueurs de flûte, et certaines coquilles qui, malgré la diversité des sons de leurs instruments, ne laissaient pas de faire une espèce de concert. Ils chantaient diverses poésies dont les vers, quoique différents en mesure, avaient leur nombre et leur cadence ; pour les tons, ils les diversifiaient à la discrétion de l'oreille, et néanmoins avec quelque modulation. Le sujet ordinaire de ces compositions était les actions des ancêtres de Montézuma ou les victoires et autres avantages des rois ses prédécesseurs. Ils les chantaient aussi dans les temples, et les enfants les apprenaient par cœur, afin que les exploits de leur nation ne fussent point effacés par l'oubli, et ces chansons tenaient lieu d'histoire pour ceux qui n'avaient pas l'intelligence des peintures et des hiéroglyphes de leurs annales. Les Mexicains avaient aussi leurs chansons de plaisir dont ils se servaient dans leurs danses en manière de dialogue, avec des reprises d'une musique moins bruyante, et ils avaient tant d'inclination à ces divertissements et à tous les autres spectacles où ils réussissaient fort bien, que presque tous les soirs on voyait quelque fête publique dans un des quartiers de la ville, tantôt de la noblesse, tantôt du peuple ; elles devinrent plus magnifiques et plus fréquentes en cette saison en faveur des

Espagnols; aussi, pour faire plaisir à l'empereur qui ordonnait ces réjouissances et qui y assistait, contre les règles de l'austérité qu'il s'était prescrite, comme s'il eût voulu, par un motif secret d'ambition, que les exercices de l'oisiveté tinssent leur rang entre les pompes de sa cour.

Le plus célèbre de leurs divertissements était une espèce de bal qu'ils appelaient *mitotes*. Il consistait en un concours effroyable de diverses personnes, dont les uns venaient fort parés, les autres déguisés sous des figures extraordinaires, et les nobles mêlés avec le peuple, sans aucune distinction. Ils citaient quelques rois qui étaient même entrés dans cette danse. On la faisait au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur et en son, l'un bas et l'autre élevé, avec quelque consonnance. Ils entraient deux à deux; après quelques retours et quelques figures, ils formaient un rond, et tous sautaient en même temps sans perdre la cadence. Lorsqu'un cercle était las, un autre lui succédait et faisait des sauts et des figures différentes, à l'imitation de celles que l'antiquité a tant célébrées sous divers noms. Enfin, tout se mêlait en cadence avec des cris de joie, jusqu'à ce que les santés qu'ils se portaient l'un à l'autre (car ils se faisaient un honneur de bien boire à cette fête) eussent introduit la confusion ordinaire entre les ivrognes, ce qui faisait cesser la danse, ou la convertissait en une réjouissance plus folle et fort déréglée.

D'autres fois, le peuple s'assemblait sur les places publiques ou sur les degrés des temples, où l'on produisait divers spectacles ou jeux. C'étaient des défis pour tirer au blanc ou faire d'autres preuves d'une adresse surprenante avec l'arc et la flèche. Ils couraient aussi ou luttaient l'un contre l'autre sous de certaines conditions, et le vainqueur recevait un prix aux dépens du public. Ils avaient des hommes qui dansaient sur la corde, sans contre-poids, avec beaucoup d'agilité;

d'autres qui sautaient et se retournaient plusieurs fois sur les épaules de ces premiers. Un de leurs jeux était celui de la pelote : c'était comme une grosse balle faite d'une espèce de gomme qui, sans être ni dure ni cassante, bondissait comme un ballon. Ils s'assemblaient un certain nombre, dont ils faisaient deux partis; la balle était quelquefois longtemps en l'air, jusqu'à ce qu'un des deux partis l'eût poussée à un certain but et gagné le jeu. Cette victoire se disputait avec tant de solennité, que les prêtres y assistaient par une superstition ridicule avec leur dieu de la balle; après l'avoir placé à son aise, ils conjuraient le tripot par de certaines cérémonies, afin de corriger les hasards du jeu, suivant leur folle imagination, et de rendre la fortune égale entre les joueurs.

Il se passait peu de jours où la ville n'eût quelque divertissement de cette nature, et Montézuma se plaisait à tenir l'esprit du peuple égayé par ces régals. Ce n'est pas qu'ils convinssent à son caractère, ni qu'il ignorât les désordres qu'il faut pardonner ou dissimuler en ces mouvements d'une multitude agitée, mais il jugeait d'ailleurs qu'il était nécessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidélité lui était toujours suspecte : misérable capitulation d'un tyran avec ses sujets, à qui il laisse des amorces qui les portent au vice, afin d'étouffer les réflexions qu'ils pourraient faire sur leur misère; maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infâme recours à des désordres pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.

---

## V.

## LES RICHESSES DE MONTÉZUMA.

Les richesses de l'Empereur étaient si grandes, qu'elles ne suffisaient pas seulement à soutenir la dépense et les délices de sa cour, mais encore à entretenir sur pied deux ou trois armées en campagne, afin de dompter les rebelles, ou couvrir ses frontières, outre un fonds considérable qu'il mettait en réserve dans son épargne. Les mines d'or et d'argent apportaient un grand profit à la couronne. Les salines et les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produisaient pas moins; mais le capital de ses revenus venait des contributions de ses sujets, que Montézuma avait poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand empire payaient le tiers du revenu des terres qu'ils faisaient valoir : les ouvriers en rendaient autant du prix de leurs manufactures : les pauvres apportaient à la cour, sans aucun salaire, tout ce que les autres devaient contribuer, ou ils reconnaissaient leur dépendance par quelque autre service personnel.

Il y avait divers tribunaux répandus par tout l'empire, qui, avec le secours des juridictions ordinaires, recueillaient les impôts et les envoyaient à la cour. Ces ministres dépendaient du tribunal de l'épargne, qui résidait en la ville capitale, et ils étaient obligés de rendre un compte exact du revenu des provinces dont ils avaient l'intendance. Leurs fraudes et leurs négligences étaient également châtiées, et il y allait de la vie : ce qui faisait naître les violences dont ils usaient à exiger les droits, puisque la miséricorde n'était pas un moindre crime que le larcin, en la personne du ministre.

Les plaintes des peuples étaient grandes, et Montézuma ne les ignorait pas ; mais il mettait l'oppression de ses sujets entre les plus fines maximes de la politique, disant qu'il connaissait leurs méchantes inclinations, et qu'ils avaient besoin de cette charge afin d'établir leur repos, puisqu'il n'en pourrait espérer d'obéissance, s'il les laissait enrichir : très habile à inventer des prétextes et des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les places voisines de la ville capitale fournissaient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoyaient du bois à son palais, ou elles contribuaient quelque autre chose aux dépens de leurs communautés.

Le tribut des nobles était d'assister à la garde de la personne du prince, ou de servir dans ses armées, avec un certain nombre de leurs vassaux. Ils lui faisaient, outre cela, de continuels présents, qu'il recevait comme des dons, sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étaient obligés. Il avait plusieurs trésoriers différents, suivant les diverses espèces des choses qui entraient en son empire : et le premier tribunal délivrait tout ce qui était nécessaire à la dépense de la maison de l'empereur et à la subsistance des armées. Les mêmes ministres avaient soin de mettre à part ce qui restait, afin de le porter au trésor royal : ils le réduisaient en espèces, qui pussent être conservées longtemps, particulièrement en pièces d'or, dont ils connaissaient et estimaient la valeur, sans que l'abondance fît rabattre rien de son prix : au contraire, les grands seigneurs le recherchaient et le gardaient avec soin ; soit qu'ils fussent charmés de la noblesse et de la beauté de ce métal, soit que sa destinée le porte à être plutôt la victime de l'avarice des hommes, que le secours de leurs besoins.

La manière dont les Mexicains se gouvernaient était considérable, par le juste rapport que toutes les parties du gouvernement avaient les unes aux autres. Outre

le conseil des finances, qui s'appliquait, ainsi qu'on l'a dit, à la dispensation des revenus de la couronne et du domaine de l'empereur, il y avait un conseil de justice, où on relevait les appellations de tous les tribunaux inférieurs ; un conseil de guerre, dont les officiers avaient soin de la levée et de la subsistance des troupes; et un conseil d'État, qui se tenait ordinairement en présence du prince, et où l'on délibérait sur les affaires de la plus grande importance. Ils avaient encore leurs juges de commerce, outre plusieurs autres ministres, comme des prévôts de cour, qui faisaient la ronde par la ville et qui poursuivaient les malfaiteurs. Ils avaient en main des bâtons qui marquaient leurs charges, et ils étaient accompagnés de quelques sergents. Leur tribunal était en un endroit de la ville, où ils s'assemblaient pour juger les procès en première instance. Tous les jugements étaient sommaires et sans écritures : le demandeur et le défendeur paraissaient chacun avec ses raisons et ses témoins, et la contestation était décidée sur le champ. On l'examinait un peu plus longtemps, s'il y avait lieu d'appel au tribunal supérieur. Ils n'avaient point de lois écrites, mais ils se gouvernaient selon l'usage établi par leurs ancêtres; la coutume leur tenant lieu de loi, lorsque la volonté du prince n'altérait point la coutume. Tous ces conseils étaient composés de personnes d'une expérience consommée dans les charges de la guerre et de la paix : mais il n'y avait que les électeurs de l'empire qui eussent séance au conseil d'État. Les plus anciens princes du sang royal montaient successivement à cette dignité d'électeur : et quand il se présentait quelque matière de grande considération, on appelait au conseil les rois de Tezeuco et de Tacuba, qui étaient les principaux électeurs, par une ancienne prérogative qui leur venait par droit de succession. Les quatre premiers conseillers étaient logés et nourris dans le palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roi et de

lui donner leurs avis sur les affaires, qu'il ne prenait le plus souvent que pour autoriser ses décrets dans l'esprit du peuple.

Ils apportaient une égale attention à récompenser le mérite et à punir les crimes. On punissait aussi de mort le défaut d'intégrité dans les ministres ; et il n'y avait point de péché véniel pour ceux qui exerçaient des offices publics. Montézuma avait renouvelé cette coutume à toute rigueur : il faisait des diligences secrètes et exquises, pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur désintéressement par des présents considérables, qui leur étaient présentés de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défiaient pas. Celui qui faisait un faux pas sur ce sujet était puni de mort, sans rémission : sévérité qui méritait d'être exercée par un prince moins barbare, et dans un État mieux poli : aussi doit-on convenir que les Mexicains avaient quelques vertus morales, particulièrement celle de conserver une exacte droiture en l'administration de cette justice, dont ils avaient quelque notion, et qui suffisait à réparer les injures, et à maintenir la société avec les citoyens : puisqu'on voit qu'entre les abus de leurs coutumes bestiales, ils ne laissaient pas de conserver quelque lumière de cette première équité que la nature a donnée aux hommes, lorsqu'ils n'avaient point encore de lois, parce qu'on ne connaissait point de crimes.

Un des soins de leur police, qu'on ne peut trop estimer, est celui qu'ils donnaient à l'éducation des enfants, et l'industrie avec laquelle ils formaient leurs inclinations, après les avoir examinées. Ils avaient des écoles publiques, où on enseignait aux enfants du peuple ce qu'ils devaient savoir ; et d'autres collèges ou séminaires bien plus considérés, où on élevait les enfants des nobles, depuis leur plus tendre jeunesse jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire leur fortune, ou de suivre leur inclination. On trouvait dans ces collèges

des maîtres pour les exercices de l'enfance; d'autres pour ceux de l'adolescence, et d'autres enfin pour la jeunesse. Les maîtres avaient l'autorité et la considération des ministres du prince; et c'était avec justice, puisqu'ils enseignaient les fondements de ces exercices qui devaient un jour tourner à l'avantage de la République. On commençait par apprendre aux enfants à déchiffrer les caractères et les figures dont ils composaient leurs écrits; et on exerçait leur mémoire, en leur faisant retenir toutes les chansons historiques qui contenaient les grandes actions de leurs ancêtres et les louanges de leurs dieux. Ils passaient de là à une autre classe, où on leur enseignait la modestie, la civilité, et, selon quelques auteurs, jusqu'à une manière réglée de marcher et d'agir.

Les maîtres de cette classe étaient plus qualifiés que les premiers, parce que leur emploi s'appliquait aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on corrige ses défauts et qu'on émousse ses passions. En même temps que leur esprit s'éclairait dans cette épreuve d'obéissance, leur corps se fortifiait; et ils passaient à la troisième classe, où ils se rendaient adroits aux exercices les plus violents: c'est où ils éprouvaient leurs forces à lever des fardeaux et à lutter, où ils se faisaient des défis au saut, ou à la course, et où ils apprenaient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massue, à lancer le dard et à tirer de l'arc avec force et justesse. On leur faisait souffrir la faim et la soif. Ils avaient des temps destinés à résister aux injures de l'air et des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent, habiles et endurcis, dans la maison de leurs pères, afin d'être appliqués, suivant la connaissance que leurs maîtres donnaient de leurs inclinations, aux emplois de la paix ou de la guerre, ou de la religion. La noblesse avait le choix de l'une de ces trois professions, également considérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y élevait davantage sa fortune.

Il y avait aussi d'autres collèges de matrones dévouées au service des temples, où on élevait les filles de qualité. On les mettait dès leur tendre jeunesse entre les mains de ces matrones, qui les tenaient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parents et la permission de l'empereur, étant très adroites à tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

Les enfants des nobles qu'on reconnaissait portés d'inclination à la guerre, au sortir des séminaires, passaient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs pères les envoyaient à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avaient à souffrir en campagne, et qu'ils connussent à l'épreuve à quoi ils s'engageaient, avant que de prendre le rang de soldat. Ils n'avaient point alors d'autre emploi que celui de Tamene, ou de porte-faix, portant leur bagage sur l'épaule entre les autres, afin de mortifier leur orgueil et de les accoutumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentis qui changeait de couleur à la vue de l'ennemi, ou qui ne se signalait pas par quelque action de valeur, n'était point reçu dans les troupes : c'est pourquoi ils tiraient des services considérables de ces novices durant le temps de leur épreuve, parce que chacun cherchait à se distinguer par quelque exploit, en se jetant tête baissée dans les plus grands périls ; étant persuadé que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa réputation en sacrifiant quelque chose à la témérité.

Les Mexicains ne connaissaient point de plus grand bonheur que celui qui consistait à acquérir de l'estime dans les occasions de la guerre, puisque les princes considéraient cette profession comme le principal appui de leur couronne. C'est par la voie des armes que les gens du peuple s'élevaient au rang des nobles, et ceux-ci aux plus hautes dignités de l'État. Ainsi ils

s'animaient tous à servir ; au moins ceux qui se sentaient de l'ambition et du courage pour se pousser au-dessus des autres, aspiraient tous à acquérir les vertus militaires. Il y avait un temps déterminé pour le service, par lequel on obtenait le titre de soldat, avec des privilèges qui le distinguaient. Leurs armées s'assemblaient sans peine, parce que les princes de l'empire et les caciques des provinces étaient obligés de se trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnait d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet empire, que Montézuma avait trente vassaux si puissants, que chacun d'eux était capable de mettre en campagne jusques à cent mille hommes en armes. Ils commandaient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du capitaine-général, à qui ils obéissaient comme à celui qui représentait la personne de l'empereur quand il n'était pas à l'armée, ce qui arrivait très rarement ; parce que ces princes croyaient que leur autorité souffrait quelque diminution lorsqu'ils s'éloignaient du commandement de leurs armées, regardant comme un monstre en politique de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

Au combat, ils lançaient d'abord leurs dards et leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épée et de massue ; et souvent ils se jetaient à corps perdu sur l'ennemi, parce qu'entre ces peuples c'était une plus grande action de valeur de faire des prisonniers que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celui qui amenait le plus de victimes pour les sacrifices. Les charges de la guerre étaient fort estimées, et les officiers fort respectés. Montézuma ne manquait pas de récompenser libéralement ceux qui se distinguaient dans les occasions. Ce prince avait tant d'inclination aux armes, et tant d'ardeur à maintenir la réputation de ses troupes, qu'il avait inventé des prix d'honneur pour les nobles qui servaient à la

guerre : c'était comme une espèce d'ordres militaires, avec des habits particuliers, et des marques d'honneur et de distinction. Il y avait des chevaliers de l'aigle, d'autres du tigre, et d'autres du lion, qui portaient la figure de ces animaux comme un collier de l'ordre pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un ordre supérieur, où on ne recevait que les princes ou les nobles qui étaient du sang royal : et il s'y enrôla lui-même, afin de donner plus de considération à cet habit. Les chevaliers avaient une partie de leurs cheveux attachés par un ruban rouge et de gros cordons de même couleur, qui sortaient d'entre les plumes qui ornaient leur tête et qui pendaient sur leurs épaules, plus ou moins, suivant le mérite des exploits du chevalier, que l'on distinguait par le nombre de ses cordons ; et on l'augmentait avec de grandes cérémonies, à mesure que le brave se signalait par de nouvelles actions ; ainsi il y avait toujours lieu de se faire un nouveau mérite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici de louer en ces peuples l'ardeur généreuse avec laquelle ils aspiraient à ces récompenses honorables, et en Montézuma l'adresse de les avoir inventées : puisque, encore que ce soit la monnaie la plus aisée à battre et à débiter, c'est néanmoins celle qui tient le premier rang dans les trésors des princes.

---

## VI.

### LE CALENDRIER DES MEXICAINS, LEURS FÊTES ET LEURS MARIAGES.

Les Mexicains avaient une méthode très considérable en la disposition de leur calendrier : ils le réglaient

sur le mouvement du soleil, dont ils savaient prendre la hauteur et la déclinaison, qui leur donnaient les différences du temps et des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, était de trois cent soixante-cinq jours; mais ils la divisaient en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisait le nombre de trois cent soixante jours : les cinq qui restaient étaient comme intercalaires; on les ajoutait à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croyaient que leurs ancêtres avaient laissés exprès, comme vides et hors de compte, ils s'abandonnaient aux plaisirs de l'oisiveté et ne songeaient qu'à perdre le plus agréablement qu'ils pouvaient ces restes de temps. Les ouvriers cessaient leur travail, on fermait les boutiques, on ne plaidait point aux tribunaux, et on ne sacrifiait point dans les temples. Ils se visitaient les uns les autres, et ils se donnaient toute sorte de divertissements, afin, disaient-ils, de se dédommager par avance des chagrins et des misères de l'année où ils allaient entrer. Elle commençait au premier jour du printemps, et elle ne différait de notre année solaire, que de trois jours, qu'ils ôtaient de notre mois de février.

Ils avaient aussi leurs semaines de treize jours chacune, avec noms différents, qu'ils marquaient sur leur calendrier par diverses figures. Leurs siècles étaient de quatre semaines d'années, dont la méthode et la distribution était faite avec beaucoup d'art et se conservait soigneusement, afin d'apprendre à la postérité ce qui s'était passé de plus considérable. On traçait un grand cercle, divisé en cinquante-deux degrés, et on donnait une année à chaque degré. Le soleil était représenté au centre du cercle; et il sortait de ses rayons quatre lignes différentes en couleur, qui partageaient également la circonférence du cercle : ainsi on comptait treize degrés entre chaque demi-diamètre. Ces divisions servaient comme de signes à leur zodiaque, sur lequel ils

calculaient les révolutions de leurs siècles, et les aspects du soleil, heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tombaient. Ce cercle était inscrit dans un autre bien plus grand, sur lequel ils marquaient avec leurs caractères les événements les plus considérables de chaque siècle. Ces tables des siècles étaient comme des monuments publics, qui servaient de preuves à l'histoire : et l'on peut mettre entre les plus belles institutions de leur gouvernement celle d'avoir des historiens qui pussent conserver à la postérité les grandes actions de leurs ancêtres. Cette supputation des siècles avait encore un motif de superstition, parce qu'ils avaient appris que le monde courait risque de périr, lorsque le soleil achevait sa révolution au bout de ces quatre semaines de siècles : ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivait, tout le monde se préparait à cette effroyable disgrâce. Ils se disposaient à la mort, sans être malades : ils cassaient toute leur vaisselle, comme un meuble qui ne devait plus servir. Ils éteignaient le feu : ils couraient durant toute la nuit, comme des gens qui ont perdu l'esprit ; et personne n'osait se reposer, jusqu'à ce qu'il eût su si l'on était tout de bon dans la région des ténèbres. Ils commençaient à respirer, lorsque le crépuscule paraissait à leurs yeux, tournés sans relâche du côté de l'orient ; et quand le soleil se montrait, il était salué au son de tous leurs instruments, par des hymnes et des chansons qui exprimaient les transports de leur joie. Les Mexicains se félicitaient alors les uns les autres, de ce que la durée du monde était déjà assurée pour un autre siècle : et ils allaient aux temples en rendre grâces aux dieux, et prendre de la main des sacrificateurs du feu nouveau, qu'ils allumaient devant les autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frottaient l'un contre l'autre ; après quoi chacun faisait de nouvelles provisions de tout ce qui était

nécessaire à sa subsistance ; et on célébrait ce jour-là par des réjouissances publiques. On ne voyait que des danses par la ville, et d'autres exercices d'agilité consacrés au renouvellement du siècle, de la même manière que Rome en usait autrefois dans les jeux séculaires.

Leurs empereurs ne recevaient la couronne que sous des conditions fort singulières. Après qu'ils étaient élus de la manière que l'on a rapportée, le nouveau prince se trouvait obligé de sortir en campagne à la tête des troupes, et d'emporter quelque victoire, ou de conquérir quelque province sur les ennemis de l'empire, ou sur les rebelles, avant que d'être couronné et de monter sur le trône. C'est par une obligation si considérable, que cet empire s'était étendu en si peu de temps. Aussitôt que le mérite de ses exploits l'avait fait paraître digne de régner, il revenait triomphant en la ville capitale, où on lui avait préparé une entrée, avec toute la pompe et l'appareil ordinaire en de semblables occasions. Tous les nobles, les ministres et les sacrificateurs l'accompagnaient jusqu'au temple du dieu de la guerre, où il descendait de sa litière : et après les sacrifices propres à cette cérémonie, les princes électeurs mettaient sur lui l'habit et le manteau impérial. Ils lui armaient la main droite, d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, qui était la marque de la justice. Il recevait de la main gauche un arc et des flèches, qui désignaient le souverain commandement sur leurs armées : et alors le roi de Tezeuco lui mettait la couronne sur la tête, ce qui était la fonction privilégiée du premier électeur.

Un des principaux magistrats, et des plus éloquents, faisait ensuite un long discours, par lequel il congratulait le prince, au nom de tout l'empire, de sa nouvelle dignité : il y mêlait quelques instructions, dans lesquelles il représentait les soins et les obligations que la couronne impose, l'attention qu'il devait avoir au

bien et à l'avantage de ses peuples, et surtout la louable conduite de ses prédécesseurs, qu'il devait imiter. Le discours étant fini, le chef des sacrificateurs s'approchait avec un profond respect, et l'empereur faisait entre ses mains un serment, dont les circonstances sont très remarquables. En premier lieu, il jurait de maintenir la religion de ses ancêtres, d'observer les lois et les coutumes de l'empire, et de traiter ses sujets avec douceur et bonté. Il jurait encore, que tant qu'il régnerait, les pluies tomberaient à propos ; que les rivières ne feraient point de ravages par leurs débordements ; que les campagnes ne seraient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du soleil. Ce pacte entre un prince et ses sujets a véritablement quelque chose de bizarre ; néanmoins on peut dire que les sujets prétendaient, par ce serment, engager leur prince à régner avec tant de modération, qu'il n'attirât point de son chef la colère du ciel ; n'ignorant pas que les châtiments et les calamités publiques tombent souvent sur les peuples, qui souffrent pour les crimes et pour les excès de leurs rois.

Pour ce qui est des autres coutumes de cette nation, nous toucherons seulement ce qui peut être rapporté dans une histoire ; laissant à part leurs superstitions, leurs indécences et leurs brutalités, dont le récit blesse la pudeur, encore qu'il n'offense pas la vérité.

Quoique la multitude de leurs dieux fût aussi grande, et leur aveuglement dans l'idolâtrie aussi horrible qu'on l'a dit, ils ne laissaient pas de reconnaître une divinité supérieure, à qui ils attribuaient la création du ciel et de la terre ; et ce principe de toutes choses était un dieu sans nom entre les Mexicains, parce qu'ils n'avaient point de termes pour l'exprimer en leur langue. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils le connaissaient en regardant le ciel avec vénération, et en lui donnant à leur manière l'attribut d'ineffable,

avec cette manière de doute religieux dont les Athéniens révéraient le dieu inconnu. Néanmoins cette notion de la première cause, qui paraissait devoir contribuer à les désabuser avec plus de facilité, fut alors de très peu d'usage, parce qu'il n'y eut pas moyen de les réduire à croire que cette même divinité pût gouverner le monde, sans avoir besoin de secours, quoique par leur aveu elle avait eu assez de pouvoir pour le créer. Ils étaient prévenus de cette folle opinion, qu'il n'y avait point alors de dieux dans les autres endroits du ciel, jusqu'à ce que les hommes eussent commencé à devenir misérables, à mesure qu'ils se multipliaient: car ils regardaient leurs dieux comme des génies favorables et qui se produisaient lorsque les mortels avaient besoin de leur assistance, sans qu'il leur parût une chose absurde que les misères et les nécessités de la nature humaine donnassent l'être et la divinité à ce qu'ils adoraient.

Ils croyaient l'immortalité de l'âme, et ils reconnaissaient des récompenses et des peines dans l'éternité : mais ils expliquaient mal le mérite et le péché; et cette vérité était encore obscurcie par d'autres erreurs. Sur cette supposition, ils enterraient avec les morts beaucoup d'or et d'argent pour faire les frais du voyage, qu'ils croyaient long et fâcheux! Ils faisaient mourir quelques-uns de leurs domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'était une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes légitimes, de célébrer par leur mort les funérailles de leur mari. Les monuments des princes devaient être d'une vaste étendue, parce qu'on enterrait avec eux une grande partie de leurs richesses et de leurs domestiques; l'un et l'autre à proportion de leur dignité. Il fallait que le nombre de tous les officiers fût rempli : on les envoyait ainsi escorter le prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flatteurs, qui payaient alors assez cher les impostures de leur profession. On portait aux temples les corps

des grands seigneurs avec pompe et un grand cortège; les prêtres venaient au-devant, avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funèbres, accompagnées du son enroué et lugubre de quelques flûtes. Ils élevaient à diverses fois le cercueil en haut, durant qu'on sacrifiait ces misérables victimes, qui avaient dévoué jusqu'à leur âme à l'esclavage : et cette action était horriblement mêlée de ridicules abus, et de cruautés atroces et déplorables.

Les mariages des Mexicains avaient quelque forme de contrat et quelques cérémonies de religion. Après qu'on s'était accordé sur les articles, les deux parties se rendaient au temple, où un des sacrificateurs examinait leur volonté, par des questions précises et destinées à cet usage. Il prenait ensuite d'une main le voile de la femme et la mante du mari, et il les nouait ensemble par un coin, afin de signifier le lien intérieur des volontés. Ils retournaient à leur maison avec cette espèce d'engagement, accompagnés du sacrificateur. Là par une imitation de ce que les Romains pratiquaient à l'égard des dieux lares, ils allaient visiter le foyer qui, selon leur imagination, était le médiateur des différends entre les mariés. Ils en faisaient le tour sept fois de suite, précédés par le sacrificateur : et cette cérémonie était suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu; ce qui donnait la dernière perfection au mariage. On exprimait dans un acte public les biens que la femme apportait en dot; et le mari était obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se séparer, ce qui arrivait très souvent. Il suffisait pour le divorce, que le consentement fût réciproque; et ce procès n'allait point jusqu'aux juges : ceux qui connaissaient les mariés le décidaient sur le champ. La femme retenait les filles, et le mari les garçons : mais du moment que le mariage était ainsi rompu, il était défendu de se réunir, sur peine de la vie; et le péril de la rechute était l'unique remède que les lois

eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces peuples les portait aisément. Ils se faisaient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes : et malgré le débordement de leurs mœurs, on châtiait un adultère du dernier supplice.....

---

## VII.

### ARRESTATION DE MONTÉZUMA.

Il faut convenir que l'on n'avait point d'exemple d'une audace pareille à la résolution que les Espagnols formèrent d'arrêter prisonnier un si grand monarque au milieu de sa cour et de sa ville capitale. Le récit de cette action, toute véritable qu'elle est, semble blesser la sincérité de l'histoire; et même il paraîtrait outré, entre les exagérations et les licences de la fable. On la nommerait témérité, si elle avait été entreprise volontairement, et avec plus de liberté sur le choix; mais un homme n'est point appelé téméraire lorsqu'il ferme les yeux au péril, quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voyait également perdu; soit qu'il fît une retraite qui lui ôtait sa réputation; soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire : et lorsque l'esprit, soutenu d'un grand courage, se voit enveloppé de tous côtés par des dangers, il se pousse avec violence sur celui qui le presse le moins. Le parti que Cortez prit était véritablement le plus difficile : peut-être voulut-il voir tout d'un coup la décision de sa fortune, où il ne s'accommodait pas de ce qu'on appelle ménagements. On pourrait dire que le caractère de la haute générosité est d'avoir des vues élevées au-dessus du

commun, ou que la prudence militaire ne s'éloigne pas tant des extrémités que la prudence politique ; néanmoins, le mieux qu'on puisse faire est de ne donner point de nom à sa résolution ; et s'il est permis d'en juger par le succès, de lui donner lieu entre ces moyens imperceptibles dont il a plu à Dieu de procurer le progrès de cette entreprise, et d'où il semblait vouloir exclure le concours des moyens naturels.

L'heure à laquelle les Espagnols allaient rendre visite à l'Empereur fut choisie pour l'exécution de cette grande entreprise, afin de ne donner point d'alarme mal à propos. Le général commanda que tout le monde prît les armes dans le quartier; qu'on sellât les chevaux, et qu'on se tînt alerte sans faire de bruit, ni aucun mouvement, jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenues des rues jusqu'au palais de Montézuma, par des brigades de soldats qui s'y rendaient, et il alla au palais, accompagné des capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Léon, François de Lugo et Alonse d'Avila, suivis par trente soldats qu'il avait choisis.

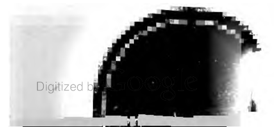
On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portaient ordinairement comme un ornement militaire. Montézuma sortit au devant d'eux, suivant sa manière : chacun prit sa place, et les officiers du prince se retirèrent aussitôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquaient toujours par son ordre. Lorsque Marine et Aguilar se furent approchés, Cortez commença à se plaindre, en laissant paraître sur son visage tout le chagrin dont il était rempli. Il représenta d'abord l'action de Qualpopoca, appuyant sur « l'insolence d'avoir assemblé une armée et attaqué ses compagnons en violant la paix, et la sauvegarde royale sur laquelle ils se reposaient. Il traita comme un crime, dont Dieu et les hommes demandaient satisfaction, la perfidie dont les Mexicains avaient usé, en massacrant un Espagnol qu'ils avaient

fait prisonnier, pour venger sur lui, de sang-froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin sur l'article le plus touchant, qui était l'infâme manière dont Qualpopoca et ses capitaines prétendaient se décharger, en publiant qu'une insulte si déraisonnable s'était faite par l'ordre de l'empereur. Cortez ajouta que Sa Majesté devait lui savoir bon gré de ce qu'il n'en avait rien cru, parce que c'était une action indigne de sa grandeur, de les favoriser en un endroit et de les détruire d'un autre côté. »

Montézuma parut interdit sur cette accusation : il changea de couleur, comme un homme convaincu, et interrompit Cortez pour protester que ces ordres ne venaient point de lui. Le général le voyant embarrassé accourut au secours, en disant : « qu'il était convaincu que Montézuma n'avait aucune part à une si vilaine action : mais que les soldats Espagnols ne seraient jamais satisfaits, et ses sujets ne cesseraient point de croire ce que son général assurait, jusqu'à ce qu'ils lui eussent vu donner quelque témoignage éclatant et extraordinaire, qui effaçât entièrement l'impression que cette calomnie avait faite dans les esprits. Qu'il venait donc lui demander, que sans faire de bruit, et comme de son propre mouvement, il vînt au logement des Espagnols, et qu'il se déterminât à n'en point sortir jusqu'à ce que tout le monde fût éclairci qu'il n'avait point trempé dans une semblable perfidie. » Sur quoi Cortez lui fit beaucoup valoir cette considération : « Qu'une si généreuse confiance, digne d'une âme royale, n'apaiserait pas seulement le chagrin du prince qui les avait envoyés à sa cour, et le soupçon des soldats ; mais qu'elle tournerait à son honneur et à sa gloire, offensés par une tache qui leur ôtait bien plus de lustre que ce qu'on lui demandait maintenant. Qu'il lui donnait sa parole, comme cavalier et comme ministre du plus grand prince de la terre, qu'il serait traité entre les Espagnols avec tout le respect dû à sa

personne, puisqu'ils n'avaient point d'autre dessein que celui de s'assurer de sa volonté, afin de pouvoir lui rendre leurs services et leur obéissance avec plus de vénération. » Cortez se tut, et Montézuma frappé de l'insolence de cette proposition, ne répondait rien, lorsque le général, qui prétendait le réduire par la douceur avant que de tenter une autre voie, ajouta : « Que le logement qu'il leur avait donné était un de ses palais où il allait souvent passer quelques jours ; que ses sujets ne s'étonneraient point de le voir changer de logis afin de se justifier d'un crime qui, en tombant sur son compte, ferait une querelle d'empereur à empereur; au lieu que s'il demeurait sur celui de son général, il pourrait être réparé par le châtiment qu'il en ferait, sans qu'on poussât la chose jusque aux malheurs et aux violences qui entrent en la décision d'un droit entre deux souverains. »

Montézuma ne put souffrir qu'on multipliât les raisons dont on prétendait lui persuader une chose impraticable à son avis ; et en faisant connaître qu'il pénétrait les motifs de cette demande, il répondit assez brusquement : « que les princes de son rang n'étaient point faits pour la prison, et que quand il s'oublierait de sa dignité jusqu'au point de se laisser réduire à une si grande bassesse, ses sujets ne le permettraient pas. » Cortez répliqua : « Que si Montézuma prenait le parti de venir au quartier de bonne grâce, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avaient pour lui, il se souciait fort peu de la résistance de ses sujets, contre lesquels il pourrait employer toute la valeur de ses soldats, sans que l'amitié qu'ils avaient ensemble en fût blessée. » La dispute dura longtemps : Montézuma se défendait toujours de quitter son palais, et Cortez voulait le réduire et le rassurer, sans en venir à l'extrémité. Sur quoi ce prince, commençant à découvrir le péril où il se trouvait, se jeta sur diverses propositions. Il offrait d'envoyer à l'heure même prendre



Qualpopoca et tous les officiers, et de les remettre entre les mains de Cortez, afin qu'il les punît comme il le jugerait à propos. Il voulait donner ses deux fils en otage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole; et il répétait avec quelques marques de faiblesse: « Qu'il n'était pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir dans les montagnes. » Cortez n'approuvait aucun de ces partis, et l'empereur ne se rendait point: cependant les capitaines, présents à cette contestation, voyant le péril où le retardement pouvait les jeter, commencèrent à se mutiner. Ils voulaient terminer la question par les voies de fait; et Jean Velasquez de Léon dit hautement: « Laissons là les discours; il faut s'en saisir ou le poignarder. » Montézuma le regarda, et demanda à Marine ce que cet Espagnol disait avec tant d'emportement. Cette femme, trouvant alors une ouverture favorable à lui insinuer adroitement les raisons qui pouvaient le déterminer à ce qu'on souhaitait, lui dit d'une manière qui témoignait qu'elle avait peur qu'on entendît son discours: « Seigneur, vous courez un grand risque, si vous ne cédez aux instances que ces gens vous ont faites, puisque vous connaissez leur résolution, et le secours surnaturel dont ils sont assistés dans leurs entreprises. Je suis née sujette de Votre Majesté, je n'ai point de pensées qui n'aillent à procurer son avantage, et je suis assez avant dans leur confidence pour être instruite de tous leurs desseins. Si vous allez avec eux, vous y serez traité avec tout le respect qui est dû à votre personne; mais si vous leur résistez davantage, je ne réponds pas de votre vie. »

Ce petit discours, fait avec adresse et à propos, acheva de persuader Montézuma; en sorte que sans entrer en de nouvelles contestations, il se leva de dessus son siège, et dit aux Espagnols: « Je me confie à vous, allons à votre logement : les dieux le veulent

ainsi, puisque vous l'emportez et que j'y suis résolu. Il appela aussitôt les domestiques et leur commanda de faire préparer sa litière, et les officiers qui devaient l'accompagner ; après quoi il dit à ses ministres : « Que par de certaines raisons d'État qu'il avait concertées avec ses dieux, il avait arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols. Qu'il voulait bien leur apprendre sa résolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son peuple : à quoi il ajouta, qu'il y allait de son propre mouvement, et pour son avantage. » Il ordonna encore à un capitaine de ses gardes d'aller prendre Qualpopoca et tous les chefs de son armée qui l'avaient assisté à l'irruption qu'on avait faite sur les terres des Zempoales. Pour cet effet, il lui donna le sceau de l'empire, qu'il portait toujours attaché à son bras droit, et ce prince avertit le capitaine qu'il prît des soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnés publiquement, et Marine les expliquait à Cortez et aux capitaines Espagnols, de crainte que les conférences de l'empereur avec ses officiers ne leur donnassent de l'ombrage, et qu'ils n'entreprissent mal à propos de lui faire quelque violence.

Montézuma sortit ainsi de son palais, sans attendre davantage, avec toute la suite qui l'accompagnait ordinairement. Les Espagnols allaient à pied autour de sa litière : et ils le gardaient, sous prétexte de l'escorter. D'abord le bruit courut par toute la ville que les étrangers enlevaient l'empereur : les rues furent remplies de peuple en un instant, avec l'apparence d'un soulèvement général, parce que les Mexicains poussaient de grands cris, en se jetant à terre, comme des gens désespérés. Quelques-uns témoignaient aussi leur tendresse par leurs larmes ; mais l'empereur, avec un air gai et tranquille, apaisa ce tumulte et les satisfit en quelque manière. Il leur commanda de se taire : et au premier signe qu'il fit de la main, un pro-

fond silence succéda à la confusion de leurs cris. Il dit « Que bien loin d'être prisonnier, il allait librement passer quelques jours avec les étrangers ses amis, pour se divertir avec eux », et cet éclaircissement, qu'on ne lui demandait pas, et dont il prévenait leurs questions, confirmait ce qu'il prétendait désavouer. En arrivant au quartier des Espagnols, qui était, comme on l'a dit, un palais que son père avait fait bâtir, il commanda à ses gardes de renvoyer la foule du peuple qui le suivait, et à ses ministres de publier, sous peine de la vie, que personne n'excitât le moindre tumulte. Il fit beaucoup de caresses aux soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec respect, et choisit l'appartement où il voulait demeurer. Le logis était assez grand pour y faire toutes les séparations nécessaires, en sorte que les chambres furent parées en un moment, par les officiers de l'empereur, des plus beaux meubles de sa garde-robe, et les Espagnols mirent de bons corps-de-gardes à toutes les avenues. On doubla celle du quartier, on avança des sentinelles dans les rues, et on n'oublia aucune des précautions qu'une action de cette conséquence semblait exiger. Tous les soldats avaient ordre de laisser entrer les officiers de l'empereur, que l'on connaissait tous, ainsi que les nobles et les ministres qui venaient faire leur cour, avec cette réserve qu'on n'en recevait qu'un certain nombre, à mesure que les autres sortaient, sous prétexte d'éviter la confusion. Cortez alla visiter Montézuma dès le soir même, après avoir demandé audience et observé les mêmes cérémonies dont il usait lorsqu'il allait lui rendre visite en son palais. Les capitaines et les soldats les plus qualifiés s'acquittèrent aussi de ce devoir, et le remercièrent de ce qu'il honorait cette maison de sa présence, comme s'il y était venu de son propre mouvement : et ce prince se montra aussi gai et aussi content avec eux que s'ils n'avaient pas été témoins de sa résistance à ce change-

ment. Il leur distribua de sa main des joyaux qu'il avait apportés exprès, afin de leur ôter la pensée qu'il lui restât encore le moindre chagrin : et quoiqu'on observât de près ses actions et ses discours, on ne vit paraître aucune faiblesse en la confiance qu'il témoignait aux Espagnols, et il retint toujours la majesté d'un empereur en la constance avec laquelle il tâchait d'allier ces deux extrémités, de la dépendance et de la souveraineté. Il ne découvrit le secret de la prison à aucun de ses domestiques, ni de ses ministres, qu'on n'empêchait point de communiquer avec lui à telle heure qu'il lui plaisait; soit qu'il eût honte de leur avouer sa misère, soit qu'il craignît pour sa personne s'il faisait le moindre mouvement. Ils regardèrent tous cette retraite comme un effet de sa volonté : ce qui ôta lieu aux réflexions qu'ils pouvaient faire sur la hardiesse des Espagnols, dont il se peut faire que l'excès les éblouit et la leur fit mettre entre les choses impossibles, qui sont hors de la portée de l'imagination.

C'est ainsi que Cortez entreprit et exécuta la résolution d'arrêter Montézuma, qui au bout de quelques jours se trouva si bien dans sa prison, qu'à peine lui resta-t-il assez de courage pour souhaiter une autre fortune. Néanmoins ses sujets reconnurent enfin que les Espagnols le tenaient prisonnier, quoiqu'ils adoucissent la violence de cette action par un respect très soumis. Les gardes qui étaient aux avenues de l'appartement de l'empereur, et les armes que l'on ne quittait point dans le quartier, ne laissèrent aucun lieu aux Mexicains de douter de cette vérité ; cependant aucun d'eux ne songea à lui procurer la liberté ; et il est difficile de s'imaginer quelle raison ils eurent, lui, pour demeurer sans répugnance en cette oppression ; et eux, pour vivre dans la même insensibilité, sans s'offenser de l'injure qu'on faisait à leur empereur. L'audace des Espagnols doit causer une extrême sur-



prise ; mais on n'en aura pas moins de voir cet abattement dans l'esprit d'un monarque si puissant et si fier, et ce défaut de résolution entre les Mexicains, nation belliqueuse et si attachée à soutenir la majesté de leurs princes. On peut dire que la main de Dieu faisait cette impression sur leur cœur : et cela ne doit paraître ni incroyable, ni nouveau dans la disposition de sa providence, puisque le monde l'a déjà vu faciliter les entreprises de son peuple, en ôtant l'esprit à ses ennemis[1].

Les Espagnols virent en peu de temps leur logement changé en un palais, sans cesser de le garder comme une prison. Leur hardiesse perdit insensiblement, avec la nouveauté, ce qu'elle avait de surprenant : et quelques Mexicains, irrités de la guerre que Qualpopoca avait excitée mal à propos, louaient l'action de Montézuma, et attribuaient à sa grandeur d'âme l'effort d'avoir donné sa liberté pour gage de son innocence. D'autres étaient persuadés que les dieux, qui communiquaient familièrement avec l'empereur, lui avaient inspiré le conseil le plus convenable à sa dignité. Les plus sages respectaient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner ; sachant que la raison des rois ne s'explique pas à l'intelligence, mais au devoir de leurs sujets. Cependant Montézuma faisait les fonctions de souverain, avec le même ordre qu'il observait lorsqu'il était en liberté. Il donnait ses audiences et tenait son conseil aux heures ordinaires : il conférait avec ses ministres, et il s'appliquait au gouvernement de ses États, s'attachant surtout à empêcher qu'on connût qu'il n'était pas en liberté.

On apportait sa viande du palais impérial ; et les officiers qui servaient étaient accompagnés d'un grand nombre de domestiques. La quantité des plats surpassait l'ordinaire réglé de tout temps, et ce qu'on desser-

[1] JOSUÉ, ch. V, v. I.

vait était aussitôt distribué aux soldats espagnols. Montézuma envoyait souvent les mets les plus délicats à Cortez et à ses capitaines, qu'il connaissait tous par leurs noms : il avait même étudié la différence de leur génie et de leurs inclinations ; et il savait fort bien mettre en œuvre cette connaissance dans la conversation, en donnant au bon goût et à la belle raillerie quelques traits délicats, sans blesser sa majesté, ni offenser la bienséance. Il passait avec les Espagnols tout le temps que les affaires lui laissaient ; et il disait agréablement : « Qu'il ne se trouvait plus sans eux. » Tous cherchaient à lui plaire, et rien ne le charmait davantage que le respect qu'ils lui rendaient. Les grossièretés l'offensaient : et si quelqu'un en usait avec lui, il savait bien faire connaître qu'il en était choqué, et qu'il y était sensible ; étant jaloux de sa dignité jusqu'à ce point, qu'il se mit fort en colère d'une indécence qu'il crut qu'un certain soldat espagnol avait commise exprès en sa présence. Il pria le capitaine de la garde d'employer une autre fois ce soldat loin de sa personne ; autrement, qu'il le ferait châtier, s'il se présentait devant lui.

Montézuma passait quelquefois les soirs à jouer avec Cortez au *totoloque :* c'est un jeu où, avec de petites boules d'or, ils visaient à toucher ou à abattre, d'une distance proportionnée, de petites quilles de même métal. Ils jouaient en cinq points, ou marques, des bijoux ou d'autres curiosités. Montézuma distribuait son gain aux soldats espagnols, et Cortez donnait le sien aux petits officiers de l'Empereur. Alvarado marquait ordinairement ; et comme il mécomptait quelquefois en faveur de son général, l'Empereur le raillait galamment sur ce qu'il comptait mal ; néanmoins il ne laissait pas de le prier de prendre cette peine une autre fois et de rendre justice à la vérité. Il conservait dans le jeu même les sentiments d'un prince, regar-

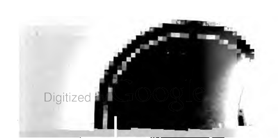
dant la perte comme un effet du hasard, et le gain comme le prix de la victoire.

On n'oubliait pas de toucher le point de la religion dans les conversations familières. Cortez lui en parla plusieurs fois, en tâchant de le ramener par la douceur à reconnaître les abus de l'idolâtrie. Le père Olmedo appuyait les raisons du général, avec le même zèle et plus de solidité : et Marine expliquait à Montézuma les raisonnements de ce religieux ; à quoi elle ajoutait, avec beaucoup d'affection, des raisons familières d'une personne revenue depuis peu de son erreur, et qui était encore pénétrée des motifs qui l'avaient désabusée. Mais le démon s'était si fortement emparé de l'esprit de ce misérable prince qu'il ne lui laissait pas l'entendement libre ; et son cœur demeura dans un endurcissement déplorable. On ne sait pas si le diable lui parlait, ni s'il lui apparaissait comme auparavant, depuis que les Espagnols furent entrés dans la ville de Mexico ; au contraire on tient que du moment que la croix de J.-C. parut en cette ville, les conjurations des sorciers de Montézuma perdirent toute leur force, et que les oracles du démon devinrent muets ; néanmoins l'Empereur était si aveuglé et si abandonné à ses erreurs, qu'il n'eut point assez de vigueur pour les rejeter, ni pour recevoir ces vives lumières qui brillaient à ses yeux. Cette dureté d'esprit fut peut-être le misérable fruit de ses vices et de ses cruautés, dont il avait offensé la divine Majesté, ou le châtiment de cette criminelle négligence, qui lui faisait prêter l'oreille, et en même temps refuser son consentement à la vérité.

Au bout de vingt jours, le capitaine des gardes, que l'Empereur avait envoyé vers la frontière de Vera-Cruz, amena prisonniers Qualpopoca et ses principaux officiers, qui s'étaient rendus sans résistance, à la vue du sceau impérial. Le capitaine les conduisit droit à Mon-

tézuma : ce que Cortez permit, parce qu'il souhaitait que ce prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avaient reçu de sa part, et qu'il voulait l'éblouir par ces démonstrations de confiance. Après cela, cet officier passa avec ses prisonniers à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en lui disant de la part de son maître : « Que l'empereur lui envoyait ces coupables, afin qu'il tirât d'eux la vérité, et qu'il les punît avec toute la rigueur qu'ils avaient méritée. » Le général s'enferma avec eux, et ils confessèrent d'abord les crimes dont on les chargeait : d'avoir rompu la paix de leur autorité privée, et provoqué, par une injuste guerre, les Espagnols de Vera-Cruz ; enfin d'avoir causé le meurtre d'Arguello, exécuté de sang-froid par leur ordre, sur un prisonnier de guerre. Ils ne dirent pas un mot de l'ordre qu'ils avaient de l'Empereur, jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on allait les punir rigoureusement, ils tâchèrent à sauver au moins leur vie, en le rendant complice de leur crime ; mais le général ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita comme une imposture ordinaire aux coupables convaincus.

La cause fut jugée militairement, et on les condamna à mort, avec cette circonstance que leurs corps seraient brûlés publiquement devant le palais impérial, comme criminels de lèse-majesté. Aussitôt on délibéra sur la manière de l'exécution ; et il fut conclu de ne pas la différer. Cependant, Cortez qui craignait que Montézuma ne s'aigrît, et qu'il ne voulût soutenir des gens qu'on ne faisait mourir que pour avoir obéi à ses ordres, Cortez résolut de le tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace, et qui le fît ressouvenir de la dépendance en laquelle il se trouvait : sur quoi il prit un parti un peu violent, qui sans doute lui fut inspiré par la facilité que ce prince avait eue de se laisser conduire en prison, et par sa patience à toutes épreuves. Cortez fit donc apporter des fers qui servaient entre eux aux crimi-



nels, et il alla trouver l'Empereur, suivi d'un soldat, qui portait ces fers à découvert, de Marine et de trois ou quatre capitaines. Il n'oublia aucune des révérences dont il témoignait ordinairement son respect à ce prince ; après quoi, élevant sa voix, il lui dit fièrement : « Que Qualpopoca et les autres coupables étaient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime, qui les rendait dignes de cette punition : mais qu'il l'en avait chargé lui-même, en soutenant affirmativement qu'ils ne l'avaient commis que par les ordres de l'Empereur. Qu'ainsi il était nécessaire qu'il se purgeât, par quelque mortification personnelle, de ces indices si violents; parce que, encore que les souverains ne fussent point soumis aux peines de la justice ordinaire, ils étaient néanmoins sujets à une loi supérieure, qui avait droit sur leurs couronnes; et qu'ils devaient imiter en quelque façon les coupables, quand ils se trouvaient eux-mêmes convaincus et qu'ils voulaient donner quelque satisfaction à la justice du ciel. » Il commanda alors d'un ton ferme et absolu qu'on mît les fers à Montézuma, et sans lui donner le temps de répondre, il tourna brusquement le dos, le laissant en cet état. Le général se retira ainsi en son appartement, où il donna ordre de doubler toutes les gardes, et de ne permettre point que l'empereur eût aucune communication avec ses ministres.

Montézuma fut tellement étourdi de se voir traiter d'une manière si honteuse et si outrageante, qu'il n'eut ni la force d'y résister, ni le cœur de s'en plaindre : il fut longtemps en cet état, comme un homme hors de soi. Ceux de ses domestiques qui étaient présents accompagnaient sa douleur de leurs larmes, sans oser lui parler. Ils se jetaient à ses pieds, afin de les soulager du poids des fers, lorsque ce prince, revenant de son étourdissement, donna d'abord quelques marques de chagrin et d'impatience; mais il revint bientôt de ces mouvements; et comme son malheur lui parut être

un effet de la volonté de ses dieux, il en attendit le succès, avec quelque inquiétude de voir sa vie en danger, mais aussi avec assez de retour sur ce qu'il était, pour témoigner que sa crainte n'était point manque de courage.

Cortez ne perdit point de temps à presser l'exécution de ce qu'il avait résolu : il fit conduire les criminels au supplice, après avoir pris toutes les précautions nécessaires à ne rien risquer en cette action. Elle se passa en présence d'une multitude presque innombrable de peuple, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il semblait qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de frayeur, qui tenait en partie de l'admiration et en partie du respect. Véritablement ils furent surpris de voir exercer de pareils actes de juridiction par des étrangers, qui, tout au plus, n'avaient d'autre caractère que celui d'ambassadeurs d'un autre prince : mais ils n'eurent pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyaient établi par la tolérance de l'empereur. C'est ce qui les fit accourir tous à ce spectacle, avec une espèce de tranquillité mortifiée, qui tenait quelque chose de l'effroi, sans néanmoins qu'on en pût faire la différence. Ce qui contribua beaucoup à maintenir cette tranquillité, fut que l'action de Qualpopoca, bien loin d'être approuvée par les Mexicains, leur parut encore plus odieuse par cette circonstance, qu'il en avait chargé son souverain. Cette justification ne trouvait point de croyance dans l'esprit de ces peuples, qui l'avaient toujours regardée comme insolente et séditieuse, quand ils l'auraient crue véritable. Enfin cette exécution fut le troisième acte de la vivacité du général : elle réussit comme il l'avait résolu, quoique sur des principes assez irréguliers ; cependant elle lui parut nécessaire et possible. Il connaissait les gens à qui il avait affaire, et ce qui lui pouvait valoir, à tout événement, le gage important qu'il tenait en son pouvoir.

Laissons-nous éblouir aux raisons de ce général, sans l'attirer devant le tribunal de l'histoire : contentons-nous de rapporter, comme il s'est passé, un fait qui fut ensuite d'une extrême conséquence pour établir la sûreté des Espagnols de Vera-Cruz, et qui étouffa ces rumeurs qui commençaient à soulever l'inquiétude des nobles Mexicains.

Cortez revint alors en diligence à l'appartement de Montézuma, qu'il salua d'un air fort gai, et dit : « Qu'on venait de punir ces traîtres qui avaient eu l'insolence de noircir la réputation de leur prince, et que pour lui il avait rempli avantageusement son devoir, en se soumettant à la justice de Dieu par ce petit sacrifice qu'il lui avait fait de sa liberté. » Alors, sans attendre davantage, Cortez commanda qu'on ôtât les fers à l'empereur, ou, comme certains auteurs le rapportent, il se mit à genoux, afin de les lui ôter lui-même. La présence d'esprit qui brillait en toutes les actions du général donne lieu de croire, en effet, qu'il voulut, par cette galanterie, réparer avec plus de grâce la honte que Montézuma avait reçue : et ce prince applaudit à ce faux retour de sa liberté par des transports de joie difficiles à exprimer. Il embrassa le général, et il ne pouvait finir les compliments qu'il lui fit sur ce sujet. Ils s'assirent, et Cortez, par un autre trait de générosité, qu'il savait placer si à propos, commanda qu'on levât toutes les gardes et dit à Montézuma qu'il pouvait se retirer à son palais quand il lui plairait, puisque la cause de sa détention était cessée.

Il lui présentait à coup sûr le parti qu'il savait bien que l'empereur n'accepterait pas, parce qu'il lui avait entendu dire plusieurs fois, fort positivement, qu'il ne convenait pas à sa dignité de retourner en son palais, ni de se séparer des Espagnols, jusqu'à ce qu'ils se retirassent de sa cour, d'autant qu'il perdrait toute l'estime de ses sujets, s'ils venaient à comprendre qu'il ne tenait sa liberté que d'une main étrangère. Ce sen-

timent, que le temps lui fit croire être tiré de son propre fond, lui avait été en effet inspiré par Marine et par quelques capitaines espagnols, suivant l'ordre de Cortez, qui employait adroitement les raisons d'État à retenir plus sûrement ce prince dans sa prison. Néanmoins Montézuma, pénétrant les motifs des offres que le général lui faisait, abandonna ce prétexte, qui lui parut amené de trop loin en cette rencontre. Il en prit un autre qui n'avait pas moins d'artifice, et dit à Cortez : « Que le désir qu'il témoignait de le rétablir dans son palais lui était très agréable; mais qu'il ne voulait alors faire aucune nouvelle démarche sur ce sujet, pour l'intérêt des Espagnols mêmes : parce que, s'il était une fois en sa maison, sa noblesse et son peuple le presseraient de prendre les armes contre eux, afin de réparer l'injure qu'il en avait reçue. » Il voulut faire ainsi comprendre aux Espagnols qu'il ne demeurait en prison que pour les couvrir et les protéger de son autorité. Cortez loua sa générosité et lui rendit grâces de l'attention qu'il faisait sur ses amis. Ainsi chacun demeura satisfait de son adresse : ils crurent l'entendre tous deux, et qu'ils ne se laissaient tromper que pour leur avantage, suivant les maximes trop fines de cet art de dissimuler, que les politiques mettent entre les mystères de la prudence, en dorant du nom de cette vertu les artifices d'une pénétration outrée.

---

## VIII.

### LA NOCHE TRISTE

(La nuit fatale).

Les Mexicains ne firent aucun mouvement considé-

rable durant les trois jours que Montézuma languit de ses blessures, quoiqu'il y eût toujours des troupes en vue, qui faisaient quelques légères irruptions, que l'on repoussait aisément. On aurait pu douter si cette suspension était un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avait appris, peu de jours après, que ce refroidissement procédait du peuple, qui se trouvait en désordre et sans chefs, parce que les nobles étaient occupés à couronner un nouvel empereur qui, selon les informations qu'on en eut, se nommait Quetlavaca, roi d'Iztacpalapa et second électeur de l'empire. Il ne vécut que peu de jours; et la mémoire de son nom a été presque effacée par sa faiblesse et son peu d'application. Les Mexicains qui étaient sortis avec le corps de Montézuma ne revinrent pas ; et cette marque d'opiniâtreté, au commencement d'un nouvel empire, faisait tirer de mauvaises conséquences. Cortez souhaitait faire sa retraite avec réputation, suivant qu'il s'y était engagé avec ses capitaines et ses soldats, jugeant bien qu'il avait besoin de nouvelles forces pour revenir à Mexico, avec plus d'espérance de conquérir cette ville, ce qu'il avait toujours considéré comme devant arriver quelque jour, et qu'il regardait alors comme une obligation qui lui était imposée depuis la mort de Montézuma, dont le respect retranchait les desseins du général à des bornes moins courageuses.

On ne fut pas longtemps à être éclairci de ce que les Indiens tramaient durant cette suspension, puisqu'ils recommencèrent la guerre avec plus d'ordre et de forces au point du jour qui suivit les obsèques de Montézuma. Les premiers rayons du soleil découvrirent aux Espagnols toutes les rues autour du quartier garnies d'un grand nombre d'Indiens armés, qui occupaient encore les tours d'un temple peu éloigné du quartier, dont on pouvait en battre une partie, en

commandement, à coups d'arc et de fronde. Le général aurait fortifié ce poste s'il eût eu assez de forces pour les séparer; mais il ne voulait pas tomber dans la bévue de ceux qui abandonnent le nécessaire pour s'attacher à la précaution.

On montait par cent degrés à la terrasse de ce temple, qui soutenait quelques tours assez spacieuses, où cinq cents soldats choisis entre la plus brave noblesse du Mexique avaient pris leur poste, si fort résolus de s'y maintenir, qu'ils s'étaient pourvus d'armes et de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu et mis en œuvre par les Mexicains, pouvait avoir de funestes suites, ce qui l'obligeait à faire un prompt et vigoureux effort afin de les prévenir. L'ordre qu'il suivit pour y réussir, sans hasarder beaucoup, fut de faire sortir la plus grande partie de sa troupe, dont il forma plusieurs bataillons aussi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenues et s'opposer au secours. Il commit l'attaque du temple au capitaine Escobar avec sa compagnie et cent autres soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenues dont les Espagnols se saisirent; et un moment après Escobar attaqua le temple, et se rendit maître et du vestibule et d'une partie des degrés sans résistance, parce que les Indiens le laissèrent engager exprès; et lorsqu'ils virent l'occasion favorable, ils parurent tout à coup aux balustres ou parapets d'en haut, et chargèrent les Espagnols à coups de flèches et de dards si furieusement, qu'ils les obligèrent à s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvraient; mais il ne put soutenir la seconde charge qui fut encore plus rude. Ils avaient préparé de grosses pierres et des pièces de bois qu'ils poussaient du haut de l'escalier, et qui, roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrés, obligèrent les Espagnols à reculer jusques à trois

fois. Quelques-unes de ces pièces de bois étaient à demi enflammées, à dessein de les rendre plus nuisibles, par une grossière imitation de nos armes à feu, ce qui devait être un grand effort d'esprit de leurs ingénieurs. En effet les soldats s'ouvraient pour éviter le coup, et lorsque les rangs étaient une fois rompus, il fallait nécessairement perdre du terrain.

Le général, accompagné d'une troupe de cavaliers, courait à tous les endroits où on combattait, et il reconnut le désavantage de ses gens : sur quoi ne consultant que sa valeur, il mit pied à terre, et après avoir fortifié la troupe d'Escobar de quelques Tlascaltèques du corps de réserve, et des cavaliers qui le suivaient, il se fit attacher une rondache au bras où il était blessé, et se jeta sur les degrés l'épée à la main, d'un air si fier et si déterminé, que dès ce moment ceux qui le suivaient ne connurent plus le péril. Les obstacles de l'assaut furent surmontés en un moment : on gagna heureusement le plus haut degré et ensuite la balustrade, où on vint aux mains à coups d'épée et de massue. Les Mexicains étaient tous nobles, et leur résistance marqua la différence que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissaient tailler en pièces plutôt que de rendre les armes. Quelques-uns se précipitaient par dessus les appuis, persuadés que ce genre de mort, qui était de leur choix, avait quelque chose de plus noble : et les ministres du temple, après avoir appelé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs dieux, moururent tous en combattant comme des désespérés : en sorte que Cortez se vit en peu de temps maître de ce poste, par le carnage de cette noblesse mexicaine, sans perdre un seul homme et avec peu de blessés. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute résolution que deux braves Indiens conçurent dans l'embarras de la mêlée, et la vigueur dont ils tâchèrent d'en venir à l'exécution. Ces vaillants hommes, déterminés à sacrifier leur vie à leur patrie, et croyant

achever la guerre par leur mort, concertèrent ensemble de se précipiter du plus haut du temple avec le général. Ils marchèrent toujours unis, et lorsqu'ils aperçurent Cortez sur le bord du précipice, ils jetèrent leurs armes à dessein de s'approcher de lui comme des déserteurs qui venaient se rendre. Ils mirent le genou en terre en posture de suppliants, et, sans perdre un moment, ils se jetèrent sur le général, et se lancèrent par dessus la balustrade, le poids de leur prise devant donner une plus grande impression à cet effort. Cortez s'en défit néanmoins heureusement, mais avec quelque peine, et leur attentat lui donna bien moins de colère que d'admiration, lorsque la mort de ces Indiens lui fit connaître le péril qu'il avait évité, sans désapprouver leur témérité, pour la part que la grandeur du courage y pouvait prétendre.

Cette attaque du temple eut quelques circonstances qui en facilitèrent le succès avec moins de perte. Les Indiens s'épouvantèrent lorsqu'ils virent redoubler le nombre des assaillants, et à leur tête ce même capitaine qu'ils croyaient invincible. Ils se présentèrent à la défense des degrés avec plus de précipitation que de diligence, et on remarqua que les pièces de bois qu'ils roulaient d'en haut en travers, ce qui devait faire le plus grand effet, passèrent toutes de leur long entre les Espagnols, qu'elles n'offensèrent presque point. Cet accident fut trop souvent réitéré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont rapporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La faute pouvait venir du trouble où ils se trouvèrent, qui les empêcha de jeter ces pièces avec plus de précaution; mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du temple : et entre tant d'événements qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut, sans pousser trop loin la crédulité, balancer quelquefois entre le miracle et le cas fortuit.



Cortez fit aussitôt transporter à son quartier les vivres dont ils avaient garni les magasins du temple, en une quantité considérable, et qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mît le feu, et qu'on rasât les tours et quelques maisons entre ce lieu et son logement, qui empêchaient que l'artillerie ne commandât sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascaltèques, qui s'en acquittèrent promptement. Alors le général, revenant à ses troupes qui étaient engagées dans les rues, trouva qu'un gros considérable de Mexicains avait chargé les Espagnols par la rue de Tacuba, et que ses gens extrêmement pressés défendaient cette principale avenue avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, et passant le bras blessé dans les rênes de la bride, il prit une lance et courut au secours. Tous les cavaliers le suivirent avec la compagnie d'Escobar, et d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçait à coups de lance, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étaient renversés et foulés aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens, qui s'écartaient pour éviter le choc, donnaient dans l'infanterie qui les taillait en pièces sans beaucoup de peine. Cependant le général oubliant sa prudence, et flatté par ses exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lorsqu'il se reconnut, il vit que la retraite lui était interdite, parce que le gros des ennemis qui fuyaient devant l'infanterie venait tomber sur lui, et le mettait en danger de la vie par la victoire de ses gens mêmes.

En cette extrémité Cortez résolut de se jeter dans une autre rue où il crut trouver moins d'embarras ; et à quelques pas de l'entrée il rencontra un parti considérable d'Indiens en désordre, qui menaient prisonnier son grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chute de son cheval. Le dessein qu'ils eurent d'abord de le conduire au sacrifice lui sauva la

vie ; car le général, poussant furieusement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenaient Duero, et mit les autres en désordre ; en sorte que ce cavalier eut la liberté de se dégager et de se saisir d'un poignard qu'ils lui avaient laissé par imprudence en le désarmant. Il en tua quelques Indiens et regagna sa lance et son cheval. Alors les deux amis se joignirent et passèrent la rue au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, jusques à ce qu'ils rencontrèrent leurs gens. Le général compta toujours depuis cette action entre ses plus heureuses aventures, puisqu'au moment qu'il n'était pas trop assuré de sa propre vie, il se trouva en main une occasion de sauver celle de son meilleur ami. C'est ainsi que sa bonne fortune, dans le sens qu'un chrétien le doit prendre, l'assistait si à propos, que ses fautes mêmes lui produisaient des occasions d'acquérir de la gloire.

Les ennemis étaient déjà en mouvement pour se retirer de tous côtés ; le général ne crut pas qu'il fût nécessaire de s'engager plus avant, parce qu'il était impossible de suivre la victoire sans laisser le quartier découvert. Il fit sonner la retraite, et quoique les soldats revinssent las et fatigués d'un combat qui avait duré si longtemps, il n'y eut que peu de blessés, et on n'en perdit pas un seul. Ce bonheur ajoutait un nouveau plaisir au repos qu'ils goûtaient ; puisque rien n'est meilleur que la victoire pour essuyer les sueurs du combat. On brûla plusieurs maisons en cette rencontre ; et la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtiment pourrait les corriger. Quelques auteurs ont mis cette sortie entre celles qui furent faites avant la mort de Montézuma ; mais la seconde relation de Cortez même nous apprend qu'elle ne se fit qu'après la mort de l'empereur : et nous l'avons suivie, sans nous arrêter à une plus exacte discussion, parce que cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'his-

toire. Le succès de l'assaut du temple était dû principalement à la valeur du général, parce que son courage et son exemple apprirent aux soldats que les difficultés qui les arrêtaient n'étaient pas insurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là de quelle importance est la personne d'un général pour la conservation de ses troupes, en se jetant dans le péril avec plus d'ardeur que de prudence ; et ces excès de vivacité, quoiqu'ils réussissent, méritent plus d'admiration que de louanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une aventure extraordinaire ; et on trouva depuis quelques toiles qui représentaient au naturel l'attaque des degrés, le combat sur la terrasse, et en dernier lieu leur défaite entière, sans épargner l'incendie et la ruine des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols ; ces peintures leur tenaient lieu d'histoires, où ils respectaient la fidélité, parce qu'ils regardaient comme un crime d'en imposer à la postérité. Néanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquaient pas de malice, à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur nation. Ils avaient peint plusieurs Espagnols estropiés et blessés : faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avaient pas fait, et honorant leur perte par le prix qu'elle avait coûté : faute d'exactitude dont les historiens mêmes ne sauraient laver leur profession ; puisqu'ils se font, pour ainsi dire, un péché d'habitude de cette espèce de soin, qui fait prendre aux circonstances le tour de l'inclination qui conduit leur plume.

Le jour suivant, les Mexicains demandèrent une conférence, et on la leur accorda avec quelque espérance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusque sur la muraille pour entendre leurs propositions ; et quelques nobles s'étant avancés lui déclarèrent de la part du nouvel empereur : « Qu'il se dis-

posât sans remise à marcher avec son armée vers la mer, où ses grands canots l'attendaient, et qu'on cesserait les attaques durant le temps dont il aurait besoin pour préparer son voyage. Que s'il ne se déterminait promptement à prendre ce parti, il devait être assuré de périr, lui et tous ses soldats, sans aucune ressource, puisque les Mexicains étaient déjà convaincus, par plusieurs expériences, que les Espagnols n'étaient point immortels, et que, quand la mort de chaque soldat devrait leur coûter vingt mille hommes, il leur en resterait encore assez pour chanter la dernière victoire. Le général répondit : « Que les Espagnols ne s'étaient jamais vantés d'être immortels, mais seulement d'avoir plus de courage et de force que tous les autres hommes, et si élevés au-dessus de ceux de leur nation, que, sans avoir besoin d'un plus grand nombre de soldats, il se sentait assez de cœur pour entreprendre de détruire non seulement la ville, mais encore tout l'empire du Mexique. Qu'ayant néanmoins un extrême déplaisir de ce qu'ils avaient souffert par leur obstination, son dessein était de se retirer, puisque le sujet de son ambassade était fini par la mort du grand Montézuma, dont la bonté et la considération le retenaient à sa cour. Qu'il allait exécuter cette résolution, pourvu que de part et d'autre on s'assurât de quelques conditions raisonnables, afin qu'il eût la commodité de se disposer à ce voyage. »

Les ministres du nouveau gouvernement s'étaient assemblés en présence de l'Empereur, afin de consulter sur les moyens de soutenir la guerre : et après plusieurs délibérations, ils avaient arrêté que, afin d'éviter le carnage que les armes des étrangers faisaient de leurs soldats, la mort déplorable de tant de noblesse et la ruine de la ville, il était à propos de les affamer par un siège. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre que les Espagnols se rendissent, ils voulaient seulement les affaiblir et les tailler en pièces quand ils

n'auraient plus de forces. Ces ministres avaient imaginé ce nouveau genre de siège, inconnu jusqu'alors en leur milice: et ils n'avaient introduit ce pourparler de paix qu'afin d'obtenir la suspension d'armes qu'ils souhaitaient, supposant qu'ils pourraient entretenir la négociation par diverses propositions, jusqu'à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui étaient dans le quartier : sur quoi ils donnèrent ordre aux commandants des troupes qu'ils prissent un extrême soin d'empêcher le secours, d'occuper de loin et de près tous les passages par où les assiégés pouvaient s'échapper, et de rompre tous les ponts des chaussées qui conduisaient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeaient que la politique ne souffrait pas qu'on les laissât sortir de la ville, pour aller soulever les provinces mal satisfaites, ou se refaire à l'abri des murailles de Tlascala.

Quelques-uns de ces ministres firent attention sur la misère à laquelle on exposait plusieurs Mexicains des plus considérables, prisonniers dans le quartier, et qui allaient nécessairement périr par la faim, avant que les ennemis en sentissent les premières atteintes : mais ils parurent tous si zélés pour le public, qu'ils conclurent que ces prisonniers seraient trop heureux de mourir pour leur patrie ; et peut-être ce qui fit tort à ces malheureux fut de se trouver en la compagnie de trois fils de Montézuma, dont la mort n'aurait pas été fort regrettée en cette assemblée, parce que l'aîné était un jeune homme digne de régner, aimé du peuple, et l'unique sujet qui pouvait donner de la jalousie au nouvel empereur : faiblesse pitoyable des ministres de ce caractère, qui satisfont à leurs passions, lorsqu'ils croient travailler au bien de l'État.

Ce qui leur faisait le plus de peine était le chef de leurs infâmes sacrificateurs qui était en la même prison; car ils le révéraient comme la seconde personne de l'État : et ils croyaient qu'en le laissant périr, ils commettraient un grand crime contre les dieux; sur

quoi l'adresse dont ils usèrent pour obtenir sa liberté est fort remarquable. Les mêmes envoyés revinrent sur le soir à la conférence, et proposèrent de la part de leur prince : « Qu'afin d'éviter les contestations qui pourraient retarder le traité, il serait bon que quelqu'un des Mexicains prisonniers, bien instruit de tout ce qui devait entrer en négociation, vînt trouver les ministres de l'Empereur. » Cet expédient parut assez plausible et sans difficulté, et du moment qu'ils s'aperçurent qu'on le goûtait, ils insinuèrent aux Espagnols, amiablement et par forme d'avis, que personne ne serait si propre à cet emploi qu'un bonhomme de sacrificateur qu'ils tenaient en prison, parce qu'il saurait faire valoir leurs raisons et vaincre les difficultés qui se présenteraient. Ce prétexte spécieux, et assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils prétendaient. Ce n'est pas qu'on n'eût pénétré l'artifice de la proposition, qu'ils négligeaient si fort en apparence : mais comme les vues du général allaient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il lui importait beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable et embarrassant. Le sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité et la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des otages et des autres articles, au retour de cet envoyé. Mais on se vit bientôt désabusé sur ce sujet : les sentinelles reconnurent que les ennemis avaient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avaient accoutumé, et qu'ils prenaient de grandes précautions en faisant des tranchées et des remparts, afin de défendre les ouvertures des chaussées qu'ils avaient sur le lac ; que des gens rompaient les ponts de la principale avenue, et embarrassaient le chemin de Tlascala. Ces travaux découvrirent le secret de leurs conférences.

Cette nouvelle émut le général ; mais comme il avait appris à surmonter des obstacles plus difficiles, il

revint à son assiette naturelle, et dans la première chaleur de ses réflexions, qui allaient toujours aux remèdes, il ordonna qu'on fît un pont de grosses solives et de planches assez fortes pour soutenir le canon, afin de traverser les coupures qu'ils avaient faites à la chaussée. Le pont était fabriqué d'une manière que quarante hommes pouvaient l'ébranler et le conduire aisément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut nécessaire pour mettre cet ouvrage sur les chantiers, et assembla les capitaines afin de prendre leurs avis sur le temps auquel on devait faire la retraite. Il leur proposa cet article avec beaucoup d'indifférence, soit qu'il n'eût rien décidé là-dessus, soit qu'il ne voulût pas se charger de l'événement. Les avis furent partagés ; les uns concluaient pour la nuit, les autres pour le jour, et l'un et l'autre parti avaient de fortes raisons. Les premiers disaient : « Que la prudence et la valeur n'étant point opposées, on devait choisir la voie la plus sûre. Que les Mexicains, par usage ou par superstition, quittaient les armes durant la nuit, et qu'il fallait supposer encore que le traité de paix qu'ils croyaient presque arrêté les tiendrait alors moins éveillés ; et que, leur dessein étant d'embarrasser la sortie des Espagnols, ainsi qu'on le jugeait par leurs travaux, ils pouvaient considérer le risque d'un combat au passage du lac, où on ne pouvait dresser de rangs, ni se servir de la cavalerie, outre qu'ils auraient les flancs découverts aux canots des ennemis qu'ils auraient encore à percer et à soutenir en tête et en queue. »

Ceux qui étaient d'un autre avis disaient : « Qu'il était presque impraticable de hasarder durant la nuit une marche avec bagage et artillerie par un chemin incertain et élevé sur l'eau, lors même que la disposition du temps couvert et pluvieux augmentait les ténèbres et le danger d'une pareille résolution. Que l'entreprise de mettre une armée en mouvement avec tout son attirail, et l'embarras de marcher en jetant

des ponts pour s'ouvrir des passages, ne pouvait s'exécuter sans bruit et sans retardement; qu'il était juste de profiter de la négligence de son ennemi, mais qu'on ne pouvait jamais compter sur cette supposition. Que l'habitude des Mexicains de ne point prendre les armes durant la nuit n'était pas si bien fondée qu'on le supposait, puisqu'ils l'avaient interrompue lorsqu'ils vinrent mettre le feu au quartier et s'emparer du temple qui en était proche. Ainsi qu'elle n'était point un motif suffisant à se persuader qu'ils eussent entièrement abandonné une ressource qui devait attirer toute leur attention; qu'il y aurait toujours moins de risque pour les Espagnols de sortir en combattant en plein jour, que de faire une retraite qui aurait l'apparence d'une fuite, afin d'aller chercher honteusement un abri chez les nations qui leur étaient alliées, et qui peut-être ayant perdu l'idée de leur valeur mépriseraient leur amitié. Enfin que ce serait toujours une méchante politique d'avoir besoin de ses amis et d'avoir recours à eux après avoir perdu la réputation. »

La résolution de se retirer durant la nuit passa au plus grand nombre des voix; et Cortez s'y rendit, paraissant encore emporté par quelque motif réservé. Tous les officiers convinrent qu'il fallait se hâter, et on résolut de sortir cette nuit-là, afin de ne point laisser aux ennemis le temps de prendre de nouvelles mesures, pour embarrasser le passage de la digue par des remparts et des tranchées dont ils avaient accoutumé d'en fortifier les ouvertures. Le général pressa la construction du pont; et quoiqu'il y ait lieu de croire que son intention eût été d'en faire construire deux autres, parce que les Mexicains avaient rompu la digue en trois endroits, néanmoins le temps ne permit pas qu'on fît cette diligence : et elle ne parut pas nécessaire, parce qu'on se figura qu'on pourrait transporter le pont d'une coupure à l'autre, durant que l'armée passerait. Mais on reconnaît ordinairement trop tard en ces suppositions

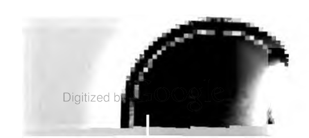
la différence qui se trouve entre la spéculation et la pratique.

On ne peut nier que le général ne témoignât plus d'indifférence et moins d'action qu'à l'ordinaire en cette contestation de ses capitaines. On a cru qu'il était entré au conseil, prévenu de l'opinion qui prévalut, sur la vaine prédiction d'un astrologue qui vint lui donner un avis mystérieux de marcher cette nuit même, parce que la plus grande partie de l'armée périrait, s'il laissait passer certaine constellation favorable qui était prête à se tourner en un aspect infortuné. Ce devin, nommé Botello, avait une place de soldat volontaire, et était plus connu dans les troupes sous le nom de sorcier, auquel il répondait sans se fâcher, croyant qu'il était un attribut de son habileté. Quoique cet homme n'eût aucune connaissance des belles lettres, ni aucuns principes, il se vantait néanmoins de pénétrer dans l'avenir ; n'étant pas au reste si pernicieux que ceux qui savent ces arts diaboliques dont ils font une étude ; ni si simple, qu'il n'étalât quelques caractères, nombres, ou paroles de celles qui contiennent une abominable stipulation avec le premier imposteur. Cortez se moquait toujours des pronostics de cet homme, méprisant le sujet, à cause de sa profession, et il l'écouta alors avec le même mépris : mais enfin il l'écouta, ce qui était presque la même chose que de le consulter, lorsqu'il ne devait consulter que sa prudence, afin de choisir le meilleur parti ; et la fausse prédiction enleva son esprit : tant ces gens sont à craindre, et leurs observations dangereuses, que les personnes de bon sens doivent avoir en horreur, particulièrement ceux qui gouvernent les autres, puisqu'au même temps que l'esprit en reconnait la vanité, elles préoccupent le cœur par quelques influences qui l'entraînent vers la crainte ou vers la confiance : et lorsqu'on arrive au moment de prendre une résolution, les impressions ou les chimères de l'imagination

se révoltent contre l'entendement et donnent toujours quelque atteinte à la raison.

On envoya sur la fin du jour un des prisonniers mexicains, sous prétexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le sacrificateur était chargé, croyant que cette feinte servirait à tromper les ennemis, en leur faisant connaître qu'on traitait de bonne foi, et qu'on se disposait à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le général ne songeait qu'à hâter les apprêts de son voyage, le peu de temps qu'on avait rendant les moments précieux.

Il donna ses ordres et prit le soin d'instruire tous les capitaines, en prévenant, par une exacte prévoyance, tous les accidents qui pouvaient s'opposer à la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde 200 soldats espagnols, avec les Tlascalans les plus aguerris, et jusqu'à 20 cavaliers, sous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo et André de Tapia. Il commit l'arrière-garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velasquez de Léon et aux autres capitaines qui étaient venus avec Narvaez ; et ce corps était plus fort que le premier. Le centre était composé du reste de l'armée, et c'était lui qui conduisait les prisonniers, l'artillerie et tout le bagage. Le général fit encore un corps de réserve auprès de sa personne, afin de porter du secours où il serait nécessaire. Il était d'environ cent soldats choisis, sous les capitaines Alonze d'Avila, Christophe d'Olid et Bernardin Vasquez de Tapia : après quoi il fit un petit discours aux soldats sur les difficultés et les dangers de cette entreprise ; sur quoi il appuya, parce que dans les conversations qu'ils avaient ensemble, ils s'étaient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattaient jamais durant la nuit : et il était nécessaire de leur inspirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuse sécurité, flatteuse ennemie des plus braves gens, dont elle pousse l'esprit à la noncha-



lance, pour le jeter ensuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuse frayeur.

Alors Cortez fit apporter, en une chambre de son appartement, l'or, l'argent et tous les joyaux qui composaient le trésor, dont Christophe de Guzman son camérier avait la charge. On en tira le cinquième du roi en espèces les plus précieuses et du moindre volume, et on le mit avec toutes les formalités requises entre les mains des officiers qui avaient le soin des rôles et des munitions de l'armée. Le général donna une jument de son équipage pour servir avec quelques chevaux blessés à porter ces espèces, afin de ne point charger les Indiens qui pouvaient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, allait au delà de 700,000 écus : et Cortez se résolut, sans aucune répugnance, à abandonner cette somme, en protestant publiquement : « Qu'il n'était pas temps de s'en embarrasser, et qu'il serait honteux d'occuper si indignement leurs mains, qui devaient êtres libres pour la défense de leur vie et de leur réputation. » Néanmoins, comme il reconnut que les soldats, touchés de cette perte, n'approuvaient pas un désintéressement si généreux, il dit en sortant : « Que la retraite qu'ils allaient faire ne devait point être considérée comme un abandon des biens qu'ils avaient acquis, ni du dessein de conquérir cet empire, mais seulement comme une disposition nécessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte. »

A quoi il ajouta certains mots, qui firent comprendre que ce ne serait pas un grand péché de se munir de ce qu'on pourrait emporter commodément : ce qui était à peu près remettre la chose à la discrétion de l'avarice du soldat. Ainsi quoique la plus grande partie,

surtout ceux qui avaient de l'honneur, voyant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvait les empêcher de courir aux occasions, les autres, et particulièrement les gens de Narvaez, s'attachèrent au pillage sans aucune considération, accusant la petite capacité de leurs manches et de leurs pochettes, et chargeant leurs épaules au delà de leurs forces. Il semble que cette permission est une tache à la prévoyance de Cortez, qui ne pouvait ignorer que le butin ne retient pas seulement le bras du soldat, mais encore son courage, puisque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir se défont bien plus aisément du point d'honneur que de leur proie.

On ne saurait imputer autre chose au général, si ce n'est de s'être persuadé qu'il pouvait faire cette marche sans opposition; et cette confiance, qui paraît peu conforme à son génie, avait quelque relation à la prédiction de l'astrologue; mais après avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en est seulement la suite, et non pas une nouvelle erreur.

Il était près de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du quartier, sans que ni leurs sentinelles, ni leurs coureurs eussent fait aucune rencontre : et quoique la pluie et l'obscurité favorisassent le dessein de marcher avec beaucoup d'ordre, et malgré la pensée que les ennemis se tiendraient dans leurs remparts, on observa néanmoins le silence avec tant d'exactitude, que l'on n'aurait pu obtenir par la crainte ce que l'obéissance produisit en ces soldats. L'avant-garde passa sur le pont volant, et ceux qui le conduisaient le portèrent jusqu'au premier canal, où il servit; mais le poids de l'artillerie et des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenaient, qu'il aurait été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avait supposé: mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eût achevé de passer cette première coupure de la digue, il fallut prendre les armes, les ennemis



l'ayant attaquée de tous côtés, lorsqu'on les attendait le moins.

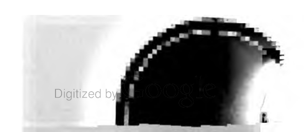
L'adresse dont les barbares conduisirent toute cette entreprise est véritablement admirable : ils observèrent tous les mouvements de leurs ennemis avec une dissimulation fine et éclairée. Ils assemblèrent et distribuèrent sans bruit la multitude incroyable de leurs troupes, et ils s'aidèrent du silence et de l'obscurité afin de parvenir plus sûrement au dessein qu'ils avaient de s'approcher sans être découverts. Le lac fut entièrement couvert de canots armés, qui vinrent, par les deux côtés de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang-froid et d'ordre, qu'au même temps qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris et de leurs cors, on sentit les coups de leurs flèches.

Toute l'armée était perdue sans ressource, si les Indiens avaient gardé dans la chaleur du combat le bon ordre qu'ils avaient tenu en attaquant ; mais la modération était pour eux un état si violent, que l'obéissance cessa du moment que la colère vint à s'allumer, et l'habitude l'emporta. Ils chargèrent en foule à l'endroit où ils remarquèrent le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettaient en pièces en heurtant contre la chaussée ; et le choc de ceux qui cherchaient à s'avancer était encore un autre écueil presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmi ces misérables, nus et en désordre ; mais les forces manquaient à l'exercice continuel des épées et des masses : et un moment après il fallut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande exécution, parce que les Indiens qui étaient éloignés, ou qui ne pouvaient souffrir la lenteur des rames, se jetèrent en l'eau, et s'aidant de leurs armes et de leur agilité naturelle, ils sautèrent sur la chaussée en si grand nombre, qu'ils ne pouvaient se tourner : et ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains,

et après les avoir taillés en pièces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre travail que celui de les jeter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos auteurs ont écrit, quoique d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avaient laissée en rompant le second pont, où les soldats passèrent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride.

Quoi qu'il en soit, car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, et elles ne méritent pas tant d'attention, l'industrie et le bonheur contribuèrent également à faire surmonter la difficulté de ce passage, et l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causait une diminution considérable aux eaux du lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restait, et on considéra comme une grande fortune que les ennemis, qui avaient tant de troupes de reste, n'en eussent point jeté quelqu'une au bout de la digue, où les Espagnols, qui gagnaient les bords du lac, fatigués ou blessés, et dans l'eau jusqu'à la ceinture, auraient été obligés à disputer le passage par un nouveau combat très désavantageux. Mais la prévoyance des Mexicains n'alla pas jusqu'à cette précaution, et il semble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou ce qui est plus certain, la confusion et l'empressement ne donnèrent pas le temps nécessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

Le général passa avec la première troupe; et ayant ordonné, sans s'arrêter, à Jean de Xaramille de la mettre en bataille à mesure que les soldats arrivaient, il retourna sur la chaussée avec les capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla et Dominiquez : là, il se jeta l'épée à la main au plus fort de la mêlée, animant ses soldats par sa présence et par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en était besoin pour



repousser les ennemis : il commanda qu'on fît la retraite, en défilant par le centre : et afin que le mouvement fût plus libre, il fit jeter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassait le passage. La valeur du général eut un grand emploi dans ce combat ; mais son esprit souffrit encore davantage, lorsqu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols, qui se recommandaient hautement à Dieu aux derniers moments de leur vie : et ces cris mêlés avec les hurlements et les menaces des Indiens, allumaient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvements de la colère et ceux de la pitié.

On entendait ces funestes voix en un endroit de la ville où il était impossible de porter du secours, les ennemis qui étaient sur le lac ayant eu l'adresse de rompre le pont volant avant que toute l'arrière-garde eût achevé de passer ; et c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber sur eux et les obligea à se retirer en désordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligents furent taillés en pièces en cette occasion ; et la plus grande partie fut de ceux qui, oubliant leur devoir, n'étaient pas dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avaient pillé dans le quartier. Ils périrent honteusement, embrassant ce misérable fardeau qui les avait rendus inutiles au combat et pesants à la fuite : et ces misérables victimes de l'avarice décrièrent encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptés au nombre des morts, comme s'ils avaient vendu chèrement leur vie ; quoiqu'en bonne justice les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arrière-garde : et comme il passait sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Alvarado vint se joindre à sa troupe, étant redevable de la vie à un effort de sa vigueur et de son

agilité, qui approchait du prodige. Ce capitaine se voyant chargé de tous côtés, son cheval tué, et devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, et élançant en l'air son corps, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté : hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espèce de miracle ; et Alvarado même, lorsqu'il faisait réflexion à son aventure, à la vue du canal, trouvait de la différence entre le fait et la possibilité.

---

## IX.

### LA BATAILLE D'OTUMBA.

Le jour commençait à paraître, lorsque toute l'armée se trouva en terre ferme; et l'on fit halte auprès de Tacuba, quoiqu'on eût lieu de craindre quelque insulte de la part de cette ville fort peuplée et attachée au parti des Mexicains. Néanmoins le général ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvaient être échappés de ce combat : et la précaution parut nécessaire et bien imaginée, puisqu'elle sauva quelques Espagnols et Tlascalans, qui par leur valeur et par leur adresse se jetèrent à la nage et arrivèrent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maïs qui étaient aux environs.

Ces gens apprirent au général que la dernière partie de l'arrière-garde avait été entièrement défaite ; et lorsqu'il eut mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquait environ 200 Espagnols, plus de 1000 Tlascaltèques, 46 chevaux et tous les Mexicains prisonniers, qui sans pouvoir être reconnus en cette confu-



sion durant l'obscurité, furent traités comme ennemis par ceux de leur nation. Les soldats étaient fatigués et étonnés par la diminution considérable de l'armée et la perte de l'artillerie, à la veille d'être encore chargés par les ennemis, et éloignés du terme de la retraite. Entre tant de sujets de chagrin, on regardait comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques-uns des principaux chefs, dont les plus signalés furent Amador de Lariz, François de Morla et François de Salcedo, qui perdirent la vie en s'acquittant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velasquez de Léon mourut aussi en cette occasion, faisant la retraite à la queue de l'arrière-garde, accablé par le grand nombre des ennemis et témoignant un courage invincible jusqu'au dernier soupir. La perte de cet officier fut généralement regrettée, parce qu'il était respecté de tous les soldats, comme la seconde personne de l'armée. Velasquez était en effet un capitaine d'un très grand service, autant pour le conseil que pour l'exécution ; un peu sec en ses manières, mais toujours vrai et sincère, sans être ni fâcheux ni ennuyeux dans la conversation, embrassant le meilleur parti avec tant de générosité et de grandeur d'âme, qu'il abandonna celui de son parent Diego Velasquez, parce qu'il vit que ses intentions n'étaient pas droites. L'estime qu'il avait acquise le faisait regarder comme un homme très nécessaire à la conquête du Mexique, et sa perte laissa un égal exercice à la mémoire et au désir.

Pendant que les capitaines mettaient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuyé sur une pierre se reposait, mais dans un accablement d'esprit qui n'eut jamais tant besoin de sa force et de son courage pour retenir son ressentiment dans une juste modération. Il rappelait toute sa constance, et demandait quelque trêve à ses tristes réflexions. Cependant au même temps qu'il donnait ses ordres, et qu'il animait ses

soldats avec cette vivacité qu'il conservait toujours, ses yeux répandirent des larmes qu'il ne put leur cacher, par une faiblesse de l'humanité, qui étant excitée par un sentiment de tendresse pour l'intérêt commun, ne donnait aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction soutenue de tant de fermeté, et le visage de Cortez, baigné de ses larmes, sans lui faire perdre l'air d'un vainqueur.

Entre tant de disgrâces, Cortez eut cette consolation, qui lui fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confusion, Aguilar et Marine échappèrent du combat. Ces deux sujets n'étaient pas moins nécessaires alors à la conquête qu'ils l'avaient été autrefois, parce qu'il était impossible, faute de truchements, d'exciter ou d'attirer les esprits des nations dont on se proposait l'assistance. Un autre effet de bonheur, qui n'était pas moins considérable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de suivre leur avantage, et qu'ils donnèrent aux Espagnols le temps de respirer et de se mettre en marche avec plus d'ordre et moins d'empressement, enlevant même tous les blessés sur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec justice attribuer à la Providence. Les fils de Montézuma, qui étaient auprès de leur père en sa prison, et les autres prisonniers qui suivaient le bagage des Espagnols, furent massacrés par les Mexicains mêmes ; et les Indiens, attachés à piller la dépouille des morts, reconnurent au matin ces pauvres princes percés de leurs flèches. Comme le peuple les révérait avec cette espèce d'adoration qu'il avait pour l'empereur leur père, cette vue jeta les Mexicains dans une si horrible consternation, que les uns demeuraient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiraient éperdus et faisaient place à la foule ; mais personne ne disait mot, la frayeur étouffant jus-

qu'aux soupirs. Enfin le bruit de cette aventure courut par toutes les troupes et y fit le même effet, suspendant pour un temps tous les autres sentiments, par cette espèce d'aliénation que les Anciens appelaient terreur panique. Les commandants résolurent d'informer l'Empereur de cet accident; et ce prince, qui avait besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flatter l'esprit de ses sujets dans une véritable affliction, ordonna que l'on fît halte partout, et que l'on commençât la cérémonie des funérailles par les clameurs et les gémissements ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût livré les corps aux sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sépulture de leurs ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos et du soulagement qu'ils trouvèrent, après une si furieuse désolation et tant de fatigues, à la mort de ces princes. Néanmoins ils la regrettèrent comme une de leurs plus grandes pertes, et particulièrement le général, qui respectait en eux la mémoire de leur père, et fondait une bonne partie de ses espérances sur le droit que l'aîné avait à la couronne.

Cependant l'armée s'avançait sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnait une juste défiance; et comme en ces occasions la crainte fait quelquefois un meilleur effet que l'assurance, on marchait en bon ordre sans qu'aucun soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas longtemps sans découvrir quelques troupes d'Indiens armés, qui suivaient les traces de l'armée, sans en approcher. Ils étaient sortis de Tacuba, d'Escapuzalco et de Ténécuya, par l'ordre des Mexicains, à dessein d'arrêter les Espagnols jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés des devoirs funèbres qu'ils rendaient aux enfants de Montézuma : précaution remarquable chez des barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles se tinrent toujours à une dis-

tance d'où elles ne pouvaient offenser les Espagnols que par leurs cris ; et cette importunité dura jusqu'à ce que, le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachés s'y joignirent avec empressement. Et s'avançant alors avec la légèreté naturelle aux Indiens, ils attaquèrent l'armée avec tant de furie, qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le général étendit autant qu'il put ses bataillons sur un même front, et mit tous les arquebusiers et les arbalétriers aux premiers rangs, se trouvant engagé à combattre en rase campagne sans voir aucun lieu de retraite, ni pouvoir fortifier ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchaient étaient abattus, sans que leur mort épouvantât les autres. Les cavaliers faisaient des irruptions fort sanglantes. Cependant le nombre des ennemis croissait à tous moments, et ils incommodaient fort les Espagnols à coups de flèches et de pierres. Nos gens commençaient à se lasser, sans espérer de vaincre, et leur valeur accusait déjà le manque de forces, lorsque Cortez, qui combattait en soldat, sans oublier les attentions d'un capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée, et qui commandait de tous côtés sur la plaine. Il y avait sur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extrémité où il se trouvait lui figura comme une forteresse. Cortez résolut de gagner ce poste avantageux par sa situation ; et ayant détaché quelques soldats à dessein de le reconnaître, il les fit suivre par toute l'armée. Ce mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il fallut faire tête aux ennemis en gagnant le terrain vers la hauteur et jeter tous les arquebusiers sur les avenues. Enfin le général vint heureusement à bout de son dessein, parce qu'on trouva le poste abandonné, et dans le bâtiment tout ce qu'on pouvait s'imaginer alors pour se mettre à couvert.

C'était un temple d'idoles sauvages, à qui ces barbares recommandaient la fertilité de leurs moissons.

Les sacrificateurs et les ministres de ce culte abominable l'avaient laissé désert, fuyant le voisinage de la guerre, contraire à leur profession. L'enceinte du temple était assez spacieuse et fermée d'une muraille qui, étant flanquée de quelques tours, pouvait être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ces remparts, qu'ils regardaient comme une forteresse inexpugnable. Ils tournèrent en même temps les yeux et leurs cœurs vers le ciel, recevant ce soulagement comme un secours de la divine protection; et cette pieuse réflexion subsista même après le péril, puisqu'ils firent bâtir en ce lieu même un ermitage sous le titre de Notre Dame-des-Remèdes, afin de conserver dans la mémoire des hommes l'importance de la ressource qu'ils rencontrèrent en ce temple, pour se tirer d'une occasion où ils se trouvaient réduits à la dernière extrémité: et l'on en voit encore aujourd'hui les effets sensibles, au secours que la sainte image procure à plusieurs besoins, et en la dévotion des fidèles qui viennent rendre à la très sainte Vierge de très humbles grâces de ce bienfait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter sur la hauteur, et même ils ne témoignèrent aucun dessein de tenter un assaut. Ils s'approchèrent seulement à la portée du mousquet de l'éminence qu'ils enveloppèrent de tous côtés. Ils faisaient de temps en temps quelques irruptions, en battant l'air à coups de flèches, et quelquefois les murs du temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposaient à leur vengeance. Cependant leurs cris et les menaces dont ils tâchaient de satisfaire leur fausse valeur en découvraient la faiblesse; et l'on n'eut pas beaucoup de peine à les repousser jusqu'à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexico, soit afin de garder leur coutume de se retirer avec le soleil, soit qu'ils se trouvassent abattus d'avoir été en un continuel exercice depuis le minuit du jour précédent. On reconnut du

haut des tours qu'ils faisaient halte au milieu de la plaine, et qu'ils tâchaient de couvrir leur dessein en se partageant en diverses troupes : comme s'ils n'en avaient pas donné des marques évidentes, et publié, par la manière dont ils se retiraient, que la question n'était pas encore décidée.

Le général logea l'armée avec toutes les précautions qu'on est obligé de prendre durant la nuit en un poste peu sûr. Il commanda que l'on changeât souvent les gardes et les sentinelles, afin que tout le monde goûtât à son tour un peu de repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la saison demandait ce secours, que pour consumer les flèches des Mexicains et leur retrancher cette munition.

On distribua par mesure aux soldats le peu de rafraîchissement que l'on trouva dans ce temple, et que les Indiens avaient pu sauver avec le bagage ; et les officiers donnèrent une attention particulière à la guérison des blessés, qui était difficile en ce défaut général de toute sorte de provisions. Néanmoins, on inventa quelques remèdes de ce qu'on avait en main, et qui soulagèrent au moins la douleur par vertu, ou par hasard : on tira du fil et des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez, appliqué à toutes ces choses, n'en était pas moins attentif au péril où il se trouvait engagé; et avant que de se donner quelques moments de repos, il assembla les capitaines afin de concerter avec eux ce qu'on devait faire en cette conjoncture. Il avait déjà formé sa résolution, mais il se gardait bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconvénients, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord : « Qu'on ne retombait pas deux fois impu-

nément en l'extrémité où ils s'étaient trouvés ce soir-là, et qu'ils ne pouvaient sans témérité se rejeter dans l'engagement de marcher en combattant avec des forces si inégales à celles des ennemis, et de faire en même temps deux mouvements si opposés. » Il ajouta : « Qu'afin d'éviter une résolution dont le danger et les inconvénients étaient si considérables, il avait songé à attaquer les ennemis dans leur camp à la faveur de la nuit, mais que ce parti lui paraissait moins avantageux, en ce qu'on dissiperait seulement cette multitude d'Indiens par la fuite, pour les voir rassemblés un moment après suivant leur coutume, ce qui ferait traîner longtemps cette guerre. Qu'il avait donc pensé à se maintenir dans le poste où ils étaient jusqu'à ce que la fatigue d'un siège obligeât les Mexicains à se retirer, si la nécessité des vivres, qui commençait à se faire sentir, n'eût rendu cette voie presque impraticable. Qu'il s'offrait un autre parti (c'était celui qu'il voulait prendre), qui était de se mettre en marche dès cette nuit même, en sorte que le jour les trouvât à deux ou trois lieues de l'endroit où ils étaient. Que si les Indiens, suivant leur manière, ne faisaient aucun mouvement jusqu'au lever du soleil, les Espagnols auraient l'avantage de faire leur chemin sans obstacle ; et quand les Mexicains prendraient la résolution de les suivre, ils ne pourraient les joindre sans être fatigués, et il serait plus aisé de continuer la retraite en trouvant moins de vigueur dans les ennemis. Néanmoins, que considérant le mauvais état de l'armée et la lassitude des soldats, ce serait une cruauté de les exposer sans aucune raison au travail d'une marche précipitée durant les ténèbres et par un chemin incertain, quoique l'occasion et la nécessité où ils se trouvaient demandassent des remèdes extraordinaires et une prompte résolution ; et puisqu'il n'y avait rien de sûr, il fallait poser les difficultés et s'abandonner à la résolution qui en aurait le moins. »

Sur ce raisonnement du général, tous les capitaines convinrent que le dessein le moins périlleux et de plus facile exécution était d'avancer la marche de l'armée, sans autre retard que celui qui était nécessaire à donner quelques heures au repos des soldats; et on conclut de partir à minuit. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'auteur. C'est ainsi qu'il en usait avec adresse afin d'éviter les disputes lorsqu'on en venait à la conclusion; et c'est la méthode de ceux qui savent l'art de décider en demandant conseil, ce qui se fait en prévenant toutes les objections par la force de son raisonnement.

Peu de temps avant l'heure marquée, on assembla les soldats qui dormaient en défiance et qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre et les raisons qu'on avait de l'exécuter, à quoi ils applaudirent tous en se disposant à marcher. Le général commanda qu'on laissât les feux allumés afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il allait faire, et donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jeta la plus grande partie de ses forces à l'arrière-garde où il demeura, voulant être près du péril et assurer par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche, et Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancèrent en cet ordre plus d'une demi-lieue sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un pays inégal et coupé de plusieurs montagnes, les coureurs donnèrent en une embuscade, que ceux mêmes qui l'avaient dressée découvrirent mal à propos et si brutalement, qu'ils en avertirent les Espagnols par leurs cris et par les pierres qu'ils leur lançaient de loin. On voyait descendre des montagnes et sortir d'entre les buissons diverses troupes d'Indiens qui venaient insulter les Espagnols par les flancs, mais sans aucun ordre : et quoiqu'ils ne fissent pas un corps

capable d'arrêter la marche, il fallait toujours le repousser, éviter diverses embuscades et disputer quelques défilés. On appréhenda d'abord une seconde irruption de l'armée qu'on avait laissée de l'autre côté du temple ; et quelques-uns de nos auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains; mais leur manière n'était pas de combattre ainsi par détachements, et cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent ensuite. Notre sentiment est donc que ces Indiens étaient ramassés des milices de toutes les villes voisines, qui, par un ordre supérieur, venaient incommoder la marche en occupant les passages ; puisque si les Mexicains avaient connu la retraite des Espagnols, ils seraient venus en gros les attaquer par l'arrière-garde, et n'auraient point partagé leur armée en petites troupes afin de convertir la guerre en ces hostilités.

L'armée fit deux lieues, combattant ainsi avec moins de péril que d'importunité, et au point du jour elle fit halte en un autre temple, moins grand et moins élevé que le premier, mais assez bien posté pour découvrir la campagne et prendre, suivant le nombre des ennemis, les mesures capables d'établir sa sûreté. Le jour découvrit la quantité et le désordre des Indiens ; et ce qu'on craignait comme une nouvelle charge de la part des Mexicains se trouvant réduit à quelques incursions de paysans, on continua la marche sans s'arrêter, et à dessein de s'avancer le plus qu'il serait possible, afin d'éviter ou de rendre moins facile la poursuite des Mexicains.

Les Indiens continuaient leurs cris et leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux qui épuisent toute leur colère en de vains abois, jusqu'à ce que, à deux lieues de là, on reconnût un bourg bien situé et qui paraissait fort peuplé. Cortez le destina pour le logement de ses troupes, et donna ordre qu'on s'en saisît de vive force si l'on ne pouvait y entrer paisiblement : mais on le trouva abandonné de tous ses

habitants, et quelque peu de vivres qu'ils n'avaient pu emporter, qui ne contribuèrent pas moins que le repos à rétablir les forces des soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu un jour ou deux, selon quelques auteurs ; parce que l'état où les blessés se trouvaient ne permettait pas que l'on fît une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche ; après quoi elle trouva un pays fâcheux et stérile, toujours hors du grand chemin et en grand soupçon des guides qui la conduisaient. Les soldats ne trouvaient point de couvert où ils pussent passer la nuit, et la persécution des Indiens ne cessait point ; ils étaient toujours en vue, soit qu'ils fussent les mêmes, ou d'autres qui, suivant les premiers ordres, faisaient des courses en leur pays ; mais surtout la soif et la faim travaillèrent extrêmement les Espagnols en ces passages, jusqu'à les jeter dans le dernier accablement. Néanmoins, les soldats et les officiers s'animaient réciproquement à souffrir, et la patience faisait ses efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent jusqu'à manger les herbes et les racines, sans examiner si elles étaient vénéneuses ou non, quoique les plus sages les cueillissent avec choix, suivant la connaissance que les Tlascaltèques en avaient. Un des chevaux blessés mourut alors, et on oublia aisément et avec plaisir le besoin qu'on pourrait en avoir, parce qu'il fut distribué comme un régal admirable aux plus pauvres soldats, qui célébrèrent cette fête en conviant leurs amis au festin, où les scrupules du goût cédèrent à la contrainte de la nécessité.

Cette fâcheuse marche aboutit enfin à un petit bourg, dont les habitants laissèrent l'entrée libre sans se retirer comme les autres, témoignant de la joie et de l'empressement à servir les Espagnols. Ces soins et ces caresses étaient un nouveau stratagème des Mexicains tendant à ce que leurs ennemis donnassent de meilleure foi dans le piège qu'ils leur avaient tendu. Les



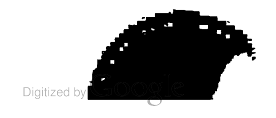


Indiens donnèrent, sans aucune violence, les provisions qu'ils avaient, et en tirèrent même des bourgs voisins autant qu'il était nécessaire pour faire oublier aux soldats ce qu'ils avaient enduré. Au point du jour, l'armée se mit en ordre, afin de passer la montagne, dont la côte opposée conduisait à la vallée d'Otumba, qu'il fallait nécessairement traverser pour gagner le chemin de Tlascala. On reconnut que les ennemis prenaient d'autres manières, leurs cris n'étaient plus que des railleries, qui témoignaient une espèce de satisfaction, et Marine remarqua qu'ils répétèrent plusieurs fois ces mots : « Allez, tyrans, vous serez bientôt en un lieu où vous périrez tous. » Ce discours donna beaucoup à penser aux Espagnols, car il était répété trop souvent pour être avancé témérairement. Quelques-uns se figuraient que ces Indiens, voisins de la province de Tlascala, voyaient avec plaisir le péril où les Espagnols allaient se jeter, supposant que le peuple de cette province n'avait plus ni fidélité ni affection pour eux ; mais le général et les officiers, qui avaient plus de pénétration, comprirent que ce changement au procédé des Indiens était un indice certain de quelque embuscade fort proche, et leur raisonnement était fondé sur diverses expériences de la facilité avec laquelle ces peuples découvraient sottement ce qu'ils avaient le plus d'intérêt de cacher.

Sur cette supposition, Cortez prévint l'esprit des soldats en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion, et l'on continuait la marche, lorsque les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étaient emparés de toute la vallée que l'on découvrait du haut de la montagne, en barrant le chemin que les Espagnols cherchaient, par un nombre effroyable de troupes en armes. C'était la même armée des Mexicains qui s'était retirée de devant le temple, et qui avait reçu un renfort considérable. Les commandants, suivant ce qu'on peut en juger par l'événement, avaient reconnu la

retraite subite des Espagnols, et quoiqu'ils eussent pu espérer de les joindre aisément, l'expérience qu'ils avaient faite durant cette nuit leur avait donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entièrement avant qu'ils arrivassent aux frontières de Tlascala, s'ils voulaient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avaient donc dépêché en diligence à Mexico, afin qu'on appliquât toutes les forces à l'exécution d'un dessein de cette importance, et la proposition qu'ils en firent fut si bien reçue, que toute la noblesse partit au même moment avec le reste des milices qu'ils avaient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours, et on la partagea en divers corps qui marchèrent à l'abri des montagnes avec tant de diligence, qu'ils prévinrent les Espagnols et occupèrent la vallée d'Otumba, dont le terrain, fort vaste, leur donnait lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras et d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne ; et véritablement, un projet concerté et exécuté avec tant de justesse, pourrait être envié, même en des chefs d'une plus grande expérience et entre des nations plus polies.

On eut de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains, et on crut, en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeaient autour des Espagnols s'étaient réunies à dessein de défendre quelque passage, avec la faiblesse et la lâcheté qui leur étaient ordinaires ; mais la surprise fut extrême lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée, rangée en assez bon ordre, dont le front occupait l'espace entier de la vallée, et le fond s'étendait au-delà de la portée de la vue. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains était composé de différentes nations, ainsi qu'on pouvait le connaître par la diversité et la séparation de leurs enseignes, de leurs couleurs et de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le capitaine général de l'empire



paraissait sur sa litière, superbement orné, élevé au-dessus de tous, sur les épaules de ses domestiques, afin de donner ses ordres et de les faire exécuter à sa vue. Il portait sur sa cuisse l'étendard impérial qu'on ne confiait point en d'autres mains que les siennes, et qu'on ne mettait en campagne qu'aux occasions de la dernière importance. Sa figure était celle d'un filet d'or massif pendant au bout d'une pique et couronné de plusieurs plumes de diverses couleurs. Cet assortiment avait, sans doute, son mystère, supérieur aux hiéroglyphes des enseignes subalternes, et le mouvement confus de tant d'armes et de tant de plumes formait un spectacle qui conservait son agrément entre tant d'autres objets qui donnaient de la terreur.

Pendant que les soldats reconnaissaient le danger qui allait donner de l'exercice à leur courage et à leurs forces, Cortez examinait sur leurs visages les mouvements de leur cœur avec cet air brillant d'un certain feu qui anime mieux cent fois que tous les discours, et comme il les vit plus émus de colère que d'étonnement : « Voici, dit-il, l'occasion de mourir ou de vaincre ; c'est la cause de Dieu qui combat pour nous. » Cortez n'en dit pas davantage, parce que les soldats l'interrompirent en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis nécessaires en cette rencontre, et en criant, à son ordinaire, *saint Jacques et saint Pierre*. Il s'avança à la tête de l'armée, ayant étendu le front des bataillons autant qu'il avait pu, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la cavalerie rangée sur les ailes, avec ordre de soutenir l'infanterie en flanc et à dos même, s'il en était besoin. La première décharge des arbalètes et des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le temps de lancer leurs traits ; et ils furent chargés aussitôt à coups de pique et d'épée, avec un grand carnage, pendant que les cavaliers perçaient et rompaient les troupes qui s'avan-

çaient à dessein d'envelopper les Espagnols. On gagna du terrain à cette première charge; les Espagnols ne portaient pas un coup sans blessure, et elles étaient toutes mortelles. Les Tlascaltèques se lançaient dans la mêlée comme des lions altérés du sang des Mexicains, et néanmoins ils conservaient tous assez d'empire sur leur colère pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux capitaines, qu'ils distinguaient. Cependant les Mexicains combattaient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couraient remplir les vides des bataillons avec tant d'ardeur, que le carnage qu'on faisait dans leurs rangs était un nouveau sujet de fatigue aux Espagnols, parce que ces troupes fraîches les engageaient à un nouveau combat. Toute cette foule effroyable d'Indiens semblait se retirer d'un même temps lorsque la cavalerie donnait, ou que les armes à feu passaient à l'avant-garde de notre armée; et après l'effort qu'ils craignaient, un autre mouvement les repoussait sur le terrain qu'ils avaient perdu, avec tant d'impétuosité, que la campagne paraissait une mer agitée par le flux et le reflux de ses vagues.

Le général combattait à la tête des cavaliers, secourant ceux qu'il voyait trop pressés et portant au bout de sa lance la terreur et la mort. La résistance obstinée des ennemis lui donnait pourtant de l'inquiétude, parce qu'il était impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses soldats; et comme il jetait la vue sur tous les partis qu'il pouvait prendre afin de se retirer avec avantage d'une occasion si périlleuse, il fut secouru en cette extrémité par une de ces réflexions qu'il semblait tenir en réserve pour les nécessités pressantes. Il se souvint d'avoir entendu dire aux Mexicains que tout le secret de leurs batailles consistait en l'étendard général, dont la perte ou le gain décidait de la victoire pour eux ou pour leurs ennemis : sur quoi Cortez se fondant sur le trouble et l'épouvante que le mouvement de la cavalerie donnait

aux ennemis, résolut de faire un effort extraordinaire, à dessein de gagner l'étendard impérial, qu'il connaissait fort bien. Il appela les capitaines Sandoval, Alvarado, Olid et d'Avila, et il leur proposa sa résolution et la manière de l'exécuter. Alors Cortez, suivi de ces braves officiers et de ceux qui l'accompagnaient, donna au grand galop à l'endroit qui lui parut le plus faible et le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coutume, laissèrent passer la cavalerie, et, avant qu'ils se fussent ralliés, le général repoussa cette multitude confuse et sans ordre avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron au lieu où l'étendard de l'empire paraissait, escorté de tous les nobles de sa garde ; et, pendant que les officiers espagnols écartaient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au général des Mexicains, qu'il jeta d'un coup de lance du haut en bas de sa litière, dangereusement blessé. Ses gardes avaient déjà déserté, et un simple cavalier, nommé Jean de Salamanque, voyant ce général à terre, descendit de cheval et lui ôta le peu de vie qui lui restait, avec l'étendard, qu'il mit aussitôt entre les mains de Cortez. Ce cavalier était gentilhomme ; et parce qu'il avait donné la dernière main à l'exploit de son général, l'empereur Charles lui fit quelques grâces et lui donna pour cimier de ses armes le panache dont l'étendard du Mexique était couronné.

Au moment que les barbares virent l'étendard de l'empire entre les mains des Espagnols, ils abattirent toutes les autres enseignes, et jetant leurs armes, ils s'enfuirent de tous côtés dans les bois et dans les campagnes de maïs, où ils cherchaient à se mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperdues de frayeur, et le champ de bataille demeura aux Espagnols. On suivit la victoire à toute rigueur en faisant main basse sur ces fuyards, parce qu'il était important de les dissiper, en sorte qu'ils

n'eussent plus la hardiesse de se rassembler : et la colère s'accordait en cela avec les mouvements de la prudence et les règles de la guerre. Cortez eut quelques blessés parmi ses troupes, et il en mourut deux ou trois à Tlascala. Il reçut lui-même un coup de pierre à la tête, si violent, qu'il perça son casque et lui offensa le cerveau, par une contusion dont il guérit avec peine. Il laissa aux soldats tout le butin, qui fut considérable, parce que les Mexicains avaient apporté en cette rencontre tous les joyaux et les ajustements dont ils prétendaient orner leur triomphe. L'histoire dit qu'ils perdirent 20,000 hommes en ce combat, et elle enfle toujours le nombre des morts en de pareilles occasions : cependant, quiconque sera persuadé que l'armée des ennemis allait à 200,000 combattants trouvera moins de disproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

---

## X.

## LA PRISE DE MEXICO.

Le général n'avait pas laissé de s'appliquer à tout ce qui était nécessaire à son expédition. Les brigantins se trouvaient en état d'être mis à l'eau ; ce qui fut fait heureusement, par l'industrie de Martin Lopez, qui donna ainsi la dernière main à cet ouvrage. On le commença par la célébration d'une messe du Saint-Esprit, où Cortez communia, avec tous les Espagnols. Le prêtre bénit les corps des vaisseaux, en leur donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la marine : et pendant qu'on les équipait de voiles, de cordages et d'autres agrès, et qu'on en affinait l'usage, les Espagnols pas-

sèrent en revue sous les armes. Il s'en trouva 900 dont 194 étaient armés d'arquebuses et d'arbalètes, et les autres d'épées, de boucliers et de lances ; 86 cavaliers, et 18 pièces d'artillerie, les trois plus grosses de fer; les 15 autres étaient des fauconneaux de bronze, avec la munition nécessaire de poudre et de balles.

Cortez mit sur chaque brigantin 25 Espagnols sous un capitaine, 12 rameurs, 6 de chaque côté, et une pièce d'artillerie. Ils s'embarquèrent aussitôt chacun bien préparé à défendre son vaisseau, et à secourir les autres.

L'attaque que l'on devait faire par le lac étant disposée de cette sorte, le général, suivant l'avis de tous ses officiers, résolut de s'emparer en même temps des trois principales chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa et de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco, afin d'éviter la désunion de ses troupes et de les tenir en des postes où elles pussent recevoir ses ordres avec moins de difficulté. Ainsi il partagea son armée en trois corps, et donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma gouverneur et capitaine général de cette attaque. Alvarado conduisait avec lui 150 Espagnols et 30 cavaliers, en trois compagnies, sous les capitaines George d'Alvarado, Guitierez de Badajoz et André de Montaraz, soutenus de 30,000 Tlascaltèques, et de 2 pièces d'artillerie. Le mestre de camp Christophe d'Olid eut la charge d'attaquer la chaussée de Cuyoacan, avec 160 Espagnols en trois compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia et François de Lugo, 30 cavaliers, 2 pièces d'artillerie et environ 30,000 Indiens alliés. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, suivi de 150 Espagnols, sous les capitaines Louis Marin et Pierre d'Ircio; 2 pièces, 24 cavaliers et 40,000 Indiens.

Olid et Sandoval marchèrent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils allèrent loger, sans qu'on leur

en disputât l'entrée, tous les lieux contigus au lac étant déjà abandonnés, parce que leurs habitants, qui étaient en état de porter les armes, étaient allés pour défendre la ville capitale. Les autres s'étaient retirés sur les montagnes, avec tout ce qu'ils avaient pu emporter. En cette ville on eut avis que les Mexicains avaient assemblé une armée considérable à une demi-lieue de là, à dessein de couvrir les aqueducs qui venaient des montagnes de Chapultepèque. Guatémozin avait pris cette précaution, sur la nouvelle qu'il avait reçue du mouvement des Espagnols, voulant conserver les canaux qui fournissaient toute l'eau douce que l'on employait à Mexico.

Il y avait sur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusés, soutenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avaient fait quelques tranchées sur les avenues qui y conduisaient; mais les deux capitaines sortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes, et, quoiqu'ils trouvassent une résistance opiniâtre, ils chassèrent enfin les Mexicains de leurs postes, et rompirent l'aqueduc et les tuyaux en deux ou trois endroits; en sorte que l'eau, se partageant en divers ruisseaux, suivit sa pente naturelle qui la conduisait dans le lac. Ainsi Olid et Sandoval donnèrent le commencement au fameux siège de Mexico, en retranchant à cette ville l'usage de ses fontaines, et poussant les assiégés à la fâcheuse nécessité de chercher de l'eau dans les ruisseaux qui descendaient des montagnes, et d'occuper leurs gens et leurs canots à la conduite et à l'escorte de ces convois.

Après cette action, Olid alla prendre son poste à Cuyoacan, et Cortez, laissant à Sandoval le temps dont il avait besoin pour arriver à Iztacpalapa, se chargea de l'attaque qu'on devait faire par le lac, afin d'avoir l'œil à tout et de courir au secours quand il serait nécessaire. Il mena avec lui don Fernand, roi ou cacique de Tezeuco, et le frère de ce prince, nommé Suchiel,

jeune homme plein d'esprit et de feu, qui reçut le baptême quelque temps après, avec le nom de don Charles, comme sujet de l'Empereur. Le général laissa à Tezeuco une garnison suffisante à défendre cette place d'armes et faire quelques courses, afin d'assurer la communication des quartiers : et il s'embarqua, après avoir rangé sur une même ligne les treize brigantins, parés de bannières, de flammes et de gaillardets, cherchant, par cet extérieur, à donner du relief à ses forces, et attirer la considération de l'ennemi par la nouveauté.

Le dessein de Cortez était de s'approcher de Mexico, afin de s'y faire voir triomphant et maître absolu sur le lac, et de se rabattre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui donnait de l'inquiétude ; parce que ce capitaine n'avait point de barques, ni d'autres bâtiments, pour se rendre maître des rues du côté de la ville bâtie dans le lac, qui servait continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournaient de ce côté-là, le général aperçut une petite île peu éloignée de Mexico, qui était comme un rocher considérablement élevé au dessus de l'eau. Le haut de ce rocher, occupé par un château assez spacieux, était gardé par des Mexicains, sans autre dessein que celui de provoquer les Espagnols par des injures et des menaces, d'un poste qui leur paraissait hors du risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à la vue de Mexico, dont les terrasses et les balcons étaient couverts d'une infinité de gens, accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les capitaines se trouvèrent de l'avis du général, qui fit approcher des bords de l'île, où il mit pied à terre avec cent cinquante Espagnols, qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisaient sur la hauteur. Ils montèrent en combattant avec beaucoup de fatigue, parce que le nombre des ennemis était grand et qu'ils se défendaient en braves

gens, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'espérance de conserver toute la hauteur, ils se retirèrent au château, où ils ne pouvaient manier leurs armes, tant ils étaient pressés, et où il en périt beaucoup, quoiqu'on fît quartier à la plus grande partie ; les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces misérables qui se rendaient à eux, méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers qui leur étaient à charge.

Après ce petit retardement employé à châtier ces Mexicains, les Espagnols revinrent aux brigantins, et on se disposait à mettre le cap sur la route d'Iztacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vit sortir de Mexico quelques canots qui s'avançaient sur le lac, et dont le nombre s'augmentait à tous moments. Ceux qui parurent les premiers allaient bien à cinq cents, qui s'approchaient en voguant lentement, afin d'attendre les autres ; et en peu de temps, ceux qui sortirent de la ville et ceux qui se joignirent à cette flotte, de tous les lieux voisins, firent un si grand nombre qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupaient, ils devaient être plus de quatre mille : et le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux, relevé par le mouvement des plumes et l'éclat des armes des soldats, avait quelque chose de beau, et en même temps de terrible aux Espagnols qui voyaient ce lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses brigantins en forme de demi-lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi et de combattre avec plus de liberté. Il se confiait en la valeur de ses soldats et en la force de ses bâtiments, dont un seul pouvait faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assurance, le général s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connaître qu'il ne refusait pas la bataille, et lorsqu'il s'en vit à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux rameurs quelques moments de respiration, pour

entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis, le calme qu'il faisait ce jour-là laissant toute l'étendue à la force de leurs bras. Les Mexicains, poussés peut-être par un même motif, firent la même manœuvre; cependant la divine Providence, qui s'était si souvent déclarée en faveur des Espagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui, prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impulsion nécessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. Les coups des pièces, tirées à propos d'une juste distance, commencèrent le fracas que les brigantins à voile et à rame augmentèrent, en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les arquebusiers et les arbalétriers tiraient cependant, sans perdre un seul coup : le vent même combattait pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, et les obligeant à tourner afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avaient part à l'action : ils fracassaient en pièces les canots des Mexicains, ou ils les coulaient à fond, sans craindre leur choc, à cause de leur faiblesse. Les nobles Mexicains, qui remplissaient les cinq cents canots de l'avant-garde, soutinrent néanmoins le combat avec beaucoup de valeur. Tout le reste ne fut qu'un désordre et une confusion si horribles, qu'ils se renversaient les uns les autres en fuyant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs soldats ; et leur flotte fut rompue et défaite si entièrement, que les brigantins en suivirent les misérables débris, jusques à les pousser à coups d'artillerie, sur les quais de la ville de Mexico.

Cette victoire fut d'une extrême conséquence, à cause de la réputation d'invincibles, que les brigantins s'acquirent en cette occasion, et qui répandit ses influences sur toutes les autres. Elle abattit encore le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leurs forces, qui consistait en l'adresse et en l'agilité du maniement de leurs canots. Ce n'était pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinait ; elle était peu consi-

dérable, à cause de la quantité qui leur restait; mais le regret de voir qu'ils n'étaient plus d'aucun usage, et qu'ils ne pouvaient soutenir un choc aussi violent que celui des brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation: et Cortez s'avança jusques aux murs de la ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de son triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de peuple qui occupait les tours et les terrasses de la ville pour voir le succès du combat; et le plaisir d'avoir frappé leurs yeux par la vue de leur perte lui fit paraître ce nombre, quoiqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit néanmoins pour des témoins de sa victoire. Complaisance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelquefois les plus modérés, soit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une suite de leur bonheur.

Le général choisit un poste auprès de Tezeuco, où il pût passer la nuit et laisser reposer ses troupes en sûreté. Au point du jour, comme les brigantins se disposaient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considérable de canots, qui ramaient en diligence vers Cuyoacan; ce qui fit prendre la résolution de porter du secours à l'endroit où le péril pressait. On ne put attraper la flotte des ennemis : mais on arriva peu de temps après lorsque Olid se trouvait engagé sur la digue, et réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendaient, et des deux côtés contre les canots qui étaient arrivés; en sorte qu'il se voyait obligé à faire une retraite et à perdre le terrain qu'il avait gagné.

La nécessité avait enseigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvait apprendre pour la défense de leurs chaussées. Ils avaient levé jusques à la ville tous les ponts aux endroits où elles étaient coupées, et par où les courants du grand lac perdaient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenaient des claies



ou des planches prêtes des deux côtés, afin de passer à la file par dessus, pour aller à la charge ; et ils avaient élevé des tranchées derrière ces fossés pleins d'eau, à dessein d'empêcher les approches. C'est ainsi qu'ils avaient fortifié les trois chaussées en plusieurs endroits où ils craignaient l'insulte des Espagnols ; et on fut obligé à prendre partout les mêmes mesures pour surmonter ces difficultés. Les arquebusiers et les arbalétriers tiraient à ceux qui paraissaient au haut de la tranchée, pendant qu'on faisait passer de main en main des fascines pour combler le fossé, après quoi on faisait avancer une pièce d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvrait le passage, et les débris de la première fortification servaient à remplir les fossés de la suivante.

Olid s'était rendu maître du premier, lorsque les canots des Mexicains arrivèrent ; mais quand ils découvrirent les brigantins, ceux qui étaient de ce côté du lac firent force de rames pour fuir ; et ils perdirent seulement ceux qui se trouvèrent à la portée du canon : mais comme les ennemis, qui croyaient être en sûreté de l'autre côté de la digue, combattaient encore, le général fit ouvrir le fossé qui était derrière l'arrière-garde d'Olid ; en sorte que trois ou quatre brigantins ayant passé, tous ces canots prirent la fuite ; et les ennemis qui défendaient la tranchée opposée de front aux Espagnols, se voyant exposés aux batteries en tête et par les flancs, par terre et par eau, se retirèrent en désordre au dernier rempart proche de la ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, sans abandonner ce qu'elles avaient gagné sur la chaussée, et au jour on continua la marche sans aucun obstacle, jusques au dernier pont, qui donnait un passage dans Mexico. On le trouva fortifié de remparts plus hauts et plus épais ; et toutes les rues que l'on découvrait étaient coupées de tranchées, garnies d'un si grand nombre de gens armés, qu'on vit bien le risque

que l'on allait courir à cette attaque. Mais comme Cortez se trouvait engagé avant que d'avoir envisagé le péril, il crut qu'il exposerait son honneur, en se retirant sans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge et un cruel carnage de ces misérables, qui étaient accourus en foule aux avenues des rues. Cependant Olid travaillait à combler le fossé et à rompre les fortifications de la chaussée ; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendaient, avec les Espagnols qui étaient à l'avant-garde, et gagna assez de terrain pour donner lieu aux alliés qui combattaient sous lui de se mettre en bataille en terre ferme. Les troupes de Mexico accoururent en même temps au secours de leurs gens, et firent de tous côtés une furieuse résistance : néanmoins elles lâchaient le pied insensiblement, lorsque Cortez, qui ne put souffrir la lenteur de leur retraite, sauta à terre avec trente soldats espagnols, et échauffa si fort le combat par sa présence, que les Mexicains tournèrent le dos, et le genéral se rendit maître de la principale rue de Mexico, ceux même qui occupaient les terrasses et les balcons ayant pris la fuite.

On retomba bientôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étaient jetés en fuyant dans un temple peu éloigné de l'entrée ; les tours, les degrés, le haut et le bas de ce temple étaient si couverts de soldats, que toute la masse paraissait une montagne de plumes et d'armes entassées. Ils défiaient les Espagnols par des cris aussi fermes, que s'ils n'avaient jamais fait autre chose que de les battre en toutes rencontres. Cortez, indigné de voir tant d'orgueil suivre de si près tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pièces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains, qu'ils menaçaient mal à propos ; et bientôt après il fallut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuyaient à toutes jambes vers le centre de la ville. Ainsi tout ce quartier demeura libre, parce que ceux qui combat-

taient des terrasses et des balcons suivirent la fuite des autres ; et l'armée s'avançant s'empara du temple sans résistance.

Les Mexicains firent ce jour-là une grande perte : on jeta toutes les idoles au feu, dont les flammes éclairèrent la victoire des Espagnols. Le général très satisfait d'avoir mis le pied dans Mexico, et voyant que ce temple était un poste fort avantageux, résolut non seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais encore de le mettre en défense pour le garder, afin de resserrer les ennemis et d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ses capitaines son dessein et les raisons que le premier mouvement de son inclination lui fournissaient ; mais ils lui représentèrent tout d'une voix, que comme on ne savait pas le progrès que Sandoval et Alvarado pouvaient avoir fait à leurs attaques, ce serait une témérité de s'exposer à perdre le passage des chaussées, et en même temps l'espérance des vivres et des munitions dont on avait besoin pour conserver les troupes. Que leur conduite ne devait pas être confiée aux brigantins puisqu'ils ne pouvaient approcher des quais du quartier où ils se trouvaient alors : qu'ainsi ils seraient obligés de débarquer les vivres et les munitions, à une distance où on ne pourrait les recevoir ni les transporter sans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'armée devaient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviser les forces des ennemis, et se donner la main jusqu'à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la ville. Enfin que les résolutions, prises du consentement de tous les officiers sur la conduite de ce siège, ne devaient point s'altérer sans une mûre considération, et qu'il ne fallait point entrer de gaieté de cœur en cet engagement, sans autre raison que celle de donner une vaine réputation à la victoire qu'ils venaient de remporter : d'autant plus que les conséquences que l'on tire d'un heureux succès ne

sont pas toujours bien fondées, puisque, à la manière des flatteries, elles abusent souvent la prudence, en réjouissant l'imagination. Cortez vit bien que ce conseil était le plus sage ; et une de ses meilleures qualités était de se dégager aussi aisément de l'amour qu'on a pour ses opinions, qu'il embrassait avec plaisir le parti de la raison. Il se retira donc le jour suivant à Cuyoacan, escorté des brigantins, qui ôtèrent aux ennemis la hardiesse de venir l'inquiéter dans sa marche.

Le général passa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval réduit à la dernière extrémité. Ce capitaine s'était emparé de ce côté de la ville qui était sur la digue, et avait logé les troupes après s'être fortifié comme il avait pu. Cependant ses ennemis, retirés dans une maison sur le lac, lui livraient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avait fait un grand fracas sur ceux qui s'approchaient : il avait ruiné quelques maisons et repoussé deux ou trois attaques que les Mexicains avaient faites par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maison qui n'était pas éloignée de la chaussée, il résolut de s'en saisir, à dessein d'élargir son quartier et d'en écarter les ennemis. Il fit jeter plusieurs fascines dans l'eau, afin de rendre le passage plus aisé ; et il s'engagea dans la maison avec une partie des Espagnols : mais à peine fut-il dedans, que plusieurs canots, qui étaient en embuscade, s'avancèrent et jetèrent à l'eau des troupes de nageurs, qui, en écartant les fascines, coupèrent à Sandoval le chemin de sa retraite. Ainsi ils le tenaient assiégé de tous côtés et tiraient sur ses gens, de dessus les balcons et les terrasses des maisons voisines.

Il était en cet embarras, lorsque le général arrivant, découvrit de loin cette quantité de canots qui occupaient les rues sur le lac du côté de Mexico. Il fit ramer à toute force et jouer son artillerie avec tant d'effet, que les débris que les boulets causèrent, joints

à la terreur qu'ils avaient des brigantins, obligèrent les Mexicains à fuir avec tant d'empressement pour gagner le chemin du lac par les rues écartées, et en si grand désordre, que ceux qui se trouvaient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs; et les autres vinrent donner à travers les brigantins, et tomber par une fuite aveugle dans le péril qu'ils voulaient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affaiblissement de leurs forces, et comme on reconnaissait cette partie de la ville qu'ils avaient occupée, on fit encore plusieurs prisonniers; et on trouva quelque butin, qui servit au moins à réjouir les soldats, s'il ne les enrichit. La vue des difficultés que Sandoval avait rencontrées à la prise d'Iztacpalapa fit connaître au général qu'il était impossible de faire agir les troupes que ce capitaine commandait, ni de se servir de la chaussée, sans ruiner entièrement cette retraite des canots de Mexico, en jetant la moitié de la ville dans l'eau, mais comme le retardement était dangereux en l'état où les autres attaques se trouvaient, Cortez prit la résolution d'abandonner ce poste, et de faire passer Sandoval avec ses troupes à celui de Tepeaquilla, où il y avait une autre chaussée plus étroite, et ainsi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres, dont ils commençaient à manquer, et qu'ils recevaient par ce passage. On exécuta aussitôt cette résolution; et Sandoval alla par terre, escorté des brigantins qui rangeaient le bord du lac, jusqu'à ce qu'il se fût saisi de ce nouveau poste, et qu'il y eût logé ses troupes sans résistance, parce qu'il était abandonné, après quoi Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avait trouvé cette ville déserte, et ce fut une victoire de moins pour lui en commençant son attaque. Il l'avait poussée avec divers succès, en battant des remparts et en comblant des fossés, de la

même manière que Christophe d'Olid avait conduit la sienne; mais quoique Alvarado eût remporté de grands avantages sur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre et qu'il se fût avancé jusqu'à mettre le feu à quelques maisons de Mexico, il y avait perdu huit Espagnols lorsque Cortez arriva, et cette perte mêla quelques regrets entre les applaudissements que l'on donna à sa valeur.

Le général s'aperçut alors que les mesures qu'il avait prises ne répondaient pas au projet qu'il s'était formé, parce que ce siège se réduisait par ces attaques et ces retraites à une espèce de guerre, qui consumait le temps et exposait les hommes sans aucun profit, et à de simples actes d'hostilité qui ne méritaient pas le nom de véritables avantages. La voie des chaussées avait de grandes difficultés, à cause des remparts et des fossés, où les Mexicains relevaient tous les jours de nouvelles fortifications, et de la persécution continuelle de leurs canots, qui venaient toujours en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venaient de quitter; ce qui demandait d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques jusqu'à nouvel ordre; et il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du lac. Pour cet effet il envoya des officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étaient en réserve aux villes et bourgs de ses alliés, desquels, et de ceux qu'on fit à Tezeuco et à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions: et après les avoir remplis d'Indiens alliés et propres à ce manège, il nomma des capitaines de leur nation, qui en commandaient chacun une escadre, soutenue des brigantins; dont avec ce nouveau renfort il en donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado, et pour sa personne il alla se joindre avec les cinq autres qui restaient au mestre de camp Christophe d'Olid.



Dès ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre et de facilité, parce que les insultes des ennemis cessèrent ; le général ayant ordonné que les canots joints aux brigantins fissent la ronde sur le lac et courussent incessamment au long des digues, afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverses fois plusieurs bâtiments, qui tâchaient de passer avec des vivres et des barils d'eau ; et on eut connaissance de la nécessité où la ville était réduite. Olid s'avança jusqu'à ruiner les maisons des faubourgs de Mexico. Alvarado et Sandoval firent le même progrès, chacun à son attaque ; et les heureux succès de ces expéditions changèrent entièrement la face des affaires. L'armée conçut de nouvelles espérances ; et les simples soldats même contribuaient à la facilité de l'entreprise, entrant dans les occasions avec une espèce de confiance et de gaieté qui ressemble à la valeur, et qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'espérance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de se trouver quelquefois avec les vainqueurs.

La diligence et l'industrie que les Mexicains employèrent à défendre leur ville ne sont pas seulement remarquables, mais encore, en quelques circonstances, dignes d'admiration. Il est vrai que la valeur était comme naturelle à ces peuples élevés dans l'exercice des armes, qui étaient l'unique voie pour parvenir aux grandes dignités : mais en cette occasion ils passèrent de la vaillance aux réflexions militaires, parce qu'ils avaient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes et la conduite à la guerre étaient éloignées de tout ce qui se pratiquait en ce pays-là.

Ils tirèrent même quelques coups assez juste pour s'acquérir la réputation d'esprits éclairés au delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avaient usé à fortifier leurs digues ; celle qu'ils mirent depuis en usage n'était pas moindre, lorsqu'ils envoyèrent par

de longs détours, des canots chargés de pionniers, afin de nettoyer les fossés que les Espagnols avaient comblés, et tomber sur eux avec toutes leurs forces, quand ils étaient obligés de se retirer. Ce stratagème fit perdre quelques soldats aux premières entrées, et le temps en apprit encore un plus raffiné aux ennemis, puisque, contre leurs coutumes mêmes, ils s'avisèrent de faire leurs sorties durant la nuit, dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquiétude et de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paraître leur esprit et leur habileté, que ce qu'ils imaginèrent contre les brigantins, dont ils tâchèrent de ruiner les forces trop puissantes pour eux, en les désunissant. Pour cet effet ils construisirent trente grandes barques pareilles à celle que l'on nomme pirogues, mais bien plus vastes, et renforcées de grosses planches en manière de pavesades, afin de combattre à couvert derrière cette espèce de rempart. Ils sortirent durant la nuit avec cette flotte, pour aller se poster en certains endroits couverts de roseaux que le lac produisait, si hauts et si épais, qu'ils formaient comme une espèce de forêt impénétrable à la vue. Leur dessein était de provoquer les brigantins, dont il y en avait toujours deux qui allaient successivement en course, afin d'empêcher les secours qui entraient dans la ville, et de les attirer dans cette forêt de roseaux. Ils avaient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres, pour servir d'amorce aux brigantins, et un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncèrent à fleur d'eau, afin que le choc mît en pièces nos vaisseaux, ou au moins en un si grand embarras, qu'il leur fût aisé de les aborder. La disposition de ce stratagème fait assez connaître que les Mexicains savaient raisonner juste, tant sur les moyens de se défendre, que sur ceux d'offenser leurs ennemis, et qu'ils avaient l'esprit assez éclairé, pour donner dans ces raf-

finements qui rendent les hommes ingénieux à la destruction de leurs semblables, et qui servent comme de principes à cette science, ou plutôt à ces maximes si peu raisonnables, dont néanmoins on a composé ce qu'on appelle raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servaient à l'attaque de Sandoval allèrent en course de ce côté-là, commandés par les capitaines Pierre de Barba et Jean Portillo. Du moment que les ennemis les eurent découverts, ils poussèrent à l'eau leurs canots par un autre endroit, afin qu'après avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuir et qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut exécuté si à propos, que les brigantins, s'élançant à force de rames sur cette prise, deux allèrent donner sur les pieux, où ils s'embarrassèrent tellement, qu'ils ne pouvaient ni avancer ni reculer.

En même temps, les pirogues des ennemis sortirent et vinrent à la charge avec une résolution désespérée. Les Espagnols se virent alors en un très grand péril; mais leur courage faisant les derniers efforts ils soutinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs qui, à force de bras et de haches, coupèrent ou écartèrent les pieux qui retenaient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier et de faire jouer leur artillerie à travers la plus grande partie des pirogues, poursuivant après cela à coups de canons celles qui se sauvaient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse; mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraités, et plusieurs Espagnols blessés. Le capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, après avoir contribué plus qu'aucun autre à la victoire par sa valeur et son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux officiers, particulièrement de Barba, se voyant privé d'un ami

également sûr dans les disgrâces et dans les prospérités, et d'un soldat brave sans emportement et sage sans faiblesse.

Le général ne fut pas longtemps sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains, ayant réparé leurs pirogues et même augmenté le nombre, se cachèrent encore au même endroit, fortifié de nouveau, croyant fort témérairement qu'on donnerait dans le même piège sans qu'ils lui donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi, et comme il cherchait à hâter autant qu'il se pourrait la vengeance de sa perte, il envoya six brigantins à la file se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux qui n'était pas éloigné des ennemis. Il ordonna, sur le modèle de leur stratagème, qu'un brigantin sortît à la pointe du jour, et qu'après avoir témoigné par différentes courses qu'il cherchait des canots qui portaient les vivres, il s'approchât des pirogues ennemies autant qu'il serait nécessaire pour feindre qu'il les avait découvertes, et pour tourner en diligence, en les appelant par sa fuite au lieu de la contre-embuscade. La chose réussit comme il l'avait imaginé. Les Mexicains dans leurs pirogues poussèrent vivement le brigantin qui fuyait, célébrant sa prise, qu'ils croyaient assurée, par de grands cris de joie et avec une ardeur incroyable. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancèrent pour les recevoir, et les saluèrent de leur artillerie si cruellement, que la première décharge emporta la plus grande partie des pirogues, laissant un si grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendaient eussent pris aucun parti, ils périrent presque tous avec leurs bâtiments à la seconde décharge. Ainsi le général ne vengea pas seulement la mort de Barba et de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte des ennemis, reconnaissant qu'il avait appris des

Mexicains la méthode de dresser des embuscades sur l'eau, mais avec une grande satisfaction d'avoir su les copier si parfaitement pour les bien battre.

On recevait en ce temps-là plusieurs avis de ce qui se passait dans Mexico, par le moyen des prisonniers que l'on faisait aux attaques, et le général sachant que la faim et la soif commençaient à tourmenter les assiégés et excitaient plusieurs bruits parmi la populace et diverses opinions dans l'esprit des soldats, donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres; et afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes, il envoya deux ou trois nobles choisis entre les prisonniers à Guatémozin pour lui dire: « Qu'il l'invitait à faire la paix, en lui offrant des partis avantageux, qui étaient de lui laisser son empire et toute sa grandeur, pourvu seulement qu'il s'obligeât à reconnaître la souveraineté de l'empereur des Espagnols, dont le droit était appuyé chez les Mexicains par la tradition de leurs ancêtres et par le consentement de tous les siècles. » C'est en substance ce que Cortez proposa et qu'il répéta plus d'une fois, parce qu'il avait un extrême regret de se voir forcé à détruire une ville si belle et si opulente, qu'il regardait déjà comme un riche ornement de la couronne de son prince.

Guatémozin reçut cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignait ordinairement, ainsi que d'autres prisonniers le rapportèrent quelque temps après. Il assembla le conseil de ses officiers et de ses ministres, avec les sacrificateurs, qui avaient la première voix dans les délibérations sur les affaires publiques. Il fonda sa proposition sur l'état misérable où la ville se trouvait réduite, la perte des meilleurs soldats et les plaintes du peuple sur la misère qu'ils commençaient à endurer, et la destruction de leurs maisons. Il conclut en demandant leur conseil et témoignant l'inclination qu'il avait à la paix, afin d'emporter leurs sentiments par flatterie ou par respect.

Cela lui réussit si bien que tous les officiers et les ministres conclurent à recevoir les propositions de paix, à écouter le parti qu'on lui offrait et à se ménager du temps pour en examiner ce qui conviendrait le plus aux intérêts de l'État.

Les seuls sacrificateurs s'opposèrent au traité de paix avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponse de leurs idoles qui les assuraient de la victoire : l'imposture de ces faux dieux passant peut-être pour une vérité dans l'esprit de leurs ministres, parce que le démon était alors fort intrigué, et soufflait aux oreilles de ces misérables des sentiments qu'il ne pouvait inspirer au cœur de leurs soldats. Quoi qu'il en soit, leurs remontrances, armées du zèle de la religion et de cette liberté qui se couvre du voile de dévotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du conseil revinrent à leur avis, et quoique Guatémozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentait déjà quelques présages de sa ruine, il conclut néanmoins à continuer la guerre, déclarant à ses ministres qu'il ferait mourir le premier qui serait assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misère que l'on souffrît dans la ville, sans en excepter les sacrificateurs même, qui devaient soutenir avec plus de constance que les autres le sentiment de leurs oracles.

Cortez, ayant su cette résolution, entreprit d'attaquer Mexico par les trois chaussées en même temps, à dessein de porter le fer et le feu jusque dans le cœur de cette ville; et, après avoir envoyé ses ordres aux commandants des deux attaques de Tacuba et de Tepeaquilla, et marqué une heure précise, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes et de Christophe d'Olid. Les ennemis avaient ouvert les fossés et élevé des remparts à leur manière ordinaire, mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même temps que l'on comblait les fossés. Ainsi l'armée passa

sans aucun obstacle considérable. On trouva néanmoins une difficulté d'une autre espèce au dernier pont qui touchait au quai de la ville. Ils avaient taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur et fait renfler l'eau le long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord, du côté de la ville, était fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes et bien chevillées, avec de bonnes traverses. Les troupes qui défendaient ce rempart étaient presque innombrables. Cependant les premiers coups de canon brisèrent cette machine, et les ennemis, dont plusieurs furent tués par les morceaux du débris, se voyant découverts et exposés à l'artillerie, se retirèrent dans la ville, sans tourner le visage et aussi sans cesser de menacer. L'abord du quai demeura libre, et le général, voulant gagner du temps, commanda d'abord les soldats espagnols pour s'en saisir, en se servant de la commodité des brigantins et des canots des alliés, qui les portèrent à terre. Les alliés et la cavalerie passèrent par la même voie avec trois pièces d'artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montraient encore derrière les tranchées coupées à travers les rues, le général ordonna au trésorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler et de garder le fossé, et aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourraient aux ennemis, L'escarmouche commença aussitôt, et Alderete, entendant le bruit de ce combat et voyant les progrès des Espagnols, appréhenda que l'emploi de faire combler un fossé, lorsque ses compagnons étaient aux mains, ne fût trop bas et indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indiscrètement à l'occasion, laissant cette fonction à un autre, qui ne sut l'exécuter, ou ne voulut point se charger d'un emploi subdélégué et décrié par celui-là même qui le lui commettait. Ainsi

toute la troupe qu'il commandait le suivit au combat, et ce fossé, qu'on n'avait su passer en entrant, demeura abandonné.

Les Mexicains soutinrent vaillamment les premières attaques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine et de sang répandu, et le danger fut encore plus grand quand ont eut passé les maisons ruinées aux autres entrées, et qu'on eut à se défendre des traits qui pleuvaient des terrasses et des fenêtres. Lorsque la fureur des combattants était au plus haut point, on sentit les ennemis mollir tout d'un coup, et cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnèrent le terrain avec précipitation; et, selon les présomptions vérifiées ensuite, Guatémozin était l'auteur de cette nouveauté. Il avait appris que le grand fossé était abandonné; et, sur cet avis, il avait envoyé ordre à ses capitaines de conserver leurs troupes, afin de charger les Espagnols lorsqu'ils se retireraient. Le général entra en soupçon de ce mouvement, et parce qu'il ne se voyait que le temps nécessaire pour retourner à son quartier, il commença sa retraite, après avoir fait abattre et brûler quelques maisons, afin qu'on ne s'en servît pas à la première entrée pour accabler d'en haut les assaillants.

Les troupes avaient fait à peine la première démarche, que les oreilles furent frappées par le son terrible et mélancolique d'un instrument qu'ils appelaient la trompette sacrée, parce qu'il n'était permis de le sonner qu'aux seuls sacrificateurs, quand ils annonçaient la guerre et animaient le cœur des soldats de la part de leurs dieux. Le son de l'instrument était brusque et composé de tons lamentables en manière de chanson, qui inspirait à ces Barbares une nouvelle férocité, en consacrant le mépris de la vie par un motif de religion. Dès ce moment, le bruit insupportable de leurs cris commença, et, à la sortie de la ville, une multitude effroyable de soldats déterminés et choisis



exprès pour cette action, vint tomber sur l'arrière-garde où les Espagnols étaient.

Les arquebusiers, soutenus des arbalétriers, leur firent tête, et Cortez, suivi des cavaliers, les repoussa; mais ayant appris la difficulté du fossé qui empêchait la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire, parce que les troupes des alliés, qui avaient ordre de se retirer et qui donnèrent les premières dans l'ouverture, s'y étaient jetées confusément, en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obéit pas.

Plusieurs passaient à la chaussée sur les brigantins et sur les canots. Il y en avait encore davantage qui se jetèrent à l'eau, où ils trouvaient des troupes de Mexicains, excellents nageurs, qui les perçaient à coups de dards ou qui les étouffaient dans le lac. Cortez demeura le dernier à soutenir l'effort des ennemis avec quelques cavaliers, et son cheval étant tué à coups de flèches, le capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au général, si malheureusement qu'il fut accablé et fait prisonnier sans qu'on pût le sauver. Enfin Cortez se retira vers les brigantins, sur lesquels il revint à son quartier, blessé et presque en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avait fait ce jour-là des Mexicains. Ils enlevèrent plus de quarante Espagnols vivants pour les sacrifier à leurs idoles. On perdit une pièce d'artillerie et plus de 1000 Tlascaltèques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé ou maltraité. Véritablement cette perte fut très grande. Cortez en pénétrait toutes les suites et faisait là-dessus de tristes réflexions; mais les sentiments de son cœur n'allaient point jusqu'à son visage, de crainte de marquer trop le désastre de cet événement cruel, mais inévitable tribut que ceux qui commandent les armées payent à l'éclat de leur dignité, en chassant la douleur au fond de l'âme pour ne laisser paraître à l'extérieur qu'une grande tranquillité.

Sandoval et Alvarado entrèrent en même temps dans la ville, et trouvèrent partout une égale résistance, avec peu de différence au succès de leurs attaques. Ils forcèrent des passages, ils comblèrent des fossés, percèrent jusque dans les rues, où ils ruinèrent des maisons, et souffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Néanmoins comme ils n'essuyèrent pas le cruel contre-temps que le général trouva en son chemin, leur perte fut moindre, quoiqu'ils eussent perdu vingt Espagnols aux deux attaques ; et c'est sur ce nombre qu'on a compté, lorsqu'on a dit que Cortez perdit soixante Espagnols à celle de Cuyoacan.

Le trésorier Julien d'Alderete reconnut sa faute, à la vue de la perte que sa désobéissance avait causée. Il se présenta au général, avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de sa tête le crime qu'il avait commis. Cortez lui fit une très sévère réprimande, et ne le punit point autrement, parce qu'il ne trouvait pas le temps propre à décourager ses soldats par le châtiment que cet officier méritait. Il fallut alors par nécessité suspendre les attaques ; et l'on se réduisit à serrer la place de plus près, et à empêcher le passage des vivres pendant qu'on s'appliquait à panser les blessés, dont le nombre surpassait de beaucoup ceux qui étaient échappés sans blessures....

Cependant les Mexicains célébraient leur victoire par de grandes réjouissances. On vit durant la nuit, de tous les quartiers des Espagnols, les temples de la ville couronnés de torches et de vases pleins de parfums ; et dans le plus grand, dédié au dieu de la guerre, on entendait le son de leurs instruments militaires en différents chœurs, dont le désaccord avait quelque chose d'affreux. Ils solennisaient par cet appareil barbare le sacrifice des Espagnols qu'ils avaient pris en vie, dont les cœurs palpitants, après avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animèrent leurs corps, donnèrent les misé-



rables restes de leur sang, encore tout chaud, à la cruelle aspersion de cet horrible simulacre. C'est ce qu'on présuma du sujet de cette fête : et le temple était si éclairé par la quantité des torches, qu'on distinguait fort bien l'affluence du peuple ; même quelques soldats s'avancèrent jusqu'à dire qu'ils entendaient les cris des victimes et qu'ils reconnaissaient ceux qui les poussaient : pitoyable spectacle, qui véritablement frappait encore moins les yeux que l'imagination, mais si funeste et si sensible en cette partie, que Cortez ne put retenir ses larmes, ni tous ceux qui étaient auprès de lui ne purent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage, joint à la satisfaction d'avoir apaisé leurs faux dieux par le sacrifice des Espagnols, rendit les Mexicains si fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approchèrent de tous les trois quartiers, croyant mettre le feu aux brigantins et achever la déroute des Espagnols, qu'ils savaient être blessés pour la plus grande partie et extrêmement fatigués. C'est ce qu'ils se figuraient dans leurs réflexions; mais ils n'en firent pas assez pour cacher ce mouvement. La trompette infernale qui leur inspirait tant de fureur, en traitant de culte sacré une résolution désespérée, avertit par son bruit les Espagnols, qui se préparèrent, à la défense si à propos, qu'ils repoussèrent les Mexicains, en pointant seulement les pièces des brigantins et celles de leurs logements ; en sorte qu'elles battaient au long des chaussées. Les Mexicains venaient brutalement, si pressés et en si grand nombre, que les coups de ces batteries en firent un horrible massacre, qui châtia rudement leur hardiesse.

Le jour suivant, Guatémozin tira plus heureusement de son propre fond quelques artifices, dont un habile capitaine eût pu s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avait été tué sur la digue, en se retirant, ce qui servait à entretenir le peuple dans l'espérance de se

voir promptement délivré. Il envoya, par toutes les villes voisines, les têtes des Espagnols sacrifiés, afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevassent de ramener ceux qui s'étaient détachés de son obéissance. En dernier lieu, il publia que la divinité souveraine entre leurs dieux, particulièrement pour ce qui regardait les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, lui avait annoncé d'une voix fort intelligible que la guerre finirait dans huit jours, et que tous ceux qui mépriseraient cet avis y périraient. Il avançait cette imposture sur la présomption qu'il avait d'achever bientôt d'exterminer les Espagnols ; et il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnues dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse divinité entre les Indiens qui portaient les armes contre lui : stratagème très remarquable, tendant à augmenter le chagrin de ces peuples mélancoliques et désolés par la mort des Espagnols, jointe au carnage que les Mexicains avaient fait de leurs soldats et à l'étonnement de leurs commandants.

Les oracles de cette idole avaient un crédit si bien établi, et d'une telle réputation aux pays les plus éloignés, que les Indiens se persuadèrent aisément l'infaillibilité de ses menaces. Les huit jours marqués si précisément pour être le terme fatal de leur vie firent un si grand désordre en leur imagination, qu'ils se déterminèrent à déserter de l'armée : et on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avait abandonné les quartiers durant les deux ou trois premières nuits. Cette maudite crainte était si puissante sur l'esprit de ces nations, que les alliés de Tlascala même et de Tezeuco se débandèrent avec le même désordre ; soit qu'ils appréhendassent en effet les menaces de l'oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutaient. Il ne demeura que les capitaines et quelques nobles, qui peut-être ne les craignaient pas

moins; mais la perte de leur vie les touchait moins aussi que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au général, puisqu'il n'allait pas à moins qu'à lui faire abandonner son entreprise: mais du moment qu'il se fut éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoya après les déserteurs leurs commandants mêmes, à dessein de suspendre leur appréhension jusqu'à ce que les huit jours marqués par l'oracle étant passés, ils reconnussent l'imposture de cette prédiction et qu'ils en fussent plus disposés à revenir à l'armée. Cette résolution de Cortez fut l'effort d'une grande pénétration. Les huit jours étant passés sans péril, les Indiens devinrent capables de persuasion, et revinrent à l'armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans un cœur désabusé de la crainte.

Don Hernan, roi de Tezeuco, envoya aux troupes de sa nation son frère, qui les ramena avec de nouvelles levées qu'on avait mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les déserteurs de Tlascala, qui n'étaient que des gens de menu peuple, n'osèrent aller jusqu'à leur ville, appréhendant le châtiment auquel ils seraient exposés. Ils attendirent l'événement des prédictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveraient après la défaite imaginaire des Espagnols : mais au même temps qu'ils furent détrompés de leur sotte crédulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venaient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps, et furent ainsi bien reçus du général.

Ces nouvelles recrues, qui augmentèrent considérablement les forces des Espagnols, et le bruit qui se répandit partout de l'extrémité où la ville capitale se trouvait, obligèrent quelques nations qui avaient été jusqu'à ce temps-là neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considérables fut celle des Otomies, peuple féroce et indompté, qui à l'exemple des bêtes sauvages conservait sa liberté dans

les bois et sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre parmi les troupes des alliés, à dessein de servir en cette occasion, ayant toujours été rebelles à l'empire des Mexicains, sans autre défense que celle d'habiter un pays dont la misère et la stérilité ne donnaient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cent mille hommes soumis à ses ordres, passant en peu de jours d'une furieuse tempête à un calme agréable, et attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux et si subit au bras du Tout-Puissant, dont l'ineffable providence permet souvent les adversités afin de réveiller en notre esprit le sentiment de ses grâces.

Les Mexicains ne consumèrent pas inutilement le temps de cette suspension d'hostilité de la part de leurs ennemis ; ils firent de fréquentes sorties, étant jour et nuit à la vue de leurs quartiers, dont néanmoins ils furent toujours repoussés, et perdirent beaucoup de monde sans faire ni mal ni peur aux Espagnols. On apprit de leurs derniers prisonniers qu'on commençait à endurer une grande nécessité dans la ville : que le peuple était au désespoir, et les soldats mal satisfaits de manquer de pain et d'eau ; et qu'il mourait beaucoup de monde par la malignité de l'eau salée des puits, qu'on buvait. Le peu de vivres qui entraient sur les canots qui pouvaient s'échapper des brigantins, ou qu'on tirait des montagnes, étaient partagés également entre les grands ; ce qui donnait de nouveaux sujets d'impatience au peuple, dont les cris allaient jusqu'à faire craindre pour sa fidélité. Cortez assembla ses officiers afin d'examiner, sur ces avis, quelle conduite on devait prendre par rapport à l'état présent de la ville et de l'armée.

Il représenta le peu d'espérance qu'on devait avoir que la force de la nécessité obligeât les assiégés à se rendre, à cause de la haine implacable qu'ils avaient

contre les Espagnols et des réponses de leurs idoles, appuyées de l'artifice du démon. Il marqua que son sentiment était de venir à la voie des armes par ces raisons qu'il avait alléguées, et encore par la crainte de souffrir une autre désertion de la part des alliés, peuples aisés à ébranler, et qui étant fort propres au service en un jour de combat prenaient des inquiétudes fort dangereuses durant l'oisiveté d'un séjour, parce qu'ils ne demandaient qu'à en venir aux mains, et n'étaient pas capables de concevoir qu'un siège, comme on le faisait, fût une véritable guerre, ni que ces trêves qu'on donnait à la colère des soldats tournassent au dommage des ennemis.

Tous les avis se réduisirent donc à continuer d'attaquer la place de vive force, sans abandonner le siège : et Cortez, qui reconnut au succès de la dernière occasion, ce qu'on souffrait en ces retraites, toujours exposées aux insultes des ennemis, qui faisaient alors leurs plus grands efforts, résolut de mettre une forte garnison dans les trois quartiers ; et après cela de faire une attaque générale par toutes les chaussées en même temps, à dessein de prendre des postes dans la ville, que l'on garderait à tous risques ; chaque corps ayant ordre de s'avancer de son côté jusqu'a la grande place du marché appelée Tlateluco, où ils devaient se joindre ensemble et agir suivant les occasions. L'entreprise aurait été mieux poussée, et peut-être à bout, si on avait pris d'abord cette résolution : mais la prévoyance humaine est si bornée, que ce n'est pas un médiocre effort du jugement de tirer des leçons d'un mauvais succès, puisque nous sommes souvent obligés à fonder nos maximes sur la correction de nos erreurs.

Après avoir fait une grande provision de vivres, d'eau et de tout ce qui était nécessaire pour la subsistance des troupes, dans une ville où l'on manquait de tout, les trois capitaines sortirent au point du jour de leurs quartiers : Alvarado, de Tacuba ; Sandoval, de

Tepeaquilla, et Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avait ses brigantins et ses canots, qui le soutenaient. Ils trouvèrent les trois chaussées en défense, les ponts levés, les fossés ouverts, et comme si grande confusion de gens en armes, comme si la guerre n'eût commencé que de ce jour-là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultés, et après quelque retardement les trois corps arrivèrent à la ville presqu'en même temps. On gagna facilement le bout des rues, où les maisons étaient ruinées, parce que les ennemis ne résistèrent que faiblement, résolus de se défendre lorqu'on en viendrait aux terrasses : mais les Espagnols n'employèrent ce premier jour qu'à faire des logements, en se retranchant chacun dans son poste, dans les ruines des maisons, et établissant la sûreté par de bons corps de garde et des sentinelles avancées.

Cette conduite jeta l'épouvante et le trouble dans l'esprit des Mexicains : elle désarma les mesures qu'ils avaient prises pour charger les Espagnols en leur retraite, et elle précipita les remèdes nécessaires à un mal si pressant. Les nobles et les ministres accoururent au palais de Guatémozin, et l'obligèrent par leurs prières à se retirer à l'endroit le plus éloigné du péril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, faibles ou courageux, selon les divers mouvements que le cœur inspirait à l'esprit. Les uns voulaient qu'on cherchât à l'heure même les moyens de mettre en sûreté la personne de l'Empereur, en le transportant à un lieu moins exposé. Les autres allaient à fortifier cette partie de la ville qui servait de retraite à la cour du prince : et quelques-uns opinaient à déloger par force les Espagnols des postes qu'ils avaient saisis. Guatémozin entra par inclination dans l'avis le plus généreux ; et rejetant celui qui conseillait d'abandonner la place, il prit la résolution de mourir

avec ses sujets, et commanda que tout le monde se tînt prêt, au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restaient sur les quartiers des ennemis. Ils assemblèrent donc toutes leurs troupes, et ils les partagèrent, à dessein de les employer à l'entière défaite des ennemis. Les Mexicains animés par leurs chefs parurent un peu après le lever du soleil, à la vue de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement était déjà arrivé. L'artillerie qui battait sur toutes les avenues en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'osèrent exécuter les ordres de leur empereur, et ils furent bientôt désabusés de la créance qu'ils avaient que cette entreprise pût réussir. Ainsi, sans en venir de plus près à l'attaque, ils commencèrent à fuir, en feignant de se retirer; et ce mouvement, qui laissait beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer jusques à en venir aux coups de main; et sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuyaient, ils les rompirent et se logèrent plus commodément pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultés suivirent cet heureux succès, parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, et de battre les remparts et combler les tranchées qu'ils avaient tirées au travers des rues. On s'efforça d'abréger le temps en toutes ces actions; en sorte qu'au bout de quatre jours, les trois commandants se trouvèrent à la vue de la place de Tlateluco, par les différents chemins qui y conduisaient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il poursuivait essayèrent d'y former quelques bataillons; mais il ne leur en donna pas le loisir: et ce mouvement n'est pas aisé à des gens qui fuient. Ainsi à la première charge ils quittèrent le champ de bataille, et se retirèrent en désordre aux rues qui étaient de l'autre côté de la place. On voyait assez près

de ce lieu un grand temple d'idoles, dont les tours et les degrés étaient occupés par les ennemis. Alvarado, qui n'en voulait point laisser derrière lui, y envoya quelques compagnies pour les attaquer et se saisir de ce poste ; ce qu'elles firent sans difficulté, parce que ceux qui le défendaient méditaient déjà leur retraite, à l'exemple des autres. Ainsi ce capitaine mit tout son gros en bataille dans la place, afin de faire un logement, et ordonna en même temps qu'on fit de la fumée au haut du temple, pour avertir les autres capitaines de l'endroit où il se trouvait, ou pour s'attirer par cette démonstration des applaudissements de sa diligence.

La troupe qu'Olid conduisait, commandée par le général en personne, arriva peu de temps après à la place ; et la foule des Mexicains qui fuyaient devant eux vint se jeter dans le bataillon qu'Alvarado avait formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuyards y périrent, étant battus de tous côtés ; et la même chose arriva à ceux qui étaient poussés par les troupes de Sandoval, qui se rendit bientôt après au même lieu.

Les Mexicains retirés dans les rues qui conduisaient aux autres places de leur ville, voyant les forces des Espagnols unies, coururent avec empressement pour défendre la personne de l'Empereur, s'imaginant qu'on allait l'attaquer : ce qui donna lieu au général de faire ses logements sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les rues qui étaient derrière la place, afin de pourvoir à la sûreté de son armée de ce côté-là, et il ordonna aux capitaines des brigantins et des canots de courir incessamment d'une digue à l'autre, et de l'avertir s'il se présentait quelque chose de considérable.

On fut obligé d'abord de débarrasser la place des corps morts des Mexicains; à quoi on employa quelques compagnies des alliés, qui les jetèrent dans les rues où l'eau était la plus haute. On mit à leur tête des com-

mandants Espagnols afin d'empêcher qu'ils ne se dérobassent avec leur misérable charge pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étaient la dernière fête de leurs victoires. Néanmoins, avec toutes ces précautions il fut impossible d'arracher entièrement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excès, et la dissimulation en couvrit la tolérance.

On vit venir cette même nuit diverses troupes de paysans à demi morts, qui venaient vendre leur liberté pour leur subsistance: et quoiqu'il y eût lieu de croire qu'on les avait chassés comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le général, qui se promettait de la force de ses armes ce qu'il n'espérait plus de la longueur d'un siège, ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissements, afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la ville.

Au point du jour, on vit les rues dont les Mexicains étaient encore les maîtres, pleines de leurs soldats qui venaient seulement à dessein de couvrir les fortifications qu'ils voulaient faire pour défendre leur dernière retraite. Le général voyant qu'ils ne l'attaquaient pas suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut, parce qu'il souhaitait remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paraissait vraisemblable qu'ils entreraient en capitulation, au moins quand ils connaîtraient que son intention n'était pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorsque ses forces étaient unies et qu'il était maître de la meilleure partie de la ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiés, avec quelque espérance qu'elle avait fait quelque effet, lorsqu'il vit retirer les troupes disposées à la défense des rues.

L'endroit que Guatémozin occupait avec sa noblesse, ses ministres et le reste de ses soldats, faisait un angle

fort spacieux, dont la plus grande partie était entourée des eaux du lac ; et l'autre, peu éloignée de Tlateluco, se trouvait fortifiée, par toutes les avenues, d'une espèce de circonvallation de grosses planches garnies de fascines, qui touchaient de part et d'autre aux maisons, et au devant un fossé plein d'eau et très profond qu'ils avaient fait presque tout entier à la main, ayant coupé les rues en terre ferme, afin de recevoir les eaux qui couraient au long des quais. Le jour suivant, Cortez, suivi de la plus grande partie des Espagnols, s'avança jusques aux endroits que les ennemis avaient abandonnés, et rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne était couronnée d'une multitude presque innombrable de peuple, mais avec quelques marques de paix, qui se réduisaient à retenir le son de leurs instruments de guerre et le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant avec les Espagnols, sans attaquer, ni provoquer les ennemis : et on reconnut qu'ils avaient le même ordre, parce qu'ils baissaient leurs armes et donnaient à connaître, par leur silence et par leur repos, que les traités qui produisaient cette espèce de trêve ne leur étaient pas désagréables.

On remarqua en même temps les efforts qu'ils faisaient de cacher la nécessité qu'ils enduraient, et de marquer avec ostentation que s'ils souhaitaient la paix, ce n'était pas faute de valeur. Ils mangeaient publiquement sur leurs terrasses, d'où ils jetaient au peuple quelques tourteaux de maïs, afin qu'on crût qu'ils avaient des vivres de reste : et de temps en temps on voyait sortir quelques capitaines, qui venaient défier au combat singulier les plus braves des Espagnols. Mais leurs instances duraient peu, et ils retournaient bientôt, aussi contents de leur bravoure qu'ils l'auraient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du général. L'Indien paraissait être un des principaux, à sa parure ; et ses armes



étaient une épée et un bouclier de quelque Espagnol qu'ils avaient sacrifié. Il répéta plusieurs fois son défi avec une extrême arrogance ; en sorte que Cortez fatigué de ses cris et de ses gestes, lui fit dire par son truchement : « Que s'il voulait amener dix autres soldats avec lui, on permettrait que cet Espagnol les combattît tous ensemble. » En disant cela le général lui montrait le page qui portait son bouclier. Le Mexicain sentit bien ce trait de mépris : néanmoins, sans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'insolence. Le page nommé Jean Nugnez de Marcado pouvait avoir seize ou dix-sept ans. Il crut que ce combat le regardait puisqu'il était désigné pour le faire : et il se déroba si adroitement d'auprès du général, sans qu'on s'en aperçût pour le retenir, qu'ayant passé le fossé comme il put, il chargea le Mexicain, qui l'attendait en bonne posture. Nugnez para son coup du bouclier, et lui porta en même temps une estocade avec tant de force et de courage, qu'il le jeta mort à ses pieds. Cette action fut célébrée de tous les Espagnols par de grands applaudissements, et ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le page revint aux pieds de son maître avec l'épée et le bouclier du vaincu : et Cortez, extrêmement satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois et lui ceignit de sa main l'épée qu'il avait gagnée, lui confirmant ainsi le titre qu'il avait acquis par son courage, et qui lui donna une estime au-dessus de son âge, entre les plus braves soldats de l'armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette suspension d'armes dura, le conseil de Guatémozin s'assembla plusieurs fois pour délibérer sur les propositions de Cortez. La plus grande partie des avis allait à entrer en quelque traité, par la considération de l'extrême misère où ils se trouvaient réduits. Quelques autres concluaient à la guerre, réglant leurs avis sur l'inclination que l'Empereur témoignait pour ce parti : et ces

infâmes sacrificateurs, dont les conseils étaient des commandements de la part de leurs idoles, fortifièrent la dernière opinion, mêlant les promesses de la victoire avec quelques menaces mystérieuses prononcées en manière d'oracles, qui échauffèrent les esprits en leur communiquant la fureur dont ils étaient animés. Ainsi tout le conseil résolut de reprendre les armes ; et Guatémozin se rendit à cet avis, donnant à son obstination le titre d'obéissance : néanmoins il ordonna, avant que de rompre la trêve, que toute la noblesse, avec les pirogues et les canots, se rendit à une espèce de port que le lac formait en cet endroit-là, afin de se préparer une retraite en cas qu'on se vît poussé à la dernière extrémité.

Cet ordre fut exécuté, et une multitude effroyable de toute sorte d'embarcations entra dans ce port, sans être remplies d'autres personnes, que des rameurs. Les capitaines espagnols qui étaient sur le lac informèrent aussitôt le général de ce nouvel incident ; il devina aisément que les Mexicains prenaient ces mesures afin de sauver la personne de leur prince. Il dépêcha aussitôt Sandoval, en qualité de capitaine général de tous les brigantins, avec ordre d'assiéger le port et de prendre sur son compte tout ce qui arriverait en cet endroit. Il mit alors ses troupes en mouvement pour s'approcher des fortifications des ennemis et hâter les résolutions de la paix par les menaces de la guerre. Ils avaient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense; et avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs cris annoncèrent la rupture du traité. Les Mexicains se préparèrent au combat avec beaucoup de hardiesse ; mais ils reconnurent bientôt l'égarement de leur orgueil, par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs faibles remparts. Ils ne virent plus que le péril qui les menaçait, et selon ce qui parut, ils en donnèrent avis à Guatémozin, parce qu'ils ne furent pas longtemps sans montrer quelques dra-



peaux blancs, répétant plusieurs fois le nom de paix.

On leur fit entendre, par les truchements, que ceux qui avaient quelque chose à proposer de la part de leur prince pouvaient s'approcher. Sur cette assurance, trois ou quatre Mexicains en habit de ministres se présentèrent de l'autre côté du fossé ; et après avoir fait, suivant leur coutume, de profondes humiliations, avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez : « Que la majesté souveraine du puissant Guatémozin leur seigneur les avait nommés pour traiter de la paix, et qu'elle les avait envoyés afin qu'après avoir écouté ce que le capitaine des Espagnols leur proposerait, ils revinssent l'informer des articles de la capitulation. » Le général répondit : « Que la paix était l'unique but de ses armes ; et qu'encore qu'il fût alors en état de donner la loi à ceux qui étaient si longtemps à connaître la raison, il faisait encore cette ouverture, afin de reprendre le traité qu'on avait rompu : mais que des affaires de cette qualité s'ajustaient difficilement par la voie d'un tiers, et qu'ainsi il était nécessaire que leur prince se laissât voir, au moins qu'il s'approchât, accompagné de ses ministres et de ses conseillers, afin de les consulter sur-le-champ, s'il se présentait quelque difficulté; qu'il n'avait point d'autre dessein que d'accepter tous les partis qui ne blesseraient point l'autorité souveraine de son prince, et qu'à cette fin il engageait sa parole (qu'il confirma par un serment) non seulement de faire cesser les actes d'hostilité, mais d'employer pour le service de l'empereur du Mexique toute l'attention nécessaire à procurer la sûreté de sa personne et le respect qui lui était dû. »

Les envoyés se retirèrent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, et revinrent le même jour assurer que leur prince viendrait le lendemain, avec ses ministres et ses officiers, afin de prendre lui-même communication des articles du traité de paix. Leur dessein était d'entretenir cette négociation, sous divers

prétextes, jusqu'à ce que tous leurs bâtiments fussent prêts, pour assurer la retraite de l'empereur, qu'ils avaient résolue. Ainsi les mêmes envoyés revinrent à l'heure désignée, donner avis que Guatémozin ne pouvait venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui était arrivé. On remit après cela l'entrevue, sous prétexte d'ajuster quelques formalités sur la séance et les autres cérémonies. Enfin quatre jours se passèrent en ces pourparlers; et Cortez ne découvrit l'artifice que le plus tard qu'on ne devait attendre d'un esprit aussi éclairé : mais il était si persuadé qu'ils souhaitaient la paix, en se fondant sur l'état auquel ils étaient, qu'il avait déjà pris des mesures d'éclat et d'ostentation pour recevoir Guatémozin; et lorsqu'il apprit ce qui se passait sur le lac, il eut quelque honte secrète d'avoir soutenu sa bonne foi contre tant de remises, et il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi; faisant servir sa colère à cacher sa confusion, et trouvant apparemment quelque différence entre l'aveu d'une offense qu'on nous a faite et celui d'une tromperie dont nous avons été surpris.

Au point du jour marqué par Cortez pour son entrevue avec Guatémozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquaient à la hâte sur les canots qui étaient dans le port. Il en avertit aussitôt le général et assembla ses brigantins séparés en différents postes, afin de pouvoir se servir de leur artillerie. En ce moment les canots des ennemis se mirent à la rame. Ils portaient toute la noblesse mexicaine et presque tous les principaux chefs qui commandaient leurs troupes, parce qu'ils s'étaient déterminés à faire un furieux effort contre les brigantins et à soutenir le combat à tous risques, jusqu'à ce que la personne de l'Empereur fût mise en sûreté, durant cette diversion des forces ennemies, après quoi chacun devait prendre différentes routes pour le suivre. C'est ainsi qu'ils l'exécutèrent, en attaquant les brigantins avec tant de vi-

gueur, que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approchèrent jusqu'à la portée de la pique et de l'épée. Pendant qu'ils combattaient ainsi d'une extrême fureur, Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échappaient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné, et il donna ordre au capitaine Garcias d'Holguin de leur donner la chasse avec son brigantin et de tâcher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il lui serait possible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parce qu'il connaissait sa valeur et son activité, qu'à cause de la légèreté de son brigantin, qui consistait peut-être en la force des rameurs, ou parce que sa construction le rendait plus coulant; ce qui importe beaucoup en cette sorte de bâtiments. Ce capitaine, sans employer d'autre temps que celui qu'il fallait pour revirer, et donner un moment d'haleine aux rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de temps il gagna assez d'avantage pour tourner la proue, et se laisser tomber sur la pirogue qui était à la tête des autres et paraissait en avoir le commandement. Elles s'arrêtèrent toutes en même temps, et haussèrent les rames quand elles se virent investies : les Mexicains qui étaient sur la première crièrent qu'on ne tirât pas, parce que la personne de l'Empereur était sur ce vaisseau, ce qui fut entendu par des Espagnols qui savaient déjà quelques mots de la langue du Mexique. Les Indiens baissèrent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, et accompagnèrent leurs prières de toutes les démonstrations de gens qui se soumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue, et Holguin, avec quelques Espagnols, se jeta sur les prisonniers. Guatémozin s'avança le premier, et reconnaissant le capitaine à la déférence qu'on lui rendait : « Je suis, dit-il, votre prisonnier, et j'irai où vous voudrez : je vous prie seulement de faire quelque attention à l'honneur de l'Impératrice et des femmes de sa suite. »

Aussitôt il passa dans le brigantin, et donna la main à sa femme, pour lui aider à monter, avec une si grande présence d'esprit, que connaissant qu'Holguin était en peine de ce que les autres pirogues feraient, il lui dit : « Ne vous inquiétez point de ces gens de ma suite, ils viendront tous mourir aux pieds de leur prince. » En effet, au premier signe qu'il fit, ils laissèrent tomber leurs armes, et suivirent le brigantin comme prisonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattait contre les canots des ennemis; et on connut bien, à leur résistance, la qualité de ceux qui les remplissaient, et le courage de cette noblesse qui avait pris à tâche de répandre tout son sang pour faciliter la liberté de son prince. Néanmoins le combat cessa bientôt, quand ils reçurent la nouvelle qu'il était pris : et passant en un instant de la surprise au désespoir, les cris de guerre se tournèrent en pleurs et en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non seulement ils se rendaient avec peu ou point de résistance, mais encore plusieurs nobles s'empressèrent à passer dans les brigantins afin de suivre la fortune de leur prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, après avoir envoyé un canot à toutes rames porter cet avis à Cortez; et sans s'approcher de trop près du brigantin de Sandoval, il lui fit part, comme en passant, de cet heureux succès : après quoi, voyant ce commandant fort disposé à se charger d'un prisonnier de cette importance, il suivit sa route, de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre précis, et que la répugnance qu'il avait d'y obéir ne se tournât en crime.

On continuait dans la ville à attaquer les tranchées, et les Mexicains, qui s'étaient offerts à les défendre, afin de faire une diversion de ce côté-là, combattirent avec une constance et une hardiesse surprenantes, jusqu'à ce qu'ayant appris, par leurs sentinelles, la destruction des pirogues qui escortaient Guatémozin, ils

se retirèrent confusément, sans néanmoins paraître lâches, mais seulement étonnés.

On connut bientôt la raison de ce mouvement, lorsque la nouvelle qu'apportait le canot dépêché par Holguin arriva. Le général leva les yeux au ciel, comme vers la source de tout son bonheur, et manda aussitôt à tous les commandants des attaques de se maintenir à la vue des remparts, sans s'engager plus avant jusqu'à nouvel ordre. En même temps il envoya deux compagnies d'Espagnols à la descente, avec ordre de s'assurer de la personne de Guatémozin, et sortit assez loin hors de son logis pour le recevoir, ce qu'il fit avec beaucoup de civilité et de respect, ces démonstrations extérieures tenant lieu de paroles. Guatémozin répondit de la même manière, en produisant la reconnaissance pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis, toute la suite de l'Empereur s'arrêta, et ce prince entra le premier avec l'Impératrice, affectant de témoigner qu'il ne refusait pas d'entrer en prison. Il s'assit aussitôt avec sa femme, et un moment après il se leva pour faire asseoir le général; se possédant si bien en ces commencements, que reconnaissant les truchements au poste qu'ils occupaient, il commença la conversation en disant à Cortez : « Qu'attendez-vous, généreux capitaine, pour m'ôter la vie avec ce poignard que vous avez au côté? Des prisonniers de ma sorte ne servent que d'embarras aux vainqueurs. Sortez-en promptement, et que j'aie le bonheur de mourir par vos mains, puisque je n'ai pas obtenu celui de mourir pour ma patrie. »

A ce moment toute sa constance l'abandonna, et les pleurs qui étouffaient sa voix et forçaient la résistance de ses yeux expliquèrent le reste. L'Impératrice les laissa couler avec moins de réserve, et Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse et à la compassion que ce triste spectacle lui causait. Il laissa quelque temps

à la douleur de ces affligés, et répondit enfin à l'Empereur : « Qu'il n'était pas son prisonnier, et que Sa Grandeur n'était pas tombée dans une pareille disgrâce, indigne d'elle, mais qu'il était prisonnier d'un prince si puissant, qu'il ne reconnaissait point de supérieur en ce monde, et si bon que Guatémozin ne pouvait pas seulement espérer sa liberté de la royale clémence de ce grand prince, mais encore l'empire de ses ancêtres, augmenté du glorieux titre de son amitié. Qu'en attendant le temps qu'il fallait pour recevoir ses ordres sur ce sujet, il serait servi et respecté par les Espagnols, de manière qu'il ne trouverait point de différence entre leur obéissance et celle de ses sujets. » Il voulut passer de là à quelques motifs de consolation, fondés sur l'exemple des souverains tombés en de semblables disgrâces, mais la douleur de Guatémozin était encore trop vive pour souffrir des remèdes, et le général appréhenda de le mortifier sans le convaincre, parce qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les rois dépossédés, et qu'il était difficile de rencontrer de la résignation en un esprit qui manquait de la véritable connaissance de Dieu.

Guatémozin était un jeune homme d'environ vingt-six ans, et si brave qu'en cet âge il avait acquis par ses exploits et par plusieurs victoires tous les honneurs qui élevaient les nobles au rang d'où on tirait les empereurs. Sa taille était fort bien proportionnée, haute sans faiblesse et robuste sans difformité. On voyait sur son teint une blancheur si éloignée de la couleur basanée des Indiens, qu'il paraissait comme étranger entre ceux de sa nation. Ses traits n'avaient rien de désagréable : ils marquaient néanmoins beaucoup de fierté ; et, en effet, ce prince avait tant d'inclination à s'attirer l'estime et le respect, qu'il conservait toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Impératrice était du même âge que son mari. Elle attirait les yeux par la grâce et la vivacité de ses manières, et son visage,

moins délicat qu'il ne convient à une dame, avait néanmoins à l'abord quelque air de beauté qu'il ne soutenait pas; mais le respect sauvait ce que l'agrément n'avait pu conserver. Elle était nièce du grand Montézuma, ou, selon quelques auteurs, sa fille; et, lorsque Cortez l'eut appris, il lui renouvela les offres de son service, se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette princesse la vénération qu'il conservait à la mémoire de l'Empereur. Cependant il se sentait pressé de retourner à son armée, afin d'achever de soumettre cette partie de la ville que les ennemis tenaient encore, ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval avec une bonne garde. Avant que le général fût parti, on vint l'avertir que Guatémozin le demandait, à dessein de lui faire quelque prière en faveur de ses sujets. Ce prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : « Qu'il ne souffrît point qu'on les maltraitât, ni qu'on leur fit aucune injure, puisqu'il suffisait, pour les obliger à se rendre, qu'ils sussent que leur empereur était pris. » Il avait le jugement si libre, qu'il pénétra la raison qui obligeait Cortez à se retirer, et ce soin, digne véritablement d'une âme royale, trouva place entre des déplaisirs si touchants. Quoique le général lui eût promis toutes sortes de bons traitements en faveur de ses sujets, il souhaita néanmoins qu'un de ses ministres l'accompagnât, ordonnant par ce ministre aux soldats et au reste de ses vassaux d'obéir au capitaine des Espagnols, puisqu'il n'était pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenait leur prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs dieux.

L'armée était encore au même poste où le général l'avait laissée, sans qu'il fût arrivé aucun mouvement considérable, parce que les ennemis, qui s'étaient retirés avec tout l'étonnement où la nouvelle de la prise

de leur empereur les avait jetés, se trouvèrent alors sans vigueur pour se défendre et sans esprit pour dresser des articles d'une capitulation. Le ministre de Guatémozin entra dans leurs quartiers, et à peine leur eut-il déclaré les ordres dont il était porteur qu'ils s'y soumirent, en protestant de leur obéissance.

On arrêta, par l'interposition du même ministre, qu'ils sortiraient sans armes et sans bagages, ce qu'ils exécutèrent avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que fort peu de temps. Le nombre de leurs gens de guerre, après tant de pertes, surprit les Espagnols. Le général eut grand soin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement, et ses ordres étaient si respectés, que l'on n'entendit pas même une seule parole injurieuse entre les nations alliées, qui avaient tant d'horreur pour les Mexicains.

Après cela, l'armée entra en bataille pour reconnaître de tous côtés cette partie de la ville, où on ne trouva que des objets funestes d'une misère horrible à la vue, et qui inspirait de tristes réflexions : des invalides et des malades qui n'avaient pu suivre les autres, et quelques blessés qui demandaient la mort, implorant la pitié de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroyable aux Espagnols que certaines cours et maisons désertes, où ils avaient entassé les cadavres des hommes de considération qui étaient morts dans les combats, à dessein de célébrer leurs funérailles en un autre temps. Il en sortait une odeur si insupportable, qu'on craignait même de respirer, et véritablement il s'en fallait peu que l'air n'en fût empesté, ce qui fit hâter la résolution de la retraite. Le général ayant donc distribué des quartiers dans la ville à Sandoval et à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion était si dangereuse, et donné tous les ordres qui lui parurent nécessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan, menant avec lui les troupes conduites par Christophe d'Olid, pendant qu'on nettoyait la ville de toutes ces

horreurs. Il y retourna quelques jours après, afin de délibérer sur l'ordre et la forme que l'on devait donner à la nouvelle conquête pour l'établir et la maintenir sûrement, et pour prendre toutes les mesures, et épuiser les réflexions qui roulaient déjà dans l'imagination, comme les suites d'un bonheur si surprenant.

La prison de Guatémozin et la reddition entière de Mexico arrivèrent le 13e jour du mois d'août de l'année 1521, jour et fête de saint Hippolyte, dont, pour révérer la mémoire, cette ville célébra la fête sous le titre de patron. Le siège dura 93 jours, et dans ses divers incidents, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la constance et la valeur de Cortez, le courage infatigable des Espagnols, et encore l'union et l'obéissance des nations alliées; accordant aux Mexicains la gloire d'avoir poussé la défense de leur patrie et celle de leur prince jusqu'aux derniers efforts de valeur et de patience.

Après la prise de Guatémozin et la conquête de la ville capitale de ce grand empire, les princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages et leurs soumissions. Les caciques voisins suivirent bientôt cet exemple, ce que les uns donnèrent à la réputation des Espagnols, et les autres à la terreur des armes qu'on leur fit sentir. C'est ainsi qu'on forma en peu de temps cette vaste monarchie, qui a mérité le nom de Nouvelle-Espagne ; le grand empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Fernand Cortez, qu'une couronne digne de son auguste front. Admirable conquête! et capitaine très illustre entre ceux que des siècles entiers ne produisent qu'avec peine, et dont on voit si peu d'exemples dans l'histoire.

---

## LA CONQUÊTE DU PÉROU ET LES INCAS.

*1533.*

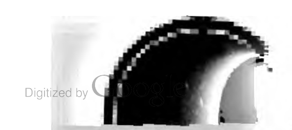
GARCILASSO DE LA VEGA [1].

*Histoire des Incas, rois du Pérou*, traduite par PRUDELLE-BAUDOIN.

Des colons du Darien [2], François Pizarre et ses trois frères, Diego Almagro et Fernand de Luque, s'associèrent pour aller faire la conquête du Pérou, dont la richesse en or était venue à leur connaissance. Ce fut en 1524 que François Pizarre s'embarqua à Panama avec 114 hommes et 4 chevaux pour aller s'emparer du royaume des Incas. Pizarre commandait l'expédition. Ce soldat, né vers 1475 et d'abord gardeur de pourceaux, avoit servi en Italie, puis il avait été un des compagnons de Christophe Colomb ; il avait fait partie de la bande de Balboa, quand celui-ci avait découvert la mer du Sud. Les premières tentatives de débarquement faites par les Espagnols furent repoussées par les Indiens. Almagro alla plusieurs fois chercher à Panama les renforts que Fernand de Luque y rassemblait. Le gouverneur de Panama ayant donné l'ordre de revenir à Pizarre, celui-ci refusa d'obéir, s'établit, avec 14 hommes, dans l'île déserte de la Gorgone, et y resta trois ans, attendant tou-

[1] Garcilasso de la Vega naquit à Cuzco, capitale du Pérou, en 1530, d'un conquistador qui avait épousé une princesse du sang royal des Incas. Poussé par l'amour de son pays et par sa mère, qui l'aida dans son travail, Garcilasso écrivit une histoire des Incas, après avoir parcouru tout le Pérou et recueilli des Indiens tous les renseignements que l'on pouvait encore se procurer sur l'ancien empire des Incas après une conquête aussi sanglante. En 1560, les Espagnols du Pérou dénoncèrent Garcilasso à Philippe II comme ayant une trop grande influence sur les Indiens ; le « dernier des Incas », comme ils appelaient Garcilasso, fut arrêté par ordre du Roi, conduit en Espagne et interné à Valladolid, où il mourut, en 1568, de chagrin et de misère.

[2] Le Darien ou isthme de Panama.



jours l'occasion de mettre ses projets à exécution. Mais ses associés étaient ruinés et ne pouvaient plus l'aider. Alors Pizarre vint en Europe pour obtenir de Charles-Quint les moyens de faire la conquête du Pérou. Il parvint à convaincre le roi d'Espagne, qui lui donna, avec le titre de capitaine-général, le gouvernement héréditaire des pays dont il s'emparerait, la noblesse et une pension de 1000 ducats. Pizarre partit de Séville en 1530, avec environ 125 hommes.

En janvier 1531, Pizarre s'embarquait à Panama avec 134 soldats à pied et 36 cavaliers, et arriva au Pérou, dont la guerre entre Huascar et Atahuallpa, qui se disputaient le trône, allait lui rendre la conquête plus facile. Le 3 mai 1533, Pizarre remporta sur Atahuallpa une grande victoire ; l'Inca fut fait prisonnier ; les Espagnols avaient tué 2000 Indiens et blessé un plus grand nombre, sans avoir perdu un seul homme.

Atahuallpa offrit pour sa rançon une quantité d'or, en lingots, en lames et en vases, suffisante pour remplir la salle où il était détenu, jusqu'à la hauteur qu'un Espagnol debout pourrait atteindre avec la main. Or cette salle ayant 7 mètres de long sur 5,70 de large, la masse d'or pouvait être d'environ 76 mètres cubes. On a évalué le produit de la rançon à 4,800,000 ducats [1], soit 24 millions de ce temps qu'il faut multiplier au moins par 6 pour avoir la valeur d'aujourd'hui, c'est-à-dire à environ 150 millions de francs.

Quand vint le moment de partager le butin, Pizarre essaya de tromper Almagro, qui venait de lui amener des renforts ; les aventuriers allaient se brouiller, quand ils prirent le parti de forcer Atahuallpa à donner de nouvelles masses d'or. Après, on l'étrangla. Pour éviter d'être brûlé vif, l'Inca se fit baptiser par l'évêque Vincent de Valverde, qui montra dans toute cette expédition une dureté implacable envers les Indiens.

Malgré les soulèvements continuels des Indiens, les vainqueurs se divisèrent. Almagro, après avoir conquis le Chili, en 1536, se révolta contre Pizarre, qui le battit et le fit étrangler. A son tour le fils d'Almagro prit les armes, assiégea Pizarre dans son palais et le tua (1541). La soif de l'or

[1] Le ducat = 5 fr. 50.

avait fait de tous ces aventuriers des hommes sans foi ni loi, qui ne connaissaient plus que la cruauté, la violence, la perfidie et la cupidité.

## I.

## LE PÉROU.

Alonzo Sanchez était un très bon pilote, qui naquit à Huelva, bourg d'Espagne, situé dans le comté de Niebla, et faisait le commerce des marchandises d'Espagne aux Canaries et à l'île de Madère. Environ l'an 1484, il fut battu d'une si forte tempête, qu'il n'eut point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la violence du vent, qui le conduisit pendant vingt-neuf jours, sans qu'il lui fût possible de prendre aucune hauteur; ainsi l'on peut juger de tout ce que souffrirent Sanchez et son équipage; mais enfin le vent changea, et le calme ayant succédé, ils se trouvèrent auprès d'une île dont on ne sait pas le nom, mais que l'on croit être celle qui depuis a été nommée Saint-Domingue. Ce qu'il y a de singulier dans cette découverte, c'est que, cette île étant à l'ouest des Canaries, il faut que ce vaisseau ait été emporté par un vent d'est, qui calme ordinairement les mers.

Sanchez releva les terres, fit un journal très exact de ce qui lui était arrivé, et remit à la voile après avoir fait de l'eau et du bois; mais comme il ignorait la route qu'il devait tenir, il fut plus longtemps à revenir qu'il ne l'avait imaginé. L'eau et les provisions lui manquèrent, et ces incommodités se joignant aux fatigues précédentes, il perdit douze hommes, et il n'en avait plus que quatre avec lui en arrivant dans l'île de Tercère. Le fameux Christophe Colomb, Génois, connu dès lors pour un grand pilote, et célèbre par les cartes marines qu'il faisait, les logea dans sa maison, et les accabla

de bons traitements, pour s'instruire à fond de ce qui leur était arrivé. Malgré tous les soins qu'il prit de ses hôtes, ils moururent en très peu de jours.

Leur mort, leurs périls et leurs fatigues n'effrayèrent point Christophe ; il forma le projet d'ouvrir aux Européens la route de ce nouveau monde, et l'exécuta enfin à la gloire et à l'avantage de l'Espagne. Lopez de Gomara a écrit dans son histoire les aventures de Colomb, mais d'une manière abrégée, et il ne parle point de cette circonstance de la découverte : je puis en parler savamment, l'ayant entendu raconter dans les Indes à mon père et aux vieillards de son temps. Ils s'entretenaient souvent des événements considérables arrivés pendant les conquêtes des Espagnols, et je me souviens non seulement de ce que je viens de rapporter, mais de ce que je dirai dans la suite, car il est à présumer qu'ils étaient instruits. J'avoue cependant que j'étais fort jeune alors, et que je ne les écoutais pas toujours avec une égale attention; sans cela je saurais beaucoup d'autres choses que l'on trouverait avec plaisir dans cet ouvrage; mais ne pouvant faire mieux, je vais toujours rapporter celles que je sais [1].

En faisant l'histoire du Pérou, il est naturel de rapporter l'origine de ce nom qui n'a rien de commun avec le langage des Indiens. La mer du Sud fut découverte, en 1513, par un gentilhomme nommé Vasco Nunez de Balboa, né à Xérès de Badajoz. Les rois catholiques lui donnèrent le titre d'amiral de cette mer, avec le gouvernement de tous les royaumes dont il ferait la découverte. Mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur; car le gouverneur Pedro Arias d'Avila, dont il avait épousé la fille, lui fit indignement trancher la tête. Ce brave Vasco avait fait tout son possible

[1] Le Père Joseph Acosta fait mention de la découverte du nouveau monde, à peu près de la même façon, au 10e chapitre de son XVIIIe livre, mais il ignorait le nom du pilote espagnol (*Histoire naturelle et morale des Indes*, Séville, 1591, in-8°).

pour savoir le nom de tout le pays qui s'étend depuis Panama jusqu'au sud, et pendant qu'il se préparait à la conquête de ces pays, il envoya trois ou quatre vaisseaux à la découverte en différentes saisons. Un de ces bâtiments alla plus avant que les autres et passa la ligne du côté du sud. Comme il était près de terre, on aperçut un Indien qui pêchait à l'embouchure d'une rivière. Celui qui commandait fit mettre à terre (assez loin de l'Indien et sans qu'il s'en aperçût) quatre Espagnols qui couraient et qui nageaient à merveille ; il ne leur fut pas difficile de prendre un homme surpris et dans l'admiration d'un vaisseau sous voiles qu'il voyait pour la première fois ; éperdu et hors de lui-même, les soldats le conduisirent au navire. On lui fit toutes les caresses que l'on crut capables de le rassurer, car des hommes barbus et si différents de lui, et de ceux qu'il voyait ordinairement, lui causaient une grande frayeur ; ils lui demandèrent par signes le nom du pays. L'Indien, qui ne pouvait deviner ce qu'on désirait de lui, leur dit à la hâte et à tout événement son propre nom, *Berou*, et il ajouta *Pelou*, ce qu'il fit apparemment comme s'il eût voulu dire, je m'appelle *Berou*, et la rivière où je pêchais se nomme *Pelou*, nom que l'on donnait à toutes les rivières de ce canton. Les Espagnols se persuadèrent qu'il les avait entendus ; ainsi depuis ce temps, qui fut environ en 1515, ils appelèrent *Pérou* ce grand royaume, en mêlant ensemble les deux mots que l'Indien avait prononcés. Cet événement se passa sur la frontière d'une des conquêtes des rois Incas.

Quoiqu'il y ait 72 ans que ce pays soit soumis aux Espagnols, les habitants ne font point d'usage du nom de Pérou [1], quoiqu'ils sachent très bien ce qu'il veut

[1] Pour s'assurer que ce nom a été donné par les Espagnols, voyez : PEDRO DE CIEÇA DE LÉON, chap. III, XIII et XVIII de son livre. ACOSTA, chap. XIII de son *Histoire naturelle des Indes*. Lopez de Gomare, parlant dans son *Histoire générale des Indes*, chap. LII, de



dire, et qu'ils n'aient aucun nom pour signifier leur pays en général. Les provinces avaient seulement leurs noms particuliers.

Le nom de Porto-Viejo, donné dans ces cantons, prouve encore ce que je viens d'avancer : voici comme la chose se passa. Pour aller de Panama à la ville des rois, la navigation est difficile, à cause des courants et du vent du sud qui règne sur cette côte. On était donc obligé de prendre des bordées à trente et quarante lieues au large, pour relever la côte, et souvent quand le navire n'était pas bon, il dérivait beaucoup trop. C'est ainsi que l'on se gouvernait avant que François Drake eût passé le détroit de Magellan, en 1579, car il prit des bordées de deux ou trois cents lieues, ce que l'on n'avait encore osé faire. Au commencement de la conquête du Pérou, un vaisseau ayant fait selon l'usage six ou sept bordées en sortant du port, auprès duquel il revenait toujours, un homme du bord ennuyé de le revoir s'écria : Ce port est vieux pour nous, et le nom lui demeura. La pointe de Sainte-Hélène, Saint-Domingue, la Trinité, Nombre-de-Dios, ont reçu leurs noms des jours où ils ont été découverts, et d'autres endroits, pour des mots fournis par le hasard. Un Espagnol nommé Serrano, dont le vaisseau se perdit, et qui se sauva seul, à la nage, dans une île auprès de la Havane, lui a donné son nom ; il y vécut pendant sept ans, quoiqu'elle fût déserte et qu'il n'y trouvât ni bois, ni racine, ni eau. Cette île avait deux lieues de circuit, et l'on peut juger du désespoir où Serrano se trouva, quand, après l'avoir parcourue, il ne trouva rien dont il pût se nourrir. Il pleura son malheur pendant la première nuit ; le lendemain, d'abord que le jour parut, il profita des écrevisses et des coquillages qu'il trouva sur les bords de

la découverte du Yucatan, rapporte deux noms donnés de semblable manière.

la mer; il les mangea crus, ne pouvant faire autrement, et pendant quelque temps, il n'eut point d'autre nourriture; ensuite, il prit des tortues qui sortirent de la mer, car pour son bonheur, il avait conservé un couteau, avec lequel il en tua une, et dont il but le sang, tant il était altéré ; il fit cuire au soleil la chair des autres qu'il coupa par tranches, et se servit de leurs écailles pour amasser l'eau des pluies, qui tombent en quantité dans le pays. Les plus grandes tortues étaient plus fortes que lui ; c'était en vain qu'il montait sur elles pour les lasser et les abattre, elles regagnaient la mer, et n'ayant point d'armes pour en venir à bout, il n'attaquait que celles dont il pouvait se rendre maître ; il parvint, avec le secours de ces écailles, à faire une grande provision d'eau ; et se trouvant de quoi boire et de quoi manger en abondance, il ne pensa plus qu'aux moyens de faire du feu pour préparer ses vivres et à faire des fumées pour avertir les vaisseaux, au cas qu'il en passât. Mais l'île n'étant qu'un amas de sable, et ne fournissant pas un seul caillou, il espéra que la mer lui serait une ressource; il s'y plongea donc avec succès, et rapporta des pierres, non sans beaucoup de peine ; il les battit contre son couteau, il y joignit un petit morceau de sa chemise ; enfin ajoutant industrie sur industrie, il fit du feu. Les herbes que la mer jette sur ses bords, les débris des vaisseaux qui avaient fait naufrage, les os de poissons et les coquillages lui servirent à l'entretenir; et pour empêcher la pluie de l'éteindre, il le mit à l'abri sous des écailles de tortues. Après deux mois d'une semblable vie, il se trouva tout nu ; les pluies fréquentes et la chaleur excessive firent tomber ses habits par morceaux, et l'on ne peut imaginer combien il souffrait sans ombre et sans vêtements pour se garantir de l'ardeur du soleil, dont il ne pouvait soutenir la violence ; il était obligé de se mettre dans l'eau pour en laisser passer la plus grande chaleur. Il vit plusieurs

vaisseaux qui distinguaient même les feux qu'il faisait, mais ils craignaient d'échouer sur les bancs dont l'île était environnée, et n'osaient s'arrêter, ce qui mettait Serrano au désespoir ; les injures de l'air le rendirent à la fin velu comme un ours, si bien que la barbe et les cheveux lui passaient la ceinture. En un mot, au bout de trois ans de solitude et de misère, il aperçut un soir un homme, qui la nuit d'auparavant avait fait naufrage, et qui s'était sauvé sur une planche; la fumée de Serrano le conduisit au lieu où il était. Il serait difficile de dire lequel des deux fut le plus étonné, aussi leur premier mouvement fut de prendre la fuite ; mais le nouveau venu ayant entendu que Serrano le prenait pour le Diable, invoquait le nom de Jésus-Christ, il l'aborda les yeux baignés de larmes, en lui disant : « Mon frère, ne fuyez point, je suis chrétien comme vous, » et, pour lui en donner la preuve, il dit son *Credo*. Serrano accourut à lui, ils s'embrassèrent avec une tendresse extraordinaire, et se témoignèrent le regret qu'ils avaient d'un malheur commun, qu'ils ne pouvaient espérer de voir jamais finir. Après que Serrano lui eut offert tout ce qu'il possédait, ils convinrent ensemble des moyens de régler leur subsistance, et partagèrent les heures du jour et de la nuit, soit pour leur nourriture, soit pour l'entretien de leur feu. Mais au bout de quelques jours ils se brouillèrent, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains. On peut juger par cet incident du cœur de l'homme ; car enfin, combien de raisons n'avaient-ils pas de vivre bien ensemble ? Le sujet de leur dispute fut causé par le plus ou le moins de travail pour leur intérêt commun[1], ils se séparèrent ; mais la nécessité les réunit bientôt, et si parfaitement, qu'ils

[1] D'autres disent que le sujet de leur brouillerie fut la propriété de cet unique couteau qu'ils avaient. L'un et l'autre convenaient que l'usage en devait être commun entr'eux. Mais chacun d'eux prétendait en avoir la garde.

ne se quittèrent plus pendant quatre ans qu'ils partagèrent cette solitude. Enfin un bâtiment, qui s'aperçut de leurs fumées, leur envoya sa chaloupe. Serrano et son compagnon qui n'était pas devenu moins hideux que lui, craignant que les matelots ne les prissent pour deux diables, dirent leur *Credo* à haute voix, en invoquant le nom de Dieu. Ils furent conduits à bord du vaisseau qui faisait route pour l'Espagne. Le compagnon de Serrano mourut avant d'y arriver, et celui-ci fut conduit en Allemagne et présenté à l'empereur dans le même état où on l'avait trouvé, afin de prouver la vérité de son histoire; il était l'objet de la curiosité de toutes les villes par où il passa. L'empereur, étonné de ses aventures, lui donna 4000 pezos de rente, qui valent au Pérou 4800 ducats, dont il ne profita pas, car il mourut en allant à Panama jouir de ce bienfait. Un gentilhomme digne de foi, nommé Garci Sanchez de Figueroa, m'a conté cette histoire, qu'il ne pouvait ignorer, puisqu'il avait connu particulièrement Pedro Serrano.

Quand les Espagnols entrèrent dans ce grand empire[1], il s'étendait au nord jusqu'à la rivière Ancas Mavou, ou rivière bleue, qui passe sur les frontières de Quito et de Pasto : peu s'en faut qu'elle ne soit directement sous la ligne.

Au midi, il était borné par la rivière Maouly, qui coule de l'est à l'ouest par delà le royaume de Chili, avant d'arriver au pays des Aramos, qui est à plus de quarante degrés de la ligne au sud. On compte entre

[1] L'empire des Incas s'étendait depuis l'équateur, au Nord, jusqu'au 40e degré de latitude sud, et comprenait, sur une longueur de 4000 kilomètres, toute la haute-terre des Andes et leur versant occidental. Les républiques actuelles de l'Equateur, du Pérou, de la Bolivie et du Chili occupent le territoire de ce vaste empire, dont Cuzco, dans le Pérou, et Quito, dans l'Équateur étaient les villes principales. — Pendant la domination espagnole, qui a duré de 1531 à 1821, le Pérou forma une vice-royauté, divisée en deux *audiences*, celle de Lima et celle du Chili.

ces deux fleuves environ 1300 lieues, dont le Pérou contient 750 du nord au midi, depuis la rivière Ancas Mavou, jusqu'à la province des Chicas, la dernière des Charcas.

Au levant, une longue chaîne de montagnes lui servait de barrière, elles sont toujours couvertes de neiges, et les oiseaux mêmes ne peuvent y aborder; elles règnent depuis Sainte-Marthe jusqu'au détroit de Magellan; les Indiens les nomment *Ritifouyou*, c'est-à-dire ceinture de neige.

La mer le borne au couchant, depuis le cap de Passau jusqu'à la rivière de Mauly, qui se jette dans la mer du Sud; par conséquent ce royaume a fort peu d'étendue du levant au couchant, car sa plus grande largeur depuis la province de Mouyou-Pampa, en traversant les Chachapuyos jusqu'à la ville de Truxillo, située sur la côte, n'est que de 120 lieues, et sa moindre largeur est seulement de 70 depuis le port d'Arica jusqu'à la province de Llaricossa.

Quant au royaume de Chili, il a du nord au sud 550 lieues, depuis les Chicas jusqu'à la rivière de Mauly.

Voilà quelle était l'étendue de l'empire que les rois Incas ont conquis.

Les Indiens, avant d'être soumis aux Incas, étaient sauvages, mais plus ou moins doux, suivant le climat qu'ils habitaient. Tout était l'objet de leur adoration : arbres, plantes, rochers, montagnes, jusqu'aux animaux féroces, par lesquels ils se laissaient dévorer ; il y en avait plusieurs qui offraient le sang humain à leurs idoles, immolant non seulement les prisonniers qu'ils avaient faits à la guerre, mais encore leurs propres enfants[1] ; après le sacrifice, ils en mangeaient la chair, aussi bien que celle de leurs parents

[1] Suivant le Père Blas Valera, chap. xxvi de son histoire manuscrite, on voyait des boucheries publiques de chair humaine chez les Antis, qui n'ont jamais été soumis par les Péruviens, et qui ne l'étaient pas alors par les Espagnols. C'était une race des Caraïbes.

et de leurs amis. Après leur mort, ils ramassaient leurs os qu'ils portaient avec beaucoup de marques de douleur dans les fentes de quelque rocher. Il y avait des Indiens moins barbares qui n'offraient à leurs dieux que le sang qu'ils se tiraient des bras, des cuisses, des narines et du milieu des sourcils, suivant l'importance de la fête. Les maisons leur étaient inconnues, quelques-uns étaient soumis à la tyrannie du plus brave d'entre eux ; ils exerçaient sans scrupule le vol, le brigandage et l'incendie, et d'autres vivaient absolument pêle-mêle comme des bêtes brutes sans se faire ni bien ni mal ; ils allaient nus dans les pays chauds ; cependant quelques-uns avaient une ceinture de filasse ou de feuilles ; ils étaient couverts de peaux de bêtes dans les pays froids. Le mariage ne leur était pas plus connu que les autres lois de la société.

Ils avaient aussi parmi eux des hommes et des femmes qui faisaient le métier d'empoisonner et de rendre difformes, en procurant au corps des pustules noires et blanches qui leur faisaient perdre l'usage de tous les membres. Tous ces peuples différents avaient chacun un langage particulier ; ils regardaient comme amis ceux dont ils entendaient la langue, et faisaient, au contraire, la plus cruelle guerre à ceux qu'ils n'entendaient pas ; ils avaient en quelques endroits des devins pour juger des victoires, et des sorciers de l'un et l'autre sexe.

Les peuples brutaux dont je viens de parler, n'ont point encore tiré la moindre lumière du commerce des Espagnols depuis 71 ans qu'ils sont dans le Pérou. Ceux, au contraire, que les rois Incas gouvernaient, et qu'ils avaient civilisés, ont été les plus prompts à saisir les lumières de l'Évangile. Je vais, à présent, rapporter tout ce que j'en ai entendu dire à ma mère, à ses frères et à mes autres parents, *Incas* et *Pallas*, sur l'origine des rois Incas. Dans le temps que ma mère habitait à Cuzco où elle avait pris naissance, le peu de parents qui nous étaient restés des cruautés et des



tyrannies d'Atahuallpa venaient chez elle toutes les semaines, et leur plus grand plaisir était de s'entretenir de l'origine de leurs rois, de la grandeur de leur empire, de leurs conquêtes, de leurs belles actions et de leur manière de gouverner, soit en paix, soit en guerre; ils se rappelaient les sages lois qu'ils avaient établies pour le bonheur de leurs sujets. Enfin, il ne s'était rien passé à l'avantage de leurs pays, qui ne fût l'objet de leur conversation; et toujours après le récit de leurs grandeurs passées, ils pleuraient la mort de leurs bons rois, la désolation de leur pays et la ruine de leur empire. J'écoutais ce qu'ils disaient avec un plaisir extrême; mais enfin, étant parvenu à ma dix-septième année, m'adressant au plus âgé d'entre eux : « Inca, mon oncle, lui dis-je, comment faites-vous pour savoir notre histoire, et surtout l'origine de nos rois; car enfin nous n'avons aucuns livres pour nous instruire, comme en ont les Espagnols et les autres peuples de l'Europe? Vous serait-il possible, ajoutai-je, de me dire quel était le premier de nos Incas, son nom, les moyens qu'il employa pour régner, avec quelles forces il fit la conquête de ce grand empire? » L'Inca qui aimait à parler de ces matières, charmé de mes questions, me répondit qu'il m'apprendrait avec plaisir des choses que je devais garder éternellement dans mon cœur [1].

---

## II.

### RELIGION OU CULTE DES INCAS.

Les rois Incas attribuaient toujours à Manco-Capac[2]

[1] C'est la phrase péruvienne, pour dire *dans la mémoire*.
[2] Le premier Inca; il commença à régner vers l'an 1025 de notre

les sacrifices et les lois qu'ils voulaient introduire, en disant qu'il avait pratiqué les unes et indiqué les autres pour les établir en leur temps; et comme ils n'avaient point l'usage de l'écriture, il est difficile de pouvoir attribuer une loi à un Inca plutôt qu'à un autre.

Ce fut Manco-Capac qui établit la religion en même temps qu'il fonda la monarchie des Incas, qui n'ont régné qu'un peu plus de quatre cents ans, et non pas six cents ou environ, comme le Père Blas Valera l'a rapporté. Ce prince leur dit que Pachacamac, c'est-à-dire celui qui soutient le monde, n'avait donné au soleil tous les avantages dont il brillait au-dessus des étoiles destinées à le servir, que pour engager les hommes à reconnaître sa divinité et leur faire abandonner la pluralité de leurs dieux. Il leur remontrait que c'était à tort qu'ils espéraient du secours des vils objets de leur culte, et qu'il n'était pas possible que leur esprit pût balancer entre le soleil, dont ils recevaient tous les jours des biens infinis, et les animaux qu'ils révéraient; il ajoutait que les fruits, les arbres et les plantes n'étant que de simples productions de ce grand astre, qui ne leur donnait l'être que pour la subsistance des hommes et des bêtes, ne pouvaient être l'objet d'un culte, et qu'enfin ils devaient cesser d'adorer les crapauds, les lézards et les reptiles, que la nature n'avait produits que pour être des objets d'horreur. Les Indiens, convaincus par de semblables discours, et de plus touchés par les grands biens qu'il

ère, disent les uns; suivant d'autres auteurs il n'aurait vécu qu'au XIIIe siècle. On ne sait pas quelle était la patrie de Manco-Capac. La tradition le fait venir du pays baigné par le lac Titicaca, situé sur le plateau de Bolivie et peuplé par les Aymaras; il alla s'établir à Cuzco, où il fonda une ville, et de là il soumit successivement à son autorité toutes les provinces qui formèrent l'empire du Pérou. Toutes les tribus indiennes, encore sauvages, acceptèrent le culte du soleil, dont Manco-Capac se disait être le fils, et les institutions qu'il leur donna. Pendant ce temps, la femme de Manco, Mama Oello, apprenait aux femmes à filer la laine et le coton, et à tisser des étoffes.

leur fit, abandonnèrent tout autre culte et suivirent celui du soleil, auquel ils ne donnèrent ni père ni frère, mais ils lui attribuèrent des enfants et les adorèrent. Ce sentiment fut suivi par tous leurs descendants et subsiste encore aujourd'hui, car ils donnent toutes les marques de l'adoration quand ils nomment un de leurs rois, et quand on leur demande pourquoi ils adorent des hommes comme eux, ils répondent qu'ils sont désabusés de l'idolâtrie, mais qu'ils reconnaissent les grands biens qu'ils en ont reçus; que leurs rois se sont conduits en véritables enfants du soleil, et qu'ils adoreront de la même façon tous les hommes qui se gouverneront comme ils ont fait.

Quoiqu'ils fissent des sacrifices, qu'ils eussent beaucoup de superstitions, qu'ils ajoutassent foi aux songes et aux devins, et qu'il y eût plusieurs choses dont l'usage leur fût interdit, ils n'adoraient cependant que le soleil, en quoi ils avaient plus raison que ceux qui les avaient précédés. Ils lui bâtirent des temples qu'ils remplirent de richesses incroyables; et quoique la lune fût, selon eux, sœur et femme du soleil, ils ne lui ont jamais fait de sacrifices ni bâti de temples. Ils avaient une grande vénération pour elle, car ils étaient persuadés qu'elle était la mère de toutes choses. Ils regardaient le tonnerre, l'éclair et la foudre comme les exécuteurs de la justice du soleil, et cette idée les engagea à leur bâtir à Cuzco un appartement dans la maison du soleil. C'est à tort qu'un historien espagnol a rapporté qu'ils les adoraient; ils en étaient bien éloignés, puisqu'ils muraient une maison quand elle avait été frappée de la foudre, et qu'ils mettaient des barrières pour empêcher qu'on marchât sur les endroits où elle était tombée dans la campagne, regardant cet endroit comme maudit et capable de porter malheur. Je suis témoin de cette vérité, car dans le temps que les conquérants espagnols partagèrent la ville de Cuzco, un des appartements de l'Inca Huayna-

Capac, qui échut à Antonio Altamirano, se trouva muré; et tous les Indiens, quand cet accident était arrivé, avaient dit que le soleil son père avait marqué ce lieu comme étant infortuné et qu'il arriverait quelque grand malheur au roi. Trois ans après que les Espagnols eurent rétabli ce bâtiment, le tonnerre y tomba de nouveau et le réduisit en cendres; alors les Indiens s'écrièrent tous qu'ils ne devaient jamais s'en servir, puisqu'il était maudit du soleil. Ils appelaient le tonnerre, l'éclair et la foudre *Yallpa;* ils ont donné dans la suite ce même nom aux armes à feu, à cause de leur rapport avec ces phénomènes.

Les Indiens n'ont pas seulement adoré le soleil comme un dieu visible. Mais par le secours de la seule lumière naturelle, les rois Incas et leurs amautas ou philosophes ont encore figuré le vrai Dieu, qui a créé le ciel et la terre. Ils ont même laissé des mots qui expriment leurs pensées sur la Majesté divine, qu'ils ont appelée *Pachacamac*, qui veut dire animant le monde; ce nom est composé de *Pacha*, qui veut dire le monde, et de *camac*, participe du verbe *camar*, qui veut dire animer. Ils ne prononçaient ce mot qu'avec peine et avec toutes les plus grandes marques de considération, car alors ils resserraient les épaules, ils baissaient la tête et tout le corps, ils élevaient les yeux au ciel et tout à coup ils les baissaient, ils portaient les mains ouvertes du côté de l'épaule droite et donnaient des baisers à l'air; ils pratiquaient plus ou moins de ces cérémonies, suivant le rang de ceux qu'ils avaient à nommer. Ils nommaient le soleil à tous moments; il n'en était pas de même de *Pachacamac*, ce qui prouve qu'ils avaient plus de vénération pour ce nom, et qu'ils y attachaient plus d'idées qu'à tous les autres. Quand on leur demandait une définition de *Pachacamac*, ils répondaient que lui seul donnait la vie à l'univers et le faisait subsister, qu'ils ne le connaissaient point et que ne l'ayant jamais vu, ils ne lui faisaient aucuns sacrifices et ne lui bâtis-



saient aucuns temples, mais ils l'adoraient mentalement et le regardaient comme le Dieu inconnu. Augustin de Carate[1], parlant de ce que le Père Vincent de Valverde dit au roi Atahuallpa, que notre Seigneur Jésus-Christ avait créé le monde, rapporte que l'Inca lui répondit : « Qu'il ne savait rien de cela et ne croyait pas qu'aucun homme pût créer quelque chose, si ce n'était le soleil, qu'il regardait comme Dieu, et la terre pour mère avec les Curacas; qu'au reste *Pachacamac* avait tiré ce grand monde du néant, etc. » Ce qui prouve clairement que les Indiens le regardaient comme le créateur de l'univers.

Cette vérité que j'avance fut confirmée par le diable lui-même, et quoique père du mensonge, il fut obligé de dire la vérité. En voyant prêcher l'Évangile dans ce pays et baptiser les Indiens, il avertit dans la vallée, que l'on appelle aujourd'hui *Pachacamac*, à cause du temple que l'on y trouva consacré à ce dieu inconnu, que lui et le Dieu que l'on prêchait étaient la même chose[2]. Ces auteurs se trompent sur la signification du mot qu'ils croient vouloir dire le diable. Le diable donc dit la vérité en assurant que *Pachacamac* était le Dieu des chrétiens, l'intention des Indiens étant de donner ce nom au souverain Dieu. Mais il mentit en disant qu'il était *Pachacamac*, car les Indiens appellent le diable *Cupay*, et quand ils le nommaient ils crachaient à terre en signe de malédiction, car il les trompait dans les oracles qu'il rendait sous ce beau nom, et s'ils l'avaient soupçonné d'avoir eu part à quoi que ce fût, ils l'auraient brûlé, comme ils font aujourd'hui par un effet de la bonté divine.

Les chrétiens ont trop d'horreur pour ces sortes de choses pour que les Indiens osent leur en donner

[1] Livre II, chap. v.

[2] Pedro de Cieça de Léon, *Histoire du Pérou*, chap. LXXII. — Le Père Jérôme Roman, *Rép. des Ind. Occid.*, livre I, chap. v.

l'explication. Ainsi les Espagnols les rapportent sans en être parfaitement éclaircis, d'autant qu'ils ignorent la force et la racine des mots indiens; mais pour moi, qui suis Indien et catholique, si l'on me demandait le nom de mon Dieu en péruvien, je répondrais *Pachacamac*, car il n'y en a point d'autre qui lui puisse convenir; tous les autres que les historiens rapportent sont corrompus; c'est à quoi ils devraient prendre garde, à cause des idées qu'ils donnent aux Indiens qu'ils veulent instruire.

Les rois Incas avaient dans Cuzco une croix de jaspe cristallin, sans que l'on sache depuis quel temps elle y pouvait être. En 1560, elle était placée dans la sacristie de la grande église. Elle avait environ deux pieds de longueur, son épaisseur et sa largeur étaient de deux pouces, le poli en était admirable et le morceau était d'une pièce. Les Incas la conservaient, non seulement dans une de leurs maisons royales, mais dans un appartement regardé comme sacré, qu'ils nommaient *Huaca;* ils ne l'adoraient pas, mais ils avaient beaucoup de vénération pour elle, soit à cause de la beauté de son ouvrage, soit pour des considérations que nous ignorons; elle demeura dans cet endroit jusqu'à ce que le marquis don Francisco Piçarro entrât dans la vallée de Tumpiz; on l'adora pour une chose très remarquable qui arriva à Pedro de Candia, et quand les Espagnols se furent rendus maîtres de la ville impériale, ils la placèrent dans cette sacristie; ils auraient mieux fait de la mettre sur le grand autel et de l'enrichir d'or et de pierreries, car ils firent usage de tout ce qu'ils trouvèrent dans le pays pour attacher les Indiens à la religion, et conservèrent toutes les lois qui avaient quelque conformité avec le christianisme.

Les Incas ne juraient jamais, non plus que tous les Indiens. Quand ils entendaient la déposition d'un témoin, quelque importante que fût une affaire, le juge se contentait de lui dire : « Promets-tu d'avouer la vérité? »



Le témoin répondait : « Oui, je le promets. » Le juge ajoutait : « Prends bien garde à ne pas déguiser la vérité et à ne cacher aucune des particularités du fait, mais dis purement ce que tu sais. » Ce que le témoin promettait encore, disant : « Assurément je le ferai ainsi. » Le juge lui laissait dire tout ce qu'il savait de l'affaire. Et l'on était assuré d'être pleinement instruit, sans qu'il arrivât presque jamais qu'ils osassent déguiser la vérité. Ce peuple était naturellement timide et religieux ; et l'on punissait sévèrement ceux que l'on pouvait convaincre de mensonge, car si l'affaire était importante il en coûtait la vie, non tant pour le mensonge en lui-même que pour avoir violé la parole donnée à l'Inca, que le juge représentait.

Après la conquête des Espagnols il se commit quelques meurtres dans une province des *Quichuas*. Le gouverneur de Cuzco envoya un juge pour informer de l'affaire. Avant que de recevoir la déposition d'un curaca, ou seigneur du pays, pour l'obliger à dire la vérité, on voulut le faire jurer sur une croix ; l'Indien fort étonné lui dit : « Je n'ai pas été baptisé comme les chrétiens, je ne jure point. » Alors le juge lui proposa de jurer par le soleil, la lune et les Incas. « Tu te trompes, lui répondit le curaca, si tu crois qu'il me soit permis de profaner ces beaux noms que nous ne prononçons que pour les adorer. — Quelle assurance aurai-je donc, ajouta le juge, de la vérité de tes paroles ? — Il te doit suffire, reprit l'Indien, que je t'en donne ma parole, et de savoir que je parle à toi comme à ton roi même, puisque tu viens ici rendre la justice en son nom. C'est ainsi que nous en agissons pour nos Incas ; cependant, pour satisfaire en quelque façon à ce que tu désires de moi, je jurerai par la terre, et je veux qu'elle s'ouvre sous mes pieds si je ne te dis pas la vérité. » Le juge, ne pouvant avoir d'autre serment, l'interrogea sur les meurtres et lui demanda s'il n'en avait aucune connaissance. Le curaca lui répondit ce

qu'il savait, mais voyant qu'il ne lui demandait rien sur les agresseurs, il le pria de lui laisser dire tout ce qu'il en savait, « parce que, lui dit-il, je ne crois pas dire la vérité tout entière, comme je te l'ai promis, lorsque je réponds simplement aux demandes que tu me fais ; en ce cas je ne dis qu'une partie du fait. » Le juge l'assura qu'il était content. Le curaca lui dit qu'il ne l'était pas, et lui conta tout ce qu'il savait.

Les Indiens n'adoraient donc que le soleil, auquel ils bâtirent des temples magnifiques, dont le dedans était absolument couvert de lames d'or. Ils lui offraient en sacrifice beaucoup d'or et ce qu'il avaient de plus précieux, souvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui était assigné ; le nombre de ses troupeaux était infini. Ils lui bâtirent, de plus, des maisons d'une fort grande étendue pour la demeure des filles qui gardaient une perpétuelle virginité. Enfin, le soleil était adoré comme visible et *Pachacamac* comme invisible.

Les Espagnols ont faussement attribué plusieurs dieux aux Indiens, parce qu'ils ont confondu les deux temps de leur idolâtrie, que j'ai distingués au commencement de cette histoire, et parce que, ne sachant pas bien la langue du pays, ils confondent toutes les significations du mot *huaca*, qui véritablement en a plusieurs, suivant la façon dont il est prononcé ; car il veut dire des idoles, et tout ce qu'ils regardaient comme sacré, les offrandes qu'ils faisaient au soleil, les tombeaux qu'ils avaient à la campagne, aux coins des maisons, en général tout ce qui était extraordinaire en bien comme en mal ; par exemple, une femme qui avait deux jumeaux, ils la nommaient *huaca* et promenaient avec de grandes marques de joie ces enfants couronnés de fleurs ; ils se récriaient aussi sur de semblables productions dans les animaux, et les préféraient pour leurs sacrifices ; la montagne de neige, les grandes couleuvres, les monstres, tout avait, sans





être adoré, l'épithète d'*huaca* pour la même raison.

Les Espagnols ont cru qu'ils nommaient *apachitas* le haut des montagnes, et même qu'ils les adoraient. Ce nom qu'ils ont adopté ne veut dire autre chose, en indien, que celui qui fait supporter, voulant dire qu'il fallait remercier celui qui leur donnait la force de porter leur fardeau ou d'arriver à un lieu difficile, et jamais ils n'employaient ce mot qu'en arrivant sur une montagne; aussi, quand ils étaient au plus haut, ils mettaient leur charge à terre, ils faisaient les signes d'adoration que j'ai rapportés sans regarder le soleil, parce que leur reconnaissance s'adressait alors au *Pachacamac;* ils répétaient deux ou trois fois *Apachéca,* s'arrachaient quelques poils des sourcils qu'ils soufflaient en l'air, ou présentaient l'herbe *coca,* qu'ils mangeaient ordinairement avec délices; et quand ils n'avaient rien de meilleur, ils offraient de petits éclats de bois, de la paille, quelques cailloux ou des poignées de terre; toutes ces choses faisaient de petites buttes sur le haut des montagnes les plus fréquentées; c'est ce que j'ai vu plusieurs fois. L'on peut juger par là que leur motif était différent de celui que les Espagnols leur ont attribué à tort. Mais on ne peut du moins leur reprocher d'avoir adoré aucuns vices adorés par des peuples plus éclairés.

Les Incas amautas ont cru que l'homme était un composé d'âme et de corps, que l'âme ne pouvait pas être mieux appelée qu'un esprit immortel, et que le corps formé de boue retournait à la terre; aussi ils le nommaient *alpacamasca*, c'est-à-dire terre animée, et *runa*, pour signifier que l'homme était doué d'entendement et de raison. Ils donnaient le nom de *hama* aux bêtes et leur accordaient l'âme végétative et sensitive. Ils croyaient qu'après cette vie il y en aurait une autre meilleure pour les bons et plus mauvaise pour les méchants. Ils divisaient l'univers en trois mondes : le ciel, *Hunan-Pacha*, le bas monde, et le troisième *Veu-*

*Pacha*, le centre de la terre ; le monde inférieur destiné pour la demeure des méchants, ou bien enfin *Cupaypahuacin*, maison du diable. Ils croyaient la vie de l'autre monde corporelle, et que le bonheur dont on jouissait dans le haut monde consistait à mener une vie paisible et libre des inquiétudes de celui-ci ; et qu'au contraire celle du bas monde était un tissu de toutes les douleurs et de toutes les maladies auxquelles nous sommes sujets, sans éprouver aucun repos. Dans le bonheur de l'autre vie, ils ne comprenaient aucun plaisir de la chair, ils en faisaient consister tous les charmes dans la tranquillité parfaite de l'âme et du corps.

Les Incas croyaient à la résurrection universelle, mais sans élever leurs idées. Ils étaient persuadés que cette résurrection ne les conduisait qu'à une vie pareille à celle qu'ils menaient; ils mettaient en lieu de sûreté leurs ongles, les cheveux qu'ils se coupaient ou qu'ils s'arrachaient avec le peigne, et les cachaient avec soin dans les trous des murailles ; et quand un Indien les trouvait par terre, il les replaçait scrupuleusement. Quand je leur demandais la raison de leur procédé, ils disaient que devant tous revivre et leurs âmes sortir des tombeaux avec leurs corps, ils voulaient que les leurs ou celles de leurs amis retrouvassent sans peine leurs ongles et leurs cheveux, car, ajoutaient-ils, il y aura ce jour-là beaucoup de tumulte et de confusion; ils étaient fâchés, par la même raison, de ne pouvoir cracher toujours dans le même endroit. François Lopez de Gomara [1], parlant des enterrements que l'on faisait aux rois et aux grands du Pérou, dit : « Que quand les Espagnols ouvraient les tombeaux et qu'ils en jetaient les ossements, les Indiens les priaient de n'en rien faire, afin qu'ils se trouvassent ensemble quand il faudrait ressusciter. Par où l'on peut voir qu'ils

[1] Chap. cxxv.



croyaient la résurrection du corps et l'immortalité de l'âme. » Augustin Carate[1] et Pedro de Cieça[2] disent la même chose; je ne dois pas approfondir, moi qui ai toujours servi Dieu, comment ils ont pu avoir des notions aussi conformes aux nôtres sur la résurrection. J'ai cité avec plaisir les historiens espagnols, dans la crainte de paraître suspect. Augustin Carate rapporte aussi les lois qu'ils avaient faites contre les sacrilèges et les adultères, et je passe sous silence beaucoup d'extravagances qu'ils regardaient comme des vérités. Ils étaient persuadés, par exemple, que l'âme ne pouvait dormir, qu'elle sortait du corps et que tout ce que l'on croyait avoir songé pendant le sommeil était ce qu'elle avait vu en se promenant. Cette opinion autorisait l'explication sérieuse qu'ils donnaient aux songes, qu'ils regardaient comme des pronostics assurés du bien et du mal.

## III.

## DES SACRIFICES AU SOLEIL.

Les Incas sacrifiaient différentes choses au soleil, mais parmi les animaux domestiques qui lui étaient consacrés, les agneaux, les moutons et les brebis stériles étaient ceux qu'il croyaient lui être les plus agréables en sacrifices. On lui offrait aussi des lapins privés, tous les oiseaux bons à manger, du suif, des épices, des légumes, de l'herbe appelé *coca*, et les habillements les plus fins. Ils brûlaient toutes ces offrandes pour remercier le soleil d'avoir créé ces choses pour leur usage ; quelquefois ils lui présentaient aussi un

[1] Liv. I, ch. XII.
[2] Chap. VII.

breuvage, dont ils usaient, composé d'eau et de maïs ; car à leur repas ils trempaient toujours le bout du doigt dans cette boisson, et regardant le ciel, ils le secouaient en l'air pour l'offrir au soleil. Après cette action de grâces ils donnaient deux ou trois baisers à l'air, mais ils ne faisaient cette cérémonie que la première fois qu'ils buvaient. J'ai vu faire cette idolâtrie aux Indiens qui n'étaient point baptisés, et j'ai vu plusieurs vieillards dans le cas ; j'en ai même baptisé quelques-uns par nécessité.

Les rois Incas ne permettaient pas que l'on fît aucun sacrifice humain, pas même lorsqu'ils étaient malades ; ils ne regardaient pas leurs incommodités comme un effet de la fragilité humaine, mais comme des messagers du soleil leur père qui venaient les appeler pour les faire reposer au ciel avec lui ; par conséquent ils ne voulaient pas que l'on contredît la volonté du soleil par aucun sacrifice. Toutes les fois que les Indiens entraient dans leurs temples, le plus considérable d'entre eux, portait la main sur un de ses sourcils, et soit qu'il en arrachât un poil ou non, il soufflait en l'air devant l'idole en signe d'offrande. Mais on n'adorait point le roi de cette façon. Les sorciers et les faux prêtres, lorsqu'ils entraient dans des lieux cachés pour s'entretenir avec le diable, observaient cette marque d'idolâtrie pour offrir leurs personnes [1].

Les prêtres faisaient ordinairement leurs sacrifices, mais avec la différence que tous ceux de la maison du soleil de Cuzco étaient Incas nés du sang royal ; et que pour tous les autres services du temple, il suffisait

[1] Pedro de Cieça de Léon, première partie de l'*Histoire du Pérou*, chap. xxxviii.
Le Père Blas Valera dans ses *Antiquités du Pérou*.
Francisco Lopez de Gomara, *Histoire générale des Indes*, ch. cxx.
Augustin Carate, surintendant général des Finances de Sa Majesté, en son *Histoire du Pérou*, liv. I, ch. xiii.
Le Père Joseph Acosta, dans sa *Philosophie naturelle et morale du Nouveau Monde*, liv. I, ch. xxv.





d'être Inca privilégié. Mais le souverain prêtre était toujours oncle ou frère du roi, ou du moins prince légitime de son sang. Les prêtres n'avaient point d'habillement particulier. Et dans toutes les provinces où le soleil avait des temples, il n'y avait que ceux qui étaient nés dans le pays, et les parents du seigneur de chaque province qui pussent exercer les charges de prêtre. Le principal, comme pourrait être un évêque dans notre religion, était toujours un Inca. En général, ils donnaient toutes les charges de paix ou de guerre aux habitants du pays; car ils ne voulaient point avoir l'air tyrannique. Ils avaient plusieurs maisons de religieuses, dont les unes gardaient une perpétuelle virginité, et les autres étaient destinées pour être maîtresses du roi.

---

## IV.

### DIVISION DE L'EMPIRE ET ROLE DES SUJETS.

Les rois Incas avaient divisé leur empire en quatre parties, qu'ils appelaient *Tavantinsuyu*, c'est-à-dire les quatre parties du monde: car ils les rapportaient aux points cardinaux. La ville de *Cuzco* en était comme le centre, et son nom signifiait, dans la langue particulière des Incas, le nombril de la terre. Cette application était d'autant plus juste que le Pérou est, comme le corps humain, long et étroit, et que la ville de *Cuzco* se trouve presque au milieu. La province des *Antis* donnait le nom d'*Antisuyu* à la partie de l'orient. Ils nommaient le couchant *Cuntisuyu*, de la province de *Cunti*. La partie du nord prend son nom de la province de *Chincha*, une des plus grandes du Pérou, et celle de *Collasuyu* tire le sien de la province de *Colla*, qui est fort étendue et située au midi. Quoique leur domina-

tion s'étendit beaucoup au delà, ils entendaient tout le pays par ces quatre provinces : le royaume de *Chili*, par exemple, qui du côté du midi est à plus de six cents lieues de la province de *Colla*, était compris dans la partie de *Collasuyu*. Le royaume de *Quitu*, qu'ils comprenaient dans *Chinchasuyu* était à plus de quatre cents au nord de *Chincha*. En nommant les provinces on savait les points cardinaux ; et les quatre principaux chemins qui partaient de Cuzco pour y conduire en portaient aussi le nom.

Les Incas firent une loi pour prévenir et arrêter tous les maux qui pouvaient arriver dans leurs royaumes. Ils ordonnèrent que dans toutes les villes on mettrait sur le registre public les habitants par décuries, et que celui qui commanderait les neuf autres en serait chargé, trouvant que celui qui voulait en rendre bon compte en avait assez. Cinq de ces décuries avaient un autre chef. Un capitaine commandait à deux décuries de cinquante, un autre avait cinq cents hommes à ses ordres, et mille hommes reconnaissaient un général.

Les décurions étaient obligés de solliciter les affaires de ceux qu'ils commandaient, et de représenter leurs besoins au gouverneur, ou bien au ministre chargé de distribuer les vivres, les grains pour semer, la laine pour s'habiller, ou les matériaux pour rebâtir leurs maisons. Le décurion était obligé d'accuser à l'officier, son supérieur, celui de sa troupe qui avait commis la moindre faute ; celui-ci faisait châtier le coupable, suivant la grandeur du crime ; l'affaire était portée à un juge plus ou moins considérable, car ils relevaient les uns des autres ; de cette façon le châtiment n'était point retardé. Les causes civiles se traitaient de la même manière. Car pour éviter les appels et les conflits de juridictions, il y avait dans chaque ville un juge qui décidait souverainement des procès, excepté ceux qu'une province avait contre une autre au sujet des bornes des terres ou du droit des pâturages. En ce cas,

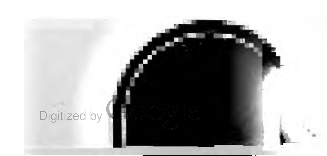
l'Inca députait un commissaire particulier pour en juger ; et si celui-ci ne pouvait concilier les parties, il en donnait avis à l'Inca, qui faisait un édit, ou qui remettait la décision de l'affaire à la première visite qu'il devait faire de cette province. Tout décurion qui ne sollicitait pas pour ses gens était châtié plus ou moins rigoureusement, suivant le degré de sa négligence et du tort qu'elle avait causé. S'il n'avertissait pas du crime commis, et qu'il gardât le silence seulement pendant un jour, sans aucune raison légitime, il était lui-même déclaré coupable et châtié deux fois, l'une pour n'avoir pas fait son devoir, et l'autre pour s'être chargé de l'offense du coupable. Et comme ils relevaient chacun de quelqu'un qui examinait leur conduite, ils étaient obligés de faire exactement leur devoir. Un établissement aussi sage empêchait qu'il n'y eût ni vagabonds, ni fainéants dans le pays, et tout le monde étant éclairé de si près, chacun prenait garde à sa conduite, d'autant plus que l'on redoutait la punition ; car pour une faute très médiocre ils condamnaient à la mort : et quoique l'offensé n'eût pas porté de plainte, le décurion faisait toujours son devoir ; l'on ordonnait la mort, le fouet, le bannissement, suivant l'exigence des cas, et souvent plus pour avoir contrevenu à l'ordonnance de l'Inca que pour la gravité de la faute. L'on punissait également un jeune homme de famille, sans rien pardonner à sa jeunesse. Il est vrai qu'ils modéraient la punition, suivant la délicatesse de son âge : mais aussi ils punissaient le père avec une extrême rigueur, pour ne l'avoir pas détourné de ses mauvaises habitudes et ne l'avoir pas corrigé dans sa tendre jeunesse ; car le décurion nommait toujours le père de celui qu'il accusait. Ainsi l'on apportait une grande attention à la façon dont on élevait les enfants, qui de leur côté étaient fort doux et fort dociles.

On ne condamnait point à l'amende, et l'on ne confisquait jamais le bien de personne dans le Pérou. Les

Incas disaient que l'on ne bannissait pas le crime d'un État en prenant le bien des coupables, et les laissant en vie ; mais que c'était donner aux criminels la liberté de faire de plus grands maux. Si un Curaca se révoltait (ce qu'ils punissaient à toute rigueur), ou si pour quelque autre crime il méritait d'être exécuté, son fils ne perdait point son emploi : au contraire, on le lui donnait, afin que cet emploi lui représentât la faute de son père, pour qu'il eût soin de l'éviter. Pedro de Cieça de Léon dit [1] que les Incas, pour se faire aimer de leurs sujets, n'ôtaient jamais la dignité de cacique à ceux dans la famille desquels elle était héréditaire. Si quelqu'un avait commis une faute assez considérable pour être dégradé de cette marque d'honneur et de noblesse, ils la donnaient à quelqu'un de ses frères ou de ses enfants, et se conduisaient à peu près de la même manière pour les charges militaires. Ils n'ôtaient jamais les emplois aux principaux habitants des provinces qu'ils soumettaient, mais ils leur donnaient pour chefs des princes du sang, dont ils étaient flattés d'être les lieutenants.

Un juge était obligé, sous peine de mort, de condamner à la punition portée par la loi. Des juges particuliers n'avaient pas, disaient-ils, autant d'expérience que le roi et son conseil qui en avaient décidé, indépendamment de l'insulte que l'on aurait faite à la majesté du prince en n'exécutant pas ses ordres ; cette façon de maintenir les lois avec rigueur paraîtra peut-être barbare ; mais ce parti était bien sage pour prévenir les malheurs d'un État : car la certitude de perdre la vie, si l'on prévariquait, donnait un si grand éloignement pour le crime, qu'à peine dans tout ce grand empire on punissait de mort un seul homme dans toute une année. Et quoique les langues et les nations fussent infiniment différentes, tous les habitants

[1] Chap. XXVIII.



se gouvernaient par les mêmes lois avec autant de simplicité que si tout ce grand peuple n'eût été qu'une même famille. Ils croyaient que le soleil révélait ses lois à son fils leur Inca; ainsi la désobéissance leur paraissait un sacrilège, et souvent ceux qui se sentaient coupables allaient volontairement et publiquement devant le juge déclarer les fautes qu'ils avaient commises, et dont personne n'avait connaissance; car étant persuadés que l'âme se condamnait elle-même, et que leurs fautes causaient les malheurs publics et particuliers, ils les voulaient expier par la mort, pour empêcher que le soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est de là que les historiens espagnols ont tiré que les Indiens du Pérou se confessaient; joint à cela que ces peuples conquis répondaient souvent aux questions qu'on leur faisait des choses qu'ils croyaient être du goût et capables de plaire aux Espagnols.

Le peu de procès qu'il y avait parmi eux étaient jugés sans appel et sans délai par le juge de chaque ville, qui faisait exécuter dans cinq jours la sentence qu'il avait rendue; et si l'affaire était trop grave, elle était renvoyée au juge de la province, qui en ordonnait définitivement. Mais pour ménager la peine et le temps des sujets, il y avait fort peu d'affaires qui fussent portées à ce tribunal. Mais les juges rendaient compte toutes les lunes à des juges supérieurs des sentences qu'ils avaient rendues, et ceux-ci encore à d'autres; car il y avait plusieurs degrés pour arriver aux vice-rois ou lieutenants des quatre parties de l'empire qui jugeaient souverainement. Par ce moyen, la conduite des juges était aussi sévèrement examinée que punie rigoureusement, en cas de prévarication. Pour donner des avis à l'Inca ou à son conseil, ils se servaient de cordons de différentes couleurs noués en beaucoup d'endroits, par lesquels ils comprenaient, comme on fait par des chiffres, ce dont on voulait les instruire. La punition du coupable, conformément à la loi, était indiquée par

de petits filets de différentes couleurs attachés au plus gros cordon ; la nécessité les faisant ainsi suppléer aux lettres dont ils n'avaient pas l'usage ; mais ce qu'il y avait de plus étonnant dans cette espèce d'écriture, c'est qu'ils ne se trompaient jamais en leurs calculs, quelque difficiles qu'ils pussent être. Il est vrai que ceux qui remplissaient ces charges ne faisaient aucune autre chose.

Les décurions étaient encore chargés de rendre compte à leurs supérieurs de ceux des deux sexes qui naissaient ou qui mouraient. On en donnait tous les ans un état général à l'Inca, aussi bien que de celui des troupes ; de façon qu'au milieu de la guerre la plus violente, les affaires étaient réglées aussi tranquillement que dans la paix. Jamais ils n'ont permis le sac et le pillage d'aucune ville.

Les Indiens étaient persuadés que le soin avec lequel on châtiait les premières fautes empêchait les récidives. Par ce moyen ils évitaient une infinité de crimes. Ils disaient qu'il ne fallait jamais attendre qu'il y eût plusieurs plaintes contre un coupable ; que souvent ceux qui avaient été maltraités n'osaient se plaindre dans la crainte de rendre leur infamie publique, et qu'ils attendaient l'occasion de s'en venger eux-mêmes.

Les noms des décurions étaient tirés du nombre de leurs décuries, *celui qui a charge de dix, de cent*, etc. ; par ce moyen l'Inca et ses lieutenants savaient au juste le nombre des habitants d'une ville ; ce qui leur servait à faire un partage exact pour les ouvrages publics que l'on ordonnait, comme les ponts, les chemins et les chaussées, pour la levée des gens de guerre, soit pour le combat, soit pour le bagage ; et si quelqu'un revenait sans congé, il était jugé dans son pays et condamné à mort, pour avoir abandonné lâchement l'Inca ou celui qui représentait sa personne. L'Inca savait encore de la même façon le degré d'abondance ou de sté-

rilité de chaque pays ; il prévenait donc les famines et les disettes. Ainsi les Incas méritaient l'éloge que le père Blas Valera en fait en plusieurs endroits de son histoire, en disant qu'il fallait les regarder comme de sages tuteurs des orphelins, plutôt que leur donner le titre de rois.

Pour empêcher ceux qui avaient le maniement des biens du soleil et de l'Inca d'abuser de leurs charges, il y avait des contrôleurs et des commissaires, qu'ils appelaient *Cucuy-Ricoc*, qui veut dire œil partout. Ils voyageaient secrètement dans les provinces, s'informaient de leur conduite et faisaient châtier les coupables. Et comme il n'y avait point de charge dans l'empire qui ne fût soumise à une autre, l'on était très attentif à la bien exercer. La même faute était punie plus sévèrement dans un homme en place que dans un homme du commun. Indépendamment du surplus de lumière qu'il devait avoir, ils trouvaient qu'il offensait personnellement le soleil et l'Inca, puisqu'ils le croyaient plus honnête homme que les autres.

Les Indiens assurent que jamais aucun Inca du sang royal n'a été puni, du moins en public. L'exemple de leurs ancêtres, et la voix publique qui les déclarait fils du soleil, nés pour instruire les hommes et leur faire du bien, les a toujours retenus dans une grande modération, et les a rendus des modèles parfaits pour le reste de l'État. Ils ajoutaient qu'ils ne pouvaient avoir de passion déréglée, ni pour les biens ni pour les femmes, puisqu'il leur était permis d'en avoir de toutes les espèces : car ils n'avaient que la peine de demander une fille à son père, qui bien loin de la refuser, les remerciait humblement de vouloir bien s'abaisser jusqu'au point de la prendre pour leur maîtresse et pour les servir. Quant aux biens, en quelque lieu qu'ils se trouvassent, ils avaient en leur disposition non seulement toutes les richesses du soleil et celles des Incas leurs prédécesseurs, mais les gouverneurs et les offi-

ciers de justice étaient obligés de leur fournir tout ce dont ils avaient besoin. Ils ne pouvaient se laisser aller au meurtre et à la colère, puisque personne n'était à portée de les offenser, et qu'on les adorait. Si quelqu'un mettait en colère un Inca, il était regardé comme sacrilège et puni, tel qu'il pût être, comme ayant attaqué sa personne : mais jamais il ne s'est trouvé d'Indien capable d'une semblable action; et les Espagnols les surprenaient beaucoup, quand ils leur demandaient si jamais leurs Incas n'avaient rien fait contre la probité. Ainsi c'est bien à tort qu'un de leurs historiens a rapporté que par une de leurs lois un Inca, quelque crime qu'il eût commis, était exempt de la mort ; car ils disaient au contraire, que les lois étaient faites pour tout le monde, et qu'ils dégraderaient un Inca s'il commettait des crimes, déclarant qu'il n'était pas du sang royal, et méritait d'autant plus d'être puni, qu'il était au-dessus des autres. Pedro de Cieça de Léon[1] rapporte, au sujet de la discipline militaire, que s'il se faisait quelque vol ou quelques violences sur les frontières, on châtiait sur le champ les coupables, et que les Incas étaient si justes et si sévères, qu'ils ne pardonnaient pas même à leurs enfants. Il ajoute que s'il arrivait que parmi ceux qui suivaient l'Inca il s'en trouvât quelqu'un qui entrât dans la maison ou dans le jardin d'un Indien, quoiqu'il n'eût fait qu'un médiocre dommage, on le faisait mourir aussitôt. Cet auteur ajoute que c'était sans aucune distinction, parce que leurs lois étaient générales. Mais ce qui les retenait plus que tout dans leur devoir, c'était le grand titre qu'ils prenaient d'enfants du soleil ; et pour le soutenir, ils voulaient surpasser les Indiens en probité autant qu'ils les surpassaient en naissance, et leur persuader que les vertus leur étaient héréditaires. Les Indiens en étaient si persuadés, qu'ils disaient aux Espagnols,

[1] Chap. XLIV.





lorsqu'ils donnaient des éloges à leurs rois ou à quelque prince du sang : « Vous ne devez pas vous en étonner, puisqu'ils étaient Incas. » Au contraire, si l'on blâmait une mauvaise action : il est certain, disaient ils, que jamais Inca n'a rien fait de semblable, à moins qu'il n'ait été bâtard, ou bien imposteur.

Dans chacune des quatre parties de l'État, l'Inca avait trois conseils, pour la guerre, pour la justice ordinaire et pour les biens. Chacun de ces conseils avait ses degrés de subalternes qui descendaient jusqu'aux décurions. Les vice-rois ou lieutenants y présidaient, et quoique souverains dans leurs provinces, ils rendaient compte à l'Inca de ce qui s'y passait....

Les Espagnols étant entrés de force dans ce pays chassent les habitants comme on fait des animaux. De là naît un mépris très injuste. Mais les gens sages, et qui examinent ces peuples et leur ancien gouvernement, en jugent bien autrement, et ne peuvent assez admirer la beauté de leurs règlements, et le bon ordre qui régnait parmi eux. Je prouverai par la suite que l'on ne blâme leurs fables qu'à cause que l'allégorie n'en est pas connue.

Les Indiens n'avaient point de connaissance dans les arts, et se trouvaient privés de plusieurs choses nécessaires à la vie. Ils avaient beaucoup de forges où l'on travaillait sans cesse ; cependant ils mettaient mal en œuvre les métaux. Quant au fer, ils en avaient plusieurs mines ; mais ils ne savaient pas en faire usage : au lieu d'en faire des outils, ils en formaient des pierres fort dures, jaunâtres ou vertes, qu'ils polissaient à force de les frotter ensemble et qu'ils estimaient beaucoup, parce qu'elles leur donnaient beaucoup de peines. Ils ne savaient pas faire des marteaux, et pour y suppléer, ils faisaient des outils avec un alliage de cuivre et de laiton. Ces instruments étaient carrés, mais cependant faits de façon qu'ils pouvaient les empoigner. Ils en avaient de toutes grandeurs ; les plus longs leur

servaient pour les choses qu'ils voulaient faire concaves. Les limes, les burins et les soufflets leur étaient inconnus. Quand ils voulaient fondre un métal, ils soufflaient dans des tuyaux de cuivre plus ou moins longs, suivant que la fonte était considérable : ces tuyaux allaient en rétrécissant par un des bouts, et finissaient par un petit trou, pour que le souffle fût plus ramassé et par conséquent plus fort; ils soufflaient continuellement à pleine bouche pendant dix ou douze jours, et même aujourd'hui on ne peut les faire agir autrement. Ils ignoraient l'usage des pincettes et des tenailles pour tirer le métal du feu; ils le jetaient avec une verge de cuivre sur de la terre mouillée, sur laquelle ils le remuaient pour le rendre froid ; et malgré toute leur grossièreté ils faisaient des ouvrages merveilleux, surtout quand ils voulaient beaucoup creuser quelque chose. L'expérience leur avait appris que la fumée des métaux était dangereuse, aussi faisaient-ils toutes leurs fontes à découvert dans les places publiques.

Les charpentiers avaient encore moins d'outils que les forgerons ; car ceux-ci n'employaient que la hache et la doloire de cuivre. La scie et les ciseaux leur étant inconnus, ils ne faisaient ni coffres ni portes, et se contentaient de couper le bois, et de le blanchir à force de le travailler. Ils ne connaissaient ni clous ni aucune sorte de ferrements pour attacher leurs charpentes, et ne les liaient qu'avec une espèce de jonc.

Les maçons n'avaient pour tout outil que des cailloux noirs avec lesquels ils cassaient plutôt les pierres qu'ils ne les taillaient, et c'était à force de bras qu'ils les élevaient, car ils n'avaient ni grues ni machines. Malgré tant de difficultés à surmonter, ils ont fait de si beaux bâtiments, qu'on aurait peine à le croire, si les relations des Espagnols et les ruines qui subsistent n'en étaient des preuves convaincantes.

Pour remplacer les ciseaux et les aiguilles, ils se servaient d'épines fort longues qui croissaient dans leur

pays ; elles leur servaient encore à faire leurs peignes. Quant à leurs miroirs, les princesses du sang en avaient d'argent poli, et les femmes du commun n'en avaient que de cuivre. Les hommes regardaient comme une chose infâme d'en faire usage pour eux. L'on peut dire en général que les Indiens n'étaient pas fort inventifs. Il est vrai qu'ils étaient si bons imitateurs, qu'ils ont surpassé les Espagnols en plusieurs choses : ce qui me fait croire qu'il en aurait été de même dans les sciences, s'ils avaient eu l'usage des lettres.

---

## V.

### DU PARTAGE DES TERRES.

Le premier soin d'un Inca, quand il avait fait une conquête, était de donner les ordres nécessaires pour le gouvernement et pour la nourriture des habitants. Il réglait ensuite tout ce qu'il fallait faire pour rendre fertiles et pour augmenter les terres où l'on semait du maïs. Il chargeait de ce soin les ingénieurs et les maîtres des fontaines, qui étaient parfaitement habiles. L'on en peut juger encore aujourd'hui ; et comme il y a fort peu de bonne terre dans le Pérou, ils employaient tous leurs soins pour en augmenter la quantité. La situation de la zone torride rendait l'eau nécessaire, même pour ensemencer les terres. Les ingénieurs construisaient des canaux, qui servaient aussi pour les pâturages, dont ils avaient un soin particulier. Ils aplanissaient les champs en forme carrée, pour qu'ils reçussent plus aisément les eaux ; et pour profiter des bonnes terres qui se trouvaient sur les montagnes, ils les soutenaient avec de petites murailles, après en avoir ôté avec soin tous les rochers qui s'y trouvaient; enfin, ils avaient la culture des terres en si grande recommanda-

tion, que souvent ils faisaient venir des canaux de quinze ou vingt lieues pour arroser des champs d'une fort petite étendue. Quand les terres étaient augmentées, ils en faisaient trois parties de toute la province. La première était pour le soleil; la seconde pour le roi, et la troisième pour les habitants : ayant cependant toujours attention qu'ils en eussent plus que moins. Quand le nombre des habitants augmentait, ils retranchaient de la part du soleil ou de celle de l'Inca pour leur donner; d'où il s'ensuivait que le roi ne prenait pour lui ou pour le soleil que les terres qui n'appartenaient à personne, et qu'il avait rendues fertiles. Indépendamment des champs de maïs, il en partageait d'autres qui n'avaient besoin que d'eau de pluie, dans lesquels ils semaient des légumes et des graines qu'ils estimaient beaucoup, comme le papa, l'ica et l'annus. Elles étaient en grande quantité, le pays n'étant pas fort humide; ils ne les semaient qu'une ou deux fois l'année, et la grande étendue des terres suppléait à la stérilité. Ils semaient tous les ans les terres qui portaient le maïs; à force de les arroser et de les fumer, comme on fait les jardins, elles produisaient toutes les années. Ils semaient aussi dans les pays froids une graine appelée Quinua, presque semblable au riz.

---

## VI.

### DE LA CULTURE DES TERRES.

L'ordre avec lequel ils labouraient les terres était merveilleux. Ils commençaient par celles des orphelins, des veuves et de ceux que leur âge ou leur infirmité rendaient incapables de ce soin. Il y avait dans chaque ville et dans chaque quartier des hommes char-



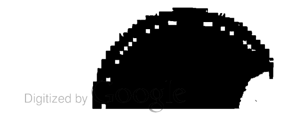
gés du soin de la culture des terres. Ces officiers, nommés *Lactacamayu* ou commissaires, montaient quand la nuit était venue, sur des tours faites exprès, sonnaient de la trompette pour qu'on les écoutât, et criaient à haute voix : « C'est aujourd'hui qu'on laboure les terres des impotents que ceux qui peuvent y prendre quelque intérêt, ayent à s'y trouver. » Chacun s'y rendait suivant le rôle qui en avait été fait, et portait sa provision. Les magasins publics fournissaient des grains à ceux qui n'en avaient pas pour semer. Les terres des soldats étaient cultivées pendant leur absence, leurs femmes étant alors mises au rang des veuves. Et quand ils périssaient à la guerre, on prenait un grand soin de leurs enfants, que l'on mariait aux dépens du public.

Après avoir travaillé aux terres des pauvres, ils labouraient les leurs chacun à son tour, et finissaient par celles des Curacas. Du temps de Huayna-Capac, le gouverneur de la ville de Chachapuya fut pendu dans le champ même du Curaca son ami pour avoir préféré ses terres à celles d'une pauvre veuve. La loi voulait que les terres des sujets fussent travaillées avant celles de l'Inca, parce qu'ils disaient que le roi ne pouvait être bien servi quand ses sujets n'étaient pas à leur aise. Ainsi celles de l'Inca et du soleil étaient travaillées les dernières. Ils allaient tous ensemble à ce travail, qui était pour eux un objet de réjouissance. Ils étaient parés de leurs plus beaux habits, sur lesquels il y avait de grandes plaques d'or et d'argent, avec de belles plumes sur la tête. Ils chantaient des chansons à la louange de leur Inca, et prenaient cette fatigue avec joie, parce qu'elle se rapportait directement au soleil et à l'Inca.

Dans l'enceinte de la ville de Cuzco, où l'on voit la citadelle, il y avait une pièce de terre qui rapportait beaucoup, et que l'on nommait *Colcampata*, dans laquelle on n'avait pas encore bâti au temps de mon

départ. Ils la regardaient comme une des plus grandes richesses du soleil, puisqu'elle était la première qui lui avait été consacrée. Les seuls Inca et les Pallas pouvaient la travailler; ce qu'ils faisaient avec beaucoup de gaieté ; et parés de leurs plus beaux ornements, ils chantaient à l'envi ; et les chansons qui célébraient le soleil étaient toutes remplies du mot *Haylli*, qui signifie triomphe, comme s'ils eussent voulu dire qu'en travaillant la terre pour lui faire porter du fruit, ils s'en rendaient maîtres et triomphaient d'elle ; ils mêlaient ces chants d'allégresse des mots les plus agréables et les plus ordinaires aux gens de guerre et aux fidèles amants ; le tout faisait allusion à la terre qu'ils travaillaient. Ce mot *Haylli* était le refrain de tous leurs couplets, et ils le répétaient autant qu'il le fallait pour leur cadence et pour la mesure du travail.

Pour soc de charrue ils avaient un pieu de la longueur du bras, plat par devant et rond par derrière, large de quatre doigts, et assez pointu pour entrer dans la terre. Ce pieu principal était arrêté par deux autres ; l'Indien y mettait le pied, et le faisait entrer jusqu'à l'étançon ; et comme ils allaient par troupes de sept ou de huit, suivant le nombre des parents, ils enlevaient de si grandes mottes de terre, que l'on aurait peine à le croire en voyant la faiblesse de leurs outils. Les femmes aidaient ordinairement aux hommes à soulever les mottes et à ôter les mauvaises herbes ; elles chantaient avec eux et s'accordaient autant qu'elles le pouvaient, en répétant ce mot *Haylli*. L'air de ces chants parut agréable au maître de la chapelle de l'église cathédrale de Cuzco : il le mit sur l'orgue et en fit un motet sur le saint Sacrement. Huit jeunes Métifs, mes compagnons d'école, vêtus à la mode du pays, tenant chacun un soc à la main, chantèrent à la procession le Haylli des Indiens, et le chœur de musique leur répondait. Les Indiens furent charmés de



voir que les Espagnols se servaient de leur chant pour solenniser la fête de notre dieu, qu'ils nomment *Pachacamac.* Je rapporte ce travail des Incas comme l'ayant vu deux ou trois fois dans mon enfance, quoique alors ce ne fût qu'une faible image de ce qu'ils faisaient du temps de leur splendeur.

Chaque Indien avait une pièce de terre qui rapportait une quantité de maïs suffisante pour le nourrir lui et sa femme; on l'augmentait d'une certaine quantité quand il avait un garçon, et on n'en donnait que la moitié pour les filles. Quand le fils se mariait, le père, suivant la loi, lui remettait la terre qu'il avait reçue pour lui : et celles des filles étaient remises à leurs maris. Ainsi l'on ne s'en mettait plus en peine d'abord qu'elles étaient mariées. Quand les pères avaient trop de terres, ils les rendaient à la communauté; car on ne pouvait ni les vendre, ni les acheter. Les terres que l'on n'arrosait point, où l'on semait des légumes, étaient également partagées. Quant au partage de celles de la noblesse, on suivait l'usage des Curacas, et on leur en donnait plus ou moins, suivant la quantité de leurs enfants ou de leurs domestiques; ce qu'ils observaient encore avec plus d'avantage pour les Incas du sang royal, auxquels ils donnaient leurs meilleures terres.

Ils fumaient leurs terres; mais dans le plat pays de Cuzco, et presque dans toutes les montagnes, c'était avec les excréments humains; et comme ils les croyaient meilleurs que d'autres, il est difficile d'exprimer les soins avec lesquels ils les ramassaient, les séchaient et les réduisaient en poudre. Il ne croît point de maïs dans tous le pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde à cause du froid. Ils y sèment des papas et d'autres légumes; mais ils engraissent la terre de la même façon.

Dans toute la côte depuis Arequipa jusqu'à Tarapaca, qui sont éloignées l'une de l'autre de deux cents lieues,

ils fument leurs terres avec la fiente[1] de certains oiseaux de mer, qui sont en si grand nombre sur cette côte, qu'on ne peut les voir voler sans étonnement. Ils se nourrissent dans les îles voisines de cette côte, et leur fiente les blanchit si fort, qu'on croirait de loin qu'elles sont couvertes de neige. Du temps des Incas on conservait ces oiseaux avec tant de soin, qu'il était défendu sous peine de la vie d'entrer dans ces îles pendant leurs pontes, et de les tuer en quelque endroit que ce pût être. L'Inca donnait ces îles à la province qui lui plaisait, et les partages étaient faits avec tant d'exactitude, que non seulement une ville, mais même un habitant ne pouvait s'en plaindre ; et si quelqu'un contrevenait aux ordonnances, il était condamné à mort comme un voleur. On fait aujourd'hui un autre usage de la fiente de ces oiseaux.

En d'autres pays de la même côte, comme Atica, Atitipa, Villacori, Malla et Chillca, ils n'engraissent leurs terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de sardines, et les habitants de ces contrées ont beaucoup de peine à faire leur récolte à cause de la disette d'eau ; car il y a plus de sept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, et qui ne sont arrosées d'aucunes rivières. La terre est sablonneuse et brûlante ; aussi les villes sont-elles bâties auprès de la mer, afin que l'humidité de l'air puisse contribuer à la récolte des grains. Ils ôtent tout le sable dont la terre est couverte, et la creusent jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau. Leurs champs sont d'inégales grandeurs ; ils font un trou fort avant dans le sable avec un assez gros bâton, et mettent dedans en proportion assez égale des têtes de sardines et des grains de maïs. Il y a des gens qui condamnent cette manière de fumer les terres. Mais quoi qu'il en soit, la Providence ne permet pas que ces Indiens soient dans la disette. Car d'un côté, ils sont

[1] Le guano.



secourus par les oiseaux, et de l'autre, par une si grande quantité de sardines vivantes, que la mer jette sur le rivage dans une saison de l'année, que non seulement ils en ont pour fumer leurs terres, mais qu'ils en pourraient charger plusieurs bâtiments. On attribue la sortie de ces sardines à la guerre que leur font d'autres poissons. Ils ignorent quel est celui qui leur a montré à fumer ainsi leurs terres. Il est à croire que l'invention n'en est due qu'à la nécessité d'autant plus grande, qu'il y a fort peu de bonnes terres dans le Pérou, et que chacun semait pour soi, sans connaître ni disette ni cherté, les vivres ne se vendant point.

---

## VII.

### DU PARTAGE QU'ILS FAISAIENT DE L'EAU POUR ARROSER LES TERRES ET DE LA PUNITION DES FAINÉANTS.

Dans les pays où il y avait peu d'eau, on en donnait à chacun, suivant son rang, mais surtout dans les années de sécheresse. Ils savaient la quantité d'eau et de temps nécessaire à chacun. La faveur ne pouvait donner aucune préférence sur cet article. On punissait publiquement celui qui n'avait pas soin d'arroser son champ ; on lui donnait trois ou quatre coups de pierre sur les épaules, ou bien on le fouettait sur les bras et sur les cuisses avec des verges d'osier, en l'appelant fainéant et lâche, et c'était une des plus grandes injures qu'on leur pût dire.

Le principal tribut qu'ils donnaient à l'Inca, c'était de travailler ses terres et celles du soleil, d'en faire la récolte et de serrer les grains dans les magasins que le roi avait dans chaque ville. Le fruit ou le grain que les Indiens nomment *Vehu*, et les Espagnols *Axi*, n'était pas un des moins considérables.

Jamais prince n'a moins tiré de ses sujets que l'Inca ; il paraissait plutôt leur donner que recevoir, et jamais il ne faisait rien qui n'eût l'utilité publique pour objet; aussi recevaient-ils l'imposition du travail avec plaisir, non seulement parce qu'il n'était pas considérable, mais par l'utilité qu'ils en retiraient. Voici les règlements faits sur cet article, auxquels tout le monde était obligé de se soumettre.

1° Que l'on ne troublât en aucune façon ceux que l'on avait exemptés du tribut pour des raisons particulières. Tels étaient les princes du sang, les généraux d'armée, les capitaines jusqu'aux centeniers, leurs neveux et leurs enfants, les Curacas et leur famille, tous les officiers du roi pendant qu'ils étaient en charge, aussi bien que les soldats quand ils étaient à la guerre, les jeunes gens avant qu'ils eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans (car ils étaient obligés de servir jusque là leurs plus proches parents), les vieillards au-dessus de cinquante ans, toutes les femmes et tous les impotents ; mais les muets et les sourds étaient employés à des choses où l'on n'a pas besoin d'entendre ni de parler.

2° Tout ce qui n'était pas compris dans ceux que je viens d'excepter, qui n'était ni prêtre, ni ministre du soleil, ni vierges élues, était soumis au tribut.

3° Pour quelque raison que ce fût, aucun Indien ne pouvait payer de son bien une chose qui lui tînt lieu de sa corvée ; il fallait qu'il s'en acquittât ou par son travail, ou par le devoir de sa charge, ou par le temps qu'il employait au service du roi ou de l'empire ; ainsi les pauvres payaient autant que les riches. Ceux que l'on regardait comme tels avaient une nombreuse famille qui leur aidait à travailler et à finir plus promptement leur imposition.

4° Que chacun s'occupât de son métier sans se mêler de celui d'autrui, excepté dans le labourage et la milice, deux choses communes et générales.



5° Que le payement du tribut se ferait avec les denrées que produisait le pays, sans pouvoir l'emprunter d'un autre ; l'Inca jugeant bien qu'il foulerait ses sujets, en les obligeant de lui donner le produit d'une autre province.

6° Que l'on donnerait aux ouvriers employés par l'Inca ou les Curacas tout ce qui leur était nécessaire pour leur métier, comme de l'or, de l'argent ou du cuivre à l'orfèvre ; de la laine ou du coton au tisserand ; au peintre des couleurs, etc. Un ouvrier n'était obligé que de donner au plus trois mois de son temps, et s'il voulait achever l'ouvrage, le temps qu'il employait de plus était compté sur l'année suivante, ce que l'on écrivait par les nœuds pour ne le point oublier.

7° Que tous les ouvriers qui payaient le tribut par leurs travaux fussent entretenus de vivres, d'habits et de remèdes même, s'ils tombaient malades pendant le temps de leur travail ; et qu'on eût les mêmes attentions pour leurs femmes et leurs enfants, afin qu'ils les aidassent et qu'ils les soulageassent : car dans les travaux donnés à tâche, ils ne voulaient que les voir finir ; de façon que si un ouvrier, aidé par sa famille, achevait en huit jours l'ouvrage de deux mois, il était quitte de son tribut. C'est ainsi que l'on doit entendre ce que certaines gens ont avancé, que les garçons, les filles et les femmes, de quelque condition qu'ils fussent, étaient soumis au tribut : car si un Indien voulait travailler seul, sa femme et ses enfants étaient exempts de cette peine, et le décurion n'avait rien à leur dire, pourvu qu'ils ne fussent point oisifs dans la maison. Ainsi du temps des Incas, on regardait les enfants comme la plus grande richesse.

Il y avait cependant encore une loi qui voulait que les riches et ceux qui avaient achevé leur tâche aidassent aux autres pendant un jour ou deux.

8° A des temps marqués, les juges, les receveurs et

les maîtres des comptes s'assemblaient dans la capitale de chaque province. Alors en présence du Curaca et du gouverneur ils faisaient les comptes par les nœuds, ou par les petits cailloux avec lesquels ils comptaient les habitants: ce qu'ils faisaient avec une justesse merveilleuse. Les gouverneurs et les officiers du roi examinaient les comptes qui faisaient foi de tout ce que chaque particulier avait fait; on leur montrait ensuite toutes les provisions et les munitions qui étaient dans le magasin public, enfin, jusqu'à l'or, l'argent et les pierreries que l'on avait donnés au roi. L'Inca gouverneur prenait un mémoire de tout ce qui était dans la province, afin qu'il ne se fît aucune tromperie de la part des receveurs et de celle des Indiens.

9° Que tout ce qui resterait des tributs, après la dépense du roi, serait employé pour l'avantage des sujets et mis dans les magasins publics, pour s'en servir au besoin. Quant aux choses rares, comme l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les couleurs qui servaient à peindre ou à teindre, le cuivre et les autres choses singulières que les Curacas présentaient chaque année à l'Inca, elles tournaient autant à leur profit qu'au sien : car, après en avoir pris ce qu'il lui en fallait pour le service de sa maison et de celles des princes du sang, il partageait le surplus avec les capitaines et ceux mêmes qui lui en avaient fait présent; car ils ne pouvaient s'en servir qu'avec la permission de l'Inca, quoique leur pays les produisît.

10° Cette dernière loi déclarait le genre des occupations ordonnées aux Indiens, soit pour le service du roi, soit pour celui de leurs provinces et de leurs villes ; par exemple, on leur ordonnait d'aplanir et de paver les chemins, de rebâtir les temples du soleil, ou d'y faire les réparations nécessaires; de travailler aux magasins, aux palais des gouverneurs et des juges, de raccommoder les ponts, de faire passer les rivières, d'être courriers, de labourer les terres, serrer les fruits, con-



duire les troupeaux, garder les biens de la terre, construire des hôtelleries pour les voyageurs, et de s'y trouver pour les servir. Ils avaient outre cela plusieurs choses à faire, soit pour leur propre utilité, soit pour le service de l'Inca et de leurs Curacas. Mais comme alors cette partie des Indes était fort peuplée, ils n'avaient pas beaucoup de peine, car ils servaient chacun à leur tour avec une merveilleuse égalité.

Voilà quelles étaient en général les lois qui regardaient les tributs. Ce que je viens d'en rapporter est tiré du père Blas Valera. Les rois d'Espagne en ont confirmé une partie, tant ils les ont trouvées belles et sages.

Leurs greniers ordinaires, qu'ils appellent *Pirua*, sont faits avec des murailles de terre mêlée de chaume. Du temps de leurs rois, ils les travaillaient avec beaucoup de soin, et les faisaient d'une longueur proportionnée à la hauteur des murailles et à la quantité de grains qu'ils voulaient y renfermer. Il y avait dans le carré que formaient les quatre murs, des séparations, ou plutôt des galeries, pour les remplir ou les vider suivant le besoin; ils faisaient de grandes fenêtres à l'un des bouts, par lesquelles ils les vidaient; et sans mesurer, ils ne se trompaient guère sur la quantité qu'ils en faisaient sortir. Je me souviens d'avoir vu ceux de la maison des vierges élues, et qui par conséquent étaient des plus magnifiques.

L'on séparait la récolte de l'Inca et celle du soleil; et quand il fallait semer, on fournissait aux Indiens, que l'on y faisait travailler, tout ce qu'il leur fallait; ils ne donnaient que leur peine. Ainsi les Indiens ne donnaient rien sur leur récolte. Voici ce que dit le père Joseph Acosta à ce sujet[1]: « L'Inca donnait à la communauté la troisième partie des terres; et quoiqu'on ne puisse dire si cette portion était plus petite ou plus

[1] Liv. VI, ch. xv.

grande que celle de l'Inca et des Gacas, on avait attention qu'elle pût suffire abondamment à la nourriture des habitants. Personne ne possédait rien de ce tiers, à moins d'une grâce spéciale de l'Inca, encore ne pouvait-elle passer aux héritiers ; on partageait tous les ans les terres des communautés, et l'on en donnait à chacun à proportion de sa famille. Suivant les ordonnances, ceux qui étaient compris dans ce partage ne payaient aucun autre tribut que celui de labourer, de faire valoir les terres de l'Inca et des Gacas, et d'en serrer les grains. » Ce père appelle gacas les terres du soleil.

Dans toute la province des Collas, qui a plus de cinquante lieues de long, on ne cueille aucun maïs à cause du froid du climat, mais beaucoup de *Quinua* et plusieurs autres légumes qui croissent dans la terre, parmi lesquels il faut remarquer celui qu'ils appellent *Papa*, qui est rond, et qui se gâte aisément à cause de son humidité : pour remédier à cet inconvénient on l'expose à la gelée pendant plusieurs nuits, en le mettant sur de la paille, qui est fort bonne en ces cantons. Cette province est si froide, qu'il y gèle toute l'année. après cela ils couvrent ces légumes de paille, les pressent doucement pour en faire sortir l'humidité, et les font sécher au soleil, prenant garde surtout que le serein ne tombe dessus. Ce légume ainsi préparé changeait de nom, et se nommait *Chaunu ;* ils le conservaient pendant un assez long temps. Ils en faisaient autant de tous les autres, qu'ils recueillaient dans les terres du soleil, et que l'on gardait dans les magasins publics avec les autres grains et légumes.

---

## VIII.

### DE LEURS HABILLEMENTS ET DE LEURS ARMES.

Les Indiens donnaient encore pour tribut à l'Inca les habits, les armes et les chaussures des soldats, qu'ils étaient obligés de faire, aussi bien que celles des pauvres et des infirmes, que l'âge et les incommodités empêchaient de travailler. Les habillements étaient de la laine que fournissaient les prodigieux troupeaux de l'Inca et du soleil. Mais comme il faisait trop chaud pour en faire usage dans la plaine, c'est-à-dire sur toute la côte, on en faisait de coton, que l'on tirait aussi du domaine de l'Inca. Ils avaient trois espèces d'étoffes de laine; la première, nommée *avasca*, ne servait qu'aux petites gens. La deuxième, qu'on appelait *campi*, était de laine fine réservée pour les gentilshommes, les officiers de l'Inca, les capitaines et les Curacas. Cette laine était de toutes couleurs, et travaillée comme les draps qui viennent de Flandre. La troisième, que l'on nommait *campo*, se faisait de la plus fine laine que l'on pût trouver; elle servait au commun des princes du sang, tant soldats que capitaines et officiers du roi. Ces vêtements plus ou moins fins se faisaient indifféremment dans les provinces, suivant le talent des ouvriers. Les femmes filaient la laine des plus grosses étoffes, et les hommes celle qui était la plus fine. C'est à tort que les auteurs ont rapporté que les Incas filaient eux-mêmes. Jamais cela ne leur arrivait que dans la cérémonie des chevaliers. On faisait la chaussure dans les provinces qui produisaient beaucoup d'un chanvre que l'on tirait de la tige et des racines d'un arbre appelé *maguey;* et les espèces d'armes se fabriquaient dans les pays où l'on trouvait le plus de matière convenable. Ainsi les unes fournissaient des

arcs, des flèches, des lances et des javelots; les autres des haches d'armes, des frondes, des pavois et des rondaches. En un mot, chaque province fournissait ce qu'elle avait, sans aller chercher chez les autres ce qu'elle n'avait point; et chacun sans sortir de sa maison payait son tribut. Par une loi des Incas, on ne donnait que ce que le pays produisait : car il ne leur paraissait pas naturel de leur demander une chose qu'ils auraient été obligés de chercher chez leurs voisins : c'eût été, selon eux, les rendre vagabonds et autoriser leur fainéantise. Toutes ces choses que les sujets fournissaient se distribuaient avec beaucoup d'ordre : car une province qui donnait plus d'une chose était soulagée d'une autre. Aussi la douceur de ces lois produisait de si merveilleux effets, qu'il est difficile de croire combien les vassaux de l'Inca étaient attentifs à le servir. Un auteur espagnol dit au sujet du zèle qui les animait, que ces rois barbares n'avaient point de plus grandes richesses que l'attachement et la bonne volonté de leurs sujets; ils jouissaient sans cesse de leurs travaux, et ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'ils regardaient comme la plus grande félicité le bonheur de les servir. Voilà ce qu'en dit le Père Acosta, que je cite, et tous les autres Espagnols autant que je le peux, dans la crainte que l'on ne m'accuse de rapporter des fables pour faire honneur à mon pays et à mes parents.

Les impotents et les pauvres payaient un autre tribut, qui ne pouvait pas enrichir leur maître; car ils étaient obligés de donner de temps en temps aux gouverneurs de leurs villes des cornets pleins de poux. Les Incas le voulaient ainsi, afin qu'aucun de leurs sujets ne pût se vanter, quelque pauvre qu'il fût, de ne payer aucun tribut; mais la principale intention des Incas était de les obliger à se tenir propres. Avec de semblables attentions on les appelait amateurs des pauvres; les décurions étaient chargés du soin de faire

payer ces tributs, sans que les princes du sang, les prêtres, les ministres du temple, non plus que les Curacas, les officiers des troupes, les gouverneurs et les juges fussent obligés en aucune façon d'en payer aucun. Les soldats étaient également exempts lorsqu'ils étaient employés, aussi bien que les jeunes gens jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; car ils étaient obligés de servir leurs pères jusqu'à cet âge. La première année de leur mariage ils étaient exempts de tout impôt. Les vieillards au-dessus de cinquante ans jouissaient du même privilège, aussi bien que les filles, les veuves et les femmes mariées, quoiqu'il y ait des auteurs espagnols qui prétendent le contraire, parce qu'elles travaillaient toutes : mais ils ne considèrent pas qu'elles aidaient de bonne volonté à leurs pères et à leurs maris pour les soulager dans leur travail. Les aveugles, les estropiés et les blessés ne payaient pas plus que les malades : mais les sourds et les muets n'en étaient pas exempts. Ainsi le travail du corps était tout ce que l'on donnait à l'Inca. Le Père Blas en parle si précisément, comme le Père Joseph Acosta, que l'on dirait qu'ils ont puisé à la même source.

L'or, l'argent et les pierreries, dont les Incas avaient rassemblé une prodigieuse quantité, ne leur étaient point donnés par tribut ; les Indiens n'y étaient point obligés, et les rois incas ne l'exigeaient pas. Ils ne faisaient aucun cas de ces richesses, ni pour la paix, ni pour la guerre ; car ils n'achetaient rien avec de l'or et de l'argent, et n'en payaient pas leurs soldats. Ces choses leur paraissaient superflues ; ils ne les considéraient qu'à cause de leur éclat et de leur beauté pour l'embellissement des palais du roi, des temples du soleil et des maisons religieuses. Les Incas connaissaient les mines de vif argent ; mais ce métal leur ayant paru plus nuisible que profitable, ils défendirent à leurs sujets de le chercher.

Les Indiens donnaient donc à leur roi l'or, l'argent et

les pierreries, pour entretenir l'habitude qu'ils avaient de ne jamais aborder leur supérieur les mains vides ; ils observent encore aujourd'hui cette coutume, et ne fût-ce qu'un panier de fruits, ils donnent toujours quelque chose. L'usage des Curacas, seigneurs de plusieurs vassaux, étant de visiter l'Inca aux grandes fêtes du soleil, surtout à celle de *Raymi*, dans les triomphes qu'ils célébraient après leurs victoires, dans les cérémonies faites pour couper les premiers cheveux au prince héritier de la couronne, lorsqu'ils avaient à parler au roi de leurs affaires, ou de celles de leurs provinces, lorsque les rois eux-mêmes allaient faire la visite de leurs royaumes, dans toutes ces occasions ils ne baisaient point la main du roi sans lui présenter toutes ces richesses que leurs sujets avaient tirées de la terre, quand ils n'avaient rien de mieux à faire, parce que ces choses ne leur étaient point nécessaires. Mais enfin voyant que l'on employait ces présents à l'embellissement des maisons royales et des temples du soleil, deux choses qu'ils estimaient plus que toute autre, ils regardèrent comme un bon emploi de leur temps celui de chercher ces richesses. Tous les Curacas donnaient aussi aux Incas tous les animaux sauvages et privés que l'on trouvait dans leur pays, et du bois de plusieurs espèces. Ils en faisaient grand cas pour les bâtiments de leurs maisons. Ils leur offraient aussi les meilleurs ouvriers de leur pays, comme des orfèvres, des peintres, des maçons et des charpentiers, qui excellaient dans ce pays. Il est vrai que les habitants n'en avaient aucun besoin ; car ils se suffisaient à eux-mêmes, et n'ignoraient rien de tout ce qui leur était nécessaire, et même à leur famille, jusqu'à l'entretien de leurs misérables maisons, quoique le gouvernement leur en donnât de toutes faites. Les plus habiles artisans étaient inutiles au peuple, qui vivait sans luxe et sans superflu.

---

## IX.

### DE LEURS PROVISIONS.

On gardait le tribut et la récolte dans chaque ville, mais dans trois sortes de magasins. On mettait dans l'un les provisions pour les temps de disette, et dans l'autre celles qui provenaient des revenus du soleil et de l'Inca; et l'on en trouvait d'autres de trois lieues en trois lieues sur les grands chemins. Les Espagnols en ont fait des hôtelleries. L'on portait à Cuzco, pour l'entretien de la cour, tout ce que produisaient à cinquante lieues à la ronde les terres du soleil et celles de l'Inca; mais cependant on gardait dans les villes qui se trouvaient à cette distance, une certaine quantité de ces revenus pour les habitants.

La récolte des autres pays, qui se trouvaient hors de l'étendue de la cour, se mettait d'abord dans le magasin du roi; ensuite on la transportait dans les magasins établis sur le grand chemin, où l'on trouvait non seulement les vivres, mais encore les armes, la chaussure et les habits des gens de guerre, qu'on leur délivrait quand il était nécessaire. Ces magasins n'étaient jamais vides, quelque quantité de troupes que l'on envoyât en campagne.

Il est bon de savoir que les soldats ne logeaient jamais dans les villes aux dépens des habitants; les Incas croyaient que chaque ville payait assez de son tribut. Il était donc défendu aux soldats, sous peine de la vie, de prendre la moindre chose à un habitant. Pédro de Cieça de Léon [1] rapporte, en parlant des grands chemins du Pérou, qu'il y avait de grands corps de logis bâtis pour les Incas, et des magasins

[1] Chap. LX.

pour les provisions de guerre. Car l'Inca savait si bien se faire obéir, que tout soldat qui prenait la moindre chose, ou qui entrait dans les champs et dans les maisons, était puni sur le champ.

Les Indiens disaient que cette discipline était juste, puisque l'on donnait aux soldats tout ce qui leur était nécessaire; ainsi jamais rien n'altérait l'ordre et la tranquillité.

Augustin de Carate [1] dit sur la longueur des chemins, qu'indépendamment de la dépense que l'on fit pour raccommoder les chemins, Guaynacava ordonna qu'à chaque journée dans la montagne, on bâtît plusieurs logements capables de le loger avec toute son armée ; il en fit aussi construire dans le plat pays à la même distance que les autres ; mais le long des rivières ils sont éloignés de huit ou dix lieues, et même de quinze ou vingt dans quelques endroits. Dans ces logements, appelés *Tambos*, les Indiens renfermaient toutes les choses nécessaires à leur armée, de façon que l'Inca trouvait dans chacun de quoi équiper trente mille hommes.

Si les revenus du roi ne pouvaient fournir aux frais de la guerre, il employait le revenu du soleil, comme étant son fils et son unique héritier. Les provisions de guerre et de bouche que l'on avait destinées pour l'entretien de la cour, et qui n'avaient point été consommées, se mettaient dans les magasins pour être distribuées aux sujets qui en avaient besoin, le bien-être des peuples étant leur principal objet. Les prêtres et les ministres des temples étaient entretenus sur les revenus du soleil dans le temps de leur service, qu'ils ne faisaient que par semaine : car on leur distribuait des terres comme au reste du peuple; mais les revenus du soleil étaient si fort au-dessus des dépenses, qu'il en demeurait toujours à l'Inca.

[1] Chapitre XIV.

Avec le même soin qu'ils fournissaient les habits aux gens de guerre, ils en distribuaient tous les ans et de la laine aux vassaux et aux Curacas pour leur entretien ; et les dizainiers avaient soin d'examiner si l'on en faisait usage. Il est à remarquer que le peuple et les Curacas en général avaient à peine des bestiaux, pendant que le soleil et l'Inca en avaient une si grande quantité, que les Indiens disent qu'il n'y avait point assez de pâturages pour les faire paître. Quand les Espagnols sont arrivés au Pérou dans les pays chauds, on donnait aux habitants du coton des revenus du roi ; il n'y avait par conséquent personne de pauvre et de réduit à la mendicité. Il est vrai que le luxe et le superflu leur étaient inconnus, car ils n'avaient précisément que le nécessaire. Voici ce qu'en dit le Père Joseph Acosta[1] : On donnait à chaque ménage autant de laine qu'il lui en fallait pour l'habiller, et l'on allait de maison en maison voir si les hommes, les femmes et les enfants travaillaient, et punir les paresseux. Ce qui n'avait point été employé était rapporté dans les magasins : aussi les Espagnols les trouvèrent-ils pleins de toutes les choses nécessaires à la vie. Cette manière de vivre, ce bon gouvernement, cette prévoyance des Indiens doivent causer l'étonnement de tout homme d'esprit. Car enfin, sans être chrétiens, ils n'avaient rien en propre, et se contentaient du nécessaire, pendant qu'ils étaient abondamment pourvus de tout ce qui regardait leur religion et le service de leur roi.

Le même auteur[2] rapporte, au sujet des professions, que les Indiens du Pérou avaient l'avantage, par dessus les autres nations, de s'intruire dans leur jeunesse de tout ce qui leur était nécessaire : qu'ils ne cherchaient point à exceller dans un art, mais qu'il leur suffisait

[1] Chap. xv.
[2] Chap. xvi.

de savoir ce qui leur était nécessaire, et qu'ils étaient tous tailleurs, tisserands et laboureurs : qu'ils veillaient au bien de leur famille, et que les femmes étaient occupées, contentes d'une honnête médiocrité et de servir leurs maris avec respect, sans élever leurs enfants dans le luxe et la délicatesse. Cependant, continue-t-il, ils avaient des orfèvres, des peintres, des potiers, des bateliers, des joueurs d'instruments et des maîtres des comptes : de façon que l'on trouvera que la vie des Indiens avait beaucoup de rapport à celles des anciens ermites, et la médiocrité leur est si recommandable, que s'ils suivaient cette vie par élection, comme ils le font par habitude et par un penchant naturel, l'on pourrait trouver leur béatitude parfaite, et dire avec certitude que des gens qui connaissent aussi peu l'orgueil et l'ambition sont bien susceptibles de la doctrine de l'Évangile. Ce même Père Acosta dit un peu plus bas, que par une loi inaltérable ils ne changeaient jamais la mode ni la coutume de leur province, quelque exemple qu'on leur en donnât, et que l'Inca regardait cette maxime comme une des plus importantes. Elle s'observe encore aujourd'hui, non pas avec autant d'attention qu'autrefois. Aussi les Indiens sont fort étonnés de voir les Espagnols changer presque tous les jours leur façon de vivre, et n'attribuent ce changement qu'à un excès d'orgueil et de de présomption.

Il n'y avait point de mendiants dans tout ce grand pays, et même de mon temps je n'en ai jamais vu qu'un au temps de mon départ en 1560; c'était une vieille femme nommée Isabelle, que j'avais connue à Cuzco, et qui mendiait, non tant par nécessité que par charlatanerie, comme font les Égyptiennes en Europe ; et les hommes et les femmes du pays l'avaient en si grande horreur, qu'ils la grondaient toutes les fois qu'ils la voyaient, et crachaient par terre en signe d'abomination et d'infamie : ce qui contraignit cette vieille à ne plus s'adresser qu'aux Espagnols, qui lui

donnaient du maïs ; car il n'y avait pas encore d'argent monnayé.

Les Incas avaient porté leur attention jusque sur les voyageurs; car il y avait sur tous les chemins des hôpitaux, dans lesquels on donnait à manger aux passants ; et on leur fournissait ce qui leur était nécessaire, que l'on tirait du magasin du roi ; et quand un voyageur tombait malade, on le traitait avec un soin extrême. Il est vrai qu'ils se croyaient obligés de les assister, car ils ne voyageaient ni pour leur plaisir, ni pour leurs affaires particulières, mais pour celles du roi et des Curacas, qui les envoyaient en différents endroits; aussi l'on punissait comme des vagabonds ceux qui voyageaient sans motif.

---

## X.

### DE LEURS BESTIAUX.

Pour compter plus aisément le grand nombre de bétail qu'ils nourrissaient, ils les divisaient par couleurs. Quand il naissait un agneau d'un autre poil que sa mère, on le mettait dans le troupeau marqué de même ; par le moyen des nœuds de même couleur, ils tenaient aisément compte du troupeau.

Ils transportaient leurs provisions avec ces animaux que les Espagnols appellent *Carneos*, quoiqu'ils ressemblent à des chameaux plutôt qu'à des moutons, excepté qu'ils n'ont point le rein fait en bosse ; l'Inca voulait qu'on les épargnât le plus possible, et qu'on les réservât pour son service et pour les travaux des forteresses, des maisons royales, des ponts, des grands chemins, des canaux, etc., car les Indiens travaillaient sans cesse à tous ces ouvrages.

A l'égard des oiseaux, des reptiles et des bêtes à

quatre pieds, que les Curacas présentaient ordinairement au roi, on les nourrissait dans des provinces qui portent encore aujourd'hui leur nom. On en gardait à la cour non seulement comme une marque de grandeur, mais pour faire plaisir aux Indiens, en leur prouvant que les animaux qu'ils avaient offerts étaient agréables au roi.

Quand je suis parti de Cuzco, on y parlait encore des lieux où l'on tenait ces animaux renfermés. Ils nommaient *Amarucancha*, c'est-à-dire, l'enclos des animaux ou des grandes couleuvres, l'endroit où l'on voit aujourd'hui la maison des Jésuites, et *Puma-curca*, aussi bien que *Puma-pchupan* les deux quartiers de la ville où l'on nourrissait les lions, les tigres et les ours, dont l'un est au bas de la citadelle, et l'autre derrière le couvent de Saint-Dominique.

Ils mettaient les oiseaux à une lieue de la ville au midi, dans le parc de *Surihualla*, c'est-à-dire le pré aux autruches. Les animaux féroces, comme les tigres, les lions, les prodigieux crapauds, les monstrueuses couleuvres leur servaient à punir les criminels.

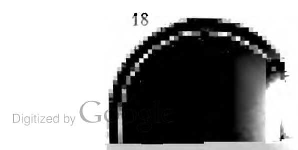
---

## XI.

### DE LA CONDUITE DES INCAS APRÈS LEURS CONQUÊTES.

La conduite des rois incas fut une continuelle imitation de leurs prédécesseurs. Jamais aucun d'eux ne fit la guerre que pour des raisons qui leur paraissaient importantes, comme les motifs de religion et d'instruction pour des barbares qui vivaient dans la plus grande ignorance, ou l'envie d'empêcher les peuples d'être tyrannisés et de vivre dans l'oppression. Enfin, quel que fût leur dessein, ils n'entreprenaient jamais une guerre sans en donner plusieurs fois avis à leurs





ennemis. La première chose que faisait l'Inca, après avoir assujetti une province, était de faire porter à Cuzco la principale idole du pays pour la placer dans un temple, jusqu'à ce que le cacique et les habitants du pays eussent abandonné leur culte et suivi celui du soleil: car ils ne détruisaient point les idoles et ne témoignaient aucun mépris pour elles, qu'après avoir instruit et bien établi leur religion, dans la crainte de révolter leurs nouveaux sujets. Ils menaient le premier cacique et ses enfants à Cuzco, et les traitaient avec magnificence dans leur cour, afin que le commerce des honnêtes gens leur apprît les lois, les mœurs, la langue, les cérémonies, les coutumes et la religion. Quelque temps après, l'Inca rétablissait le cacique dans sa première autorité : et pour ôter toute l'inimitié qui peut se trouver entre les soldats vaincus et les vainqueurs, il ordonnait des festins publics, qui se faisaient avec toutes sortes de magnificence, où l'on admettait les impotents pour leur faire oublier dans cette réjouissance une partie de leur malheur ; cette véritable charité se pratiquait aussi dans toutes les fêtes. Les jeunes gens dansaient avec les filles, et ceux d'un âge plus avancé s'occupaient à des exercices militaires. On leur donnait des parures d'or, d'argent, des plumes, des habits, et les autres choses dont ils faisaient cas. Voilà les moyens dont l'Inca se servait pour captiver les Indiens qu'il avait nouvellement conquis ; quelque barbares qu'ils fussent, ces moyens réussissaient, en inspirant une si grande soumission, que jamais aucune province ne se révoltait. Pour prévenir les plaintes et les mécontentements, il confirmait leurs anciennes ordonnances et les faisait publier, à la réserve de celles qui se trouvaient contraires à la religion et à la constitution de leur empire. Quand l'Inca le jugeait nécessaire, il transplantait les habitants, en leur donnant des terres, des maisons, des serviteurs et des troupeaux en abondance. Il envoyait à leur place des bour-

geois de Cuzco, ou des autres villes qu'il connaissait fidèles, avec ordre d'instruire ceux de la frontière, des lois, des cérémonies et de la langue générale du royaume. On a pour preuves manifestes de la douceur de leur gouvernement, non seulement leurs annales formées par des nœuds, mais encore ce qu'en a écrit le vice-roi Don François de Toledo, qu'il envoya aux visiteurs généraux, aux juges et aux greffiers, après s'être amplement instruit des Indiens de l'état de chaque province. Ces mémoires, que l'on voit dans les archives publiques, sont des preuves incontestables de la façon dont les Incas traitaient leurs sujets. Lorsqu'un pays se soumettait volontairement, on élevait bientôt après les plus capables aux charges de paix ou de guerre, comme les plus anciens et les plus fidèles sujets.

En un mot, on les pouvait plutôt regarder comme de bons pères de famille que comme des rois. Aussi les Indiens les nommaient-ils *Capac-Titu*, la première épithète signifie grand roi, et la seconde libéral et généreux. Ces éminentes qualités des rois du Pérou leur ont si fort attaché leurs sujets, qu'aujourd'hui même, qu'ils sont éclairés des lumières de la foi, ils ne les peuvent oublier, et que dans leurs peines ils les nomment les uns après les autres avec des gémissements et des plaintes qui tirent les larmes des yeux. Enfin dans aucune histoire on ne trouve point d'exemple de princes aussi doux, aussi bons, aussi francs, aussi généreux et si utiles à leurs peuples, que l'ont été les rois incas.

Le Père Blas Valera rapporte encore que l'Inca, après avoir fait transporter la principale idole du pays qu'il avait assujetti, et rassuré les seigneurs et les vassaux, ordonnait que tout le monde adorât le Dieu *Ticci-Viracocha*, autrement le grand *Pachacamac*, comme le plus puissant des dieux, qu'on le regardât comme le souverain seigneur auquel on devait obéir en tout ; il donnait ordre aux caciques de venir au moins tous les

deux ans à sa cour, suivant qu'ils en étaient éloignés : ce qui rendait la ville de Cuzco la plus brillante et la mieux peuplée de tout le nouveau monde. On comptait avec des nœuds tous les habitants, en spécifiant leur âge, leur origine et leur profession. Ce registre servait à l'imposition équitable du tribut et du travail. Ils donnaient le nom de Curacas aux seigneurs de plusieurs vassaux; ils commandaient en tout temps sur leurs sujets, faisaient des lois particulières, ordonnaient des tributs, assistaient les familles, et veillaient au soulagement des peuples dans les temps de calamité, mais toujours conformément aux ordonnances de l'Inca. Pour les capitaines, leurs charges étaient héréditaires; ils ne payaient jamais de tribut, et les magasins du roi leur fournissaient ce qui leur était nécessaire. Les officiers subalternes payaient le tribut, parce qu'ils n'étaient pas gentilshommes. Les généraux et les maitres du camp les créaient par élection ; mais ils ne pouvaient leur ôter leur charge. Leur tribut consistait à faire la visite des champs, des biens et des maisons royales, et dans le soin de pourvoir le peuple d'habits et de provisions. Il y avait plusieurs autres officiers destinés à ces mêmes emplois, afin que tout se passât avec justice. Tous les troupeaux, ceux du roi, comme ceux des particuliers, étaient gardés par des bergers qui dépendaient les uns des autres, et qui étaient extrêmement fidèles, ce qui leur était d'autant plus aisé, qu'il n'y avait point de voleur dans tout le pays, et qu'il ne s'agissait que de défendre les bestiaux contre les bêtes féroces. Il y avait outre cela des commissaires pour veiller aux biens des particuliers, des administrateurs, des visiteurs et des juges chargés d'empêcher qu'il ne manquât rien à personne. D'abord que quelqu'un se trouvait incommodé, ces officiers en donnaient avis aux gouverneurs, aux Curacas et au roi même, afin d'y pourvoir ; ce qu'ils faisaient en effet avec une grande attention, et l'Inca s'y portait avec

autant de charité qu'un père pour ses enfants. Les juges et les visiteurs étaient chargés de voir si tout le monde travaillait; toutes les portes étaient ouvertes, ils entraient à toute heure, et jugeaient de la propreté des meubles, de la façon dont l'homme et la femme gouvernaient leur ménage, et du soin qu'ils apportaient à l'instruction de leurs enfants. Ces mêmes inspecteurs voyaient si les vieillards et les impotents s'occupaient à ramasser de la paille et des brins de bois, à se nettoyer de leur vermine pour la porter à leur dizainier; si les aveugles travaillaient à ôter les ordures du coton, et à égrainer les épis de maïs. Indépendamment de tous ces soins, les gens de métier avaient leurs jurés, et relevaient les uns des autres. Tels étaient les ouvriers qui travaillaient en or, en argent et en cuivre, les charpentiers, les maçons, les potiers, les lapidaires, enfin toutes les professions utiles.

Si l'on eût exécuté l'ordonnance des Incas, et celle que depuis a faite Charles-Quint, qui voulait que les enfants fussent du métier de leurs pères, le Pérou serait plus florissant qu'il ne l'est aujourd'hui; l'on y verrait la même abondance, et l'on y prêcherait l'Évangile avec plus de fruit. Car la nonchalance de notre gouvernement est cause que tous les Curacas se plaignent sans cesse du gouvernement présent. Tout ceci est tiré du père Blas Valera : mais la suite de son ouvrage est perdue.

Lorsque l'Inca avait donné des gouverneurs à une province, et des maîtres pour instruire de la religion, il n'était plus occupé que de l'avantage du pays. Il faisait compter les pâturages, les collines, les montagnes, les terres labourables, les mines, les salines, les fontaines, les lacs, les rivières, les terres qui portaient du coton, les arbres fruitiers et les troupeaux. Ces choses étaient par ordre : il savait après cela l'étendue des terres labourables et leur revenu; mais il ne s'en in-

formait que pour le soulagement public. Car suivant la richesse ou la pauvreté du pays, il ordonnait les provisions pour prévenir les besoins, et déclarait publiquement tous les ordres qu'il donnait. Ainsi les sujets ne pouvaient rien retrancher de leur devoir, ni leurs supérieurs augmenter leurs travaux. On marquait ensuite les limites des frontières avec la dernière exactitude ; et pour qu'il n'y eût aucune confusion, l'Inca donnait de nouveaux noms aux montagnes, aux champs, aux prés et aux fontaines, ou confirmait les anciens, en y ajoutant quelque chose pour les distinguer de ceux des autres contrées : et les Indiens ont encore aujourd'hui une grande vénération pour ces noms. Quand l'Inca avait donné ces premiers ordres, il partageait les terres aux villes de la province, sans que l'on osât déranger les bornes qu'il avait posées. Quant aux mines d'or et d'argent, il en permettait l'usage, et l'on en tirait des métaux, non pour en faire des trésors, mais pour se parer les jours de fête, et pour faire des vases à leurs caciques, dont cependant le nombre était limité. Du reste, comme ils avaient suffisamment de matière ils ne s'embarrassaient guère des mines, et souvent les laissaient perdre. Ils avaient même fort peu d'ouvriers qui sussent y travailler, et ces Indiens ne payaient pour tribut que le travail de leur corps ; le roi ou le seigneur de la terre les nourrissait et les entretenait, quoiqu'ils ne travaillassent que deux mois ; le reste de l'année ils s'occupaient à leur fantaisie. Ils employaient le cuivre à fabriquer leurs armes, leurs outils, de grandes épingles dont les femmes attachaient leurs robes, et des miroirs. Cette utilité faisait qu'ils estimaient plus ce métal que l'or et l'argent, et qu'ils en tiraient davantage de la mine.

Leur sel commun, qui se tirait de quelques fontaines et de l'eau de la mer, le poisson des lacs et des fontaines, le coton, le chanvre, etc., étaient en commun dans toutes les provinces ; chacun en prenait pour son

usage. Mais ceux qui plantaient des arbres fruitiers les avaient en leur possession, aussi bien que les fruits.

---

## XII.

### DES MAISONS ROYALES ET DE LEURS ORNEMENTS.

Les maisons des rois incas n'étaient pas moins superbes que tout ce qui leur servait; et l'on peut dire qu'elles ont surpassé dans quelques parties la magnificence des plus beaux palais bâtis pour l'habitation des plus grands monarques. Les pierres de leurs bâtiments étaient si bien posées et si bien jointes, qu'on les croyait d'un seul bloc; le mortier qui en faisait la liaison était fait d'une terre rouge extrêmement grasse, et si propre à cimenter, qu'on ne la distinguait point. Ce qui persuada d'abord aux Espagnols que les Péruviens bâtissaient sans plâtre et sans mortier; il est vrai qu'ils ne connaissaient ni la brique, ni la chaux. Ils employèrent dans quelques temples du soleil un alliage de métaux d'or, d'argent et de plomb, comme le remarque Pedro de Cieça[1], et cette magnificence a été la principale cause de la ruine de ces édifices : car les Espagnols les ont tous démolis pour en arracher ce peu de matière d'or et d'argent. Leur solidité était très grande, comme l'assure Pedro de Cieça[2]. Mais qui peut résister à l'avarice? Ils lambrissaient non seulement leurs temples et leurs maisons royales avec des lames d'or, mais ils les embellissaient de figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de poissons, d'ours, de tigres, de lions, de huanacos, etc., qu'ils plaçaient dans des niches[3]. Ils imitaient les herbes et les plantes, surtout

[1] Chap. XCIV.
[2] Chap. XLII, LX et XCIV.
[3] PEDRO DE CIEÇA, ch. XLIV.

celles qui croissent sur les murailles, et les plaçaient avec tant d'art, qu'elles semblaient y avoir pris naissance. Ils ornaient ces mêmes murailles de lézards, de papillons, de souris, de petites et de grandes couleuvres qui montaient et descendaient. Le siège de l'Inca était d'or massif, sans bras ni dossier, et simplement creusé dans le milieu pour le rendre plus commode; on le posait ordinairement sur une grande table de même métal. Toute la vaisselle du palais, telle qu'elle pût être, était d'or ou d'argent; et chaque maison royale était également meublée pour n'avoir pas la peine de rien transporter; il y avait encore quantité de greniers et de réservoirs construits de ces métaux, où l'on renfermait une grande quantité d'habits neufs : car l'Inca ne mettait jamais deux fois le même habit; il le donnait à celui de ses parents qu'il voulait favoriser. Les couvertures de son lit étaient faites de la laine que produit une espèce de chèvre sauvage, ou de l'animal qui produit le bézoard. Cette laine était si belle et si fine, que l'on en envoya à Philippe II (parmi les choses rares) de quoi faire un lit. On ne connaissait point, au Pérou, l'invention des matelas, et jamais ils n'ont voulu s'en servir, trouvant que cette délicatesse ne s'accommodait pas à leur manière ordinaire de vivre.

Dans les maisons, où toutes les chambres étaient lambrissées d'or et d'argent, il y avait toujours une grande quantité de vivres prêts pour les Incas et pour tous les officiers de sa nombreuse maison. Ils ne faisaient que deux repas, dont le principal était depuis huit heures du matin jusqu'à neuf; leur souper était léger, et se faisait avant la nuit; ils ne buvaient point en mangeant, mais en récompense ils buvaient souvent jusqu'à la nuit, c'est-à-dire les gens riches; car le peuple était avare en tout; il se couchait de très bonne heure.

On voyait des parterres et des jardins dans toutes

les maisons royales pour la promenade de l'Inca; les arbres les plus agréables, les plus belles fleurs étaient imitées dans leurs différentes situations. L'on voyait briller au milieu de ces merveilles des champs de maïs faits au naturel, avec leurs racines, leurs fleurs et leurs épis très bien soudés, car les pointes étaient d'or, et le reste était d'argent. On y voyait encore des animaux d'or de différentes grandeurs : des lapins, des rats, des lézards, des couleuvres, des papillons, des renards, des chats sauvages (car ils n'en avaient pas de domestiques), des oiseaux de toutes les espèces, dont les uns semblaient chanter sur les arbres, d'autres étendaient leurs ailes comme pour voler. Toutes ces maisons avaient des bains, dont les grandes cuves étaient d'or et d'argent, et les tuyaux, de ces mêmes métaux. Ils enrichissaient de ces beaux ouvrages les lieux qui produisaient des fontaines d'eau chaude. Parmi leurs magnificences, ils avaient encore des bûchers d'or et d'argent parfaitement bien imités. Mais les Indiens cachèrent la plupart de ces richesses, d'abord qu'ils reconnurent l'avarice et le désir insatiable des Espagnols; et ce fut avec tant de soin, que depuis ce temps on n'a pu les retrouver; le hasard seul les pourra faire découvrir. Car les Indiens d'aujourd'hui ne savent point où elles sont; leurs pères ne leur en ont point donné la connaissance, ne voulant pas que ces choses servissent à d'autres qu'à leurs rois, à qui elles étaient consacrées. Tous les historiens conviennent de ce point : et chacun d'eux enchérit suivant ce qu'ils en ont appris. Pedro de Cieça[1] en a écrit plus amplement qu'un autre, aussi bien qu'Augustin Carate[2].

Don Francisco Piçarro reçut la riche rançon que l'on fit payer à l'Inca Atahuallpa; et comme général

[1] Chap. XXI, XXXVII, XLI, XLIV et XCIX.
[2] Chap. XIV.

pouvant choisir dans le butin, il choisit la chaise d'or et la table qui la portait. Ces deux morceaux valaient 25,000 ducats.

Pedro de Cieça dit[1] qu'étant à Cuzco pour tirer des mémoires des principaux du pays sur les Incas, on lui dit : que Paulangu et d'autres seigneurs assuraient que si tous les trésors des provinces des Guacas, de leurs temples et ceux des tombeaux étaient joints ensemble, ce que les Espagnols en ont tiré serait fort peu de chose, en comparaison de ce que l'on a caché.

Francisco Lopez de Gomara[2] parle aussi fort au long des richesses immenses de ce royaume. Il dit que tout le service de la maison de l'Inca, de sa table et de sa cuisine était d'or et d'argent; qu'il avait dans son antichambre des statues gigantesques, qui, à la vérité, n'étaient pas massives, et que l'on y voyait des figures d'animaux, des oiseaux, des arbres, des plantes et des poissons : les cordes, les paniers et les corbeilles étaient d'or.

Les Espagnols n'ont parlé que du jardin de l'île de Puna, parce qu'il était sur la route qu'ils tinrent en entrant dans le pays, et qu'ils eurent le temps de l'admirer. Les Indiens bouleversèrent tous les autres pour en cacher les richesses. En l'année 1595, on débarqua en trois voyages trente-six millions d'or à San-Lucar.

La maison de l'Inca était composée d'officiers et de domestiques de toute espèce; il y avait des cuisiniers pour les tables; mais celle de l'Inca n'était préparée que par ses maîtresses. Les villes qui étaient à six ou sept lieues de Cuzco étaient obligées de fournir des hommes habiles et fidèles, propres à ces différents emplois. Ils servaient par jours, par semaines et par mois : ces villes répondaient de ces officiers, et ne payaient aucun autre tribut; mais toute la ville était

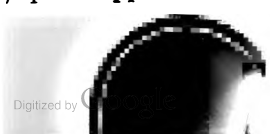
[1] Chap. XXI.
[2] Chap. CXXI.

punie à proportion de la faute de celui qu'elle avait fourni; elle était démolie lorsqu'ils manquaient de respect à la Majesté royale. Quelque médiocre que fût une charge, elle était fort estimée des Indiens : car tout ce qui appartenait à l'Inca et qui approchait sa personne était infiniment recherché.

Le roi ne paraissait jamais en public que dans une chaise à bras d'or massif. Les deux provinces de *Rucana*, grande et petite, lui fournissaient des gens pour le porter sur leurs épaules. Elles renfermaient plus de quinze mille habitants tous dispos, bien faits, et presque de même taille. A l'âge de vingt-cinq ans, ils s'exerçaient à porter la chaise pour ne point tomber, ni faire le moindre faux pas : car celui à qui ce malheur arrivait était mis à une espèce de pilori par le grand porte-siège. Il y a même un historien qui dit qu'on le punissait de mort. Cependant, ils tenaient à grand honneur de porter le roi, ce qu'ils faisaient chacun à leur tour au nombre de vingt-cinq et davantage, afin qu'une chute, ou un faux pas ne devînt pas sensible.

La consommation des vivres était très grande dans la maison du roi, surtout celle de la viande; car on en donnait à tous les princes du sang qui se trouvaient avec le roi. Quant au pain ou maïs, la distribution n'en était pas si grande, puisque l'on n'en donnait qu'aux domestiques; les autres en recueillaient assez pour l'entretien de leurs maisons. Ils ne chassaient que le petit gibier, conservant les daims, les chevreuils et les huanacos pour la chasse générale dont ils distribuaient la chair et la laine à tout le peuple. On fournissait dans la maison de l'Inca une si grande quantité de breuvage, qu'il serait impossible d'en rendre compte. Car il était d'usage d'offrir à boire à tous ceux qui venaient chez l'Inca, petits ou grands, et l'on ne pouvait avec bienséance traiter d'aucune affaire sans boire.

Les Indiens des quatre contrées, qu'ils appelaient



*Tavantinsuyu*, c'est-à-dire les habitants les plus proches de la capitale de cette province à quinze ou vingt lieues à la ronde de Cuzco, étaient obligés de porter, chacun à leur tour, l'eau, le bois et les autres choses qui servaient à la maison du roi. Et quand il était absent, ils servaient en plus petit nombre. Quand ils voulaient faire leur boisson, qu'ils appelaient *Aca,* ils employaient de l'eau un peu trouble pour la rendre meilleure et moins facile à se gâter. Aussi les Indiens n'étaient pas curieux d'avoir des sources claires, et même les fontaines n'étaient pas trop bonnes dans Cuzco.

Il y avait dans plusieurs maisons des Incas, des salles qui avaient jusqu'à deux cents pas de longueur, et cinquante ou soixante de largeur; elles tenaient lieu de places publiques pour y danser et s'y réjouir les jours de fêtes, quand le mauvais temps obligeait de se mettre à couvert. J'en ai vu quatre dans la ville de Cuzco, qui, dans mon enfance, étaient encore sur pied: l'une était dans *Amarucacha*, au logement de Hernando Piçarro, où est à présent le collège des Jésuites; l'autre à *Cassana*, où sont aujourd'hui les magasins de Jean de Cillorico; une autre à *Colcampata*, dans les bâtiments qui ont appartenu autrefois à l'Inca *Paullu* et à Don Charles son fils. Cette salle était la plus petite des quatre. Celle de *Cassana* était la plus grande, et contenait aisément trois mille personnes. La prodigieuse quantité de bois qu'il fallait pour couvrir ces bâtiments était étonnante. Cette dernière est aujourd'hui l'église cathédrale. Il faut remarquer que les planchers des maisons des Indiens n'étaient pas d'une pièce, et qu'aux deux côtés des grandes salles il y avait des cloisons qui formaient des logements plus ou moins grands, suivant la grandeur des familles, afin que chaque ménage fût dans son particulier. Ils faisaient à claire voie les quatre murailles de maçonnerie ou de terre de toutes leurs maisons; car ils ne savaient pas

entabler les pièces ensemble, ni faire des tirants d'un mur à l'autre; mais à mesure qu'ils élevaient la charpente sur les murs, ils l'attachaient avec de grosses cordes faites avec une paille fort large qui ressemblait à du jonc; ensuite ils mettaient entre les premières pièces de bois une si grande quantité de chaume, que les maisons royales en portaient plus d'une brasse d'épaisseur. Je me souviens d'avoir vu dans la vallée de *Yucay* une salle faite de cette façon, qui avait plus de soixante-dix pieds en carré, et couverte en forme de pyramide; les murailles étaient élevées d'environ seize pieds, et le toit en avait plus de douze, avec deux petites loges à côté. Lorsque les Indiens se révoltèrent contre les Espagnols, ils ne brûlèrent point cette salle, parce que leurs rois avaient accoutumé de s'y placer pour voir les fêtes qui se faisaient dans une grande place carrée, ou, pour mieux dire, dans une plaine, sur laquelle elle était bâtie; mais ils brûlèrent toutes les autres maisons, et même de très beaux bâtiments qui étaient dans cette vallée; j'en jugeai par les ruines.

Indépendamment de la maçonnerie, ils bâtissaient encore avec une terre grasse, pareille à celle dont nous faisons de la brique; ils mêlaient du chaume coupé dans cette terre, dont ils faisaient des carreaux de la largeur dont ils voulaient que fût la muraille, si bien que les plus petits avaient environ trois pieds de long, sur un de large. Ils séchaient ces carreaux au soleil, et les employaient, comme nous faisons la brique, mettant au lieu de plâtre et de mortier cette même terre mêlée d'une paille coupée très menu. Quand le feu avait consumé quelques-unes de leurs belles maisons, ils ne rebâtissaient jamais sur ses ruines, disant qu'il n'était pas possible que le feu ne les eût affaiblies. D'abord que le roi était mort, ils muraient sa chambre à coucher; ils y laissaient tout ce qui s'y trouvait, et regardaient ce lieu comme sacré. On faisait la même chose dans toutes les maisons royales où l'Inca n'avait

même été qu'une nuit en voyageant; et sur le champ ils bâtissaient un autre corps de logis pour le nouvel Inca, et soutenaient de tous les côtés celui qu'ils avaient muré pour le conserver.

---

## XIII.

### DE LA POMPE FUNÈBRE DES ROIS ET DU DEUIL QU'ILS EN PORTAIENT.

Les funérailles des rois se faisaient avec beaucoup de solennité; et pendant un fort long temps ils embaumaient si parfaitement leurs corps qu'ils paraissaient en vie. On portait toutes les parties intérieures dans le temple de *Tampu*, à cinq lieues de Cuzco, sur la rivière de Yucay. Pedro de Cieça [1] fait mention des superbes bâtiments de pierre que l'on y voyait. Il dit même qu'il est très sûr que l'on trouva dans le palais du roi, ou dans le temple du soleil, de l'or fondu et mêlé de bitume pour la liaison des pierres. Lorsque l'Inca mourait, ou quelqu'un des principaux seigneurs du pays, les domestiques et les femmes qu'ils avaient le plus aimés se laissaient enterrer vivants, ne désirant que d'aller les servir en l'autre monde; car ces peuples croyaient à l'immortalité de l'âme, et ils s'imaginaient qu'après cette vie il y en avait encore une corporelle. Cette idée les engageait à souffrir la mort sans horreur, ou bien à se la donner. Quelques historiens rapportent à ce sujet une chose bien éloignée de la vérité, c'est que l'on enterrait ces femmes et ces domestiques malgré eux. Ils se présentaient au contraire en si grand nombre, que l'on avait beaucoup de peine à les retenir, et qu'il fallait leur remontrer qu'il y en avait

[1] Chap. XCIV.

assez pour le moment, et qu'ils iraient peu à peu servir leur maître en mourant de leur mort naturelle.

Après avoir embaumé les corps, ils les plaçaient devant la figure du soleil, et leur offraient des sacrifices comme à des hommes divins, fils du soleil. On passait le premier mois dans des pleurs continuels; les bourgeois de la ville pleuraient l'Inca tous les jours avec de grandes démonstrations de chagrin, et les étrangers, qui y étaient établis de chaque province, sortaient ensuite dans la campagne avec les enseignes des Incas, ses bannières, ses armes, ses habits, et tout ce qu'il fallait enterrer avec lui; ils mêlaient à leurs plaintes le récit des victoires qu'il avait remportées, celui de ses exploits mémorables et des biens qu'il avait faits à leur pays. Ce premier mois de deuil étant passé, ils le renouvelaient tous les quinze jours pendant toute l'année, à chaque conjonction de la lune. Ils avaient des hommes et des femmes qui excellaient dans la profession de pleurer, et qui ne cessaient de mêler leurs plaintes aux éloges du roi défunt. L'on en agissait de même dans toutes les provinces de l'empire, et chaque seigneur témoignait la douleur que lui causait la mort de son souverain. Ils allaient visiter les lieux où leur prince s'était arrêté dans leur pays, mêlant à leurs cris le récit des faveurs qu'ils en avaient reçues.

Ils enterraient, avec les entrailles du roi défunt, toute sa vaisselle, sa batterie de cuisine, ses habits, ses plus riches joyaux et les meubles de toutes ses maisons, comme s'il en devait faire usage dans l'autre monde. Quant aux autres richesses placées dans les maisons royales par grandeur et par magnificence, comme les cuves, les bûchers, les arbres d'or et d'argent, etc., ils n'y touchaient point, et les gardaient avec respect pour ceux qui succédaient à la couronne.

A l'imitation de ces funérailles, ils faisaient plusieurs cérémonies à celles de leurs caciques; j'en ai moi-même été témoin dans mon enfance.

## XIV.

### DE LA CHASSE GÉNÉRALE ET SOLENNELLE QUE FAISAIENT LES ROIS INCAS.

La chasse n'a pas été une des moindres marques que les Incas aient données de leur grandeur. Il n'était permis de chasser les perdrix, les pigeons, les tourterelles et les animaux de cette espèce que pour la table des Incas, des gouverneurs et celle des Curacas; encore cette chasse était peu considérable, et ne pouvait se faire sans une permission de la justice. Car on craignait que ce plaisir ne les rendit fainéants, et ne les empêchât d'avoir soin de leurs terres et de leur famille. Ainsi pas un Indien n'osait tuer un oiseau sans permission : car les lois de l'Inca étaient faites pour être exactement observées. Ainsi les animaux les plus sauvages devenaient en quelque façon familiers.

Quand le roi avait fait publier une chasse générale dans une province, il commandait vingt ou trente mille Indiens, selon la grandeur de l'enceinte qu'il avait projetée. Cette troupe se séparait en files à droite et à gauche, en occupant l'espace de vingt-cinq ou trente lieues, s'appuyant sur des rivières ou de grandes montagnes, sans qu'il fût permis d'aller sur les terres marquées pour l'année suivante. Alors à force de cris ils effarouchaient tous les animaux, et les renfermaient dans les lieux choisis pour le rendez-vous des chasseurs. L'enceinte se trouvait si bien fermée, qu'aucun animal ne pouvait échapper; car ils n'enfermaient que dans les endroits où rien ne pouvait embarrasser les chasseurs : aussi prenaient-ils tous ces animaux sans résistance. Ils nettoyaient par ce moyen les campagnes des lions, des ours, des renards, des loups-cerviers de

plusieurs espèces, car on ne trouvait de tigres que sur les hautes montagnes des *Antis :* mais les chevreuils, les daims, les chamois et les autres animaux qu'ils appellent huanacos, qui ont le poil rude, et les vicunnas[1], qui l'ont extrêmement fin et délié, se trouvaient ramassés quelquefois jusqu'au nombre de quarante mille, plus ou moins, suivant le pays. Mais les armes à feu ont détruit presque tous ces animaux, et l'on n'en trouve plus guère que dans les lieux où l'on ne s'en est point encore servi. Comme ils prenaient tous ces animaux à la main, ils laissaient aller les jeunes pour entretenir la race, et distribuaient la chair de ceux qu'ils avaient gardés; ils donnaient la liberté à presque tous les huanacos et vicunnas; mais ils ne les laissaient aller qu'après leur avoir coupé le poil, qu'ils préféraient avec raison à leur plus belle laine. Ils tenaient un registre de ce bétail sauvage, afin de savoir combien on avait tué d'animaux nuisibles ou profitables, et de juger de l'augmentation de ce gibier à la chasse suivante. Ils distribuaient au peuple la laine des huanacos, et réservaient pour l'Inca celle des chèvres sauvages qui ne servait qu'au roi et aux princes de son sang; car aucun autre ne pouvait s'en servir sous peine de la vie. Il est cependant vrai que quelques Curacas ont eu la permission d'en faire usage. On partageait en commun la chair de ces animaux. Les Curacas étaient même bien aises d'en avoir, pour témoigner qu'ils prenaient part au plaisir de cette chasse générale. Elle se faisait ordinairement dans chaque province tous les quatre ans : on laissait cet intervalle pour laisser revenir le poil, et donner le temps à ces animaux de se multiplier, et les empêcher d'être farouches, comme ils l'eussent été, si on les eût chassés tous les ans. La distribution des provinces était faite de façon qu'il y avait une chasse tous les ans. Il

[1] Vigognes, espèce de chèvres sauvages.

résultait trois ou quatre choses avantageuses de cette chasse. Ils conservaient la chasse et faisaient le profit de leurs sujets, en amusant toute leur cour. Ils étaient persuadés que le *Pachacamac* n'avait créé les animaux sauvages que pour l'utilité des hommes, et qu'il fallait exterminer les animaux nuisibles. L'on peut juger de l'exactitude de ces rois dans les choses d'importance, puisque dans la chasse même ils avaient tant de considérations utiles. Ils tiraient le bézoard de ces animaux; celui des vicunnas est le meilleur de tous.

Les vice-rois et les gouverneurs incas observaient le même ordre de chasse chacun dans sa province; ils s'y trouvaient en personne, non seulement pour leur plaisir, mais afin que le partage de la laine et de la chair fût égal pour le menu peuple, et pour les infirmes ou estropiés.

En général les Péruviens n'avaient pas beaucoup de bestiaux. Les Collas étaient les seuls qui en avaient abondamment. Aussi les Indiens ne mangeaient de viande que celles que les Curacas leur donnaient, et quelques lapins qu'ils élevaient dans leurs maisons. Pour remédier à cette nécessité générale, l'Inca faisait ces chasses; et ce qu'on leur distribuait leur durait toute l'année par la façon dont ils le savaient accommoder. De plus, ces peuples sont très sobres; car ordinairement ils ne mangeaient que des herbes à leur repas. Ils séchaient au soleil et gardaient, pour les manger dans la saison, celles qu'à cause de leur amertume ils avaient fait cuire dans deux ou trois eaux. Ils mangeaient aussi des herbes vertes et crues, comme nous mangeons des raves et des laitues.

---

## XV.

### DE LEURS COURRIERS ET DE LA DILIGENCE QU'ILS FAISAIENT.

Les courriers qu'ils appelaient *Chasqui* étaient placés au nombre de cinq ou six dans des cabanes à un quart de lieue de distance : ils avaient remarqué que l'on pouvait courir cet espace très vite et sans prendre haleine. Ceux qu'ils choisissaient pour cet emploi étaient jeunes et dispos; chacun d'eux courait à son tour. Ils regardaient sans cesse sur le grand chemin, pour se tenir prêts à recevoir le message; car les cabanes étaient placées, autant qu'ils le pouvaient, à la vue l'une de l'autre.

Le nom de *Chasqui* veut dire changer, parce qu'ils changeaient, en effet, quand ils faisaient passer la parole.

Les messages se faisaient de vive voix, et pour l'ordinaire en très peu de mots, pour les rendre aisés à retenir, et pour empêcher que l'on n'en corrompît le sens. Celui qui arrivait criait d'aussi loin qu'il le pouvait, pour avertir celui qui devait partir, et répétait deux ou trois fois sa commission pour ne pas perdre de temps; et s'il ne l'avait pas entendu, il allait jusqu'à lui. Enfin, ils ne négligeaient rien de tout ce qui pouvait augmenter la rapidité. Quelquefois aussi ils envoyaient une nouvelle par le moyen de leurs nœuds, dont ils en faisaient un qui était comme un chiffre entre l'Inca et le gouverneur. D'autres fois ils donnaient des avis au prince par des fumées qu'ils tenaient toujours prêtes; mais l'on n'en faisait usage que lorsqu'il y avait quelque province révoltée; par ce moyen l'Inca était instruit en trois ou quatre heures, quand

même la nouvelle serait venue de six cents lieues de sa cour.

---

## XVI.

### DE LEUR MANIÈRE DE COMPTER PAR NŒUDS.

Quand les Indiens voulaient faire leurs comptes, ils prenaient ordinairement de petites cordes différentes en couleurs et en nombre. Chacune des couleurs, ou simple ou mêlée, avait sa signification. Ces cordons tors et gros comme de la moyenne ficelle, et longs d'environ trois pieds, étaient attachés comme une espèce de frange le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur indiquaient ce que contenait chaque filet, comme, par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, et les gens de guerre par le rouge. S'ils voulaient désigner des choses, dont les couleurs ne sont point remarquables, ils les mettaient chacune selon leur rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux moindres, comme par exemple, en matière de légumes, ils auraient mis le froment, le seigle, les pois, les fèves, le millet, etc. Et de même pour les armes; ils mettaient les premières celles qu'ils estimaient le plus, comme les lances, les flèches, les arcs, les javelots, les massues, les haches, les frondes, etc. Pour faire un compte de vassaux, ils commençaient par les habitants de chaque ville, puis par ceux de chaque province, ce qu'ils faisaient ainsi : ils mettaient au premier filet les vieillards au-dessus de soixante ans, au deuxième ceux de cinquante, et ainsi du reste en descendant jusqu'aux enfants à la mamelle. Il y avait d'autres petits filets fort déliés d'une même couleur, qui pendaient à quelques-unes de ces ficelles, comme à celles

des femmes ou des hommes d'un tel âge, pour marquer les veuves et les veufs de cette année. L'on gardait toujours l'unité dans ces filets, comme dizaine, centaine, mille, dizaine de mille, etc. Ils passaient rarement la centaine de mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier, et chaque capitale sa province, le nombre ne montait jamais à une si grande quantité. Chacun de ces nombres, qu'ils comptaient par les nœuds des filets, était séparé de l'autre ; et les nœuds de chaque nombre dépendaient d'un, comme ceux d'une cordelière : ce qui se pouvait faire d'autant plus aisément, qu'ils ne passaient jamais neuf, soit en unité, soit en dizaines, etc.

Ils mettaient au plus haut des filets le plus grand nombre. Les nœuds de chaque filet et de chaque nombre étaient égaux les uns aux autres, comme un bon arithméticien les pose quand il veut faire une grande supputation. Il y avait des gens préposés pour la garde de ces comptes. Quoiqu'en ce temps-là ces peuples fussent tous d'une probité égale, vu leur simplicité et leur façon de se gouverner, cela n'empêchait pas que pour remplir cette charge, encore plus que pour les autres, ils n'eussent soin de choisir ceux que l'on connaissait depuis longtemps pour être honnêtes gens ; et comme ils ne connaissaient pas ce que l'on appelle faveur, la seule considération du mérite et de la vertu y faisait parvenir : car ils ignoraient la vénalité, et n'employaient l'argent à quoi que ce pût être. Ils se contentaient d'échanger leurs vivres.

Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou gardes des nœuds, était proportionné au nombre des habitants des villes. Car quoique leur fidélité ne fût pas suspecte, quelque petite que fût une ville, il fallait qu'il y en eût quatre, et quelquefois à proportion de sa grandeur jusqu'à vingt et trente, quoiqu'ils n'eussent qu'un même registre, pour lequel un seul maître des comptes aurait suffi ; mais l'Inca voulait qu'il y en eût plu-

sieurs, pour éviter toutes les supercheries, persuadé que plus il y en avait, plus il était difficile qu'ils pussent s'accorder pour tromper.

Ils comptaient de cette façon tous les tributs que l'Inca recevait chaque année, sans qu'il y eût aucune maison qui ne fût spécifiée selon son genre et sa qualité. On y voyait le rôle des gens de guerre, de ceux qui avaient été tués, des enfants qui naissaient et qui mouraient, dont ils désignaient le nombre par mois. En un mot, tout y était : les batailles, les rencontres, les ambassades et les déclarations que le roi avait rendues ; et pour suppléer à ce qui avait été dit, et que les nœuds ne pouvaient exprimer, ils avaient certaines marques pour distinguer des actions mémorables, dont les gardes des comptes acquéraient la connaissance, et qu'ils apprenaient par cœur. Cela se conservait par la tradition de père en fils, surtout dans les villes et dans les provinces où les événements étaient arrivés : car indépendamment de ce que chaque particulier se piquait de mémoire pour transmettre à la postérité leurs mémorables faits d'armes, les ambassades faites à l'Inca, et les réponses qu'il avait faites, les Amautas les mettaient succinctement en prose en forme de fables, afin que les pères les racontassent à leurs enfants, et qu'ainsi passant d'âge en âge il n'y eût personne qui n'en conservât le souvenir. Ils donnaient volontiers un sens fabuleux et allégorique à leurs histoires ; et d'un autre côté, les Avaricus ou leurs poètes composaient exprès de petits vers, pour exprimer ce que les nœuds ne pouvaient faire entendre. Ils chantaient ces vers dans les triomphes et dans les jours de fêtes, aux couronnements de leurs Incas, et aux cérémonies qu'ils faisaient en armant des chevaliers. Ainsi l'on voit qu'ils faisaient tout leur possible pour suppléer au défaut des lettres.

Quand les Curacas ou les gentilshommes voulaient savoir l'histoire de leurs ancêtres, ou ce qui s'était

passé de plus remarquable dans quelque province, ils allaient consulter les *Quipucamayus*, qui passaient leur vie à étudier ces nœuds commis à leurs soins, et ce travail les exemptait du tribut ordinaire. Ces mêmes gens savaient encore les lois et les ordonnances ; ils étaient instruits des sacrifices que l'on faisait au soleil à certaines fêtes, des ordonnances qui regardaient les veuves, les étrangers et les pauvres : en un mot, rien n'échappait à leur connaissance. J'ai autrefois compté par les *Quipus* ou les nœuds, que les Indiens sujets de mon père et les autres Curacas me remettaient, lorsqu'ils venaient à la Saint-Jean payer le tribut : car alors les Curacas étrangers se méfiant des Espagnols demandaient à ma mère de me les faire collationner avec le tribut ; ce que je faisais volontiers, et je devins aussi savant sur cette matière qu'ils le pouvaient être.

---

## XVII.

### LA CONQUÊTE DU PÉROU.

Pendant que l'Inca Huayna-Capac passait les jours avec tranquillité dans le palais de *Tumi-Pampa*, le plus magnifique du Pérou, il apprit que des hommes extraordinaires, et tels qu'on n'en avait jamais vu, côtoyaient la côte de son empire dans des bateaux d'une forme extraordinaire, et qu'ils s'informaient (autant qu'on en pouvait juger) du pays où ils se trouvaient. Ces nouvelles causèrent beaucoup d'inquiétude au prince, et il donna des ordres pour être plus particulièrement informé. C'était le vaisseau de Vasco Nunez de Balbao, dont j'ai parlé au commencement de cette histoire. Il y a cependant un historien qui



veut persuader que François Pizarro, accompagné de treize hommes, fut le premier qui découvrit cette mer ; mais il s'est trompé. Il devait dire que ceux-ci étaient les premiers conquérants, et non les premiers qui avaient fait la découverte. Il s'est encore trompé sur le temps ; car il y a eu plus de seize ans d'intervalle entre l'un et l'autre. L'époque véritable de la première découverte et du nom de *Pérou* est de 1515, et don François Pizarro, avec ses quatre frères, et don Diego d'Almagro n'entrèrent dans ce pays pour le conquérir qu'en 1531, huit ans après la mort de Huayna-Capac, puisqu'il mourut en 1523, la quarante-deuxième année de son règne, comme le témoigne le Père Blas-Valera, dans les fragments qui nous sont demeurés de cet auteur.

Huayna-Capac vécut encore huit ans depuis la découverte que l'on avait faite sur la côte. Il entretint la paix dans son empire; car ces hommes nouveaux lui donnaient de l'inquiétude, et le récit qu'on lui avait fait du vaisseau le jetait dans de vives alarmes : surtout à cause de cette tradition d'un ancien oracle, qu'après un certain nombre de rois, il arriverait en leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'y en avait jamais vu, qui envahiraient leur royaume et détruiraient leur religion. Trois ans auparavant que ce vaisseau vînt devant la côte, on vit dans Cuzco un présage qui causa une épouvante générale. Pendant que l'on célébrait la fête du soleil, il parut en l'air un aigle poursuivi par cinq ou six sarcelles et par autant de petits faucons : ces oiseaux fondaient les uns après les autres sur l'aigle avec tant de vitesse, qu'ils l'empêchaient de voler et le déchiraient à coups de bec; enfin l'aigle ne pouvant plus se défendre, se laissa tomber dans la grande place de Cuzco au milieu des Incas, comme s'il eût voulu implorer une assistance, qu'ils lui accordèrent en effet : on s'aperçut facilement qu'il était malade, et qu'il n'avait de plumes qu'aux ailes; mais

tout le soin que l'on en prit ne l'empêcha pas de mourir en peu de jours. Cet événement parut d'un très mauvais augure, et tous les devins assurèrent que c'était un présage évident de la perte de l'État et de la religion. Ce prodige fut suivi de plusieurs tremblements de terre, plus violents que ceux que l'on avait jamais sentis, quoique le Pérou y soit fort sujet : car ils renversèrent de hautes montagnes; la mer sortit de ses bornes ordinaires; l'on vit paraître d'effroyables comètes; et ce qui les étonna le plus, ce fut de voir dans une nuit fort claire trois grands cercles autour de la lune. Le premier était couleur de sang, le second d'un noir tirant sur le vert, et le troisième ressemblait à de la fumée. Un devin ou magicien, de ceux que l'on appelait *layca*, frappé de ce phénomène, vint trouver Huayna-Capac, et lui dit les yeux baignés de larmes : « Unique seigneur, la lune ta mère, qui prend part à tes maux, te mande par moi que le *Pachacamac*, qui conserve tout ce qu'il a créé, menace ta maison, ton empire et tes sujets de plusieurs fléaux. Ce premier cercle de sang, qui environne ta mère, signifie qu'après ta mort, quand tu te reposeras avec le soleil, tes descendants se feront une cruelle guerre, qui tarira en peu d'années le sang royal. Le second cercle nous assure que la ruine de notre religion et la décadence de ton empire suivront les guerres et les malheurs de ta famille; et le troisième cercle nous annonce que ce royaume se dissipera en fumée. » Quoique ce discours fît une forte impression sur l'Inca, il dit cependant au devin : « Sors de ma présence, tu as rêvé cette nuit toutes ces sottises et tu viens me les donner pour des révélations de ma mère. — J'aurais tort, lui répondit le devin, si je n'étais pas en état de prouver ce que j'avance : mais pour t'engager à me croire, sors, tu verras de tes propres yeux, et ensuite fais assembler, si tu le juges à propos, les autres devins pour en savoir la signification. » Ces dernières paroles effrayèrent l'Inca. Il sortit à l'instant

et, voyant dans le ciel les signes dont le devin lui avait parlé, il fit appeler tous les magiciens de la cour, parmi lesquels il s'en trouva un de la nation des *Yavins*, plus savant que les autres, et qui confirma le discours du premier. Quoique ces tristes présages fussent conformes à la mauvaise opinion que l'Inca avait de tout ce qui devait arriver, il fit semblant de n'y point ajouter foi, de peur d'abattre les esprits. Il dit donc aux devins : « Je ne vous croirai point, que le grand *Pachacamac* ne m'en assure lui-même. Je ne puis m'imaginer que le soleil mon père soit ennemi de son propre sang et qu'il permette la ruine de ses enfants. » Après leur départ, il trouva que leurs discours avaient une entière conformité avec l'ancien oracle; de façon qu'ajoutant à cela les prodiges effrayants que l'on remarquait tous les jours dans les éléments, et le bruit de ces navigateurs, qui de jour en jour devenait plus fort, quoiqu'on ne les eût pas encore vus, il ne savait quel parti prendre et vivait dans de continuelles alarmes. Néanmoins, pour prévenir (si la chose lui était possible) les malheurs dont il était menacé, il avait toujours sur pied une armée composée de gens d'élite et de vieux soldats, qu'il tenait dans les garnisons de ses provinces. Il ordonna plusieurs sacrifices au soleil, et voulut que les devins et les magiciens de chaque province consultassent les démons qui leur étaient familiers. Il fit surtout interroger le grand *Pachacamac* et l'idole *Rimac*, et leur fit demander si les prodiges que l'on avait vus sur la mer étaient heureux ou malheureux. Les réponses qu'il reçut furent confuses et ambiguës, ne promettant ni bien ni mal. Mais les devins persistèrent toujours dans leurs idées sinistres ; et tout l'empire était alarmé. Cependant au bout de trois ou quatre années, qui s'écoulèrent sans qu'il fût rien arrivé de nouveau, les esprits reprirent leur première tranquillité jusqu'à la mort de Huayna-Capac. On a su tout ce détail par deux capitaines de

la garde de ce prince, qui furent baptisés à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Ces officiers ne faisaient jamais le récit de ces prodiges, sans répandre des torrents de larmes.

J'ai appris de ce vieil Inca mon oncle, nommé Cusi-Huallpa, tout ce que je vais dire du testament de Huayna-Capac, de sa mort et des événements qui la suivirent. J'ai su de ma mère et d'un de ses frères, nommé don Fernand Huallpa-Tupac-Yupanqui, les cruautés d'Atahuallpa sur les princes du sang. Mes parents n'avaient pas encore dix ans quand elles commencèrent, et furent témoins pendant deux ans et demi de leur plus grande violence, enfin jusqu'à l'arrivée des Espagnols, la façon dont ils échappèrent à sa barbarie mériterait d'être rapportée.

La fièvre prit à Huayna-Capac au sortir du bain dans un lac du royaume de Quito, qu'il n'avait point quitté. Elle augmenta si considérablement, qu'il connut que sa maladie était mortelle; et il fut confirmé dans cette idée, non seulement par tous les présages qu'il se piquait de très bien entendre, mais par la persuasion où il était d'avoir vu les choses que tous les Incas disaient leur avoir été révélées sur leur mort par le soleil leur père.

Il parut de grandes comètes, une entre autres de couleur verte, qui les effraya beaucoup. Le tonnerre tomba sur la maison de l'Inca, et plusieurs autres prodiges arrivèrent au grand regret des Amautas, des devins et de leurs prêtres. Ils prédirent tous la mort de Huayna-Capac et confirmèrent les malheurs dont on parlait depuis si longtemps. Quelque persuadés qu'ils en fussent, ils n'osaient les publier, dans la crainte d'abattre le courage des Indiens, fort timides de leur naturel, et portés à croire les prodiges et toutes les nouveautés.

Huayna-Capac fit appeler ses enfants, ses parents, les gouverneurs et les commandants des provinces



voisines et leur dit : « Mes amis, je vais me reposer dans le ciel avec notre père commun; car il m'a révélé depuis quelques jours qu'il m'appellerait à lui du lac où je me suis baigné. Je vous recommande de me faire ouvrir après ma mort, suivant la coutume, et de laisser mon cœur et mes entrailles à Quito, comme un témoignage de l'amour que j'ai toujours eu pour ce pays : vous ferez porter mon corps à Cuzco pour y être mis avec ceux de mes ancêtres. Vous aurez soin surtout de mon fils Atahuallpa, que j'aime le plus en ce monde; je le laisse pour Inca dans ce royaume de Quito. Quant à ce qui regarde sa personne, ses armes et ses conquêtes, je vous commande de le servir avec toute l'affection et la fidélité que vous devez à votre roi. Je vous ordonne de lui obéir, quelque chose qu'il vous commande, car il ne fera rien que je ne lui révèle moi-même par l'ordre que j'en aurai reçu de notre père le soleil. Je vous recommande encore la justice et la douceur pour nos sujets, et de mériter toujours le précieux titre d'ami des pauvres, en un mot, de vous gouverner en tout comme vrais Incas fils du soleil. » Après avoir tenu ce discours à ses parents, il fit venir les capitaines et les Curacas qui n'étaient pas du sang royal, et leur recommanda de bien servir le roi et de lui être fidèles; et pour ne rien oublier de ce qu'il avait dans l'esprit : « Il y a plusieurs années, ajouta-t-il, que nous sommes assurés, par la révélation que nous en avons eue de notre père le soleil, qu'après le règne de douze Incas ses enfants, il viendra dans ce pays une espèce d'hommes qui nous sont inconnus et qui doivent soumettre nos États. Pour moi, je crois qu'ils sont de la nation de ceux qui ont paru sur la côte de la mer. Ils l'emporteront sur nous, non seulement en courage, mais en plusieurs autres choses. Le nombre des douze Incas est accompli en moi. Soyez donc certains que quelques années après que je vous aurai quittés, ces étrangers viendront en ce pays, et

qu'ils accompliront l'oracle et la révélation de notre père le soleil. Je vous commande de les servir et de leur obéir, comme à des gens qui vous surpasseront en tout, qui auront une loi meilleure que la vôtre et des armes plus puissantes. Vivez en paix. Pour moi, je vais me reposer avec mon père le soleil qui m'appelle à lui. » Pedro de Cieça de Léon[1] et François Lopez de Gomara confirment les mêmes choses. Je me souviens d'avoir demandé un jour au vieil Inca mon oncle, comment il s'était pu faire que le pays, étant d'un abord extrêmement difficile et les troupes étant très aguerries, les Incas eussent perdu leur empire en si peu de temps et se fussent soumis à un si petit nombre d'Espagnols. Pour toute réponse il me répéta la prédiction qui les regardait, en ajoutant que l'Inca leur avait ordonné de les servir et de leur obéir, comme à des gens qui valaient mieux qu'eux ; et comme ma question ne lui faisait pas plaisir : « Cet ordre, ajouta-t-il, a plus fait pour nous assujettir que ne pouvaient tous les Espagnols.

On exécuta les dernières volontés de l'Inca Huayna-Capac. Les peuples, en voyant passer son corps, témoignaient par leurs gémissements et leur deuil universel, combien ils l'avaient aimé durant sa vie. On fit sa pompe funèbre à Cuzco, suivant l'usage ordinaire. Il laissa plus de deux cents fils ou filles, et même plus de trois cents, selon quelques Incas qui parlaient de la cruauté d'Atahuallpa.

Après la mort de Huayna-Capac, ses deux fils vécurent pendant quatre ou cinq ans dans une assez bonne intelligence, et sans désirer d'augmenter leurs États. Huascar ne pouvait faire de conquêtes sans le consentement d'Atahuallpa, parce qu'étant maître du royaume de Quito, situé au nord, il fallait nécessairement le traverser pour soumettre de nouveaux peuples à son

[1] Chap. cxv.



empire; les trois autres côtés étaient conquis, du levant au couchant, depuis les Antis jusqu'à la mer; et du côté du midi jusqu'au royaume de Chili. Atahuallpa se contentait aussi des États que son père lui avait laissés. Mais comme les rois ne peuvent souffrir d'égal, Huascar craignit d'en avoir un dans la personne de son frère, et se repentit du consentement qu'il avait donné au présent que son père lui avait fait du royaume de Quito. Il lui parut qu'il aurait tort de souffrir qu'un royaume de cette importance fût séparé de ses États; que la démission qu'il en avait faite lui fermait un chemin pour les conquêtes, et qu'elle l'ouvrait à son frère, qui, par ce moyen, pouvait lui devenir encore plus redoutable; enfin, il s'imagina que le nom de Capac-Inca, qui signifie unique seigneur, était incompatible avec un associé; et qu'un homme ambitieux comme son frère pourrait augmenter ses forces au point de s'emparer de son empire.

Ces réflexions, n'étant pas sans fondement, se fortifièrent tous les jours et tourmentèrent si fort Huascar-Inca, qu'il envoya un de ses parents dire à son frère Atahuallpa : « Qu'il n'ignorait pas que suivant l'ancienne ordonnance du premier Inca Manco-Capac, suivie par tous ses descendants, le royaume de Quito et les provinces qu'il possédait étaient de la couronne et de l'empire de Cuzco; qu'il s'était démis de ce royaume entre les mains de son père, par une obéissance forcée; mais qu'il ne devait pas accorder, ni son père exiger une chose qui portait préjudice à la couronne et à ses successeurs; et qu'ayant donné son consentement il ne pouvait le laisser subsister qu'à deux conditions : la première qu'Atahuallpa ne ferait point de conquêtes, ou qu'il ne pourrait les conserver, parce qu'elles appartenaient à l'empire; et la seconde, qu'il le reconnaîtrait pour seigneur et s'avouerait son feudataire. »

Atahuallpa reçut cette ambassade avec toutes les

soumissions et les déférences que son caractère faux et déguisé purent lui suggérer. Mais après avoir médité pendant trois jours la réponse qu'il avait à faire, il dit à l'ambassadeur de son frère, avec autant de douceur que de dissimulation : « Qu'il avait toujours reconnu, et qu'il reconnaissait en son âme Capac Inca pour son unique seigneur; que jamais il ne penserait à rien ajouter au royaume de Quito; que même il était prêt à le rendre à son frère pour peu qu'il le désirât; que, pour ne lui donner aucun ombrage, il irait vivre en homme privé dans sa cour comme les autres princes de son sang, et que dans toutes les occasions il le servirait comme son prince et son légitime seigneur. » L'ambassadeur manda cette réponse à Huascar par un courrier qu'il lui dépêcha, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, afin de couper chemin aux délais que les allées et venues auraient apportés, et demeura dans la cour d'Atahuallpa. Huascar fut charmé d'apprendre l'intention et la réponse de son frère; et comme il souhaitait d'être avec lui en bonne intelligence, il lui fit savoir qu'il était charmé de lui voir posséder le royaume que son père lui avait laissé, et qu'il lui en confirmait le don, pourvu qu'il vînt dans un temps limité lui rendre hommage à Cuzco et lui prêter serment de fidélité. Atahuallpa répondit qu'il était l'homme du monde le plus heureux d'être instruit de sa volonté afin de l'exécuter ponctuellement; mais que, pour rendre la chose plus solennelle, il le priait de trouver bon que les états de sa province l'accompagnassent en corps pour assister à la pompe funèbre du roi son père, selon l'ancienne coutume du royaume de Quito et de toutes les autres provinces, et qu'après la cérémonie il lui prêterait, avec ses vassaux, le serment auquel ils étaient obligés. Huascar y consentit, et l'assura qu'il pouvait ordonner tout ce qu'il jugerait nécessaire pour les funérailles de son père. Cette ré-

solution satisfit les deux frères, mais d'une façon différente.

Atahuallpa fit publier dans tous ses États que tous les hommes de guerre se tinssent prêts à marcher, pour se trouver aux funérailles du roi son père, suivant l'ancienne coutume de chaque nation, et pour rendre l'hommage et prêter le serment de fidélité au grand monarque Huascar-Inca. Afin de rendre la pompe plus solennelle, il voulut que tout le monde portât ce qu'il avait de plus magnifique. Pendant qu'il donnait ces ordres publics, il dit à ses généraux de choisir dans leurs gouvernements les meilleurs soldats et de les armer sans rien dire, parce qu'il en avait plus besoin pour un combat que pour une pompe funèbre. Il les fit marcher par troupes de cinq à six cents, et les déguisa de façon qu'ils avaient plutôt l'air de bourgeois que d'hommes de guerre ; chaque troupe était éloignée de trois lieues de celle qui la précédait. Les généraux avaient ordre de faire halte avec les premières troupes à dix ou douze journées de Cuzco, afin que ceux qui les suivaient les pussent joindre, et les dernières compagnies devaient à certains endroits doubler leurs journées pour joindre les premières. De cette façon Atahuallpa mit en campagne, sans que l'on en eût le moindre soupçon, plus de trente mille hommes aguerris, tous vieux soldats que son père lui avait laissés, sous la conduite des meilleurs généraux qui ne l'abandonnaient jamais. Il répandit qu'il devait suivre avec les deux généraux Challcuchima et Quiezquiez.

Huascar-Inca, ayant une confiance entière dans les paroles de son frère, n'était nullement sur ses gardes ; d'ailleurs les Incas ses prédécesseurs avaient tant de fois mis à l'épreuve la fidélité de leurs sujets, et il était si peu probable qu'un frère fût le premier exemple d'une révolte, depuis l'établissement de la monarchie, que la sécurité dont Huascar-Inca jouissait ne devait point être troublée ; les sujets d'Atahuallpa lui parais-

saient mériter sa confiance autant que les siens propres ; aussi voulut-il qu'on leur fournît tout ce qui leur était nécessaire et qu'on les accueillît partout. Atahuallpa ne se conduisit avec finesse que parce qu'il n'était pas assez puissant pour déclarer une guerre ouverte à son frère. Aussi comptait-il plus sur sa tromperie que sur ses forces : car il rendait inutiles celles de son frère, en le prenant au dépourvu.

Quand les troupes d'Atahuallpa furent environ à cent lieues de Cuzco, les vieux Incas, gouverneurs des provinces par où elles passaient, et qui n'étaient pas faciles à tromper, s'étonnèrent de voir filer une si grande quantité d'hommes, et n'en eurent pas bonne opinion. Ils jugeaient, avec raison, que cinq à six mille hommes, ou dix tout au plus, suffisaient pour les funérailles du grand Huayna-Capac ; et que le serment n'exigeait que la présence des Curacas et celle des gouverneurs, et des généraux qui accompagnaient Atahuallpa, dont l'ambition et le courage aguerri ne devaient faire espérer ni paix, ni bon procédé. Ils firent part de leurs soupçons à leur roi Huascar, en l'assurant qu'il n'y avait rien de bon à attendre d'un si grand nombre d'hommes. Ces nouvelles émurent Huascar, et le tirèrent de l'assoupissement où l'avait plongé sa trop grande confiance. Il envoya des courriers en diligence aux gouverneurs des provinces d'*Antisuyu*, de *Collasuyu*, et de *Cuntisuyu*, avec ordre de se rendre sur le champ à Cuzco, et d'amener tous les soldats qu'ils pourraient rassembler. Il n'envoya personne à *Chinchasuyu*, quoique ce pays fût le plus grand et le plus peuplé, persuadé que les habitants seraient assez occupés à résister aux ennemis, sur la route desquels ils étaient.

Cependant l'indolence et l'inaction de Huascar avaient augmenté l'insolence et le courage des troupes d'Atahuallpa. Par la façon dont leur marche était disposée, ils se trouvèrent au nombre de vingt mille soldats sur

la rivière d'*Apurimac*, qu'ils passèrent sans trouver le moindre obstacle. Alors ils marchèrent drapeaux déployés. L'arrière-garde, de plus de dix mille hommes, joignit le premier corps d'armée, et tous réunis ils arrivèrent sur la hauteur de *Villacunca*, à six lieues de la ville.

Atahuallpa était resté pendant ce temps-là sur la frontière de son royaume, pour attendre le succès du premier combat. La valeur de ses troupes, l'expérience de ses généraux et la sécurité de ses ennemis, lui donnaient de grandes espérances. Huascar leva le plus de troupes qu'il lui fut possible; mais ses meilleurs sujets n'eurent pas assez de temps pour le joindre, la vallée de *Collasuyu* ayant plus de deux cents lieues de longueur, et celle d'*Antisuyu* ayant fort peu d'habitants. Il est vrai que tous les Curacas de *Cuntisuyu* arrivèrent à la tête de plus de trente mille hommes : mais ces troupes étaient mauvaises, manquant naturellement de courage, et de plus amollies par une longue paix. L'Inca Huascar, suivi de tous ses parents, et d'environ dix mille hommes qu'il avait ramassés, rassembla ce qu'il avait de troupes au couchant de la ville, en attendant celles qui venaient à son secours.

Les troupes d'Atahuallpa étaient trop aguerries pour ne pas s'apercevoir que le retardement ne pouvait leur être avantageux ; elles présentèrent donc la bataille à Huascar, ne voulant pas lui laisser le temps de réunir plus de troupes. Les armées se rencontrèrent dans une grande plaine à deux ou trois lieues au couchant de Cuzco. Ce fut là que, sans aucun pourparler, on combattit cruellement, les uns pour prendre Huascar, dont la prise leur était d'une extrême importance ; les autres pour le défendre avec le plus inviolable attachement. Cette bataille fut très sanglante et dura tout le jour ; mais enfin par la faute des *Collas* et des autres troupes d'Huascar, qui manquaient de courage, et qui ne savaient pas se servir de leurs armes, la victoire demeura

au parti d'Atahuallpa, dont les troupes étaient admirables. Comme ils n'avaient point d'autre objet que de prendre Huascar, ils le suivirent de si près, qu'ils le firent prisonnier lorsqu'il fuyait avec quelque mille hommes, qui l'avaient tiré de la mêlée et qui moururent tous devant lui, les uns de leurs propres mains, les autres de celles de leurs ennemis, ne voulant pas survivre au malheur de leur roi. Une grande quantité d'officiers, de Curacas et d'autres gens de condition se rendirent volontairement, quoiqu'il leur eût été aisé de se sauver; mais ils aimèrent mieux témoigner leur fidélité à leur roi que de l'abandonner.

Les troupes d'Atahuallpa ne négligèrent rien pour conserver un prisonnier de cette conséquence. Ils en donnèrent la garde à quatre capitaines avec des soldats sûrs, pour le veiller jour et nuit, et publièrent avec soin qu'Atahuallpa était prisonnier, pour empêcher les troupes de Huascar de venir au secours. Cet événement fut le plus essentiel de cette guerre : car les combats que rapportent quelques historiens espagnols ne se passèrent qu'aux extrémités du royaume entre quelques garnisons. Ceux qui rapportent qu'Atahuallpa fut fait prisonnier se trompent grossièrement. Il est vrai qu'il fit courir ce bruit pour amuser les troupes de son frère, et qu'il n'oublia pas de répandre une belle histoire sur sa délivrance ; il assura que le soleil son père l'avait changé en couleuvre pour lui procurer la liberté, afin de persuader aux peuples combien le soleil s'intéressait à lui et favorisait son parti. Ces peuples grossiers ajoutaient aisément foi à tout ce que les Incas disaient d'eux et du soleil.

Atahuallpa usa de la victoire avec une cruauté sans exemple. Car, sous prétexte de vouloir rétablir son frère dans ses États, il fit publier que tous les Incas de l'empire, les gouverneurs et tous les officiers de guerre et de justice se rendissent à Cuzco dans un temps qu'il leur marqua; et pour les y déterminer plus efficace-

ment, il assura que son dessein était de tenir des États généraux, et de régler quelques articles nécessaires pour la bonne intelligence qu'il voulait établir entre son frère et lui. Tous les Incas du sang royal obéirent à cet ordre, à la réserve de ceux que l'âge et les maladies retinrent chez eux, et d'un très petit nombre qui se méfiaient du tyran. D'abord qu'ils furent arrivés, Atahuallpa, qui craignait qu'ils ne fissent soulever le peuple, les fit périr cruellement, après leur avoir fait souffrir différents supplices.

Suivant les lois faites par Manco-Capac, et toujours inviolablement observées, Atahuallpa ne pouvait posséder le royaume de Quito, encore moins celui de Cuzco. Pour lever tous ces obstacles, qu'il sentait bien lui-même devoir s'opposer toujours à l'envie qu'il avait de parvenir à l'empire, il prit le parti de recourir à la violence, et de faire mourir non seulement tous les princes du sang royal, mais aussi tous ceux qui se trouvaient au même degré que lui, redoutant même l'exemple qu'il leur donnait : façon de penser ordinaire aux tyrans.

Atahuallpa fut plus altéré de sang qu'aucun prince dont nous parle l'histoire. Car, non content d'avoir fait périr deux cents de ses frères, fils de Huayna-Capac, il fit mourir tous ses oncles et neveux, enfin, tous ses parents jusqu'au quatrième degré, bâtards ou légitimes : les uns eurent la tête tranchée, les autres furent pendus ou jetés dans la rivière et dans les lacs, ou précipités du haut des rochers. Malgré sa victoire, il n'osa jamais aller plus avant que Saussa, qui est à 90 lieues de Cuzco. Quelque haine qu'il portât à Huascar, il ne voulut point encore le faire mourir, afin de l'opposer aux révoltés, en cas qu'il en survint. Mais en attendant, il lui donnait le spectacle continuel de la mort de ses parents, supplice plus affreux que la mort elle-même.

Pour épouvanter la noblesse et les Curacas, naturel-

lement attachés à Huascar, et dont il avait pris un grand nombre, il les fit conduire avec les fers aux mains dans la vallée de *Sacsahuana*, et les ayant mis en haie, il fit passer au milieu d'eux le malheureux Huascar, tout couvert de boue, ayant une corde au cou et les mains attachées derrière le dos. Ses tristes sujets se prosternèrent encore devant leur roi, en déplorant ses malheurs. Mais cette sensibilité et ce respect ne servirent qu'à redoubler la rage de leurs bourreaux, qui les assommèrent à coups de hache et de petites massues, qu'ils tiennent ordinairement d'une main dans le combat.

La cruauté des tyrans ne se peut point ordinairement assouvir. Aussi Atahuallpa, non content d'avoir fait périr tous les princes du sang et les principaux du pays, voulut encore répandre le sang des femmes et des enfants de la race des Incas, sans être touché de la faiblesse du sexe et de la tendresse de l'âge. Il ordonna donc aux ministres de ses cruautés de rassembler tout ce qu'ils pourraient trouver de femmes et d'enfants du sang royal, excepté celles que l'on avait renfermées dans la maison de Cuzco, comme femmes du soleil, et de les faire mourir hors de la ville et lentement, au milieu de tous les supplices qu'ils pourraient inventer. L'on fit d'exactes recherches, afin qu'aucune de ces malheureuses créatures n'échappât à sa barbarie. Le nombre des enfants légitimes ou bâtards fut infini. On conduisit ces innocentes victimes au milieu de la plaine de *Yahuarpampa*[1]. On les environna de troupes, et deux enceintes de sentinelles veillaient jour et nuit pour empêcher que la ville ne leur donnât du secours : ce fut là qu'ils exercèrent tous les supplices imaginables, sans donner aux malheureux qu'ils déchiraient d'autre subsistance qu'une très petite quantité d'herbes crues et de maïs. Quelque proches parentes que ces

[1] Ainsi nommée, du combat donné autrefois contre les *Chancas*.

femmes fussent d'Atahuallpa, on les pendait à des arbres ou à des potences fort élevées, les unes par les cheveux, les autres sous les bras. On leur mettait leurs enfants entre les bras avant que de les étrangler, et la faiblesse ou la douleur les leur faisant échapper, ces malheureuses petites créatures se brisaient en tombant. Ces barbares pendirent aussi beaucoup de ces enfants, tantôt par un bras et tantôt par deux, ou par le milieu du corps, afin que leur supplice durât plus longtemps, et il en périt encore un plus grand nombre de faim et de tristesse. Diego Fernandez[1] rapporte à peu près les mêmes choses. Aussi, dans l'espace de deux ans et demi, Atahuallpa répandit presque tout le sang royal des Incas : car il voulut augmenter sa barbarie en la faisant durer plus longtemps.

Malgré toutes les précautions du tyran Atahuallpa, il échappa encore à ses cruautés quelques Incas, soit qu'ils ne tombassent point entre les mains de ses troupes, soit que ces troupes fussent elles-mêmes touchées ou lassées de répandre une si grande quantité d'un sang qu'elles regardaient comme divin. Les sentinelles en laissèrent sortir de l'enceinte quelques-uns, après leur avoir ôté les marques royales et les avoir habillés comme les gens du menu peuple. Mais tous ceux qui purent éviter les supplices n'étaient âgés que de dix ou douze ans tout au plus. Ma mère fut de ce nombre, et un de ses frères, qui m'a appris plusieurs des choses que j'ai écrites.

Atahuallpa, non content des cruautés qu'il avait exercées contre les princes, les généraux et les plus grands seigneurs du pays, fit passer au fil de l'épée tous ceux qui servaient dans la maison du roi. Le nombre en était infini ; car on doit se souvenir qu'il y avait des villes autour de Cuzco destinées pour fournir chaque

[1] Seconde partie, livre III, chap. v.

espèce de domestiques, et qui ne servaient que par quartier. Ces mêmes villes, honorées du titre d'Incas par Manco-Capac, étaient en horreur à Atahualipa par leur attachement à la personne du roi; aussi ne fit-il grâce à aucune. Il entra dans toutes à main armée; et plus les officiers avaient des charges considérables, et moins il les épargnait. Après les avoir tous fait périr avec leurs femmes et leurs enfants, il fit brûler les villes et les maisons royales, dont elles étaient embellies. Les bas domestiques ne furent pas traités avec tant de rigueur, car les ministres d'Atahuallpa, pour avoir plus tôt fait, en massacrèrent dans les unes la dixième partie, dans d'autres la cinquième et quelquefois la troisième : ainsi de toutes les villes à six ou sept lieues aux environs de Cuzco, il n'y en eut pas une qui n'éprouvât la cruauté de ce tyran. L'on ne voyait dans tout l'empire que sang répandu, que villes brûlées, que vols, exactions et violences, qui commencèrent aussitôt que le tyran eut appris que le roi son frère était en son pouvoir. Il mit à feu et à sang les provinces frontières de son royaume, surtout celles des *Canarins*, pour se venger de ce qu'ils n'avaient pas voulu lui obéir au commencement de sa révolte. Augustin Carate[1] dit qu'il y fit tailler en pièces soixante mille hommes, et qu'il désola la ville de *Tumisbamba*, qui était fort grande et située sur les bords de trois rivières. François Lopez de Gomara dit presque la même chose, et Pedro de Cieça[2] en parle plus amplement, lorsqu'il dit que de son temps, surtout dans la province des *Canarins*, il y avait plus de femmes que d'hommes. Car après avoir mis en déroute, auprès d'*Ambato*, le général de son frère Huascar, qu'on nommait Antoca, il porta sa cruauté jusqu'au point de commander à ses gens de n'en épargner personne. Ce-

[1] Chap. xv.
[2] Chap. XLIV.



pendant, ils étaient venus tous, jusqu'aux enfants, avec des branches de palmes à la main, pour implorer sa clémence.

Les cruautés d'Atahuallpa auraient été poussées plus loin, si les Espagnols ne les eussent arrêtées, car ils le prirent et le firent mourir publiquement. Les Indiens dirent alors que le soleil avait envoyé les Espagnols pour les venger de ce barbare. Le contentement que leur donna son supplice les porta à leur obéir, comme à des hommes envoyés du ciel, auxquels ils se rendirent sans aucune résistance, malgré celle qu'il leur était facile de faire; ils les regardèrent comme des descendants de *Viracocha*, dont ils leur donnèrent le nom, et le coq étant un animal que leur avaient apporté leurs nouveaux maîtres, ils croyaient distinguer dans son chant le nom d'*Atahuallpa*. Ceux de Quito qui lui étaient attachés disaient, au contraire, que ces oiseaux le regrettaient.

Le père Blas Valera, en parlant de ce tyran, fait un grand récit des qualités de son esprit, et assure que, malgré sa cruauté, il a eu d'aussi grandes qualités qu'aucun autre Inca.

Il laissa un fils et deux filles, dont l'une eut un fils du marquis don François Pizarro. L'autre fut mariée à Blas Gomez, Espagnol.

Malgré toutes les recherches que les ministres des cruautés d'Atahuallpa avaient faites des Incas du sang royal pour les faire mourir, il s'en trouva, en 1603, plus de cinq cents, tous descendus de mâle en mâle des rois Incas, même de ceux qui, descendant de Huayna-Capac et de son fils Tupac Inca Yupanqui, étaient les plus proches du trône, et que pour cette raison le tyran avait ordonné surtout de faire mourir. De ces derniers était dom Melchior Charles Inca, petit-fils de Paulu, et arrière-neveu de Huayna-Capac, qui vint en Espagne en 1602. Les grâces qu'il demandait ayant été proposées au Conseil en 1604, le roi lui donna une pension

perpétuelle de sept mille cinq cents ducats, à prendre sur son épargne de la ville des rois, avec ce qu'il fallait pour faire venir sa femme et son équipage. Il fut fait chevalier de Saint-Jacques; on lui promit une charge d'ordinaire dans la maison du roi, aux conditions que tous les droits et les biens de son aïeul et de son père seraient annexés pour toujours à la couronne d'Espagne, et qu'il ne retournerait jamais aux Indes.

---

## FERDINAND DE SOTO.

*1539.*

Ferdinand de Soto, l'un des compagnons de Pizarre, entreprit la conquête de la Floride en 1539. On donnait alors le nom de Floride à tout le pays qui forme aujourd'hui la partie méridionale des États-Unis, et l'on croyait que ces terres sauvages étaient aussi riches en mines d'or et d'argent que le Pérou. Nommé gouverneur de Cuba et adelantado ou commandant de la Floride par Charles-Quint, Soto avec 750 hommes, dont 120 cavaliers, envahit ces contrées encore inconnues, n'y trouva pas d'or, et fut sans cesse aux prises avec de nombreuses tribus guerrières qui lui résistèrent avec courage; il parcourut, en combattant sans cesse, en livrant plusieurs grandes batailles, tout le pays entre l'Atlantique et le Mississipi, dont il découvrit le cours inférieur, traversa ce fleuve, remonta son affluent l'Arkansas, et finit en 1542, par mourir épuisé de cette lutte et de ces courses continuelles. Les débris de son armée regagnèrent Cuba.

Garcilasso de la Vega a raconté en détail cette expédition; nous détachons de son histoire le récit de la bataille de Mauvila, livrée au cacique de Talisse appelé Tascaluça, et le récit de la mort de Soto, dont l'ensevelissement dans les eaux du Mississipi rappelle les funérailles d'Alaric.

## I.

## BATAILLE DE MAUVILA.

Soto séjourna dix jours à Talisse, où il s'informa des provinces voisines et du chemin qu'il avait à faire. Cependant le fils de Tascaluça le vint trouver. C'était un jeune homme d'environ dix-huit ans; mais si grand, qu'il surpassait presque de la moitié du corps tous les Espagnols et tous les Indiens de l'armée Il avait à sa suite plusieurs gens considérables, et venait en qualité d'ambassadeur offrir à Soto l'amitié de son père, sa personne et sa province. Soto le reçut aussi avec beaucoup de civilité, tant pour le mérite particulier qu'il semblait avoir, que pour son air qui avait quelque chose de grand. Ensuite, comme ce jeune seigneur apprit que le général voulait aller voir Tascaluça, il lui dit que son père n'était qu'à douze lieues du camp, et qu'on s'y pouvait rendre par deux chemins; qu'il suppliait le général d'envoyer quelques soldats pour les reconnaître, avec ordre d'aller par l'un et de retourner par l'autre; qu'il les ferait conduire et ramener sûrement; et qu'après on marcherait par la route la plus agréable et la plus aisée. Villabos, qui souhaitait que la découverte fût heureuse, s'offrit d'aller avec un de ses compagnons trouver Tascaluça. A son retour les Espagnols dirent adieu à Coça[1] et à ses sujets, et prirent le chemin que Villabos leur marqua. Ils passèrent le fleuve de Talisse sur des traîneaux et des barques, et au bout de trois jours ils arrivèrent à la vue d'un petit village où les attendait Tascaluça. Mais lorsqu'il apprit qu'ils approchaient, il fut au-devant d'eux, et s'arrêta sur une

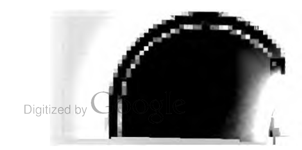
[1] Ce cacique, chef de la province de Coça, avait très bien traité les Espagnols.

éminence pour les mieux voir. Il était environné de cent des principaux de ses sujets, tous debout, tandis qu'il était assis sur une chaise de bois, haute d'environ deux pieds, sans dossier ni bras, et toute d'une pièce. Près de cette chaise il y avait un Indien avec une enseigne de peau de chamois, traversé de trois barres d'azur, de la figure d'un étendard de cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce qu'ils n'avaient pas encore vu de drapeau parmi les Indiens.

Tascaluça était âgé de quarante ans, ou environ, et plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnaient, de sorte qu'il paraissait un géant. Son visage, ses épaules et le reste de son corps répondaient à cette grandeur, et il était gros à proportion ; bel homme, l'air noble et fier, le mieux pris en sa taille, et le plus grand que l'on eût encore vu dans la Floride.

Comme il attendait Soto sur l'éminence, quelques officiers espagnols s'avancèrent jusqu'auprès de lui, sans qu'il daignât les regarder ou leur faire la moindre civilité, et il semblait qu'il ne les eût point aperçus. Mais à l'arrivée du général, il se leva et fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de son côté mit pied à terre et l'embrassa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes se logèrent dans le bourg et aux environs. Après ils se donnèrent la main, et vinrent à la maison qui était préparée pour le général, où le cacique prit congé de lui, et se retira.

L'armée se rafraîchit deux jours dans le village, et le troisième elle en sortit. Tascaluça, sous prétexte d'amitié et de service, la voulut accompagner durant qu'elle marcherait sur ses terres. Si bien que Soto commanda que l'on tînt prêt un cheval pour ce cacique, de même qu'on avait fait jusque-là pour tous les autres seigneurs indiens ; ce que j'avais oublié de dire. Mais comme Tascaluça était grand, on eut de la peine à lui trouver une monture. Cependant lorsque l'on eut bien cherché, on rencontra un gros cheval de bât, on le mit



dessus, après lui avoir donné un habit d'écarlate et une cape de même couleur ; mais il s'en fallait très peu que ses pieds ne touchassent à terre.

Le général réjoui qu'enfin on eût de quoi monter le cacique, donna ses ordres pour marcher, et l'armée fit quatre lieues chaque jour, et au troisième elle arriva à la capitale, que l'on appelait Tascaluça du nom du seigneur et de la province. Cette ville est forte, parce qu'elle est au milieu d'une presqu'île, que forme le fleuve qui passe à Talisse, et qui est beaucoup plus grand et plus rapide à Tascaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traversa le fleuve, mais à cause qu'on n'avait pas assez de traîneaux, on employa tout le jour à passer, et l'on ne put loger qu'à une demi-lieue de là dans une vallée très agréable. Alors les Espagnols cherchèrent Villabos et un autre cavalier, sans qu'ils pussent savoir ce qu'ils étaient devenus; ils soupçonnèrent alors seulement que, s'étant écartés, les Indiens les avaient tués. Villabos en effet se plaisait à sortir du camp et à courir le pays; mais de ces sortes de courses il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença dès lors à avoir mauvaise opinion de l'amitié de Tascaluça. Et ce qui confirma cette créance, fut que les Espagnols, témoignant aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les barbares leur répondaient avec insolence, qu'ils ne les leur avaient pas donnés en garde, et qu'ils n'étaient pas obligés de leur en rendre compte. Le général ne voulut point pousser la chose, de crainte d'effaroucher le cacique. Et parce qu'il crut que Villabos et son compagnon étaient tués, il différa de venger leur mort, jusqu'à ce que la fortune lui en fournît quelque occasion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui était à une lieue et demie du camp, Gonçal, Quadrado, Charamillo, et Diego Vasquez, cavaliers expérimentés dans toutes sortes de rencontres, et leur ordonna de reconnaître ce bourg, et de l'y attendre.

Au même temps que Quadrado et son camarade furent partis, le général prit cent chevaux et autant de fantassins, pour aller à l'avant-garde avec lui et le cacique, et donna ordre au maître de camp de le suivre en diligence. Néanmoins le reste de l'armée ne sortit que tard ; et dans la pensée qu'il n'y avait rien à craindre, ils se répandirent deçà et delà pour chasser.

Le général arriva sur les huit heures du matin à Mauvila, qui consistait en quatre-vingts maisons, où dans quelques-unes on pouvait poster quinze cents hommes, dans quelques autres mille, et aux plus petites environ six cents. Ces maisons n'avaient pourtant qu'un corps de logis ; car les Indiens ne les font point autrement, et chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques petites chambres. Au reste, comme Mauvila est une place frontière, les maisons en étaient fortes et belles, et marquaient assez la puissance du cacique. La plupart aussi lui appartenaient, et les autres aux principaux de ses sujets. Le bourg de Mauvila est dans une très agréable plaine, ceint d'un rempart fort haut, palissadé de grosses pièces de bois fichées en terre, avec des soliveaux en travers par dehors, attachés par dedans avec de fortes cordes. Le haut des pièces de bois était enduit de terre grasse, mêlée de longue paille, ce qui remplissait de telle sorte le vide qui se trouvait entre les pièces de bois, que cela paraissait une muraille de maçonnerie. Il y avait de cinquante pas en cinquante pas des tours capables de tenir huit hommes, avec des créneaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avait que deux portes à Mauvila, l'une au levant, l'autre au couchant, et une grande place au milieu du bourg, entourée des principales maisons. Soto arriva avec le cacique dans cette place qui est au milieu de la ville. Tascaluça aussitôt mit pied à terre, et appela Ortis pour lui montrer le logis du général et de ses officiers. Il lui dit que les valets et les autres gens de service prendraient la mai-

son la plus proche du logis du général, et que les troupes camperaient dehors à la portée du trait, où l'on avait fait de fort bonnes huttes. Le général fit répondre qu'il fallait attendre que son maître de camp l'eût joint, et là-dessus le cacique entra dans une maison, où était son conseil de guerre. Cependant les soldats qui s'étaient avancés avec le général demeurèrent sur la place, et envoyèrent leurs chevaux hors du bourg, jusqu'à ce qu'ils eussent vu le lieu qu'on leur destinait.

Sur ces entrefaites Quadrado, qui était venu reconnaître Mauvila, vint trouver le général. Il lui dit qu'il se fallait défier du cacique, et qu'il craignait une trahison. Qu'il y avait dans les maisons du bourg près de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, lestes et bien armés, la fleur des vassaux de Tascaluça et des seigneurs voisins; que plusieurs logis étaient pleins d'armes; qu'il n'y avait dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvaient combattre, nuls enfants, et que les habitants étaient libres et sans embarras; qu'à un quart de lieue aux environs du bourg, ils avaient fait le dégât, ce qui faisait connaître qu'ils avaient envie de se battre; que tous les matins ils sortaient en campagne, et faisaient l'exercice en très bon ordre; qu'à cela il fallait ajouter la mort de Villabos, avec l'orgueil des barbares, et qu'ainsi il était d'avis qu'on se tînt sur ses gardes. Le général commanda aussitôt que sous main on avertît de la trahison ceux de ses gens qui étaient dans le bourg, pour se tenir prêts en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au maître de camp ce qu'il avait vu.

Carmona dit que le général fut reçu à Mauvila en grande réjouissance, et qu'à son entrée les Indiens, pour mieux couvrir leur mauvais dessein, avaient ordonné plusieurs danses de femmes, ce qui était agréable à voir; car les Indiennes sont belles et bien faites. En effet celle que Moscoso emmena de Mauvila au Mexique,

fut trouvée si charmante, que les dames espagnoles qui étaient dans ce royaume le prièrent souvent de la leur envoyer pour la voir.

Quant au cacique, lorsqu'il fut entré dans la maison où l'attendait son conseil, il dit à ses capitaines qu'il n'y avait point de temps à perdre, et qu'il fallait promptement déterminer si l'on égorgerait les Espagnols qui étaient dans le bourg, ou si l'on attendrait qu'ils fussent tous joints; qu'il ne doutait point du succès de l'entreprise, quelque résolution que l'on prît, parce qu'ils n'avaient affaire qu'à un petit nombre de lâches et de maladroits; mais que pour eux, outre qu'ils se trouvaient huit contre un, ils étaient vaillants et expérimentés; qu'ils déclarassent donc hardiment ce qu'ils trouvaient bon d'exécuter, et qu'il n'attendait que cela pour perdre ses ennemis.

Les opinions du conseil de Tascaluça furent partagées. Les uns soutenaient qu'on ne devait point attendre à attaquer les Espagnols qu'ils se fussent joints, à cause que la défaite en serait plus difficile; et les autres, qu'il serait lâche de les attaquer lorsqu'ils étaient en petit nombre; qu'il fallait différer l'attaque jusqu'à ce qu'ils fussent tous à Mauvila, et qu'alors ils auraient plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devait rien hasarder; que les Espagnols étant joints se défendraient avec plus de vigueur et pourraient tuer quelques Indiens; que la mort de leurs ennemis coûterait trop cher, si elle leur coûtait la perte de quelques-uns des leurs; qu'ainsi il importait de donner sans délibérer davantage. Cet avis l'emporta, et il fut résolu que l'on chercherait prétexte de querelle, et qu'au cas que l'on n'en trouvât point, on ne laisserait pas de passer outre, d'autant qu'il y avait toujours raison de perdre ses ennemis.

Tandis que ces choses se passaient, les valets du général, qui avaient apprêté le dîner, l'avertirent qu'on allait servir, et il commanda de dire à Tascaluça qui

avait toujours mangé avec lui, qu'il l'attendait pour se mettre à table. Ortis qui avait reçu cet ordre alla au logis du cacique pour le prier à diner, mais la porte lui fut refusée, et on lui répondit que Tascaluça allait sortir. Il retourna une seconde fois et il eut la même réponse; et à la troisième il dit que Tascaluça vînt s'il lui plaisait, et que le dîner était sur table. Alors un Indien, qui avait la mine d'un officier, repartit qu'il s'étonnait que des brigands osassent proférer le nom de son seigneur avec si peu de respect, et l'appeler Tascaluça, sans lui donner les titres qui lui étaient dus; qu'il jurait par le soleil que l'insolence de ces coquins leur coûterait la vie, et qu'il fallait dès aujourd'hui commencer à les châtier. A peine cet Indien eût-il parlé, qu'il en vint un autre qui lui donna un arc et des flèches pour commencer le combat. Le barbare renverse aussitôt les bords de sa mante sur ses épaules, apprête son arc, et se met en état de tirer sur une troupe d'Espagnols dans la rue. Gallego, qui se rencontra par hasard à un côté de la porte par où l'Indien était sorti, voyant cette trahison, il déchargea au barbare un tel coup d'estramaçon sur l'épaule, qui n'était couverte que de sa mante, qu'il le fendit jusqu'aux entrailles, et tomba mort dans le temps qu'il allait lâcher le trait. Ce capitaine qui venait d'être tué avait en sortant commandé aux Indiens de charger les Espagnols. C'est pourquoi ils fondirent de toutes parts, et donnèrent avec tant de furie sur nos gens, qu'ils les chassèrent plus de cent pas hors du bourg. Néanmoins pas un Espagnol ne tourna le dos; tous combattirent et se retirèrent en braves soldats.

Parmi les barbares qui donnèrent les premiers, il y avait un jeune homme de marque âgé de dix-huit ans, qui jeta les yeux sur Gallego et lui tira six ou sept flèches, mais inutilement; si bien que de rage de ne l'avoir ni blessé, ni tué, il le serra de près, et lui déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de

son arc sur la tête, que le sang en coula. Gallego, qui prévit la recharge, le perça de deux coups d'épée, et le renversa mort à ses pieds.

On se persuada que ce mort était fils du capitaine indien qui avait perdu la vie, et que la passion de venger la mort de son père l'avait attaché à Gallego avec opiniâtreté. Mais ce ne fut pas ce jeune homme seul qui se battit courageusement, les autres donnèrent avec la même ardeur ; car ils n'avaient tous pour but que d'exterminer les Espagnols.

Les cavaliers, qui avaient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila, coururent promptement les reprendre. Les plus vites montèrent dessus, les autres n'en eurent pas le loisir, et leur coupèrent les longes, afin qu'ils pussent échapper à la fureur des barbares ; mais les derniers qui ne purent ni les monter, ni les mettre en liberté, les virent percer à grands coups de flèches, car les Indiens, qui avaient fait deux bataillons, donnèrent vigoureusement, les uns sur les Espagnols, et les autres sur les chevaux et le bagage qui était là. Ensuite ils portèrent le butin dans leur maison, et il ne resta aux Espagnols que la vie, qu'ils défendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves soldats pouvaient faire.

Les cavaliers qui étaient montés à cheval, s'étant joints à d'autres qui arrivaient à la file, s'opposent à la furie des barbares, et s'avancent pour secourir l'infanterie qui en était pressée; les ennemis se relâchent peu à peu, les nôtres se rassemblent et font deux gros, l'un d'infanterie, et l'autre de cavalerie. Ensuite ils fondent sur les Indiens avec tant d'ordre et de courage, qu'ils les repoussent jusque dans leurs fortifications, où ils seraient entrés pêle-mêle, si ceux qui étaient dedans n'eussent fait pleuvoir de toutes parts des flèches et des pierres. C'est pourquoi nos gens se retirèrent, et les Indiens sortirent si promptement, que plusieurs se jetèrent à bas des murailles, et appro-

chèrent les Espagnols de si près, qu'ils se saisirent des lances de quelques cavaliers. Cependant ils ne remportèrent aucun avantage; nos soldats, qui se battaient en bon ordre, les ayant adroitement attirés à plus de deux cents pas du bourg, redoublèrent leurs efforts et les y recognèrent vertement. Mais comme de dessus leurs terrasses, les barbares incommodaient les nôtres, on eut recours aux ruses pour les obliger à sortir, et donner lieu aux cavaliers de les percer. On fit donc plusieurs feintes pour les attirer; et comme elles réussirent, on les repoussa plusieurs fois ; mais ce ne fut pas sans perte de part et d'autre, car ils soutenaient et attaquaient vivement nos gens.

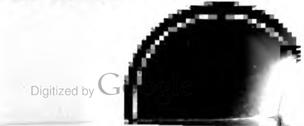
Le capitaine Gallego, parmi les escarmouches, était suivi d'un Dominicain bien monté, qui était son frère, et qui le priait d'accepter son cheval. Mais le capitaine, qui se trouvait des premiers dans le combat, et qui aimait l'honneur avec passion, ne voulut jamais quitter son rang. Cependant son frère, qui piquait, fut tiré par un Indien, qui le blessa légèrement à l'épaule; il avait été protégé par ses deux capuchons et son grand chapeau de feutre qui flottait par-dessus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts et de blessés. Entre autres mourut don Carlos Henriquez, qui avait épousé la nièce du général, et qui était aimé de toute l'armée. Ce cavalier, parmi beaucoup d'excellentes qualités, était généreux envers tout le monde et fort brave de sa personne. Rien ne toucha plus les Espagnols, que sa mort qui arriva en cette sorte. Son cheval, dans la dernière attaque, eut un coup de flèche au poitrail, et aussitôt Henriquez se courba pour l'arracher ; mais comme il tournait un peu la tête sur l'épaule gauche, il découvrit sa gorge, et reçut en cet endroit un coup de flèche armée de pierre à fusil. Il en tomba par terre, et mourut le lendemain.

Voilà comme les Espagnols et les Indiens se battaient; mais il en périt plus du côté des barbares, parce

qu'ils n'avaient point d'armes défensives. Aussi après qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevaient la victoire, ils se retirèrent dans le bourg, dont ils fermèrent les portes, résolus de mourir tous sur leurs remparts les armes à la main. Le général commanda en même temps aux cavaliers demettre pied à terre, par ce qu'ils étaient mieux armés que les fantassins, avec ordre de prendre des boucliers et des haches, et d'aller, tête baissée, enfoncer les portes de Mauvila ; ce qu'ils firent courageusement, mais non pas sans être maltraités. Ils entrèrent donc dans ce bourg ; et pendant ce temps-là les fantassins qui étaient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous passer par les portes, à cause qu'elles étaient étroites, et que d'ailleurs ils ne voulaient pas perdre l'occasion d'acquérir de l'honneur dans le combat, ils frappèrent à coups de haches un endroit de la palissade, et entrèrent dans le bourg, l'épée à la main, au secours de leurs camarades. Alors les Indiens, qui virent leurs ennemis maîtres de la ville, combattirent en désespérés au milieu des rues et sur les remparts, d'où ils incommodèrent fort nos gens ; de sorte que pour empêcher que ces barbares ne les prissent en queue, et ne regagnassent les maisons dont on s'était emparé, ils y mirent le feu, et parce qu'elles n'étaient que de paille, on ne vit en un moment que flamme et fumée, ce qui servit encore à augmenter le nombre des morts et des blessés.

Aussitôt que les Indiens furent retirés dans le bourg, plusieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du général ; mais ils y trouvèrent des gens qui les repoussèrent, trois arbalétriers, un Indien bien armé ami des Espagnols, avec deux prêtres, autant d'esclaves, et cinq gardes de Soto. Tandis que les ecclésiastiques priaient, les autres combattaient courageusement. Si bien que les ennemis, ne pouvant gagner la porte de la maison, essayèrent d'entrer par le toit, et y firent des



ouvertures en trois ou quatre endroits; mais les arbalétriers percèrent tous ceux qui se présentèrent. Cependant le général et ses gens arrivent, ils donnent sur les barbares qui assiégeaient la maison, les mettent en fuite, et délivrent ceux qui étaient dedans.

Ensuite le général, qui s'était déjà battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens et le courage des soldats. Après il rentre dans Mauvila, accompagné de Tovar ; et criant Saint-Jacques, ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en désordre, et les percent à grands coups de lance.

Comme dans la mêlée Soto se dressait sur ses étriers pour percer un Indien, il fut tiré par derrière; la flèche rompit sa cotte de mailles, et lui entra assez avant dans la fesse. Néanmoins, de peur que sa blessure n'abattît le courage de ses gens et ne relevât celui des barbares, il dissimula le coup qu'il avait reçu, et n'arracha point la flèche, si bien qu'il ne put s'asseoir. Mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusqu'à la fin du combat, qui dura cinq heures. Certes cette action seule marque assez son cœur et son adresse à cheval.

Tovar eut aussi un coup de flèche, qui perça sa lance de part et d'autre au-dessus de la poignée ; mais à cause que le bois en était bon, le trait ne fit que son trou ; de sorte qu'après que la flèche fut coupée, le cavalier se servit de sa lance comme à l'ordinaire. Ce coup est de peu d'importance; toutefois je le rapporte, à cause qu'il en arrive assez rarement de semblables.

Cependant le feu qu'on avait mis aux maisons augmentait de plus en plus, et incommodait les barbares jusque sur leurs remparts, d'où la plupart combattaient; c'est pourquoi ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettait aux portes des logis faisait aussi de grands maux; n'ayant qu'une seule porte, ceux qui étaient dedans ne pouvaient sortir, et ils brûlaient misérablement. Plusieurs Indiennes,

qui se trouvèrent enfermées dans des maisons où le feu était aux portes, périrent toutes de cette manière-là. Le feu n'excitait pas moins de désordre dans les rues qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chassait la flamme avec la fumée sur les Indiens, et favorisait les Espagnols; quelquefois c'était le contraire; si bien que les ennemis regagnaient ce qu'ils avaient perdu, et il se tuait de part et d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniâtra pendant sept heures, et dura jusqu'à quatre heures après midi. Alors, comme les barbares virent le nombre des gens qu'ils avaient perdus par le feu et par le fer, et que leurs forces commençaient à s'affaiblir, tandis que celles de leurs ennemis commençaient à croître, ils implorèrent le secours des femmes, et les portèrent à venger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à périr toutes généreusement.

Lorsqu'on appela les femmes au secours, quelques-unes combattaient déjà à côté de leurs maris; mais sitôt qu'elles furent commandées, elles accoururent en foule, les unes avec des arcs et des flèches, et les autres avec des épées, des pertuisanes et des lances, que les Espagnols avaient laissé tomber dans les rues, et dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la tête des Indiens, et pleines de colère et de dépit affrontèrent le péril, et firent voir un courage au-dessus de leur sexe. Mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battaient presque plus que contre des femmes, et que ces braves Indiennes songeaient plutôt à mourir qu'à vaincre, ils les épargnèrent tellement, qu'ils n'en blessèrent pas une.

Ce pendant, l'arrière-garde, qui avançait et qui se divertissait dans la marche, entendit le bruit des tambours et le son des trompettes; et, se doutant de ce qui était arrivé, elle marcha promptement et en bon ordre; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours. Mais à peine furent-ils arrivés, que Diego de Soto, ne-

veu du général, apprit la mort de don Carlos son cousin, et comme il l'aimait extrêmement, il la voulut venger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'épée à la main et entre dans le bourg au plus fort de la mêlée. Il y reçut aussitôt un coup de flèche qui lui enfonça l'œil; il en tomba par terre et languit jusqu'au lendemain, qu'il mourut sans qu'on lui pût arracher la flèche. Ce malheur fut sensible à toute l'armée, et surtout au général; Diego de Soto était un cavalier vraiment digne d'être son neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne que dans le bourg. Au même moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisait, dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse était presque inutile, plusieurs se coulèrent en bas du rempart et gagnèrent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Néanmoins, ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le bourg. L'avantage qu'ils remportèrent sur les fantassins, les cavaliers l'avaient sur eux et les perçaient aisément à coups de lance, parce que les barbares n'avaient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; et comme alors l'arrière-garde avait rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, et il s'en sauva fort peu.

En ce temps-là que le soleil s'allait coucher, et que les cris et le bruit de ceux qui se battaient dans Mauvila redoublaient, il y entra une partie des cavaliers. Jusque-là personne, hormis Soto et Tovar, n'y était encore entré à cheval pour combattre, car on n'y pouvait commodément manier les chevaux. C'est pourquoi, dès que les cavaliers y furent, ils se partagèrent en plusieurs petits escadrons, et coururent par toutes les rues où ils tuèrent plusieurs Indiens. Douze de ces cavaliers piquèrent par la grande rue, où il y avait un bataillon d'hommes et de femmes que le désespoir forçait à se battre. Ces cavaliers les prirent en queue, et

lorsqu'ils les eurent rompus ils les poussèrent vertement, renversèrent même pêle-mêle plusieurs de nos gens qui combattaient à pied, et tuèrent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, préférant la mort à la servitude. Ce fut par ce dernier combat, qui se donna le jour de Saint-Luc de l'année 1540, que les Espagnols, après s'être battus neuf heures entières sans relâche, achevèrent de triompher entièrement de leurs ennemis.

Lorsque les Indiens attaquèrent si courageusement nos gens, qu'ils les chassèrent de Mauvila, un Espagnol de fort peu de considération prit la fuite; et comme il se fut tiré du péril, il tomba par terre et se releva aussitôt. Cependant, parce qu'il ne pensait pas être tout à fait sauvé, il se remit à fuir et tomba; ce qui parut surprenant, c'est qu'on le trouva mort sans apparence de coup ni de blessure, et l'on crut que la peur l'avait fait mourir. Voilà une des choses qui arriva pendant la bataille, et voici ce qui advint immédiatement après. Rodriguez, cavalier portugais qui avait fort bien servi en Afrique et sur les frontières du Portugal, combattit presque tout le jour et fit de très belles actions; mais après la bataille, lorsqu'il eut mis pied à terre, il demeura immobile sans pouvoir parler ni manger, et mourut en cet état-là au bout de trois jours, quoiqu'il n'eût reçu ni coup, ni blessure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avait faits contre les barbares lui avaient causé cet accident, et l'on disait qu'il était mort de trop de cœur.

Du reste, après la bataille, il se trouva dans Mauvila un Indien qui avait chargé les Espagnols avec tant de furie que, durant la chaleur du combat, il ne s'était pas aperçu du carnage que l'on avait fait de ses compagnons; mais après que la rage avec laquelle il se battait fut passée, et qu'il reconnut le péril où il était avec le malheur de son parti, il gagna en diligence le rempart, pour tâcher de se sauver à la campagne.



Toutefois, voyant la cavalerie et l'infanterie espagnoles répandues çà et là, il perdit toute espérance d'échapper. Il ôte la corde de son arc, en attache un bout à une branche d'arbre que l'on avait laissée entre les pièces de bois du rempart, et l'autre à son cou et se laisse tomber du haut du rempart en bas et s'étrangle. Quelques soldats coururent à son secours, mais quand ils arrivèrent, il était mort. Cette action fait voir le courage et le désespoir des Indiens, puisque le seul qui s'était sauvé du combat aima mieux se faire périr lui-même que de tomber au pouvoir de ses ennemis.

Le jour de la bataille, le général fit rendre aux morts les derniers devoirs, et le lendemain il eut soin de faire panser tous les blessés. Mais il en mourut plusieurs auparavant; car on trouva 1770 blessures dangereuses, les unes à la poitrine, les autres à la tête, sans parler des blessures légères dont le nombre ne se saurait dire. Il n'y eut presque aucun soldat qui ne fût blessé, et quelquefois de dix ou douze coups. C'est pourquoi il eût fallu plusieurs chirurgiens; néanmoins, il n'y en avait qu'un, fort lent et fort mal habile. D'ailleurs, toutes choses manquaient : huile, bandes, charpie, habits, parce que les Indiens avaient enlevé le bagage et que le feu avait tout consumé. Il n'y avait aussi ni hutte pour se mettre à couvert la nuit, ni vivres pour se rafraîchir. Les soldats mêmes ne pouvaient en aller chercher, à cause de l'obscurité et de leurs blessures. De sorte que, n'espérant aucun soulagement des hommes, ils implorèrent le secours du ciel, et reconnurent que par les prières, leurs forces et leur courage s'augmentaient peu à peu. Ainsi, ils se tirèrent glorieusement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avait réduits. Les moins blessés eurent d'abord soin de ceux dont les coups étaient mortels. Les uns apportèrent de la paille, les autres quelques branchages des huttes que les Indiens avaient faites hors du bourg, et en firent des loges qu'ils ap-

puyèrent au rempart, sous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs ouvrirent les corps des barbares tués, dont ils tirèrent la graisse et en composèrent un onguent pour les blessures. Quelques-uns prirent les chemises de leurs compagnons morts et se dépouillèrent même des leurs pour en faire des bandages et de la charpie, et gardèrent celles de lin pour les blessures dangereuses; car les plaies légères se pansaient avec du gros linge et des doublures de haut-de-chausses. D'autres écorchèrent les chevaux qu'on avait tués et en donnaient la chair aux plus faibles, et le reste était sous les armes pour faire tête à l'ennemi au cas qu'il parût. Voilà comme les Espagnols se rendirent tous service les uns aux autres durant quatre jours qu'ils pansèrent les blessures mortelles ; et cependant ils perdirent vingt-deux de leurs camarades faute d'être bien traités. De sorte qu'avec treize qui expirèrent immédiatement après le combat, et quarante-sept qui furent tués, dont dix-huit périrent de coups de flèches à la tête, il en mourut quatre-vingt-deux, sans compter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'armée.

Les Indiens perdirent près de onze mille personnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cents, parmi lesquels était le fils du Cacique, et dans le bourg plus de trois mille, outre un pareil nombre qui fut brûlé. Car, dans une seule maison, il y eut mille femmes d'étouffées par le feu, ce qui attirait la compassion de tout le monde. A quatre lieues autour de la ville, parmi les bois, dans les ruisseaux et autres endroits semblables, les soldats qui allèrent en parti trouvèrent plus de deux mille barbares, les uns morts et les autres blessés, qui faisaient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put savoir ce que le Cacique était devenu. Les uns assuraient qu'il avait lâchement pris la fuite, et les autres qu'il s'était brûlé. Aussi méritait-il bien le feu, parce





qu'il avait causé tout le malheur arrivé de part et d'autre. En effet, dès qu'il apprit que les Espagnols devaient passer sur ses terres, il résolut de les y exterminer. C'est pourquoi, avant qu'ils y entrassent, il envoya son fils, accompagné de quelques-uns de ses sujets, vers le général, afin que, sous prétexte de paix, ils observassent la conduite des Espagnols dans la guerre, et que, sur leur rapport, il prît des mesures pour faire réussir ses desseins. On apprit aussi qu'un jour, comme les habitants de Talisse se plaignaient à lui que leur Cacique les obligeait à donner aux Espagnols des hommes et des femmes pour esclaves, il lui dit qu'ils lui pouvaient obéir sans répugnance, que bientôt il leur renverrait leurs gens et les Espagnols même, dont ils se pourraient servir à cultiver la terre. Les Indiens que nos gens prirent à la bataille confirmèrent la même chose : qu'à la persuasion de Tascaluça, les habitants et les femmes s'étaient assemblés dans la vue de tuer les chrétiens; que, pour elles, la plupart, sous de grandes promesses seulement, avaient été attirées des provinces voisines ; qu'aux unes on devait faire présent de capes d'écarlate, de jupes de satin et de velours, afin de paraître à la danse et aux fêtes publiques; et qu'aux autres on était convenu de donner des chevaux pour se promener devant les Espagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avait promis plusieurs soldats pour esclaves, et toutes déclarèrent le nombre qu'elles en devaient avoir. Que, comme plusieurs d'elles avaient leurs maris, elles étaient venues par leur ordre, et les autres à la sollicitation de leurs parents, qui leur avaient fait espérer qu'elles verraient de grandes réjouissances, pour rendre grâce au soleil de la défaite de leurs ennemis. Enfin, quelques-unes avouèrent qu'elles s'étaient trouvées à la bataille à la prière de leurs galants, qui avaient souhaité avec passion qu'elles fussent témoins de leur valeur. Ce qui fait assez connaître qu'il y avait longtemps que Tascaluça

méditait sa trahison. Mais elle lui fut fatale aussi bien qu'aux Espagnols qui, sans compter les choses dont j'ai parlé, perdirent plusieurs calices, plusieurs parements d'autel, des chasubles et autres ornements, le vin et quelques mesures de farine de froment, que l'on gardait pour dire la messe. De sorte que, ne pouvant l'ouïr, les ecclésiastiques et les religieux qui suivaient l'armée s'assemblèrent pour savoir si l'on pourrait consacrer avec du pain de gros millet. Mais tous convinrent qu'il fallait du pain de pur froment, et de véritable vin. Comme donc l'on ne consacra plus, on dressa tous les dimanches et toutes les fêtes un autel; puis un prêtre s'habillait d'une espèce de chasuble de chamois et disait l'*Introït* avec les autres prières de la messe, sans consécration, et les Espagnols appelaient cela une messe sèche. Celui qui la célébrait, ou bien quelque autre ecclésiastique expliquait l'Évangile et l'accompagnait d'une prompte exhortation. Ainsi, nos gens se consolaient un peu de ne pouvoir adorer Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin. Mais ce qui leur donna du déplaisir fut qu'ils demeurèrent dans cet état plus de trois ans, et jusqu'à ce que sortant de la Floride, ils entrèrent dans les terres des chrétiens.

Les Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avaient faites autour du rempart de Mauvila, et quinze autres à se faire panser dans les huttes que les Indiens leur avaient préparées. Cependant, ceux qui se portaient le mieux allèrent quatre lieues à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouvèrent force millet et beaucoup d'Indiens blessés, sans qu'ils rencontrassent personne qui en eût soin. Ils apprirent seulement que la nuit il venait des gens les traiter, et que le jour ils se retiraient dans les forêts. Nos soldats, touchés de compassion, partagèrent leurs vivres avec ces pauvres barbares. Mais comme les autres Indiens étaient cachés et que l'on voulait savoir ce qui se passait dans le pays, les cavaliers coururent çà et là pour



faire quelques prisonniers, et prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demandèrent d'abord si l'on s'assemblait pour venir attaquer les troupes, et ils répondirent que les plus braves des leurs ayant été tués à la bataille, il n'y avait plus personne qui pût prendre les armes. On crut cela sans aucune peine; car, tandis que les Espagnols séjournèrent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur misère, que les ennemis ne leur donnèrent point d'alarme; ce qui les eût fort incommodés dans l'état où ils étaient.

Durant ces choses, Soto apprit que Maldonado et Arias amenaient des navires et qu'ils découvraient heureusement la côte. Il sut aussi des prisonniers que la mer et la province d'Achussi, où il souhaitait d'aller, n'étaient pas à trente lieues de Mauvila. Ces nouvelles le réjouirent dans l'espérance de mettre fin à son voyage et de s'établir en Achussi. Car il avait résolu de bâtir une ville au port qui porte le nom de cette province, où il recevrait tous les navires, et d'en faire un autre, vingt lieues dans le pays, pour obliger les habitants d'embrasser la foi catholique et les réduire peu à peu sous la domination de l'Espagne.

En considération d'une si bonne nouvelle et sur ce que l'on pouvait aisément aller du camp en Achussi, le général donna la liberté au Cacique de cette province, lequel depuis quelque temps il retenait auprès de sa personne fort civilement. Il le pria de lui conserver l'honneur de son amitié, et après lui avoir dit qu'il ne l'avait pas plus tôt renvoyé dans la crainte qu'étant fort éloigné de son pays il ne lui arrivât par le chemin quelque malheur, il l'assura que les Espagnols ne tarderaient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique témoigna beaucoup de joie de cela, et après quelques compliments qu'il fit à Soto sur la manière dont il l'avait traité, il lui promit qu'il tâcherait de répondre par ses services aux obligations qu'il lui

avait, et là-dessus il prit la route d'Achussi. Cependant, la discorde, cette peste des nations et des armées, détruisit tous les desseins que le général avait formés de peupler cette province. Car dans les troupes, comme il se rencontrait des soldats qui avaient aidé à conquérir le Pérou, et que repassant en leur esprit les richesses que l'on y avait gagnées, ils considéraient qu'il n'y avait rien de semblable à espérer dans la Floride, il leur était impossible de se résoudre à s'y établir. D'ailleurs rebutés des fatigues et épouvantés de la dernière bataille, ils disaient qu'on devait désespérer de dompter jamais des peuples aussi fiers et aussi belliqueux que les habitants des vastes régions qu'ils découvraient tous les jours ; que ces barbares aimaient avec trop de passion leur liberté et qu'ils perdraient plutôt la vie que de se soumettre sous le joug des Espagnols ; qu'après tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valaient pas la peine que l'on se consumât malheureusement ; et puisque l'on n'y trouvait ni or ni argent, qu'il fallait, quand on serait arrivé à la côte, prendre la route du Pérou et du Mexique, où il serait facile à tout le monde de faire une fortune considérable. Ces discours furent rapportés au général ; mais ne voulant pas y ajouter foi s'il ne les entendait lui-même, il se mit la nuit à rôder tout seul en habit déguisé. Il ouït qu'un trésorier[1] des troupes, avec quelques autres, protestaient qu'à leur arrivée au port d'Achussi, s'ils trouvaient des vaisseaux, ils feraient voile vers la Nouvelle-Espagne, et qu'ils étaient las de se sacrifier pour conquérir un misérable pays. Ces paroles touchèrent Soto et lui firent craindre qu'à la première rencontre son armée se dissipât. Il eut peur d'avoir le même malheur en ses desseins que Pizarre dans la conquête du Pérou, qui demeura seulement avec treize soldats dans l'île de Gorgone, et qu'après il lui

[1] Juan Caitan.



fût impossible de lever de nouvelles troupes, parce qu'il aurait perdu sa peine, son autorité, son honneur, enfin ses biens. Toutes ces considérations obligèrent le général, qui était jaloux de sa gloire, à prendre des résolutions précipitées et pleines de désespoir. C'est pourquoi, de crainte que ses soldats n'exécutassent ce qu'il leur avait entendu dire, il donna ses ordres en diligence et avec adresse pour avancer dans le pays, désirant de s'éloigner de la côte et d'ôter aux mécontents les moyens de lui ravir l'honneur, et de faire mutiner le reste de son armée. Mais cette conduite fut la cause et le commencement de sa perte, et depuis il eut toujours du malheur. Car, fâché de voir tous ses desseins inutiles et son espérance trahie, il erra comme par dépit de côté et d'autre jusqu'à ce qu'il perdit par sa mort tout le fruit de ses travaux, ses biens et la gloire d'avoir manqué à fonder un royaume pour l'augmentation de la foi et de la couronne d'Espagne. Néanmoins, si, au lieu de s'écarter de la côte, il eût d'abord pris le conseil de ses sages amis et châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il eût retenu sans peine les autres dans le devoir, et terminé heureusement son entreprise. Mais comme il ne suivit que sa passion, il manqua en une chose qui lui était de la dernière conséquence. Ainsi quiconque néglige de consulter ses amis, lorsqu'il le faut, réussit souvent fort mal en ses affaires.

---

## II.

### MORT DE SOTO.

Lorsque Soto ne songeait plus qu'aux moyens de s'établir et de tirer quelque fruit de ses travaux, il

fut attaqué le vingt juin de l'année mil cinq cent quarante-deux d'une fièvre qui d'abord parut peu de chose, mais qui s'augmenta si fort, qu'il la jugea lui-même mortelle. Il commença donc dès le troisième jour de son mal à se résigner entièrement à la volonté de Dieu; il fit son testament et se confessa avec beaucoup de dévotion et de douleur de ses péchés. Ensuite il eut soin qu'on appelât ses officiers, et comme il eut nommé en leur présence pour général Louis de Moscoso d'Alvarado, il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obéir à celui qu'il avait choisi, afin de leur commander jusqu'à ce que Sa Majesté leur envoyât un ordre contraire. Là-dessus il prit leur serment selon les formes, et ajouta que Moscoso possédait les qualités d'un grand capitaine. Après, il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimait davantage, et les autres trente à trente. Il leur recommanda de travailler autant qu'ils pourraient à la conversion des infidèles, et de soutenir l'honneur de la couronne d'Espagne, et surtout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevait ses paroles, il les embrassa, et leur dit adieu avec beaucoup de ressentiment de son côté et de larmes de leur part. Il passa cinq jours à les entretenir ainsi les uns les autres; et au septième qu'il rendit l'esprit, il se mit à invoquer la Vierge et à la prier d'intercéder en sa faveur auprès de son fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, après avoir dépensé à la conquête de la Floride plus de 100,000 ducats. Il avait pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, et était d'une famille fort noble. Il avait la taille un peu au-dessus de la médiocre, le visage riant et tant soit peu basané. Du reste, très bon homme de cheval. Heureux dans ses entreprises, si la mort n'eût rompu le cours de ses desseins. Vigilant, adroit, qui aimait la gloire. Patient dans la peine. Sévère à châtier les fautes contre la discipline; mais facile à pardonner les autres. Charitable et libéral envers les

soldats. Brave et hardi autant qu'aucun capitaine qui soit entré dans le Nouveau-Monde. Tant de rares qualités le firent généralement regretter de toutes les troupes.

Les Espagnols qui aimaient passionnément Soto, eurent un très sensible déplaisir de ne lui pouvoir faire d'honorables funérailles. Ils considéraient que s'ils l'enterraient avec pompe, les Indiens qui apprendraient le lieu de sa sépulture viendraient le déterrer, et feraient à son corps toutes les barbaries que la haine leur inspirerait. Ils en avaient effectivement ainsi usé envers plusieurs soldats, et commis sur eux toutes sortes d'indignités. Ils en avaient pendu quelques-uns, et mis quelques autres par quartiers aux plus hauts arbres. Et vraisemblablement on appréhendait qu'ils ne s'emportassent contre le général, avec plus de cruauté que contre les autres, afin d'outrager sensiblement les troupes en sa personne. C'est pourquoi les Espagnols, pour ôter la connaissance du lieu où il serait enterré, résolurent de lui rendre la nuit les derniers devoirs. Ils choisirent proche de Guachoia un endroit d'une plaine, où il y avait plusieurs fosses que les habitants de cette ville avaient faites pour tirer de la terre, et ils mirent dans l'une de ces fosses, le corps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sépulture, et dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le général se portait mieux. Ils montèrent à cheval en réjouissance de ce qu'il avait recouvré sa santé, et comme en des fêtes publiques, ils caracolèrent longtemps sur la fosse, pour en ôter la connaissance aux Barbares, et leur dérober en quelque sorte le corps de leur commandant. Ils ordonnèrent même, afin de mieux réussir dans ce dessein, qu'avant leurs courses, après avoir rempli toutes les fosses à l'égal de celle du général, on jetât une quantité d'eau dessus, sous prétexte d'empêcher que les chevaux ne fissent de la

poussière en courant. Néanmoins malgré toutes ces précautions et ces feintes, les Indiens se doutèrent de la mort de Soto, et du lieu où il était. Car lorsqu'ils passaient sur les fosses ils s'arrêtaient tout court, et marquaient des yeux l'endroit de la sépulture. Nos gens recommencèrent à craindre en faveur du général, et convinrent de le tirer de la fosse, et de lui donner pour tombeau le Chucagua, dont auparavant ils voulurent savoir la profondeur. Aniasco, Cardeniosa et autres firent donc un soir semblant de pêcher pour sonder ce fleuve, et rapportèrent qu'il avait neuf brasses d'eau au milieu. On résolut incontinent d'y mettre le corps de Soto; mais parce qu'il n'y avait point de pierre dans la province, afin de le faire couler à fond, on coupa un fort gros chêne, que l'on scia et creusa d'un côté de la hauteur d'un homme, et la nuit suivante Aniasco et ses compagnons déterrèrent le général sans bruit, et le mirent dans le creux du chêne, sur lequel ils clouèrent un couvercle. Ils le portèrent ensuite sur le fleuve, au lieu qu'ils avaient sondé, et il alla aussitôt à fond. Carmona et Coles, qui racontent cette particularité, ajoutent que, quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demandèrent de ses nouvelles, et qu'afin de les amuser on leur répondit que Dieu l'avait envoyé querir pour lui commander de grandes choses, et qu'à son retour, qui serait dans peu de temps, il les devait courageusement exécuter.

---

## FRANÇOIS DE ORELLANA.

Pendant que Ferdinand de Soto envahissait la Floride, la conquête du Pérou était complétée par celle du Chili, accomplie par Almagro, le lieutenant de Pizarre,

en 1586, et par celle de la Nouvelle-Grenade [1], faite par Sébastien de Benalcazar, qui soumit les Indiens Muyscas. Toute la partie occidentale de l'Amérique du Sud, jusqu'à l'Araucanie, qui est encore indépendante, était dès lors au pouvoir des Espagnols.

En 1541, l'un des conquistadores, François de Orellana, s'étant séparé de l'expédition de Pizarre, pour trouver de l'or, descendit le Rio Napo, affluent de l'Amazone, et suivit le cours du grand fleuve jusqu'à son embouchure dans l'Océan. Cette longue navigation, qui ressemble à celle de Stanley sur le Congo, se fit au milieu de dangers de toutes sortes; les Indiens montés sur leurs pirogues livrèrent à Orellana de nombreux combats. Un des principaux fut celui qu'il soutint, le 22 juin, contre les *Coniapayara* ou Amazones; il en tua sept ou huit; elles étaient grandes, blondes, fortes et semblaient appartenir à une race différente de celle des autres Indiens. Leurs armes étaient l'arc et les flèches.

Le 26 août, après une navigation de huit mois, Orellana arrivait au golfe de Paria [2]; il s'y embarqua pour l'Espagne, et obtint de Charles-Quint le gouvernement de la Nouvelle-Andalousie, nom qui fut donné aux terres qu'il venait de découvrir. Orellana partit en 1544 avec 4 vaisseaux et 400 hommes; mais, pendant le voyage il perdit deux de ses navires, et, quand on fut arrivé à l'Amazone, le reste de l'expédition périt de faim ou sous les coups des Indiens. Orellana mourut bientôt aussi de désespoir et de fatigue.

[1] Appelée aujourd'hui la Colombie.
[2] Sur la côte du Venezuela, à l'ouest de l'île de la Trinité.

# CRUAUTÉS ET VIOLENCES DES ESPAGNOLS DANS L'INDE.

LAS CASAS, *Brève relation de la destruction des Indiens.*

Don Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa au Mexique, naquit à Séville en 1474 et mourut à Madrid en 1566. Il suivit son père qui était l'un des compagnons de Christophe Colomb dans son premier voyage ; il revint en Espagne en 1492, entra dans l'ordre des Dominicains et retourna en Amérique comme missionnaire. Il passa cinquante années de sa vie dans le Nouveau-Monde, défendant les Indiens contre la férocité et la cupidité des Espagnols, venant sans cesse en Europe pour implorer la pitié et la justice de Charles-Quint, et obtenir de lui des ordonnances sévères contre les conquérants qui déshonoraient le nom espagnol ; mais les coupables étant chargés d'exécuter eux-mêmes les ordonnances du roi d'Espagne, elles ne furent appliquées que longtemps après, lorsque la dépopulation de l'Amérique espagnole fut à peu près complète [1].

Las Casas était devenu évêque de Chiapa ; plus tard il se démit de son siège et revint en Espagne en 1551. L'année suivante il publia à Séville sa *Brève relation de la destruction des Indiens;* elle a été traduite en français, en 1697, par Pralard, qui, dit-il, « a adouci en quelques endroits les choses qui paraissaient trop cruelles et qui auraient pu faire de la peine aux personnes délicates ». Malgré ces adoucissements, les récits de Las Casas sont encore terribles, et l'on ne peut que louer sincèrement le pieux évêque d'avoir eu le courage de dénoncer et de stigmatiser de pareilles infamies.

[1] Las Casas dit formellement que dans les quarante premières années du séjour des Espagnols dans le Nouveau-Monde, ils firent périr plus de 12 millions d'Indiens. Les massacres, les supplices pour forcer les Indiens à livrer leurs trésors, souvent imaginaires, un esclavage épouvantable et les travaux dans les mines expliquent cette effroyable dépopulation.

## I.

## LES INDIENS.

L'Inde fut découverte l'an 1492. Les Espagnols s'y établirent et l'habitèrent l'année d'après. Depuis quarante-neuf ans une multitude infinie de personnes ont abandonné l'Espagne pour aller faire leur demeure dans ce nouveau monde. Ils abordèrent à l'île d'Espagne [1], qui est très fertile et très vaste, et qui s'est rendue fort célèbre. Elle est entourée d'une infinité de petites îles, et si remplie d'habitants, qu'il n'y a point de pays dans le monde aussi peuplé que celui-là. La Terre-Ferme, qui est éloignée de cette île de plus de 250 lieues, est d'une vaste étendue et borde les rivages de la mer. On a déjà découvert une grande partie de cette terre, et l'on en découvre encore tous les jours. Toutes ces contrées sont habitées par une si grande multitude de gens, qu'il semble que la Providence ait ramassé dans ces lieux-là la plus grande partie du genre humain.

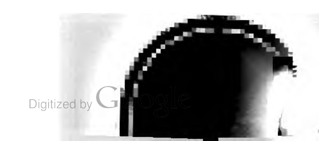
Tous ces peuples sont naturellement simples ; ils ne savent ce que c'est que finesse, ni détours, ni artifices, ni tromperies ; ils obéissent avec une extrême fidélité à leurs maîtres légitimes. Ils sont humbles, patients et soumis à l'égard des Espagnols qui les ont vaincus et domptés. Ils vivent tranquilles, ennemis des procès et des contestations, ne sachant ce que c'est que la haine, et ne songeant jamais à se venger.

Ce peuple est faible et délicat, incapable de supporter de grandes fatigues, ennemi de la peine et du travail ; leur vie n'est pas d'une longue durée ; la moindre maladie suffit pour les faire mourir. Les enfants des princes

[1] Hispaniola, Espagnola (la Petite-Espagne), Saint-Domingue, Haïti.

et des grands seigneurs sont en toutes choses semblables aux enfants du moindre de leurs sujets ; bien différents en cela des Européens, dont les enfants des princes sont nourris dans la mollesse et dans l'abondance de toutes choses. Cette nation est très pauvre, et vit dans une extrême indigence de toutes choses. Elle n'a nulle ardeur, ni aucun empressement pour les biens temporels; elle n'est ni orgueilleuse, ni ambitieuse. La vie qu'elle mène est si frugale, que les ermites ne vivaient pas dans le désert avec plus de sobriété. Tous les habitants des Indes sont nus, excepté à la ceinture. Ils se servent quelquefois d'une espèce de couverture à longs poils, ou d'une toile d'une aune ou deux de long. Les mieux accommodés et les plus riches se couchent sur un lit de sangles resserré par des nœuds aux quatre coins. Ils ont l'esprit vif et subtil ; cependant ils sont dociles, et capables de discipline et des impressions de la saine doctrine, et très disposés à recevoir les dogmes de la religion catholique. Ils ne sont nullement ennemis des bonnes mœurs ; ils y ont même plus de dispositions que les autres peuples, parce qu'ils vivent sans aucun soin, et qu'ils ne sont détournés par aucun embarras. Les premières idées et les premières lumières qu'on leur donne de notre religion allument dans leurs cœurs un si grand désir des sacrements de l'Église et du service divin, que les religieux qui les instruisent ont besoin d'une extrême patience pour modérer leur impétuosité et pour répondre à toutes les questions qu'ils leur viennent faire. On peut dire en vérité que ces nations seraient les plus heureuses du monde, si elles avaient la connaissance du vrai Dieu. Les Espagnols même, qui les ont si maltraités, sont obligés de convenir de la bonté de leur naturel et des grandes dispositions qu'elles ont à toutes sortes de vertus.

Il semble que Dieu ait inspiré à ces peuples une douceur semblable à celle des agneaux, et que les Espa-



gnols qui sont venus troubler leur repos ressemblaient à des tigres féroces, à des loups, à des lions pressés d'une longue faim, qui les rendait comme furieux. Pendant quarante ans ils ne se sont appliqués à autre chose qu'à massacrer ces pauvres insulaires, en leur faisant souffrir toutes sortes de tourments et de supplices inconnus jusqu'alors parmi eux, et dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Nous décrirons dans la suite de cet ouvrage une partie des cruautés que les Espagnols ont exercées envers ces malheureux Indiens, en telle sorte que cette île, qui contenait environ trois millions de personnes avant l'arrivée des Européens, n'en contient pas maintenant trois cents. L'île de Cuba est entièrement déserte et abandonnée; on n'en voit plus maintenant que les ruines. Les îles de Saint-Jean[1] et de la Jamaïque n'ont pas été mieux traitées; elles étaient très fertiles et très abondantes; elles sont aujourd'hui absolument désertes et désolées. Les îles voisines de Cuba et de la Petite-Espagne du côté qui regarde le septentrion, sont au nombre de soixante; on les appelle d'ordinaire les *îles des Géants*[2]. La moins fertile de toutes ces îles est plus fertile et plus abondante que le Jardin-Royal de Séville; mais elles sont vides d'habitants, quoique l'air y soit le plus sain que l'on puisse respirer. Il y avait dans ces îles, quand les Espagnols y abordèrent, plus de 500,000 âmes; mais ils en ont égorgé une grande partie, et ils ont enlevé le reste par force pour les faire travailler dans les mines de la Petite-Espagne. Quelques gens de bien s'étant embarqués pour aller visiter ces îles, après les ravages que les Espagnols y avaient faits, n'y rencontrèrent que onze personnes. Ils avaient entrepris un si pénible et si périlleux voyage par des motifs de charité et de compassion, pour faire

[1] Porto-Rico.
[2] Iles Lucayes ou de Bahama.

connaître Jésus-Christ à ces pauvres insulaires. Plus de trente îles contiguës à celles de Saint-Jean ont été entièrement dépeuplées ; quoiqu'elles soient d'une très vaste étendue, à peine y peut-on trouver un seul habitant.

Pour ce qui regarde la Terre-Ferme, nous sommes certains, et nous le savons par expérience, que les Espagnols y ont ruiné dix royaumes plus grands que toute l'Espagne, après y avoir commis toutes sortes d'excès et de cruautés inouïes. Ils en ont chassé et tué tous les habitants; tous ces royaumes sont encore déserts aujourd'hui et réduits à un état déplorable, quoique ce pays eût été autrefois le plus peuplé de tout le monde. Nous pouvons assurer sans craindre qu'on nous puisse reprocher d'exagérer, que durant les quarante années que les Espagnols ont exercé leur insupportable tyrannie dans ce Nouveau-Monde, qu'ils y ont fait périr injustement plus de douze millions de personnes : hommes, femmes et enfants; et l'on peut dire, sans faire tort à la vérité, après l'avoir supputé, que durant cet espace de temps, il est mort dans ces contrées plus de cinquante millions de personnes.

Les Espagnols qui ont abordé dans ces îles, et qui se vantaient d'être chrétiens, se sont principalement servis de deux moyens pour exterminer ces insulaires. Le premier est la guerre injuste, cruelle, barbare et sanguinaire qu'ils leur ont faite; l'autre est la détestable politique qui leur a inspiré de massacrer tous ceux qui avaient encore quelque reste de liberté, ou qui se mettaient en devoir de secouer une si injuste tyrannie, et de s'affranchir d'une si dure servitude : c'est ce que tâchaient de faire les plus braves, les plus puissants et les plus belliqueux de ces peuples. Après que les Espagnols eurent égorgé tous les hommes dans la guerre qu'ils leur firent, ils laissèrent aux femmes et aux enfants la liberté de vivre ; mais ils leur imposaient un joug si rude et si insupportable, que la condition des

bêtes n'est pas plus malheureuse. Les Espagnols se sont encore servis d'une infinité d'autres moyens pour détruire les nations qui habitaient le Nouveau-Monde; mais on peut les rapporter aux deux premiers.

L'or et l'argent que ces peuples possédaient étaient le motif qui poussait les Européens à les persécuter et à les détruire : le désir qu'ils avaient de s'enrichir en peu de temps, pour parvenir à des honneurs et à des dignités qui étaient fort au-dessus de leur état, leur inspirait toutes ces cruautés. Enfin leur avarice et leur ambition, qui étaient montées à un excès qu'on ne saurait imaginer, les richesses immenses du Nouveau-Monde, la docilité, la douceur, la bonté de ses habitants, qui rendaient l'entrée du pays facile à tous ceux qui voulaient y aborder, ont été la cause des ravages, des horreurs, des massacres, des cruautés que les Espagnols y ont exercés. Ils avaient tant de mépris pour ces insulaires, et je puis le dire sans crainte qu'on m'accuse d'imposture ou de parler légèrement, puisque je l'ai vu, ils avaient, dis-je, tant de mépris pour ces insulaires, qu'ils en faisaient moins de cas que des bêtes et qu'ils les traitaient avec plus d'inhumanité. Ils se souciaient si peu de leurs âmes et de leur salut, qu'ils n'ont pas pris seulement la peine de parler de la Foi ou des Sacrements à cette multitude infinie d'hommes et de femmes qu'ils ont fait périr sous leur tyrannie. Ce qui augmente l'énormité de leurs crimes, c'est que les Indiens n'ont fait aucun tort aux Espagnols; au contraire, ils les honoraient et les respectaient comme s'ils eussent été envoyés du ciel, jusqu'à ce que, lassés par tant d'outrages et par les massacres qu'ils en faisaient, ils se virent contraints malgré eux de recourir aux armes pour repousser la force par la force, et pour se mettre à couvert de leurs insultes et des horribles supplices qu'ils inventaient pour les tourmenter avec une barbarie qu'on ne peut décrire.

## II.

## LA PETITE-ESPAGNE.

C'est dans cette île que les Espagnols abordèrent à leurs premiers voyages, et où ils commencèrent leurs persécutions et les massacres qu'ils firent de ces insulaires [1]. Ils leur enlevaient leurs femmes et leurs enfants, et ils s'en servaient comme de leur propre bien, ou pour mieux dire ils en abusaient ; ils dévoraient tout ce que ces pauvres gens avaient amassé pour leur subsistance avec beaucoup de soins et de fatigues, sans se contenter de ce qu'ils leur offraient gratuitement chacun selon ses moyens et autant que leur pauvreté le leur pouvait permettre : car ils se contentent purement du nécessaire, sans se soucier du superflu, ou de faire de grands amas pour l'avenir. Un seul Espagnol consumait dans un jour ce qui aurait été suffisant pour entretenir trois familles de dix personnes pendant un mois. Ces outrages, ces violences et ces mauvais traitements désabusèrent ces insulaires, et leur firent perdre l'estime qu'ils avaient des Espagnols, qu'ils avaient regardés d'abord comme des gens que le ciel leur avait envoyés ; de sorte qu'ils commencèrent à cacher leurs femmes et leurs enfants, et tout ce qu'ils avaient pour leur subsistance : les uns se retiraient dans des cavernes, les autres s'enfuyaient sur les montagnes, pour éviter la rencontre des Espagnols, qui leur paraissaient si terribles et si cruels.

Les Espagnols ne se contentaient pas de les charger de coups de bâton et de leur faire toutes sortes d'ou-

[1] Les habitants primitifs des Antilles étaient les Caraïbes, qui peuplent encore le Brésil, la Guyane, le Venezuela et le Paraguay. Il ne reste plus que quelques Caraïbes, dans nos Antilles françaises ; partout ailleurs ils ont été anéantis.

trages, ils les massacraient de sang-froid ; et ne respectant ni âge ni condition, ils faisaient mourir les principaux et les gouverneurs des villes. Ils allaient même jusqu'à ce point d'impudence et d'effronterie, qu'un capitaine espagnol fut assez insolent pour s'emparer de la femme du plus puissant roi de l'île. Cet outrage les mit au désespoir ; et depuis ce temps-là ils cherchèrent les moyens de chasser les Espagnols de leur pays ; ils prirent les armes et se mirent en devoir de se défendre contre leurs tyrans. Mais les armes dont ils se servaient n'étaient capables ni de les défendre ni de faire peur à leurs ennemis : elles ressemblaient plutôt à celles dont les enfants se servent dans leurs jeux, qu'aux armes dont les soldats ont accoutumé de se servir pour faire la guerre.

Les Espagnols montés sur de beaux chevaux, armés de lances et d'épées, n'avaient que du mépris pour des ennemis si mal équipés ; ils en faisaient impunément d'horribles boucheries ; parcourant les villes et les bourgs, ils n'épargnaient ni âge ni sexe, ni femmes ni enfants ; ils ouvraient le ventre aux femmes enceintes pour faire périr leur enfant avec elles. Ils faisaient entre eux des gageures à qui fendrait un homme avec plus d'adresse d'un seul coup d'épée, ou qui lui enlèverait de meilleure grâce la tête de dessus les épaules, ou qui lui enfoncerait l'épée dans le corps avec plus d'adresse ; ils arrachaient les enfants des bras de leurs mères, et leur brisaient la tête en les lançant de furie contre des rochers ; ils en jetaient d'autres dans la rivière, pour se divertir à un jeu si brutal, et faisaient de grandes huées en les voyant se débattre. Pour joindre l'outrage à la cruauté, ils les exhortaient à tâcher de ne pas se noyer ; ils exposaient sur leurs lances le corps des mères et des enfants ; ils dressaient des potences, et ils y attachaient treize de ces malheureux, en l'honneur, disaient-ils, de Jésus-Christ et de ses apôtres ; ils allumaient un grand feu dessous pour brûler ceux

qu'ils avaient pendus à ces potences; ils coupaient les mains à ceux qu'ils laissaient en vie, et les renvoyaient en ce pitoyable état porter, disaient-ils, de leurs nouvelles à ceux qui s'étaient retirés sur les montagnes pour éviter les Espagnols.

Pour faire mourir les principaux et les personnes les plus remarquables d'entre ces nations, ils élevaient un petit échafaud soutenu de fourches et de perches; après les y avoir étendus, ils y allumaient un petit feu pour faire mourir peu à peu ces malheureux, qui rendaient l'âme avec d'horribles hurlements, pleins de rage et de désespoir. Je vis un jour quatre ou cinq des plus illustres de ces insulaires qu'on brûlait de la sorte; mais comme les cris effroyables qu'ils jetaient dans ce tourment étaient incommodes à un capitaine espagnol et l'empêchaient de dormir, il commanda qu'on les étranglât promptement. Un officier dont je connais le nom, et dont on connaît les parents à Séville, leur mit un bâillon à la bouche, pour les empêcher de crier et pour avoir le brutal plaisir de les faire griller à son aise, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'âme dans ce tourment. J'ai été témoin oculaire de toutes ces cruautés et d'une infinité d'autres que je passe sous silence.

Ces pauvres insulaires évitaient avec grand soin une nation aussi barbare et aussi impie qu'étaient les Espagnols, qui n'avaient aucun sentiment d'humanité, d'honneur ni de religion, et qui semblaient n'être faits que pour détruire le genre humain; et pour pousser leur cruauté jusqu'au bout, ils dressèrent des chiens pour aller à la chasse de ces malheureux et pour les dévorer comme des bêtes. Parce que les Indiens, furieux de tant de maux qu'on leur faisait souffrir avec tant d'injustice, massacraient quelquefois quelque Européen, quand ils le trouvaient à l'écart, les Espagnols firent entre eux une loi de massacrer cent Indiens pour un seul Espagnol....

Il faut remarquer que la destruction et la désolation de ces provinces a commencé depuis la mort de la reine Isabelle, qui sortit du monde l'an 1504. Avant ce temps-là, les Espagnols n'avaient pas osé exercer leurs cruautés envers les insulaires, ni détruire le pays ; s'ils leur faisaient quelque violence, c'était pour ainsi dire à la dérobée. Mais depuis la mort de cette princesse, la désolation fut générale. Avant ce malheur on avait grand soin de cacher les maux que l'on faisait à ces insulaires : la reine avait un zèle incroyable pour l'instruction et pour le salut des habitants de ce nouveau monde, et même pour leur procurer des commodités temporelles : nous avons plusieurs exemples de sa piété et de son zèle.

Dans quelque endroit de l'Amérique que les Espagnols aient mis le pied, ils y ont exercé les mêmes cruautés: ils y ont fait les mêmes abominations et les mêmes massacres, pour opprimer ces innocents Indiens et pour les exterminer. Il semble qu'ils prenaient plaisir à inventer de nouveaux genres de supplices, et que leur fureur s'augmentait de jour en jour. Mais le Dieu tout-puissant, irrité par tant de crimes, les a abandonnés à leur sens réprouvé, et a permis qu'ils tombassent d'abîmes en abîmes, et de précipices en précipices.

---

## III.

### L'ILE DE CUBA.

Les Espagnols passèrent dans l'île de Cuba l'an 1511. On y voyait autrefois de belles et florissantes provinces, remplies d'une multitude infinie de peuples, que les Espagnols n'ont pas traités avec plus de dou-

ceur et plus d'humanité que les autres; au contraire, il semble qu'ils aient redoublé leur cruauté à leur égard. Il est arrivé en cette île plusieurs choses qui méritent d'être rapportées.

Un Cacique riche et puissant, nommé Hathuey, s'était retiré dans l'île de Cuba pour éviter la mort et l'esclavage dont les Espagnols le menaçaient. Ayant appris que ses persécuteurs étaient sur le point d'aborder en cette île, il assembla tous ses sujets et tous ses domestiques, et leur parla de la sorte: « Vous savez le bruit qui s'est répandu que les Espagnols sont prêts d'aborder en cette île; vous n'ignorez pas les mauvais traitements qu'ils ont faits à nos amis et à nos compatriotes, et les cruautés qu'ils ont commises à Haïti (c'est ainsi qu'il nommait la Petite-Espagne en sa langue naturelle); ils viennent ici dans le dessein de nous faire les mêmes outrages et les mêmes persécutions. Ignorez-vous, leur demanda-t-il, les mauvaises intentions de ceux dont je vous parle? — Nous ne savons, répondirent-ils tout d'une voix, par quels motifs ils viennent ici; mais nous connaissons par expérience qu'ils sont très méchants et très cruels. — Sachez donc, leur répliqua le Cacique, que ces hommes adorent une certaine divinité très avare et qu'il est très difficile de contenter, et que pour satisfaire au culte qu'ils rendent à cette idole, ils exigeront de nous des sommes immenses; qu'ils emploieront tous leurs efforts pour nous réduire à une triste servitude, ou même pour nous faire mourir. » Il prit alors une cassette pleine d'or et de bijoux précieux qu'il avait auprès de lui: « Voilà, dit-il, en la montrant à ceux qui l'écoutaient, le dieu des Espagnols; il faut que nous l'honorions par nos jeux et par nos danses, pour tâcher de l'apaiser et de nous le rendre propice, afin qu'il commande aux Espagnols de ne nous faire aucun mal. »

Ils applaudirent tous à cette harangue, et se mirent

à sauter et à danser autour de la cassette ; et ils ne cessèrent de le faire jusqu'à ce qu'ils fussent épuisés de lassitude. Alors le Cacique Hathuey, reprenant son discours, continua de leur parler en ces termes : « Si nous conservons ce dieu jusqu'à ce qu'on nous l'enlève, il sera la cause qu'on nous arrachera la vie ; voilà pourquoi je crois qu'il est à propos de le jeter dans la rivière. Tout le monde approuva ce conseil, et de ce pas ils s'acheminèrent tous ensemble vers le fleuve, pour y précipiter le dieu prétendu.

Les Espagnols ne furent pas plus tôt arrivés dans l'île de Cuba, que ce Cacique, qui les connaissait parfaitement, songea à la retraite pour se mettre à couvert de leurs fureurs. Il se mit même en devoir de se défendre par la force, quand il les rencontrait par hasard ; mais le malheur voulut qu'il tombât entre leurs mains ; et parce qu'il n'avait rien épargné pour se garantir des persécutions d'une nation si cruelle et si impie, et qu'il avait pris les armes pour défendre sa vie et celle de ses sujets, on lui en fit un crime capital, et on le brûla tout vif.

Tandis qu'il était au milieu des flammes, attaché à un pieu, un religieux de l'ordre de Saint-François, très saint et très vertueux, se mit en devoir de lui parler de Dieu et de notre religion, et de lui expliquer quelques articles de la foi catholique dont il n'avait jamais entendu parler, lui promettant la vie éternelle, s'il voulait croire, et le menaçant des supplices éternels, s'il s'opiniâtrait à demeurer dans son infidélité. Hathuey, après y avoir fait quelque réflexion, autant que le lieu et la situation où il se trouvait le lui pouvaient permettre, demanda au religioux qui l'exhortait, si la porte du paradis était ouverte aux Espagnols ; et comme il lui eut répondu que les gens de bien pouvaient espérer d'y entrer, le Cacique, sans délibérer davantage, répondit qu'il ne voulait pas aller au ciel de peur de s'y trouver dans la compagnie de gens aussi

méchants et aussi cruels qu'étaient les Espagnols, et qu'il aimait beaucoup mieux aller en enfer, où il serait délivré d'une vue aussi odieuse. C'est ainsi que les mauvaises actions et les cruautés des Espagnols ont déshonoré Dieu et la religion dans l'esprit des Américains.

Il arriva un jour qu'une grande quantité des habitants d'une ville célèbre, qui était éloignée de plus de dix lieues du séjour où nous étions, vinrent au-devant de nous pour nous faire honneur, et pour nous porter des provisions et toutes sortes de rafraîchissements, qu'ils nous offrirent avec des marques d'une grande joie, et nous faisant mille caresses. Mais le malin esprit dont les Espagnols étaient possédés se mit à les agiter, et ils furent tout à coup saisis d'une si grande fureur, qu'ils massacrèrent sur le champ plus de trois mille personnes, hommes et femmes, sans qu'on leur eût donné la moindre occasion qui pût les offenser. Je fus le témoin de cette inhumanité. Quelques efforts que l'on fît pour les apaiser, il fut impossible de les ramener à leur bon sens ; et ils voulurent assouvir leur brutalité par une action si barbare.

Peu de temps après je députai des envoyés aux personnes les plus remarquables de la province de la Havane, pour les rassurer et pour les obliger à demeurer dans leur pays, sans se mettre en peine de chercher des lieux écartés pour se cacher ; je les exhortai même à venir au-devant de nous en toute confiance. Ils savaient assez l'autorité que j'avais sur les Espagnols ; je leur engageai ma parole qu'on ne leur ferait aucun mal : les cruautés passées et les massacres qu'on avait faits de leurs compatriotes avaient jeté l'épouvante et la terreur dans toutes ces contrées : je leur avais donné cette assurance de l'aveu et par le conseil des capitaines et des officiers.

Quand nous fûmes entrés dans cette province, vingt-deux des chefs vinrent au-devant de nous ; mais dès le

lendemain, le chef de nos troupes, sans respecter la foi qu'on leur avait donnée, voulut les condamner au feu, disant qu'il était à propos de faire mourir ces insulaires, qui pouvaient quelque jour user de stratagème pour nous surprendre et nous faire périr. J'eus toutes les peines du monde à les sauver et à empêcher qu'on ne les jetât dans le feu.

Les Indiens de la Havane se voyant réduits à une dure servitude, et voyant qu'il n'y avait plus de remède à leurs maux et qu'ils étaient perdus sans ressource, commencèrent à chercher les déserts et les montagnes pour se garantir de la mort.

Quelques-uns, emportés par leur désespoir, s'étranglèrent ; les maris et les femmes se pendaient avec leurs enfants pour mettre fin à leurs misères par une mort plus prompte. Plus de deux cents Indiens périrent de la sorte pour éviter la cruauté des Espagnols : une infinité de personnes se condamnèrent volontairement à ce même genre de mort, pour finir dans un moment les maux que leur faisaient leurs persécuteurs.

Un Espagnol, qui avait le titre de souverain dans cette île, et qui avait trois cents Indiens à son service, en fit périr cent soixante en moins de trois mois, par l'excès du travail qu'il exigeait d'eux chaque jour. Il faisait périr de la même sorte les nouveaux venus qu'il prenait pour remplacer les autres : il aurait dépeuplé toute l'île en peu de temps, si la mort qui le surprit fort à propos pour ces insulaires, ne les eût délivrés de ses cruautés. Je vis mourir sous mes yeux, durant l'espace de trois ou quatre mois, plus de six mille enfants, parce qu'ils étaient abandonnés de leurs parents, qu'on avait condamnés aux mines. Les Espagnols prirent la résolution de poursuivre les Indiens qui s'étaient retirés dans les montagnes ; ils en firent des massacres épouvantables, de sorte que l'île tout entière fut déserte et désolée en fort peu de temps. C'est une

chose déplorable de voir qu'on ait ruiné et dépeuplé si impitoyablement un si beau pays.

---

## IV.

### LE CONTINENT.

L'an 1514, un gouverneur impitoyable, privé de tout sentiment de miséricorde et d'humanité, que l'on regardait comme un cruel tyran et comme l'instrument de la colère de Dieu, pénétra dans la Terre-Ferme et y conduisit plusieurs Espagnols, qui étaient tous animés de son esprit et qui avaient les mêmes desseins que leur conducteur. Quoique quelques-uns de son caractère fussent entrés dans l'île avant lui, et qu'ils eussent fait mourir un grand nombre de personnes, au moins ils n'avaient exercé leurs brigandages et leurs cruautés que sur les côtes et dans les lieux maritimes. Celui dont je parle surpassait en férocité et en impiété tous ses prédécesseurs. Il ne se contenta pas de ravager les bords de la mer ; il désola de grands royaumes et de vastes régions, où il fit périr dans les ténèbres de l'idolâtrie un nombre infini d'Indiens. Il parcourut plus de cinquante lieues du plus beau pays du monde ; il porta la désolation partout et ruina en peu de temps la plus belle terre et la plus fertile de l'Inde : on y comptait avant l'arrivée de ce tyran une infinité de villages, de bourgs, de villes plus belles que dans toutes les contrées voisines. Ce pays est plus abondant en or que tous ceux qu'on a découverts jusqu'ici. Les richesses immenses dont l'Espagne a été remplie depuis le commerce qu'elle a fait aux Indes, ont été tirées du pays dont je parle.

Le gouverneur de ce nouveau monde inventa divers genres de supplices pour obliger les habitants à lui



donner tout l'or qu'ils avaient ramassé. Dans une course que quelques-uns de ses capitaines firent par son ordre pour piller et pour ravir les richesses de ces peuples, ils en firent périr plus de quarante mille à coups d'épée ; ils firent mourir les autres dans le feu ; ils en exposèrent plusieurs aux chiens pour être dévorés ; le reste fut exterminé par divers genres de supplices.

L'aveuglement de ceux qu'on a envoyés pour gouverner les Indes a causé beaucoup de désordres et de malheurs : c'est ce qui a retardé la conversion des Indiens : ils démentaient par leurs actions ce qu'ils voulaient leur persuader par leurs paroles : les sentiments de leur cœur n'étaient nullement conformes à ce qu'ils leur disaient de bouche. Ils commandaient aux Indiens d'embrasser la religion chrétienne sous peine de mort ; ils les menaçaient d'une cruelle servitude, ou des derniers supplices, pour les forcer à se faire chrétiens et à vouer leur obéissance au roi de Castille : comme si le Fils de Dieu, qui est mort pour la rédemption des hommes, eût ordonné à ceux qu'il envoyait prêcher la nouvelle loi et annoncer le royaume de Dieu, de contraindre ceux qui vivaient tranquillement dans leur pays de faire profession de sa doctrine sous peine d'être dépouillés de leurs biens, d'être séparés de leurs femmes, de leurs enfants, de perdre leur liberté, d'être condamnés à une mort cruelle, sans avoir été instruits des maximes et des principes de notre religion. On prétendait les obliger de rendre une exacte obéissance à un roi qu'ils n'avaient jamais vu et dont ils n'avaient jamais entendu parler : ils voyaient seulement que ceux qui venaient de sa part les traitaient avec cruauté.

Ce gouverneur cruel et impie, tourmenté d'un désir insatiable d'amasser des richesses, volait impunément les Indiens qui demeuraient dans les villages ou dans les villes, et qui ne pensaient nullement à se précautionner contre ses brigandages ; il ordonnait à ses

satellites d'aller furtivement dans les lieux où il soupçonnait qu'il y eût de l'or, et ils déclaraient de sa part ses ordres aux habitants de ce nouveau monde, à qui ils disaient : « Caciques et Indiens de ce continent, nous vous déclarons qu'il n'y a qu'un Dieu, un pape et un roi de Castille, qui est le maître et le seigneur du pays que vous habitez ; approchez-vous promptement pour prêter le serment de fidélité. » Après tous ces préambules, ils choisissaient le temps de la nuit pour se jeter inopinément sur ces malheureux, accablés de sommeil et qui n'avaient pris nulles mesures pour se garantir des artifices de leurs ennemis, qui mettaient le feu à leurs maisons couvertes de roseaux et de chaume, et qui étaient dans un moment réduites en cendres. Les femmes et les enfants y étaient dévorés par les flammes avant que d'avoir le temps de se reconnaître : ils massacraient ceux qui avaient le bonheur de se sauver de cet incendie ; ils retenaient les autres pour leur servir d'esclaves ; ils les forçaient par la rigueur des tourments de déclarer où ils avaient caché leur or ; ils leur imprimaient sur le corps des marques et des stigmates avec des fers rougis au feu.

Après toutes ces cruautés, ils appliquaient tous leurs soins à fouiller partout pour trouver l'or de ces pauvres Indiens. Ils en firent un amas prodigieux, sans parler des perles et des pierres précieuses que les Indiens leur donnaient pour se délivrer de leurs fureurs. Tous les Espagnols qui avaient quelque charge ou quelque dignité exerçaient les mêmes brigandages ; chacun envoyait autant qu'il pouvait de satellites pour faire des courses et ravager le pays. Le premier évêque qu'on envoya dans ce nouveau monde, imitant le procédé de ces avares gouverneurs, se servait aussi de ses domestiques pour avoir part à la proie. Les Espagnols enlevèrent en peu de temps de ce royaume près de 3 millions. A peine le roi de Castille eut-il 3000 écus pour sa part de cette grande somme. On y égorgea plus

de 800,000 personnes. Les gouverneurs qui succédèrent achevèrent de massacrer tout le reste des habitants.

---

## V.

### LA PROVINCE DE NICARAGUA.

Le gouverneur dont j'ai parlé se mit en devoir d'assujettir la province de Nicaragua l'an 1522. Il est impossible de bien exprimer la fertilité de cette terre, la bonté de l'air qu'on y respire, et le nombre presque infini de ses habitants. L'on voyait dans cette province des villes longues de 4 lieues : la quantité des fruits exquis qu'on y mange y attirait cette grande multitude de peuple. Comme les villes sont situées dans de vastes plaines, on n'a pas de montagnes où l'on puisse se cacher ; outre que la douceur du climat est si grande, et le pays si agréable, que les habitants ne peuvent se résoudre qu'avec peine à le quitter ; par conséquent ils étaient plus exposés aux outrages et aux persécutions des Espagnols ; mais ils les souffraient le plus patiemment qu'il leur était possible, pour n'être pas obligés de changer de demeure.

Ce peuple est naturellement doux et pacifique. Le gouverneur ou plutôt le tyran, avec les ministres de sa cruauté, prit le dessein de faire les mêmes traitements aux habitants de cette province qu'il avait faits aux peuples des autres royaumes ; il y commit tant de crimes, tant de brigandages et tant de massacres, qu'il n'y a pas de plume assez éloquente pour les bien décrire. Il envoya dans cette province, qui est plus grande que le comté de Roussillon, 50 cavaliers, qui massacrèrent presque tous les habitants, sans épargner ni âge, ni sexe, ni condition. Si ces pauvres gens manquaient

à leur apporter une certaine mesure de blé qu'ils exigeaient d'eux, ou s'ils ne leur envoyaient pas pour les servir le nombre d'esclaves qu'ils leur demandaient, ils les tuaient sans miséricorde. Comme ce pays est plat, il était impossible de se garantir de cette cavalerie et de la fureur qui transportait les Espagnols.

Le général permettait à ces brigands de commettre tous les crimes et toutes les voleries qu'ils voulaient, d'emmener un aussi grand nombre de captifs qu'ils le souhaitaient ; ils les chargeaient de chaînes qui pesaient quelquefois 60 ou 80 livres : de sorte que de 4000 personnes, à peine six pouvaient résister à cette fatigue ; tout le reste mourait en chemin, accablé sous un trop grand poids. Pour n'avoir pas la peine d'ouvrir la chaîne de ceux qui mouraient de faim, de soif, de lassitude ou de travail, ils leur coupaient la tête. Quand les Indiens voyaient les Espagnols se préparer à ces sortes de voyages, sachant bien qu'aucun de leurs compatriotes n'en reviendrait, ils poussaient des gémissements, et versaient des torrents de larmes.....

Ce qui a contribué davantage à dépeupler cette province, c'est la licence que les Espagnols se donnaient d'exiger des Caciques un grand nombre d'esclaves... Comme on exigeait souvent cette espèce de tribut, tout le royaume fut en peu d'années dépeuplé d'habitants. Il y abordait tous les ans cinq ou six navires qu'on chargeait d'esclaves, pour les transporter dans le Pérou et à Panama, où on les vendait. Ils y périssaient en peu de temps.... On tira de cette province plus de 500,000 esclaves, quoiqu'ils fussent nés libres ; il en mourut aussi durant la guerre qu'on leur fit environ 50 ou 60,000 ; on a condamné le reste à une dure servitude, dont il en meurt chaque jour une grande quantité....

---





## VI.

### LA NOUVELLE-ESPAGNE [1].

La Nouvelle-Espagne fut découverte l'an 1517. Dès l'année suivante les Espagnols commencèrent à la ravager, et à massacrer ses habitants, quoiqu'ils assurent qu'ils sont partis de l'Europe pour aller peupler ce pays. Leurs violences, leur tyrannie, leurs injustices sont montées jusqu'au dernier degré : ils n'ont respecté en cela ni Dieu ni le roi ; ils ont même oublié qu'ils étaient hommes et chrétiens. Pendant le séjour qu'ils ont fait dans ce pays, ce n'étaient que brigandages, massacres, ravages, brûlements de villes, violences, tyrannie ; ils ont dépeuplé et ruiné en peu de temps de fond en comble de vastes royaumes..... Ils y ont fait mourir par le fer, par le feu ou par d'autres sortes de morts violentes plus de 4 millions de personnes.....

---

## VII.

### LE YUCATAN.

.... On aurait bien de la peine à croire tous les maux que les Espagnols ont commis dans ce royaume. Je ne raconterai que deux ou trois faits particuliers. Ils avaient dressé des chiens féroces et affamés pour aller à la chasse des Indiens.

On a vu des Espagnols assez inhumains pour donner à manger de petits enfants à leurs chiens de chasse affamés, qui ne trouvaient pas de quoi manger. Ils pre-

[1] Mexique.

naient ces enfants par les deux jambes et les mettaient en deux morceaux en les tirant avec violence.

---

## LA TRAITE DES NÈGRES.

**Cantu, *Histoire universelle*, t. XIII, p. 141.**

A peine l'Amérique était-elle découverte, qu'on y transporta des nègres pour travailler à la terre ; on en voyait un grand nombre à Haïti, sept ans au moins avant que Las Casas proposât de permettre aux colons de les y introduire pour soulager les naturels (1517). En effet, quoiqu'on le nie absolument, il est certain que, si le pieux évêque de Chiapa conseilla la traite, ce fut seulement en disant que le travail des nègres serait moins meurtrier en Amérique que celui des naturels. Or, rien n'était plus vrai; car la race indigène a péri en beaucoup d'endroits, et les nègres s'y sont améliorés. On s'exagérait en outre les maux qu'ils devaient souffrir sous le climat brûlant de l'Éthiopie, sans se rappeler que c'était leur patrie ; on assurait même qu'ils jouissaient à Hispaniola de la santé la plus robuste, tellement, dit Herrera, que « s'ils ne sont pas pendus, ils ne meurent jamais, et qu'ils y prospèrent comme les orangers ». Malheureusement, comme si le nom de Las Casas eût justifié cette iniquité, le commerce de chair humaine ne fit que grandir et devint très lucratif. Si le cardinal Ximénès l'avait prohibé pendant sa régence, Jean de Selvaggio, chancelier du roi, homme estimé pour son intégrité, n'y trouva rien d'illicite, et estima qu'un nègre valait quatre Indiens pour le travail.

Charles-Quint, pour faire de l'argent, assura à ses



Flamands, le privilège de fournir de cette denrée les colonies espagnoles. Peu de temps après, ces trafiquants affermèrent aux Génois le droit d'y introduire 24,000 nègres de Guinée. Dans la nuit du 26 décembre 1522, vingt nègres s'élancèrent furieux de l'atelier de don Diègue Colomb, et, s'unissant à d'autres, massacrèrent les Espagnols; attaqués à leur tour, ils résistèrent jusqu'au moment où ils succombèrent sous le nombre. Ce fut la première hécatombe; mais il devait s'écouler trois cents ans avant que se consommât la vengeance de la grande iniquité aux lieux mêmes où elle avait commencé[1].

Ici encore l'Église fait opposition; le 7 octobre 1462, Pie II avait rendu un bref contre les Portugais, qui réduisaient en esclavage les néophytes de la Guinée; Paul III, qui avait déclaré que c'était une invention du démon d'affirmer que les Indiens pouvaient être réduits en servitude, écrivait, le 29 mai 1537, à l'archevêque de Tolède pour réprouver la traite :

« La Sagesse incarnée, qui ne peut ni être trompée ni nous tromper, en envoyant ses apôtres prêcher l'Évangile, leur ordonna d'instruire tous les peuples et de porter sans distinction la lumière à tous, parce que tous sont capables de la recevoir. Mais l'ancien adversaire du genre humain, toujours contraire aux bonnes œuvres et à tout ce qui peut conduire les hommes au salut, afin d'empêcher que l'Évangile ne soit prêché à tous, a inventé un moyen ignoré jusqu'à nos jours. En effet, des hommes pleins d'une honteuse cupidité, et constamment occupés à la satisfaire, ont servi d'instruments à la malice de Satan pour empêcher, si cela était possible, que l'Église reçût dans son sein les gens de l'orient et de l'occident, que nous avons connus depuis peu de temps. Tous les Indiens, selon ces artisans de

[1] Cantu fait allusion au massacre des colons de Saint-Domingue au début de la Révolution.

mensonge, ne doivent être traités que comme un bétail sans raison et réduits en esclavage. soit parce qu'ils vivent sans foi, soit parce qu'ils sont incapables de la recevoir. Sous ce prétexte, que l'expérience nous démontre être une pure calomnie, et une calomnie insensée, ils traitent ces pauvres Indiens plus durement que des bêtes de somme ; ils les enchaînent, les bâtonnent, les outragent de toutes manières et trouvent un plaisir cruel à les faire souffrir.

» Ne pouvant oublier que nous sommes le vicaire de Jésus-Christ, et que nous devons le représenter sur la terre dans le poste où sa divine miséricorde nous a placé sans aucun mérite de notre part, nous ne négligerons rien pour faire entrer dans le bercail du bon Pasteur toutes les brebis de son troupeau. Les Indiens ne sont pas moins dignes de notre attention que tous les autres habitants de la Terre ; en effet, ce sont des hommes comme nous, et non seulement ils peuvent, après une instruction suffisante, recevoir le don de la foi, mais nous savons qu'ils se conduisent avec une louable constance dans tout ce qui appartient à la piété chrétienne.

» Afin donc de leur rendre la justice qui leur est due, et d'écarter tout ce qui pourrait être un obstacle à leur conversion, nous déclarons que tous les Indiens, comme tous les autres peuples, même ceux qui ne sont pas encore baptisés, doivent jouir de leur liberté naturelle et de la propriété de leurs biens ; que personne n'a le droit de les troubler, ni de les inquiéter dans ce qu'ils tiennent de la main libérale de Dieu, Seigneur et Père de tous les hommes. Tout ce qu'on ferait dans un sens contraire serait injuste et condamné par la foi divine et naturelle. En conséquence, nous invitons tous les fidèles qui sont en relation avec les Indiens et autres populations, de les attirer et de les appeler à la foi catholique, ce que les uns peuvent faire par le ministère de la prédication, d'autres par

des instructions familières, et tous par l'exemple. »

Ce langage de Pie II a été répété par tous ses successeurs jusqu'à Grégoire XVI, qui a prohibé absolument la traite[1].

De son côté, la Sorbonne, interrogée sur la question de savoir si les nègres pouvaient être arrachés d'Afrique par force; si les colons pouvaient les acheter sans en rechercher la provenance, et à quelle réparation étaient tenus les vendeurs et les acheteurs, répondit comme on pouvait l'attendre de cette docte compagnie.

Mais l'intérêt conseillait tout autrement les rois et les particuliers, qui ne virent là qu'un moyen de lucre inattendu, et ne se proposèrent d'autre règle que de ne pas maltraiter les nègres au point de compromettre le capital employé à les acheter. Les Espagnols recouvrèrent, en 1532, le monopole de la traite, concédé aux Flamands; en 1580, Philippe II le donna aux Génois; il passa ensuite à une compagnie, qui fit d'énormes bénéfices; Philippe V l'accorda pour douze ans aux Français; l'Angleterre, à l'époque de la paix d'Utrecht, le demanda pour trente ans. On voit donc que l'Europe entière avait reconnu ce trafic; Élisabeth l'autorisa pour les Anglais, à la condition absurde de ne pas employer des moyens violents pour se procurer des nègres; Louis XII le permit pour les colonies françaises de l'Inde, et cet exemple fut suivi par les puissances d'un ordre inférieur.

Dans les premiers temps, la traite put se faire sans grave dommage pour l'Afrique, attendu qu'on n'y achetait que les esclaves exposés en vente sur les côtes; mais l'habitude et le besoin s'en étant accrus aux

[1] Le 22 avril 1639, Urbain VIII défend de priver les nègres de leur liberté, et de les enlever à leur patrie, à leurs femmes et à leurs enfants. Le 20 septembre 1741, Benoît XIV répétait les mêmes prohibitions aux évêques du Brésil. Pie VII seconda le zèle de ses contemporains pour l'abolition de la traite : Grégoire XVI la défendit le 3 septembre 1839.

colonies, l'avidité enseigna à les aller chercher dans l'intérieur et à en faire une spéculation. Quand les chefs africains virent que cette marchandise était recherchée, ils ne vendirent plus seulement les criminels et les prisonniers, mais ils se mirent à la poursuite des innocents; ainsi le premier fruit de la perversité des Européens fut de pervertir les Africains, et l'on ne rougit pas ensuite de chercher une excuse dans la perversité qu'on avait fait naître.

Enlevés à leurs huttes paisibles, où ils avaient peut-être abrité hospitalièrement l'Européen qui venait pour les trahir [1], ils étaient conduits, par longues files, de l'intérieur sur les côtes, chargés des vivres qu'on leur distribuait d'une main avare, et attachés chacun par le cou à une perche qui s'appuyait sur l'épaule du précédent, et les empêchait de s'écarter. Le prix d'achat devait être très faible, car beaucoup s'enfuyaient, beaucoup succombaient en route, et un plus grand nombre encore dans la traversée. Entassés dans la cale des bâtiments construits exprès pour ce trafic, ils attendaient jusqu'à cinq et six mois que le chargement fût complet. Lorsqu'on mettait à la voile, les maladies fomentées par la mauvaise nourriture, par le manque d'air, les assaillaient sous la Ligne, et il fallait les jeter aux flots par centaines. Survenait-il des calmes qui, en prolongeant le voyage, faisaient craindre qu'on ne manquât de vivres, et les tempêtes se déchaînaient-elles avec fureur, on s'allégeait de cette marchandise [2], sans songer que c'étaient aussi des hommes qui avaient une âme, une patrie, une famille. Souvent la petite vérole moissonnait la cargaison entière, et le négociant se désolait d'avoir manqué son opération.

[1] Les hôtes de Mungo Park chantaient : « Les vents mugissent, la pluie tombe à torrents; le pauvre blanc vient et se jette sous notre arbre; il n'a pas de mère pour lui verser le lait; il n'a pas de femme pour lui préparer la farine. Pitié pour le pauvre blanc! »

[2] Que les négriers appelaient brutalement du bois d'ébène.

Mais combien ceux qui arrivaient en Amérique devaient envier le sort de leurs compagnons expirés ! cadavres, respirant à peine, ils ne se reconnaissaient plus eux-mêmes en débarquant ; arrivés à terre, ils étaient marqués, rasés, frottés d'huile. Il est vrai qu'on les nourrissait mieux, afin qu'ils eussent meilleure mine sur le marché ; mais, une fois vendus, ils allaient sans savoir où, livrés aux caprices d'un maître qui était devenu l'arbitre de leur vie du moment qu'il les avait payés.

Les vieux esclaves enseignaient aux novices le travail auquel ils étaient condamnés. Chez les protestants, on les laissait sans aucune idée de religion. Les missionnaires catholiques s'efforçaient au contraire de les convertir, contre le désir des maîtres, qui ne pouvaient alors refuser de les laisser reposer les jours de fête, ni méconnaître absolument en eux le caractère de chrétiens.

Demi-nus, pauvrement nourris de pain et de lard, entassés la nuit dans des tanières, après avoir travaillé tout le jour au fond des mines, dans les moulins, dans des ateliers malsains, sur le sol brûlant des plantations, abandonnés à l'ignorance et au concubinage, leur vie se consumait dans le plus rude labeur. Néanmoins ils ne perdaient pas leur gaieté naturelle, et s'amusaient, dès qu'ils le pouvaient, à danser, à jouer aux dés, à faire de la musique et à improviser des chansons. Ils aimaient avec ardeur, et leurs unions étaient extrêmement fécondes ; mais les services pénibles auxquels on astreignait les femmes causaient beaucoup d'enfantements prématurés, et plus d'une mère faisait périr son fruit pour le soustraire à un horrible avenir, ou même pour causer un déplaisir à son maître. Les enfants qui échappaient à ces divers dangers étaient remplis de tendresse pour leur mère ; ils avaient coutume de dire : « Bats-moi, mais ne dis pas de mal de ma mère. » Les nègres étaient soutenus

dans leur misère par l'idée qu'ils devaient retourner après leur mort au delà des *grandes eaux*, pour voir leur patrie et leurs parents, objets constants de leurs regrets sous des cieux étrangers ; aussi c'était pour eux une fête de mourir, et les frères de l'agonisant faisaient foule autour de lui, enviant son sort, lui disant adieu et le chargeant de saluer pour eux amis et parents [1].

Ils étaient surtout horriblement traités parmi les Anglais, qui disaient : « C'est une engeance hypocrite, et, s'ils reçoivent le baptême, c'est dans l'unique espoir d'un meilleur traitement ; ils sont dangereux, parce que leur nombre est triple de celui des blancs, et méchants, attendu qu'il leur arrive parfois de mettre le feu aux plantations. » Il n'y avait pas, en conséquence, de dureté dont on n'usât à leur égard. Ce n'était pas assez de se retrancher contre eux au moyen de forts ; on séparait soigneusement ceux d'une même nation, et quiconque touchait seulement une arme était puni

[1] Un témoin oculaire s'exprime en ces termes : « Sept à huit patates et un peu d'eau étaient la nourriture que les esclaves de Saint-Domingue recevaient de leurs maîtres. Ils se levaient la nuit pour aller marronner quelques vivres, et lorsqu'ils étaient découverts, ils étaient fouettés. Que de fois j'ai vu, à l'heure du déjeuner, les nègres ne pas avoir une patate et rester sans manger ! Cela arrive sur presque toutes les habitations à sucre, lorsque les pièces de vivres ne donnent pas en abondance. Et alors les nègres souffrent pendant quelques mois... On conçoit à peine que les gouverneurs, qui étaient distingués par leur naissance et par la douceur de leur caractère, aient souffert les crimes atroces que l'on commettait. On a vu un Caradeux aîné, un Latoison-Laboule qui, de sang-froid, faisaient jeter des esclaves dans des fournaises, dans des chaudières bouillantes, ou qu'ils faisaient enterrer vifs et debout, ayant seulement la tête hors de terre, et les laissaient périr de cette manière... Sur l'habitation Vaudreuil et Duras, un certain personnage ne sortait jamais sans avoir dans sa poche des clous et un petit marteau avec lesquels il clouait les noirs par l'oreille à un poteau placé dans la cour. S'il y avait eu des inspecteurs de culture, tous ces crimes ne seraient pas arrivés, non plus que les châtiments de 500 coups de fouet distribués par deux commandeurs ensemble, et souvent renouvelés le lendemain jusqu'à ce que le nègre mourût dans un cachot. » (MALENFANT, *Des colonies françaises et particulièrement de Saint-Domingue*.)

des peines les plus graves. On leur refusait ces adoucissements de la vie, qu'ils trouvaient du moins chez les Français[1]. Aussi les vieux nègres ne s'affectionnaient-ils pas aux novices, comme cela arrivait dans les colonies françaises, où ils étaient le plus souvent les parrains du néophyte. L'un deux se rendait-il coupable, on lui mettait les pieds entre les cylindres du moulin à sucre, et on les lui faisait broyer peu à peu.

En 1788, il fut prouvé qu'il s'en trouvait 410,000 dans les Indes occidentales anglaises, et que les Anglais, chaque année, en achetaient sur les côtes d'Afrique 30,000, dont 10,000 pour remplir les vides de leurs colonies, les autres pour les revendre; ce trafic donnait lieu à une exportation de 800,000 livres sterling en produits nationaux, et à une importation de 1,400,000 livres. Liverpool, centre de ces opérations, expédia de 1730 à 1770, 2000 bâtiments négriers qui, des côtes d'Afrique, transportèrent aux Antilles 344,000 esclaves. De 1789 à 1819, les Anglais en conduisirent à Cuba 300,000, dont 50,000 périrent dans le trajet...... On calcule qu'il meurt annuellement cinq pour cent de la population nègre, qui se renouvellerait ainsi en vingt ans. En admettant que les deux Amériques continssent 3 millions d'esclaves, cela donnerait 15 millions d'individus enlevés à l'Afrique dans le cours d'un siècle, sans compter ceux qui périrent dans le trajet[2].

[1] Le code noir, publié par Colbert, se distinguait par son caractère d'humanité, conforme aux sentiments de la nation.
[2] Le sixième ou le cinquième.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

## XVe ET XVIe SIÈCLES.

### PREMIÈRE PARTIE : LES PORTUGAIS.

Pages.



### DEUXIÈME PARTIE : LES ESPAGNOLS.



VERSAILLES, IMP. CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.





